
SE TAIRE ET FAIRE

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES
DOGMES ET OPINIONS
PHILOSOPHIQUES.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES
DOGMES ET OPINIONS
PHILOSOPHIQUES.

Diderot, Denis

71

HISTOIRE GÉNÉRALE DES *DOGMES ET OPINIONS* PHILOSOPHIQUES.

Depuis le plus anciens temps jusqu'à nos jours.

Tirée du Dictionnaire Encyclopédique, des Arts & des Sciences.

TOME SECOND.

A LONDRES.

M. DCC. LXIX.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES DOGMES ET DES OPINIONS PHILOSOPHIQUES.

PHILOSOPHIE ÉLÉATIQUE.

LA secte *Elèatique* fut ainsi appellée d'Elée, ville de la grande Grece, où naquirent Parménide, Zénon & Leucippe, trois célebres défenseurs de la philosophie dont nous allons parler.

Xénophane de Colophone passe pour le fondateur de l'*Eléatisme*. On dit qu'il succéda à Telange, fils de Pythagore, qui enseignoit en Italie la doctrine de son pere. Ce qu'il y a de certain, c'est que les *Eléatiques* furent quelquefois appellés *Pythagoriciens*.

Il se fit un grand schisme dans l'école *éléatique*, qui la divisa en deux sortes de philosophes qui conserverent le même nom, mais dont les principes furent aussi opposés qu'il étoit possible qu'ils le fussent; les uns se perdant dans des abstractions, & élevant la certitude des connoissances

métaphysiques aux dépens de la science des faits ; regarderent la physique expérimentale & l'étude de la nature comme l'occupation vaine & trompeuse d'un homme qui, portant la vérité en lui-même, la cherchoit au dehors, & devenoit de propos délibéré le jouet perpétuel de l'apparence & des fantômes : de ce nombre furent Xénophane, Parménide, Mélisse & Zénon. Les autres, au contraire, persuadés qu'il n'y a de vérité que dans les propositions fondées sur le témoignage de nos sens, & que la connoissance des phénomenes de la nature est la seule philosophie, se livrerent tout entiers à l'étude de la physique : & l'on trouve à la tête de ceux-ci les noms les plus célebres, tels que ceux de Leucippe, de Démocrite, de Protagoras, de Diagoras & d'Anaxarque. Ce schisme nous donne la division de l'histoire de la philosophie *Eléatique* en histoire de l'*Eléatisme* métaphysique, & en histoire de l'*Eléatisme* physique.

Histoire des Eléatiques Métaphysiciens.

Xénophane vécut si long-temps, qu'on ne sait à quelle année rapporter sa naissance. La différence entre les historiens est de vingt olympiades ; mais il est difficile d'en trouver une autre que la cinquante-sixieme, qui satisfait alors les faits donnés. Xénophane, né dans la cinquante-sixieme olympiade, put apprendre les élémens de la grammaire, tandis qu'Anixamandre fleurissoit ; entrer dans l'école Pythagoricienne à l'âge de vingt-cinq ans, professer la philosophie jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze, être témoin

de la défaite des Perses à Platée & à Marathon, voir le regne d'Hiéron, avoir Empédocle pour disciple, atteindre le commencement de la quatre-vingt-unieme olympiade, & mourir âgé de cent ans.

Xénophon n'eut point de maître. Persécuté dans sa patrie, il se retira à Zancle ou à Catane dans la Sicile. Il étoit poëte & philosophe. Réduit à la derniere indigence, il alla demander du pain à Hiéron. Demander du pain à un tyran! il valoit encore mieux chanter ses vers dans les rues; cela eût été plus honnête & plus conforme aux moeurs du temps. Indigné des fables qu'Homere & Hésiode avoient débitées sur le compte des Dieux, il écrivit contre ces deux poëtes; mais les vers d'Hésiode & d'Homere sont parvenus jusqu'à nous, & ceux de Xénophane sont tombés dans l'oubli. Il combattit les principes de Thalès & de Pythagore; il harcela un peu le philosophe Epiménide; il écrivit l'histoire de son pays; il jetta les fondemens d'une nouvelle philosophie dans un ouvrage intitulé: *de la Nature.* Ses disputes, avec les philosophes de son temps, servirent aussi d'alimens à la mauvaise humeur de Timon; je veux dire que le misantrope s'en réjouissoit intérieurement, quoiqu'il en parût fâché à l'extérieur.

Nous n'avons point les ouvrages des *Eléatiques*, & l'on accuse ceux d'entre les anciens qui ont fait mention de leurs principes, d'avoir mis peu d'exactitude & de fidélité dans l'exposition qu'ils nous en ont laissé. Il y a toute apparence que les Eléatiques avoient la double doctrine. Voici

tout ce qu'on a pu recueillir de leur métaphysique & de leur physique.

Métaphysique de Xénophane.

Rien ne se fait de rien. Ce qui est a donc toujours été ; mais ce qui est éternel est infini ; ce qui est infini est un : car, où il y a dissimilitude, il y a pluralité. Ce qui est éternel, infini, un, par-tout le même, est aussi immuable & immobile : car s'il pouvoit changer de lieu, il ne seroit pas infini ; & s'il pouvoit devenir autre, il y auroit en lui des choses qui commenceroient, & des choses qui finiroient sans cause ; il se feroit quelque chose de rien, & rien de quelque chose ; ce qui est absurde. Il n'y a qu'un être qui soit éternel, infini, un, immuable, immobile, tout ; & cet être est Dieu. Dieu n'est point corps ; cependant sa substance, s'étendant également en tout sens, remplit un espace immense sphérique. Il n'a rien de commun avec l'homme. Dieu voit tout, entend tout, est présent à tout ; il est en même-temps l'intelligence, la durée, la nature ; il n'a point notre forme ; il n'a point nos passions ; ses sens ne sont point tels que les nôtres.

Ce systême n'est point éloigné du spinosisme. Si Xénophane semble reconnoître deux substances dont l'union intime constitue un tout, qu'il appelle *l'univers* ; d'un autre côté, l'une de ces substances est figurée, & ne peut, selon ce philosophe, se concevoir, distinguée & séparée de l'autre que par abstraction. Leur nature n'est pas essentiellement différente ; d'ailleurs, cette ame

de l'univers, que Xénophane paroît avoir imaginée, & que tous les philosophes qui l'ont suivi ont admise, n'étoit rien de ce que nous entendons par *un esprit*.

Physique de Xénophane.

Il n'y a qu'un univers; mais il y a une infinité de mondes. Comme il n'y a point de mouvement vrai, il n'y a, en effet, ni génération, ni dépérissement, ni altération. Il n'y a ni commencement, ni fin de rien; il n'y a que des apparences. Les apparences sont les seules processions réelles de l'état de possibilité à l'état d'existence, & de l'état d'existence à celui d'anihilation. Les sens ne peuvent nous élever à la connoissance de la raison premiere de l'univers. Ils nous trompent nécessairement sur ses loix. Il ne nous vient de science solide que de la raison; tout ce qui n'est fondé que sur le témoignage des sens est opinion. La métaphysique est la science des choses; la physique est l'étude des apparences. Ce que nous appercevons en nous est; ce que nous appercevons hors de nous, nous paroît. Mais la seule vraie philosophie est des choses qui sont, & non de celles qui paroissent.

Malgré ce mépris que les *Eléatiques* faisoient de la science des faits & de la connoissance de la nature, ils s'en occupoient sérieusement; ils en jugeoient seulement moins favorablement que les philosophes de leur temps. Ils auroient été d'accord avec les Pyrrhoniens sur l'incertitude du rapport des sens; mais ils auroient défendu contr'eux l'infaillibilité de la raison.

Il y a, disoient les Eléatiques, quatre élémens; ils se combinent pour former la terre. La terre est la matiere de tous les êtres. Les astres sont des nuages enflammés : ces gros charbons s'éteignent le jour & s'allument la nuit. Le soleil est un amas de particules ignées, qui se détruit & se réforme en 24 heures; Il s'éleve le matin comme un grand brasier allumé de vapeurs récentes; ces vapeurs se consument à mesure que son cours s'avance; le soir il tombe épuisé sur la terre; son mouvement se fait en ligne droite: c'est la distance qui donne à l'espace qu'il parcourt une courbure apparente. Il y a plusieurs soleils; chaque climat, chaque zone a le sien. La lune est un nuage condensé; elle est habitée; il y a des régions, des villes. Les nuées ne sont que des exhalaisons que le soleil attire de la surface de la terre; est-ce l'affluence des mixtes qui se précipitent dans les mers qui les sale? Les mers ont couvert toute la terre; ce phénomene est démontré par la présence des corps marins, sur la surface & dans ses entrailles. Le genre humain finira lorsque la terre étant entraînée au fond des mers, cet amas d'eau se sechera, & les hommes renaîtront. Voilà la grande révolution de tous les êtres.

Ne perdons point vue au milieu de ces puérilités, plusieurs idées qui ne sont point au dessous de la philosophie de nos temps; la distinction des élémens, leur combinaison, d'où résulte la terre; la terre, principe général des corps; l'apparence circulaire, effet de la grande distance; la pluralite des mondes & des soleils; la lune habitée; les nuages formés des exhalaisons

terrestres; le séjour de la mer sur tous les points de la surface de la terre. Il étoit difficile qu'une science qui en étoit à son alphabet, rencontrât un plus grand nombre de vérités ou d'idées heureuses.

Tel étoit l'état de la philosophie *Eléatique* lorsque Parménide naquit. Il étoit d'Elée. Il eut Zénon pour disciple. Il s'entretint avec Socrate. Il écrivit sa philosophie en vers; il ne nous en reste que des lambeaux si décousus, qu'on n'en peut former aucun ensemble systématique. Il y a de l'apparence qu'il donna aussi la préférence à la raison sur les sens; qu'il regarda la physique comme la science des opinions, & la métaphysique comme la science des choses, & qu'il laissa l'*Eléatisme* spéculatif où il en étoit; à moins qu'on ne veuille s'en rapporter à Platon, & attribuer à Parménide tout ce que le Platonisme a débité depuis sur les idées. Parménide se fit un systême de physique particulier. Il regarda le froid & le chaud, ou la terre & le feu, comme les principes des êtres; il découvrit que le soleil & la lune brilloient de la même lumiere, mais que l'éclat de la lune étoit emprunté; il plaça la terre au centre du monde; il attribua son immobilité à sa distance égale en trois sens de chacun des autres points de l'univers. Pour expliquer la génération des substances qui nous environnent, il disoit: le feu a été appliqué à la terre, le limon s'est échauffé, l'homme & tout ce qui a vie a été engendré; le monde finira; la portion principale de l'ame humaine est placée dans le cœur.

Parménide naquit dans la soixante-neuvieme

olympiade. On ignore le temps de sa mort. Les Eléens l'appellerent au gouvernement ; mais des troubles populaires le dégoûterent bientôt des affaires publiques, & il se retira pour se livrer tout entier à la philosophie.

Mélisse de Samos fleurit dans la quatre-vingt-quatrieme olympiade. Il fut homme d'état avant que d'être philosophe. Il eût peut-être été plus avantageux pour les peuples, qu'il eût commencé par être philosophe avant que d'être homme d'état. Il écrivit dans sa retraite de l'*être & de la nature*. Il ne changea rien à la philosophie de ses prédécesseurs : il croyoit seulement que la nature des Dieux étant incompréhensible, il falloit s'en taire, & que ce qui n'est pas est impossible ; deux principes, dont le premier marque beaucoup de retenue, & le second beaucoup de hardiesse. On croit que ce fut notre philosophe qui commandoit les Samiens, lorsque leur flotte battit celle des Athéniens.

Zénon l'*Eléatique* fut un beau garçon que Parménide ne reçut pas dans son école sans qu'on en médit. Il se mêla aussi des affaires publiques, avant que de s'appliquer à l'étude de la philosophie. On dit qu'il se trouva dans Agrigente lorsque cette ville gémissoit sous la tyrannie de Phalaris ; qu'ayant employé sans succès toutes les ressources de la philosophie pour adoucir cette bête féroce, il inspira à la jeunesse l'honnête & dangereux dessein de s'en délivrer ; que Phalaris, instruit de cette conspiration, fit saisir Zénon, & l'exposa aux plus cruels tourmens, dans l'espérance que la violence de la douleur lui arracheroit les noms de ses complices ; que le phi-

losophe ne nomma que le favori du tyran ; qu'au milieu des supplices, son éloquence réveilla les lâches Agrigentins ; qu'ils rougirent de s'abandonner eux-mêmes, tandis qu'un étranger expiroit à leurs yeux pour avoir entrepris de les tirer de l'esclavage ; qu'ils se souleverent brusquement, & que le tyran fut assommé à coups de pierres. Les uns ajoutent qu'ayant invité Phalaris à s'approcher, sous prétexte de lui révéler tout ce qu'il désiroit savoir, il le mordit par l'oreille, & ne lâcha prise qu'en mourant sous les coups que les bourreaux lui donnerent. D'autres que, pour ôter à Phalaris toute espérance de connoître le fond de la conjuration, il se coupa la langue avec les dents, & la cracha au visage du tyran. Mais quelqu'honneur que la philosophie puisse recueillir de ces faits, nous ne pouvons nous en dissimuler l'incertitude. Zénón ne vécut ni sous Phalaris, ni sous Denis, & l'on raconte les mêmes choses d'Anaxarque.

Zénon étoit grand dialecticien. Il avoit divisé sa logique en trois parties. Il traitoit dans la premiere de l'art de raisonner ; dans la seconde de l'art de dialoguer ; & dans la troisieme de l'art de disputer. Il n'eut point d'autre métaphysique que celle de Xénophane. Il combattit la réalité du mouvement. Tout le monde connoît son sophisme de la tortue & d'Achille. » Il disoit, si je souf» fre sans indignation l'injure du méchant, je » serai insensible à la louange de l'honnête hom» me «. Sa physique fut la même que celle de Parménide. Il nia le vuide. S'il ajouta au froid & au chaud l'humide & le sec, ce ne fut pas proprement comme quatre différens principes, mais

comme quatre effets de deux causes, la terre & le feu.

Histoire des Eléatiques Physiciens.

Leucippe d'Abdere, disciple de Mélisse & de Zénon, & maître de Démocrite, s'apperçut bientôt que la méfiance outrée du témoignage des sens détruisoit toute philosophie, & qu'il valoit mieux rechercher en quelles circonstances ils nous trompoient, que de se persuader à soi-même & aux autres, par des subtilités de logique, qu'ils nous trompent toujours. Il se dégoûta de la métaphysique de Xénophane, des idées de Platon, des nombres de Pithagore, de sophismes de Zénon, & s'abandonna tout entier à l'étude de la nature, à la connoissance de l'univers, & à la recherche des propriétés & des attribus des êtres. Le seul moyen, disoit-il, de reconcilier les sens avec la raison, qui semblent s'être brouillés depuis l'origine de la secte éléatique, c'est de recueillir des faits & d'en faire la base de la spéculation. Sans les faits, toutes les idées systématiques ne portent sur rien : ce sont des ombres inconstantes qui ne se ressemblent qu'un instant.

On peut regarder Leucippe comme le fondateur de la philosophie corpusculaire. Ce n'est pas qu'avant lui on n'eût considéré les corps comme des amas de particules ; mais il est le premier qui ait fait de la combinaison de ces particules, la cause universelle de toutes choses. Il avoit pris la métaphysique en une telle aversion, que pour ne rien laisser, disoit-il, d'arbitraire

dans sa philosophie, il en avoit banni le nom de Dieu. Les philosophes qui l'avoient précédé voyoient tout dans les idées ; Leucippe ne voulut rien admettre que ce qu'il observoit dans les corps. Il fit tout émaner de l'atome, de sa figure, & de son mouvement. Il imagina l'atomisme, Démocrite perfectionna ce systême ; Epicure le porta jusqu'où il pouvoit aller.

Leucippe & Démocrite avoient dit que les atomes différoient par le mouvement, la figure & la masse, & que c'étoit de leur co-ordination que naissoient tous les êtres. Epicure ajouta qu'il y avoit des atomes d'une nature si hétérogene, qu'ils ne pouvoient ni se rencontrer, ni s'unir. Leucippe & Démocrite avoient prétendu que toutes les molecules élémentaires avoient commencé par se mouvoir en ligne droite. Epicure remarqua que si elles avoient commencé à se mouvoir en ligne droite, elles n'auroient jamais changé de direction, ne se seroient point choquées, ne se seroient point combinées, & n'auroient produit aucune substance : d'où il conclut qu'elles s'étoient mues dans des directions un peu inclinées les unes aux autres, & convergentes vers quelque point commun, à peu près comme nous voyons les graves tomber vers le centre de la terre. Leucippe & Démocrite avoient animé leurs atomes d'une même force de gravitation. Epicure fit graviter les siens diversément, voilà les principales différences de la philosophie de Leucippe & d'Epicure, qui nous soient connues.

Leucippe disoit encore : l'univers est infini : il y a un vuide absolu, & un plein absolu : ce sont les deux portions de l'espace en général. Les

atomes se meuvent dans le vuide. Tout naît de leurs combinaisons, ils forment des mondes, qui se résolvent en atomes, entraînés autour d'un centre commun, ils se rencontrent, se choquent, se séparent, s'unissent; les plus légers sont jettés dans les espaces vuides qui embrassent extérieurement le tourbillon général. Les autres tendent fortement vers le centre; ils s'y hâtent, s'y pressent, s'y accrochent, & y forment une masse qui augmente sans cesse en densité. Cette masse attire à elle tout ce qui l'approche; de-là naissent l'humide, le limoneux, le sec, le chaud, le brûlant, l'enflammé, les eaux, la terre, les pierres, les hommes, le feu, la flamme, les astres. Le soleil est environné d'une grande atmosphere qui lui est extérieure. C'est le mouvement qui entretient sans cesse le feu des astres, en portant au lieu qu'ils occupent des particules qui réparent les pertes qu'ils font. La lune ne brille que d'une lumiere empruntée du soleil, il en faut chercher la raison dans la différence de leurs orbes. Les générations, les dépérissemens, les altérations, sont les suites d'une loi générale & nécessaire, qui agit dans toutes les molecules de la matiere.

Quoique nous ayons perdu les ouvrages de Leucippe, il nous est resté, comme on voit, assez de connoissance des principes de sa philosophie pour juger du mérite de quelques-uns de nos systématiques modernes; & nous pourrions demander aux Cartésiens, s'il y a bien loin des idées de Leucippe à celles des Descartes?

Leucippe eut pour successeur Démocrite, un des premiers génie de l'antiquité. Démocrite na-

quit à Abdere, où sa famille étoit riche & puissante. Il fleurissoit au commencement de la guerre du Péloponese. Dans le dessein qu'il avoit formé de voyager, il laissa à ses freres les biens-fonds, & il prit en argent ce qui lui revenoit de la succession de son pere, il parcourut l'Egypte, où il apprit la géometrie dans les séminaires; la Chaldée, l'Ethiopie, où il conversa les Gymnosophistes; la Perse où il interrogea les mages; les indes, &c. *Je n'ai rien épargné pour m'instruire*, disoit Démocrite; *j'ai vu tous les hommes célebres de mon temps; j'ai parcouru toutes les contrées où j'ai esperé rencontrer la vérité: la distance des lieux ne m'a point effrayé; j'ai observé les différences de plusieurs climats; j'ai recueilli les phénomenes de l'air, de la terre & des eaux; la fatigue des voyages ne m'a pas empêché de méditer; j'ai cultivé les mathématiques sur les grandes routes, comme dans le silence de mon cabinet; je ne crois pas que personne me surpasse aujourd'hui dans l'art de démontrer par les nombres & par les lignes, je n'en excepte pas même les prêtres de l'Egypte.*

Démocrite revint dans sa patrie, rempli de la sagesse de toutes les nations; mais il y fut réduit à la vie la plus étroite & la plus obscure; ses longs voyages avoient entiérement épuisé sa fortune; heureusement il trouva dans l'amitié de Damasis son frere, les secours dont il avoit besoin. Les loix du pays refusoient la sépulture à celui qui avoit dissipé le bien de ses peres. Démocrite ne crut pas devoir exposer sa mémoire à cette injure: il obtint de la république une somme considérable en argent, avec une statue d'airain, sur la

ſeule lecture d'un de ſes ouvrages. Dans la ſuite ; ayant conjecturé, par des obſervations météorologiques, qu'il y auroit une grande diſette d'huile, il acheta à bon marché toute celle qui étoit dans le commerce, la revendit fort cher, & prouva aux détracteurs de la philoſophie, que le philoſophe ſavoit acquérir des richeſſes quand il le vouloit. Ses concitoyens l'appellerenr à l'adminiſtration des affaires publiques : il ſe conduiſit à la tête du gouvernement, comme on l'attendoit d'un homme de ſon caractere. Mais ſon goût dominant ne tarda pas à le rappeller à la contemplation & à la philoſophie. Il s'enfonça dans les lieux ſauvages & ſolitaires ; il erra parmi les tombeaux ; il ſe livra à l'étude de la morale, de la nature, de l'anatomie & des mathématiques ; il conſuma ſa vie en expériences ; il fit diſſoudre des pierres ; il exprima le ſuc de plantes ; il deſſéqua les animaux. Ses imbécilles concitoyens le prirent alternativement pour magicien & pour inſenſé. Son entrevue avec Hippocrate, qu'on avoit appellé pour le guérir, eſt trop connue & trop incertaine, pour que j'en faſſe mention. Ses travaux & ſon extrême ſobriété n'abrégerent point ſes jours. Il vécut près d'un ſiecle. Voici les principes généraux de ſa philoſophie.

Logique de Démocrite.

Démocrite diſoit : il n'exiſte que les atomes & le vuide ; il faut traiter le reſte comme des ſimulacres trompeurs. L'homme eſt loin de la vérité. Chacun de nous a ſon opinion ; aucun

n'a la science. Il y a deux philosophies ; l'une sensible, l'autre rationnelle ; il faut s'en tenir à la premiere, tant qu'on voit, qu'on sent, qu'on entend, qu'on goûte & qu'on touche ; il ne faut poursuivre le phénomene à la pointe de l'esprit, que quand il échappe à la portée des sens. La voie expérimentale est longue, mais elle est sûre ; la voie du raisonnement a le même défaut, & n'a pas la même certitude.

D'où l'on voit que Démocrite s'étoit un peu rapproché des idées de Xénophane en métaphysique, & qu'il s'étoit livré sans réserve à la méthode de philosopher de Leucippe en physique.

Physiologie de Démocrite.

Démocrite disoit : rien ne se fait de rien ; le vuide & les atomes sont les causes efficientes de tout. La matiere est un amas d'atomes, ou n'est qu'une vaine apparence. L'atome ne naît point du vuide, ni le vuide de l'atome : les corps existent dans le vuide. Ils ne different que par la combinaison de leurs élémens. Il faut rapporter l'espace aux atomes & au vuide. Tout ce qui est plein est atome ; tout ce qui n'est pas atome est vuide. Le vuide & les atomes sont deux infinis ; l'un en nombre, l'autre en étendue. Les atomes ont deux propriétés primitives, la figure & la masse. La figure varie à l'infini ; la masse est la plus petite possible. Tout ce que nous attribuons d'ailleurs aux atomes comme des propriétés, est en nous. Ils se meuvent dans le vuide immense, où il n'y a ni haut ni bas, ni commencement, ni milieu, ni fin ; ce mouvement

a toujours été, & ne cessera jamais. Il se fait selon une direction oblique, telle que celle des graves. Le choc & la cohésion sont des suites de cette obliquité & de la diversité des figures. La justice, le destin, la providence, sont des termes vuides de sens. Les actions réciproques des atomes, sont les seules raisons éternelles de tout. Le mouvement circulaire est un effet immédiat. La matiere est une; toutes les différences émanent de l'ordre, de la figure & de la combinaison des atomes. La génération n'est que la cohésion des atomes homogenes: l'altération n'est qu'un accident de leur combinaison; la corruption n'est que leur séparation; l'augmentation qu'une addition d'atomes; la diminution, qu'une soustraction d'atomes. Ce qui s'apperçoit par les sens, est toujours vrai; la doctrine des atomes rend raison de toute la diversité de nos sensations. Les mondes sont infinis en nombre: il y en a de parfaits, d'imparfaits, de semblables, de différens. Les espaces qu'ils occupent, les limites qu'ils circonscrivent, les intervalles qui les séparent, varient à l'infini. Les uns se forment, d'autres sont formés; d'autres se résolvent & se détruisent. Le monde n'a point d'ame, ou l'ame du monde est le mouvement igné. Le feu est un amas d'atomes sphériques. Il n'y a d'autres différences entre les atomes constitutifs de l'air, de l'eau & de la terre, que celle des masses. Les astres sont des amas de corpuscules ignés & légers, mus sur eux-mêmes. La lune a ses montagnes, ses vallées & ses plaines. Le soleil est un globe immense de feu. Les corps célestes sont emportés d'un mouvement général d'orient en

occident

occident. Plus leur orbe est voisin de la terre, plus il se meut lentement. Les cometes sont des amas de planetes si voisines, qu'elles n'excitent que la sensation d'un tout. Si l'on resserre dans un espace trop étroit une grande quantité d'atomes, il s'y formera un courant; si l'on disperse au contraire les atomes dans un vuide trop grand pour leur quantité, ils demeureront en repos. Dans le commencement, la terre fut emportée à travers l'immensité de l'espace d'un mouvement irrégulier. Elle acquit dans le temps de la consistance & du poids; son mouvement se ralentit peu à peu, puis il cessa. Elle doit son repos à son étendue & à sa gravité. C'est un vaste disque qui divise l'espace infini en deux hémisphéres. Si l'on considere la section de l'espace universel relativement à deux points déterminés de cet espace, elle sera droite ou oblique; c'est même en ce sens que l'axe de la terre est incliné. La terre est aussi très-pleine d'eau: c'est la distribution inégale de ce fluide dans ses immenses & profondes concavités, qui cause & entretient ses mouvemens. Les mers décroissent sans cesse, & tariront. L'ame est mortelle, elle se dissipe avec le corps. La partie qui réside dans le cœur, réfléchit, pense & veut; celle qui est répandue uniformément par-tout ailleurs, sent seulement. Le mouvement qui a engendré les êtres détruits, les formera. Les animaux, les hommes & les Dieux, ont chacun leurs sens propres. Les nôtres sont des miroirs qui reçoivent les images des choses. Toute sensation n'est qu'un toucher. La distinction du jour & de la nuit est une expression naturelle du temps.

Théologie de Démocrite.

Il y a des natures composées d'atomes très-subtils, qui ne se montrent à nous que dans les ténebres. Ce sont des simulacres gigantesques : la dissolution en est plus difficile & plus rare que des autres natures. Ces êtres ont des voix : ils sont plus instruits que nous. Il y a dans l'avenir des événemens qu'ils peuvent prévoir, & nous annoncer ; les uns sont bienfaisans, les autres mal-faisans. Ils habitent le vague des airs ; ils ont la figure humaine. Leur dimension peut s'étendre jusqu'à remplir des espaces immenses. D'où l'on voit que Démocrite avoit pris pour des êtres réels les fantômes de son imagination, & qu'il avoit composé sa théologie de ses propres visions ; ce qui étoit arrivé de son temps à beaucoup d'autres, qui ne s'en doutoient pas.

Morale de Démocrite.

La santé du corps & le repos de l'ame sont le souverain bien de l'homme. L'homme sage ne s'attache fortement à rien de ce qui peut lui être enlevé. Il faut se consoler de ce qui est par la contemplation du possible. Le philosophe ne demandera rien, & possédera tout ; ne s'étonnera guerre, & se fera souvent admirer. C'est la loi qui fait le bien & le mal, le juste & l'injuste, le décent & le déshonnête. La jouissance du nécessaire est plus à desirer que la jouissance du superflu. L'éducation fait plus d'honnêtes gens que la nature. Il ne faut courir après la fortune, que jusqu'au point marqué par les besoins

de la nature. L'on s'épargnera bien des peines & des entreprises, si l'on connoît ses forces, & si l'on ne se propose rien au delà, ni dans son domestique, ni dans la société. Celui qui s'est fait un caractere, sait tout ce qui lui arrivera. Les loix n'ôtent la liberté qu'à ceux qui nous abuseroient. On n'est point sous le malheur, tant qu'on est loin de l'injustice : le méchant qui ignore la dissolution finale, & qui a la conscience de sa méchanceté, vit en crainte, meurt en transe, & ne peut s'empêcher d'attendre d'une justice ultérieure qui n'est pas, ce qu'il a mérité de celle qui est, & à laquelle il n'ignore pas qu'il échappe en mourant. La bonne santé est dans la main de l'homme. L'intempérance donne de courtes joies & de longs déplaisirs, &c.

Démocrite prit pour disciple Protagoras, un de ses concitoyens ; il le tira de la condition de porte-faix, pour l'élever à celle de Philosophe. Démocrite ayant considéré, avec des yeux méchaniciens, l'artifice singulier que Protagoras avoit imaginé pour porter commodément un grand fardeau, l'interrogea, conçut, sur ses réponses, bonne opinion de son esprit, & se l'attacha. Protagoras professa l'éloquence & la philosophie. Il fit payer chérement ses leçons : il écrivit un livre de la nature des Dieux, qui lui mérita le nom d'*Impie*, & qui l'exposa à des persécutions. Son ouvrage commençoit par ces mots : *Je ne sais s'il y a des Dieux ; la profondeur de cette recherche, jointe à la briéveté de la vie, m'ont condamné à l'ignorer toujours.*

Protagoras fut banni, & ses livres brûlés & lus.

Ce qu'on nous a transmis de sa philosophie n'a rien de particulier ; c'est la métaphysique de Xénophane, & la physique de Démocrite.

L'Eléatique Diagoras, de l'isle de Melos, fut un autre impie ; il naquit dans la trente-huitieme olympiade. Les désordres qu'il remarqua dans l'ordre physique & moral, le déterminerent à nier l'existence des Dieux ; il ne renferma point sa façon de penser, malgré les dangers auxquels il s'exposoit en la laissant transpirer. Le gouvernement mit sa tête à prix. On éleva une colonne d'airain, par laquelle on promettoit un talent à celui qui le prendroit vif. Une de ses imprudences fut d'avoir pris, au défaut d'autre bois, une statue d'Hercule pour faire cuire des navets. Le vaisseau qui le portoit loin de sa patrie, ayant été accueilli par une violente tempête, les matelots gens superstitieux dans le danger, commencerent à se reprocher de l'avoir pris sur leur bord ; mais ce philosophe leur montrant d'autres bâtimens qui ne couroient pas moins de danger que le leur, leur demanda avec un grand sang froid, si chacun de ces vaisseux portoit un Diagoras. Il disoit dans un autre conjoncture à un Samothrace de ses amis, qui lui faisoit remarquer dans un temple de Neptune, un grand nombre *d'ex voto* offerts par des voyageurs, qu'il avoit sauvés du naufrage, que les prêtres ne feroient pas si fiers, si l'on avoit pu tenir registre des prieres de tous les honnêtes gens que Neptune avoit laissé périr. Notre athée donna de bonnes loix aux Mantinéens, & mourut tranquillement à Corinthe.

Anaxarque d'Abdere fut plus fameux par la

licence de ses mœurs, que par ses ouvrages. Il jouit de toute la faveur d'Alexandre: il s'occupa à corrompre ce jeune prince par la flatterie. Il parvint à le rendre inaccessible à la vérité. Il eut la bassesse de le consoler du meurtre de Clitus. *An ignoras*, lui disoit-il : *jus & fas jovi assidere ut quid quid rex agat, id fas justumque putetur.* Il avoit long-temps sollicité auprès d'Alexandre, la perte de Nivereon, Tyran de l'isle de Chypre. Une tempête le jetta entre les mains de ce dangereux ennemi, Alexandre n'étoit plus. Nivereon fit piler Anaxarque dans un mortier. Ce malheureux mourut avec une fermeté digne d'un plus honnête homme. Il crioit sous les coups de pilon : *Anaxarchus culeum, non Anaxarchum tundis.* On dit aussi de lui qu'il se coupa la langue avec les dents, & qu'il la cracha au visage du Tyran.

PHILOSOPHIE D'ÉPICURE.

LA Secte Eléatique donna naissance à l'*Epicureisme*. Jamais philosophie ne fut moins entendue & plus calomniée que celle d'*Epicure*. On accusa ce philosophe d'athéisme, quoiqu'il admît l'existence des Dieux, qu'il frequentât les temples, & qu'il n'eût aucune répugnance à se prosterner aux pieds des autels. On le regarda comme l'apologiste de la débauche, lui dont la vie étoit une pratique de toutes les vertus, & sur-tout de la tempérance. Le préjugé fut si général, qu'il faut avouer, à la honte des stoïciens, qui mirent tout en œuvre pour le répandre, que les *Epicuriens* ont été de très-honnêtes gens qui ont eu la plus mauvaise réputation. Mais afin qu'on puisse porter un jugement éclairé sur la doctrine d'*Epicure*, nous introduirons ce philosophe même entouré de ses disciples & leur dictant ses leçons à l'ombre des arbres qu'il avoit plantés. C'est donc lui qui va parler dans le reste de ces articles; & nous espérons de l'équité du lecteur, qu'il voudra bien s'en souvenir. La seule chose que nous nous promettons, c'est de jetter entre ses principes quelques-unes des conséquences les plus immédiates qu'on en peut déduire.

De la Philosophie en général.

L'homme est né pour penser & pour agir, & la philosophie est faite pour régler l'entendement & la volonté de l'homme: tout ce qui s'écartede ce but est frivole. Le bonheur s'acquiert par

l'exercice de la raison, la pratique de la vertu, & l'usage modéré des plaisirs ; ce qui suppose la santé du corps & de l'ame. Si la plus importante des connoissances est de ce qu'il faut éviter & faire, le jeune homme ne peut se livrer trop tôt à l'étude de la philosophie, & le vieillard y renoncer trop tard. Je distingue entre mes disciples trois sortes de caracteres : il y a des hommes tels que moi, qu'aucun obstacle ne rebute, & qui s'avancent seuls & d'un mouvement qui leur est propre, vers la vérité, la vertu & la société ; des hommes tels que Métrodore, qui ont besoin d'un exemple qui les encourage ; & d'autres, tels qu'Hermarque, à qui il faut faire une espece de violence. Je les aime tous. Oh, mes amis ! y a-t-il quelque chose de plus ancien que la vérité ? La vérité n'étoit-elle pas avant tous les philosophes ? Le philosophe méprisera donc toute autorité, & marchera droit à la vérité, écartant tous les fantômes vains qui se présenteront sur sa route, & l'ironie de Socrate & la volupté d'*Epicure*. Pourquoi ce peuple reste-il plongé dans l'erreur ? C'est qu'il prend des noms pour des preuves. Faites-vous des principes ; qu'ils soient en petit nombre, mais feconds en conséquences ; ne negligeons pas l'étude de la nature, mais appliquons-nous particuliérement à la science des mœurs. De quoi nous serviroit la connoissance approfondie des êtres qui sont hors de nous, si nous pouvions, sans cette connoissance, dissiper la crainte, obvier à la douleur, & satisfaire à nos besoins ? L'usage de la dialectique poussé à l'excès, dégénere dans l'art de hérisser d'épines toutes les sciences ; je hais cet art. La véritable logique peut se rédui-

re à peu de regles. Il n'y a dans la nature que les choses & nos idées ; & conséquemment il n'y a que deux sortes de vérités, les unes d'existence, les autres d'induction. Les vérités d'existence appartiennent aux sens ; celles d'induction, à la raison. La précipitation est la source principale de nos erreurs. Je ne me lasserai donc point de vous dire, *attendez*. Sans l'usage convenable des sens, il n'y a point d'idées ou de prénotions ; & sans prénotions, il n'y a ni opinion, ni doute. Loin de pouvoir travailler à la recherche de la vérité, on n'est pas même en état de se faire des signes. Multipliés donc les prénotions par un usage assidu de vos sens ; étudiez la valeur précise des signes que les autres ont institués, & déterminez soigneusement la valeur de ceux que vous instituerez. Si vous vous résolvez à parler, préférez les expressions les plus simples & les plus communes, ou craignez de n'être point entendus, & de perdre le temps à vous interpréter vous-mêmes. Quand vous écouterez, appliquez-vous à sentir toute la force des mots. C'est par un exercice habituel de ces principes, que vous parviendrez à discerner sans effort le vrai, le faux, l'obscur & l'ambigu. Mais ce n'est pas assez que vous sachiez mettre de la sagesse dans vos actions, en général, quand la volupté n'entraînera aucune peine à sa suite, ne balancez pas à l'embrasser ; si la peine qu'elle entraînera est moindre qu'elle, embrassez-là encore : embrassez même la peine dont vous vous promettez un grand plaisir. Vous ne calculerez mal, que quand vous vous abandonnerez à une volupté qui vous causera une trop grande peine, ou qui vous privera d'un plus grand plaisir.

De la Physiologie en général

Quel but nous proposerons-nous dans l'étude de la physiologie ? Si ce n'est de connoître les causes générales des phénomenes, afin que délivrés de toutes vaines terreurs, nous nous abandonnions sans remords à nos appétits raisonnables, & qu'après avoir joui de la vie, nous la quittions sans regrets. Il ne s'est rien fait de rien ; l'univers a toujours été, & sera toujours. Il n'existe que la matiere & le vuide ; car on ne connoît aucun être mitoyen. Joignez à la notion du vuide l'impénétrabilité, la figure & la pésanteur, & vous aurez l'idée de la nature. Séparez l'idée de la matiere des mêmes qualités, & vous aurez la notion du vuide ; le vuide occupé donne la notion du lieu ; le lieu traversé donne l'idée de région ; qu'entendons-nous par l'espace, sinon le vuide considéré comme l'étendue ? La nécessité du vuide est démontrée par elle-même, car sans vuide, où les corps existeroient-ils ? Où se mouveroient-ils ? Mais, qu'est-ce que le vuide ? Est-ce une qualité ? Est-ce une chose ? Ce n'est point une qualité. Mais si c'est une chose, c'est donc une chose corporelle ? Il n'en faut pas douter. Cette chose uniforme, homogene, immense, éternelle, traverse tous les corps sans les altérer, les détermine, marque leurs limites, & les y contient : l'univers est l'agréggat de la matiere & du vuide. La matiere est infinie, le vuide est infini : car si le vuide étoit infini & la matiere finie, rien ne retiendroit les corps & ne borneroit leurs écarts : les percussions & les répercussions cesseroient ; & l'univers, loin de former un tout, ne seroit dans quelqu'instant de la durée qui sui-

fuivra, qu'un amas de corps ifolés & perdus dans l'immenfité de l'efpace, ce qui eft abfurde.

Nous n'appliquerons donc à l'univers aucune de ces expreffions par lefquelles nous diftinguons des dimenfions, & nous déterminons des points dans les corps finis. L'univers eft immobile, parce qu'il n'y a point d'efpace au delà. Il eft immuable, parce qu'il n'eft fufceptible, ni d'accroiffement, ni de diminution. Il eft éternel, puifqu'il n'a point commencé, & qu'il ne finira point. Cependant les êtres s'y meuvent, des loix s'y exécutent, des phénomenes s'y fuccedent. Entre ces phénomenes, les uns fe produifent, d'autres durent, & d'autres paffent; mais ces viciffitudes font relatives aux parties, & non au tout. La feule conféquence qu'on puiffe tirer des générations & des deftructions, c'eft qu'il y a des élémens dont les êtres font engendrés, & dans lefquels ils fe réfolvent. On ne conçoit ni formation, ni réfolution, fans idée de compofition; & l'on n'a point l'idée de compofition, fans admettre des particules fimples, primitives & conftituantes. Ce font ces particules que nous appellerons *atomes*. L'atome ne peut fe divifer, ni fe fimplifier, ni fe réfoudre; il eft effentiellement inaltérable & fini: d'où il s'enfuit que dans un compofé fini, quel qu'il foit, il n'y a aucune forte d'infini, ni en grandeur, ni en étendue, ni en nombre. Homogenes eut égard à leur folidité & à leur inaltérabilité, les atomes ont des qualités fpécifiques qui les différencient. Ces qualités font la grandeur, la figure, la pefanteur & toutes celles qui en émanent, tel que le poli & l'anguleux. Il ne faut pas mettre au nombre de

ces derniers, le chaud, le froid & d'autres semblables ; ce seroit confondre des qualités immuables avec des effets momentanés. Quoique nous assignons à l'atome toutes les dimensions du corps sensible, il est cependant plus petit qu'aucune portion de matiere imaginable : il échappe à nos sens, dont la portée est la mesure de l'imaginable, soit en petitesse, soit en grandeur. C'est par la différence des atomes que s'expliqueront la plupart des phénomenes relatifs aux sensations & aux passions. La diversité de figure étant une suite nécessaire de la diversité de grandeur, il ne seroit pas impossible que dans tout cet univers, il n'y eût pas un composé parfaitement égal à un autre. Quoiqu'il y ait des atomes, les uns anguleux, les autres crochus, leurs pointes ne s'émoussent point, leurs angles ne se brisent jamais. Je leur attribue la pesanteur comme une qualité essentielle, parce que se mouvant actuellement, ou tendant à se mouvoir, ce ne peut être qu'en conséquence d'une force intrinseque, qu'on ne peut ni concevoir, ni appeller autrement que *pondération*. L'atome a deux mouvemens principaux ; un mouvement de chûte ou de pondération qui l'emporte ou qui l'emporteroit, sans le concours d'aucune action étrangere, & le choc ou le mouvement de réflexion qu'il reçoit à la rencontre d'un autre. Cette derniere espece de mouvement est variée selon l'infinie diversité des masses & des directions. La premiere étant une énergie intrinseque de la matiere, c'est elle qu'il faut regarder comme la conservatrice du mouvement de la nature & la cause éternelle des compositions. La direction générale

des atomes emportés par le mouvement général de pondération, n'est point parallele ; elle est un peu convergente ; c'est à cette convergence qu'il faut rapporter les chocs, les cohérences, les compositions d'atomes, la formation des corps, de l'ordre de l'univers avec tous ses phénomenes. Mais d'où naît cette convergence ? De la diversité originelle des atomes, tant en masse qu'en figure, & qu'en force pondérante. Telle est la vitesse d'un atome & la non-résistance du vuide, que si l'atome n'étoit arrêté par aucun obstacle, il parcouroit le plus grand espace intelligible dans le temps le plus petit. En effet, qu'est-ce qui le retarderoit ? qu'est-ce que le vuide, eu égard au mouvement ? Aussi-tôt que les atomes combinés ont formé un composé, ils ont dans ce composé, & le composé a dans l'espace différens mouvemens, différentes actions, tant intrinseques qu'extrinseques, tant au loin que dans le lieu. Ce qu'on appelle communément *des élémens*, sont des composés d'atomes ; on peut regarder ces composés comme des principes, mais non premiers. L'atome est la cause premiere par qui tout est, & la matiere premiere dont tout est. Il est actif essentiellement & par lui-même. Cette activité descend de l'atome à l'élément, de l'élément au composé, & varie selon toutes les dispositions possibles. Mais toute activité reproduit, ou le mouvement local, ou la tendance. Voilà le principe universel des destructions & des générations. Les vicissitudes des composés ne sont que des modes du mouvement, & des suites de l'activité essentielle des atomes qui les constituent. Combien de fois n'a-t-on pas attribué à des causes

imaginaires les effets de cette activité qui peut, ſelon les occurrences, porter les portions d'un être à des diſtances immenſes, ou ſe terminer à des ébranlemens, à des tranſlations imperceptibles? C'eſt elle qui change le doux en acide, le mou en dur, &c. & même, qu'eſt-ce que le deſtin, ſinon l'univerſalité des cauſes ou des activités propres de l'atome, conſidéré, ou ſolidairement, ou en compoſition avec d'autres atomes? Les qualités eſſentielles connues des atomes, ne ſont pas en grand nombre; elles ſuffiſent cependant pour l'infinie variété des qualités des compoſés. De la ſéparation des atomes plus ou moins grande, naiſſent le denſe, le rare, l'opaque, le tranſparent: c'eſt de-là qu'il faut déduire encore la fluidité, la liquidité, la dureté, la molleſſe, le volume, &c. D'où ferons-nous dépendre la figure, ſinon des parties compoſantes; & le poids, ſinon de la force intrinſeque de pondération? Cependant, à parler avec exactitude, il n'y a rien qui ſoit abſolument peſant ou léger. Il faut porter le même jugement du froid & du chaud. Mais qu'eſt-ce que le temps? c'eſt dans la nature une ſuite d'événemens; & dans notre entendement une notion qui eſt la ſource de mille erreurs. Il faut porter le même jugement de l'eſpace. Dans la nature, ſans corps, point d'eſpace; ſans événemens ſucceſſifs, point de temps. Le mouvement & le repos ſont des états dont la notion eſt inſéparable en nous de celle de l'eſpace & du temps. Il n'y aura de productions nouvelles dans la nature, qu'autant que la compoſition diverſe des atomes en admettra. L'atome incréé & inaltérable eſt le principe de toute génération & de

les considérer comme de grands tourbillons appuyés les uns contre les autres, qui en resserent entr'eux de plus petits, & qui remplissent ensemble le vuide infini. Au milieu du mouvement général qui produisit le nôtre, cet amas d'atomes que nous appellons la *Terre*, occupa le centre; d'autres amas allerent former le ciel & les astres qui l'éclairent. Ne nous en laissons pas imposer sur la chûte des graves; les graves n'ont point de centre commun, ils tombent parallelement. Concluons-en l'absurdité des antipodes. La terre n'est point un corps sphérique; c'est un grand disque que l'atmosphere tient suspendu dans l'espace: la terre n'a point d'ame; ce n'est donc point une divinité. C'est à des exhalaisons souterreines, à des chocs subtils, à la rencontre de certains élémens opposés à l'action du feu qu'il faut attribuer ses tremblemens. Si les fleuves n'augmentent point les mers, c'est que relativement à ces deux volumes d'eau, à leurs immenses réservoirs, & à la quantité de vapeurs que le soleil éleve de leur surface, les fleuves ne sont que de foibles écoulemens. Les eaux de la mer se répandent dans toute la masse terrestre, l'arrosent, se rencontrent, se rassemblent, & viennent se précipiter derechef dans les bassins d'où elles s'étoient extravasées: c'est dans cette circulation qu'elles sont dépouillées de leur amertume. Les innondations du Nil sont occasionnées par des vents élésiens qui soulevent la mer aux embouchures de ce fleuve, y accumulent des digues de sable, & le font refluer sur lui-même. Les montagnes sont aussi anciennes que la terre. Les plantes ont de commun avec les animaux, qu'elles

qu'elles naissent, se nourrissent, s'accroissent, dépérissent & meurent : mais ce n'est point une ame qui les vivifie ; tout s'exécute dans ces êtres par le mouvement & l'interposition. Dans les animaux, chaque organe élabore une portion de semence, & la transmet à un réservoir commun : de-là cette analogie propre aux molécules séminales, qui les sépare, les distribue, les dispose chacune à former une partie semblable à celle qui l'a préparée, & toutes à engendrer un animal semblable. Aucune intelligence ne préside à ce méchanisme. Tout s'exécutant comme si elle n'existoit point, pourquoi donc en supposerions-nous l'action? Les yeux n'ont point été faits pour voir, ni les pieds pour marcher ; mais l'animal a eu deux pieds, & il a marché ; des yeux, & il a vu. L'ame humaine est corporelle ; ceux qui assurent le contraire ne s'entendent pas, & parlent sans avoir d'idées. Si elle étoit incorporelle, comme ils le prétendent, elle ne pourroit ni agir, ni souffrir ; son hétérogénéité rendroit impossible son action sur le corps. Recourir à quelque principe immatériel, afin d'expliquer cette action ; ce n'est pas résoudre la difficulté, c'est seulement la transposer à un autre objet. S'il y avoit dans la nature quelque être qui pût changer les natures, la vérité ne seroit plus qu'un vain nom : or, pour qu'un être immatériel fût un instrument applicable à un corps, il faudroit changer la nature de l'un ou de l'autre. Gardons-nous cependant de confondre l'ame avec le reste de la substance animale. L'ame est un composé d'atomes si unis, si légers, si mobiles, qu'elle peut se séparer du corps sans qu'il perde sensi-

blement de son poids. Ce reseau, malgré son extrême subtilité, a plusieurs qualités distinctes; il est aérien, igné, mobile & sensible. Répandu dans tout le corps, il est la cause des passions, des actions, des mouvemens, de facultés, des pensées, & de toutes les autres fonctions, soit spirituelles, soit animales; c'est lui qui sent, mais il tient cette puissance, du corps; la sensiblilité s'évanouit, parce que c'étoit le résultat de leur union; les sens ne sont qu'un toucher diversifié; il s'écoule sans cesse des corps mêmes, des simulacres qui leur sont semblables, & qui viennent frapper nos sens. Les sens sont communs à l'homme & à tous les animaux. La raison peut s'exercer, même quand les sens se reposent. J'entends par l'*esprit*, la portion de l'ame la plus déliée, l'esprit est diffus dans toute la substance de l'ame, comme l'ame est diffuse dans toute la substance du corps; il lui est uni; il ne forme qu'un être avec elle; il produit ses actes dans des instans presqu'individuels; il a son siege dans le cœur: en effet, c'est de-là qu'émanent la joie, la tristesse, la force, la pusillanimité, &c. l'ame pense, comme l'œil voit, par des simulacres ou des idoles; elle est affectée de deux sentimens généraux, la peine & le plaisir. Troublez l'état naturel des parties du corps, & vous produirez la douleur; restituez les parties du corps dans leur état naturel, & vous ferez éclore le plaisir. Si ces parties, au lieu d'osciller pouvoient demeurer en repos, ou nous cesserions de sentir, ou, fixés dans un état de paix inaltérable, nous éprouverions peut-être la plus voluptueuse de toutes les situations. De la peine & du plai-

fir, naissent le desir & l'aversion. L'ame en général s'épanouit & s'ouvre au plaisir; elle se flétrit & se resserre à la peine. Vivre, c'est éprouver ces mouvemens alternatifs. Les passions varient selon la combinaison des atomes qui composent le tissu de l'ame. Les idées viennent frapper le sens; le sens éveille l'imagination; l'imagination excite l'ame, & l'ame fait mouvoir le corps. Si le corps tombe d'affoiblissement ou de fatigue, l'ame accablée ou distraite succombe au sommeil. L'état ou elle est obsédée de simulacres errans qui la tourmentent ou qui l'amusent involontairement, est ce que nous appellérons l'*insomnie* ou le *rêve*, selon le degré de conscience qui lui reste de son état. La mort n'est que la cessation de la sensibilité. Le corps dissous, l'ame est dissoute; ses facultés sont anéanties, elle ne pense plus; elle ne se ressouvient point; elle ne souffre, ni n'agit. La dissolution n'est pas une annihilation; c'est seulement une séparation des particules élémentaires. L'ame n'étoit pas avant la formation du corps, pourquoi seroit-elle après sa destruction? Comme il n'y a plus de sens après la mort, l'ame n'est capable ni de peine, ni de plaisir. Loin de nous donc la fable des enfers & de l'élisée, & tous ces recits mensongers dont la superstition effraie les méchans qu'elle ne trouve pas assez punis par leurs crimes mêmes, ou repaît les bons qui ne se trouvent pas assez récompensés par leur propre vertu. Concluons donc que l'étude de la nature n'est point superflue, puisqu'elle conduit l'homme à des connoissances qui assurent la paix dans son ame, qui affranchissent son esprit de toutes vai-

nes terreurs ; qui l'élevent au niveau des Dieux ; & qui le ramenent aux seuls vrais motifs qu'il ait de remplir ses devoirs. Je compare le soleil à un corps spongieux, dont les cavités immenses sont pénétrées d'une matiere ignée, qui s'en élance en tous sens. Les corps célestes n'ont point d'ame : ce ne sont donc point des Dieux. Parmi ces corps, il y en a de fixes & d'errans : on appelle ces derniers *planetes*. Quoiqu'ils nous semblent tous sphériques, ils peuvent être ou des cylindres, ou des cones, ou des disques, ou des portions quelconques de sphere ; toutes ces figures & beaucoup d'autres ne répugnent point avec les phénomenes. Leurs mouvemens s'exécutent, ou en conséquence d'une révolution générale du ciel qui les emporte, ou d'une translation qui leur est propre, & dans laquelle ils traversent la vaste étendue des cieux qui leur est perméable. Le soleil se leve & se couche, en montant sur l'horison & descendant au dessous, ou en s'allumant à l'orient & s'éteignant à l'occident consumé & réproduit journellement. Cet astre est le foyer de notre monde : c'est de-là que toute la chaleur se répand ; il ne faut que quelques étincelles de ce feu pour embraser toute notre atmosphere. La lune & les planetes peuvent briller ou de leur lumiere propre, ou d'une lumiere empruntée du soleil ; & les éclipses avoir pour cause, ou l'extinction momentanée du corps éclipsé, ou l'interposition d'un corps qui l'éclipse. S'il arrive à une planete de traverser des régions pleines de matiere contraire au feu & à la lumiere, ne s'éteindra-t-elle pas ? ne sera-t-elle pas éclipsée ? Les nuées sont ou

des masses d'un air condensé par l'action des vents, ou des amas d'atomes qui se sont accumulés peu à peu, ou des vapeurs élevées de la terre & des mers; les vents sont ou des courants d'atomes dans l'atmosphere, ou peut-être des soufles impétueux qui s'échappent de la terre & des eaux, ou même une portion d'air mise en mouvement par l'action du soleil. Si des molécules ignées se réunissent, forment une masse, & sont pressées dans une nuée, elles feront effort en tous sens pour s'en échapper, & la nuée ne s'entre-ouvrira point sans éclair & sans tonnerre. Quand les eaux suspendues dans l'atmosphere seront rares & éparses, elles tomberont en pluie sur la terre ou par leur propre poids, ou par l'agitation des vents. Le même phénomene aura lieu, si quelque chaleur subite vient à résoudre un nuage glacé. Lorsque le soleil se trouve dans une opposition particuliere avec un nuage, qu'il frappe de ses rayons, il forme l'arc-en-ciel. Les couleurs de l'arc-en-ciel sont un effet de cette opposition, & de l'air humide qui les produit toutes, ou qui n'en produit qu'une qui se diversifie selon la région qu'elle traverse, & la maniere dont elle s'y meut. Lorsque la terre a été trempée de longues pluies, & échauffée par des chaleurs violentes, les vapeurs qui s'en élevent infectent l'air & répandent la mort au loin.

De la Théologie.

Après avoir posé pour principe qu'il n'y a dans la nature que de la matiere & du vuide, que penserons-nous des Dieux? Abandonnerons-nous

notre philosophie pour nous asservir à des opinions populaires, ou dirons nous que les Dieux sont des êtres corporels ? Puisque ce sont des Dieux, ils sont heureux ; ils jouissent d'eux-mêmes en paix ; rien de ce qui se passe ici-bas, ne les affecte & ne les trouble ; & il est suffisamment démontré, par les phenomenes du monde physique & du monde moral, qu'ils n'ont aucune part à la production des êtres, & qu'ils n'en prennent aucune à leur conservation. C'est la nature même qui a mis la notion de leur existence dans notre ame. Quel est le peuple si barbare qu'il n'ait aucune opinion anticipée des Dieux ? Nous opposerons-nous au consentement général des hommes ? Eleverons-nous notre voix contre la voix de la nature ? La nature ne ment point ; l'existence des Dieux se prouveroit même par nos préjugés. Tant de phenomenes, qui ne leur sont attribués que parce que la nature de ces êtres & la cause des phenomenes étoient ignorées, tant d'autres erreurs ne sont-elles pas autant de garans de la croyance générale ? Si un homme a été frappé dans le sommeil par quelque grand simulacre, & qu'il en ait conservé la mémoire à son reveil, il a conclu que cette idole avoit nécessairement son modele errant dans la nature ; les voix qu'il peut avoir entendues en lui n'ont pas permis de douter que ce modele ne fût d'une nature intelligente ; & la constance de l'apparition en différens temps & sous une même forme, qu'il ne fût immortel : mais l'être qui est immortel est inaltérable, est parfaitement heureux, puisqu'il n'agit sur rien, ni rien sur lui. L'existence des Dieux a donc été & sera à jamais une

existence stérile, & par la raison même qu'elle ne peut être altérée; car il faut que le principe d'activité, qui est la source féconde de toute destruction & de toute réproduction soit anéantie dans ces êtres. Nous n'en avons donc rien à esperer ni à craindre. Qu'est-ce donc que la divination? Qu'est-ce que les prodiges? Qu'est-ce que les religions? S'il étoit de quelque culte aux Dieux, ce seroit celui de l'admiration qu'on ne peut refuser à tout ce qui nous offre l'image séduisante de la perfection & du bonheur. Nous sommes portés à croire les Dieux de forme humaine; c'est celle que toutes les nations leur ont attribuée; c'est la seule sous laquelle la raison soit exercée, & la vertu pratiquée. Si leur substance étoit incorporelle, ils n'auroient ni sens, ni perceptions, ni plaisir, ni peine. Leur corps toutesfois n'est pas tel que le nôtre, c'est seulement une combinaison semblable d'atomes plus subtils; c'est la même organisation, mais ce sont des organes infiniment parfaits; c'est une nature particuliere si déliée, si menue, qu'aucune cause ne peut, ni l'altérer, ni s'y unir, ni la diviser, & qu'elle ne peut avoir aucune action. Nous ignorons les lieux que les Dieux habitent: ce monde n'est pas digne d'eux, sans doute; ils pourroient bien s'être refugiés dans les intervalles vuides que laissent entr'eux les mondes contigus.

De la Morale.

Le bonheur est la fin de la vie: c'est l'aveu secret du cœur humain, c'est le terme évident

des actions mêmes qui en éloignent. Celui qui se tue regarde la mort comme un bien. Il ne s'agit pas de réformer la nature, mais de diriger sa pente générale. Ce qui peut arriver de mal à l'homme, c'est de voir le bonheur où il n'est pas, ou de le voir où il est en effet, mais de se tromper sur les moyens de l'obtenir. Quel sera donc le premier pas de notre philosophie morale, si ce n'est de rechercher en quoi consiste le vrai bonheur ? Que cette étude importante soit notre occupation actuelle. Puisque nous voulons être heureux dès ce moment, ne remettons pas à demain à savoir ce que c'est que le bonheur. L'insensé se propose toujours de vivre, & il ne vit jamais. Il n'est donné qu'aux immortels d'être souverainement heureux. Une folie dont nous avons d'abord à nous garantir, c'est d'oublier que nous ne sommes que des hommes. Puisque nous désespérons d'être jamais aussi parfaits que les Dieux que nous nous sommes proposés pour modeles, résolvons-nous à n'être point aussi heureux. Parce que mon œil ne perce pas l'immensité des espaces, dédaignerai-je de l'ouvrir sur les objets qui m'environnent ? Ces objets deviendront une source intarissable de volupté pure. Les fleurs croissent à nos pieds, & il faut au moins se pancher pour les cueillir. Cependant, ô volupté ! c'est pour toi seule que nous faisons ce que nous faisons ; ce n'est jamais toi que nous évitons, mais la peine qui ne t'accompagne que trop souvent. Tu échauffes notre froide raison ; c'est de ton énergie que naissent la fermeté de l'ame & la force de la volonté ; c'est toi qui nous meut, qui nous transportee, & lorsque nous ramassons des roses pour former un lit à la jeu-

ne beauté qui nous a charmés; & lorsque bravant la fureur des tyrans, nous entrons tête baissée & les yeux fermés dans les taureaux ardens qu'elle a préparés. La volupté prend toutes sortes de formes. Il est donc important de bien connoître le prix des objets sous lesquels elle peut se présenter à nous, afin que nous ne soyons point incertains quand il nous convient de l'accueillir ou de la repousser, de vivre ou de mourir. Après la santé de l'ame, il n'y a rien de plus précieux que la santé du corps. Si la santé du corps se fait sentir particuliérement en quelques membres, elle n'est pas générale. Si l'ame se porte avec excès à la pratique d'une vertu, elle n'est pas entiérement vertueuse. Le musicien ne se contente pas de tempérer quelques-unes des cordes de sa lyre; il seroit à souhaiter pour le concert de la société, que nous l'imitassions, & que nous ne permissions pas, soit à nos vertus, soit à nos passions d'être ou trop lâches, ou trop étendues, & de rendre un son ou trop sourd ou trop aigu. Si nous faisons quelque cas de nos semblables, nous trouverons nos plaisirs à remplir nos devoirs, parce que c'est un moyen sûr d'en être considérés. Nous ne mépriserons point le plaisir des sens; mais nous ne ferons point l'injure à nous-mêmes, de comparer l'honnête avec le sensuel. Comment celui qui sera trompé dans le choix d'un état sera-t-il heureux? comment se choisir un état sans se connoître? Et comment se contenter dans son état, si l'on confond les besoins de la nature, les appétits de la passion, & les écarts de la fortune? Il faut avoir un but présent à l'esprit, si l'on ne veut pas âgir à l'a-

venture. Il n'eſt pas toujours impoſſible de s'emparer de l'avenir. Tout doit tendre à la pratique de la vertu, à la conſervation de la liberté & de la vie, & au mépris de la mort. Tant que nous ſommes, la mort n'eſt rien, & ce n'eſt rien encore quand nous ne ſommes plus. On ne redoute les Dieux, que parce qu'on les faits ſemblables à ſoi. Qu'eſt-ce que l'impie, ſinon celui qui adore les Dieux du peuple? Si la véritable piété conſiſtoit à ſe proſterner devant toute pierre taillée, il n'y auroit rien de plus commun: mais comme elle conſiſte à juger ſainement de la nature des Dieux, c'eſt une vertu rare. Ce qu'on appelle *le droit naturel*, n'eſt que le ſymbole d'une utilité générale. L'utilité générale & le conſentement commun doivent être les deux grandes regles de nos actions. Il n'y a jamais de certitude que le crime reſte ignoré: celui qui le commet eſt donc un inſenſé qui joue un jeu où il y a plus à perdre qu'à gagner. L'amitié eſt un des plus grands biens de la vie, & la décence, une des plus grandes vertus de la ſociété. Soyez décens, parce que vous n'êtes point des animaux, & que vous vivez dans les villes, & non dans les forêts, &c.

Voila les points fondamentaux de la doctrine d'*Epicure*, le ſeul d'entre tous les philoſophes anciens qui ait ſu concilier ſa morale avec ce qu'il pouvoit prendre pour le vrai bonhenr de l'homme, & ſes préceptes avec les appétits & les beſoins de la nature: auſſi a-t-il eu & aura-t-il dans tous les temps un grand nombre de diſciples. On ſe fait Stoïcien, mais on naît *Epicurien*. *Epicure* étoit Athénien, du bourg de Gergette & de la

tribu d'Egée. Son pere s'appelloit *Néoclés* & sa mere *Cherestrata* : leurs ancêtres n'avoient point été sans distinction ; mais l'indigence avoit avilie leurs descendans : Néoclés n'ayant pour tout bien qu'un petit champ, qui ne fournissoit pas à sa subsistance, il se fit maître d'école ; la bonne vieille Cherestrata, tenant ses fils par la main, alloit dans les maisons faire des lustrations, chasser les spectres, lever les incantations ; c'étoit *Epicure* qui lui avoit enseigné les formules d'expiations, & toutes les sottises de cette espece de superstition.

Epicure naquit la troisieme année de cette neuvieme olympiade, le septieme jour du mois Gamilion ; il eut trois freres, Néoclés, Charideme & Aristobule : Plutarque les cite comme des modeles de la tendresse fraternelle la plus rare. *Epicure* demeura à Téos jusqu'à l'âge de huit ans : il se rendit alors dans Athenes avec la petite provision de connoissances qu'il avoit faites dans l'école de son pere ; mais son séjour n'y fut pas long. Alexandre meurt : Perdicas désole l'Attique, & Epicure est contraint d'errer d'Athenes à Colophone, à Mytiléne, & à Lampsaque. Les troubles populaires interrompirent ses études ; mais n'empêcherent point ses progrès. Les hommes de génie tels qu'*Epicure* perdent peu de temps ; leur activité se jette sur tout ; ils observent & s'instruisent sans qu'ils s'en apperçoivent ; & ces lumieres, acquises presque sans efforts, sont d'autant plus estimables, qu'elle sont relatives à des objets plus généraux. Tandis que le naturaliste a l'œil appliqué à l'extrêmité de l'instrument qui lui grossit un objet particulier, il

ne jouit pas du ſpectacle en général de la nature qui l'environne. Il en eſt ainſi du philoſophe ; il ne rentre ſur la ſeine du monde qu'au ſortir de ſon cabinet : & c'eſt là qu'il recueille ces germes de connoiſſances qui demeurent long-tems ignorés dans le fond de ſon ame, parce que ce n'eſt point à une méditation profonde & déterminée, mais à des coups-d'œil accidentels qu'il les doit : germes précieux qui ſe développent tôt ou tard pour le bonheur du genre humain.

Epicure avoit trente-ſept ans lorſqu'il reparut dans Athenes : il fut diſciple du Platonicien Pamphile, dont il mépriſa ſouverainemnt les viſions : il ne put ſouffrir les ſophiſmes perpétuels de Pyrrhon : il ſortit de l'école du Pythagoricien Nauſiphanes, mécontent des nombres & de la Metempſycoſe. Il connoiſſoit trop bien la nature de l'homme & ſa force, pour s'accommoder de la ſévérité du Stoïciſme. il s'occupa à feuilleter les ouvrages d'Anaxagore, d'Archelaüs, de Metrodore & de Démocrite ; il s'attacha particuliérement à la philoſophie de ce dernier, & il en fit le fondement de ſa ſcience.

Les Platoniciens occuppoient l'académie, les Peripatéticiens, le Lycée, les Cyniques le Cynoſarque, les Stoïciens le Portique ; *Epicure* établit ſon école dans un jardin délicieux, dont il achetta le terrein, & qu'il fit planter pour cet uſage. Ce fut lui qui apprit aux Athéniens à tranſporter dans l'enceinte de leur ville le ſpectacle de la campagne : Il étoit âgé de quarante-quatre ans lorſqu'Athenes aſſiégée par Démétrius, fut déſolée par la famine. *Epicure* réſolut de vivre ou de mourir avec ſes amis, leur diſtribuoit tous les

jours des feves, qu'il partageoit au compte avec eux; on se rendoit dans ses jardins de toutes les contrés de la Grece, de l'Egypte, & de l'Asie: on y étoit attiré par ses lumieres & par ses vertus, mais sur-tout par la conformité de ses principes avec les sentimens de la nature. Tous les philosophes de son temps sembloient avoir conspirés contre les plaisirs des sens & contre la volupté: *Epicure* en prit la défence; & la jeunesse athénienne, trompée par le mot de *volupté*, accourut pour l'entendre. Il menagea la foiblesse de ses auditeurs; il mit autant d'art à les retenir, qu'il en avoit employé à les attirer; il ne leur développa ses principes que peu-à-peu. Les leçons se donnoient à table ou à la promenade; c'étoit ou à l'ombre des bois, ou à la molesse des lits, qu'il leur inspiroit l'entousiasme de la vertu, la tempérance, la frugalité, l'amour du bien public, la fermeté de l'ame, le goût raisonnable du plaisir, & le mépris de la vie. Son école, obscure dans les commencemens, finit par être une des plus éclatantes & des plus nombreuses. *Epicure* vécut dans le célibat: les inquiétudes qui suivent le mariage lui parurent incompatibles avec l'exercice assidu de la philosophie; il vouloit d'ailleurs que la femme du philosophe fût sage, riche, belle. Il s'occupa à étudier, à écrire & à enseigner: il avoit composé plus de trois cent traités différents; il ne nous en reste aucun. Il ne faisoit pas assez de cas de cette élégance à laquelle les Athéniens étoient si sensibles; il se contentoit d'être vrai, clair & profond, il fut chéri des grands, admiré de ses rivaux, & adoré de ses disciples; il reçut dans ses jardins

plusieurs femmes célebres, Leontium, maîtresse de Métrodore; Thémiste femme de Léontius; Philenide, une des plus honnêtes femmes d'Athenes; Nicidie, Erotie, Hédie, Murmarie Bodie, Phédrie, &c. Ses concitoyens, les hommes du monde les plus enclins à la médisance, & à la superstition la plus ombrageuse, ne l'ont accusé ni de débauche, ni d'impiété.

Les stoïciens féroces l'accablerent d'injures; il leur abandonna sa personne, défendit ses dogmes avec force, & s'occupa à démontrer la vérité de leur systême. Il ruina sa santé à force de travailler: dans les derniers jours de sa vie il ne pouvoit ni supporter un vêtement, ni descendre de son lit, ni souffrir la lumiere, ni voir du feu. Il urinoit le sang: sa vessie se fermoit peu à peu par les accroissemens d'une pierre: cependant il écrivoit à un de ses amis que le spectacle de sa vie passée suspendoit ses douleurs.

Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il fit appeller ses disciples; il leur légua ses jardins; il assura l'état de plusieurs enfans sans fortune, dont il s'étoit rendu le tuteur; il affranchit ses esclaves; il ordonna ses funérailles, & mourut âgé de soixante-douze ans, la seconde année de la cent vingt-septieme olympiade. Il fut universellement regretté: la république lui ordonna un monument; & un certain Théotime, convaincu d'avoir composé sous son nom des lettres infames, adressées à quelques-unes des femmes qui frequenterent ses jardins, fut condamné à perdre la vie.

La *Philosophie Epicurienne* fut professée sans interruption, depuis son institution jusqu'au temps

d'Auguste ; elle fit dans Rome les plus grands progrès. La secte y fut composée de la plupart des gens de lettres & des hommes d'état ; Lucrece chanta l'*Epicuréisme* ; Celse le professa sous Adrien, Pline le Naturaliste sous Tibere : les noms de Lucien & de Diogene Laërce sont encore célebres chez les Epicuriens.

L'Epicuréisme eut, à la décadence de l'empire romain, le sort de toutes les connoissances ; il ne sortit d'un oubli de plus de mille ans qu'au commencement du dix-septieme siecle : le discrédit des formes plastiques remit les atomes en honneur. Magnene, de Luxeu en Bourgogne, publia son *Democritus Reviviscens*, ouvrage médiocre où l'auteur prend à tout moment ses rêveries pour les sentimens de Démocrite & d'Epicure. A Magnene succéda Pierre Gassendi, un des hommes qui font le plus d'honneur à la philosophie & à la nation : il naquit dans le mois de Janvier 1592, à Chantersier, petit village de Provence, à une lieue de Digne, où il fit ses humanités. Il avoit les mœurs douces, le jugement sain & des connoissances profondes : il étoit versé dans l'astronomie, la philosophie ancienne & moderne, la métaphysique, les langues, l'histoire, les antiquités ; son érudition fut presque universelle. On a pu dire de lui que jamais philosophe n'avoit été meilleur humaniste, ni humaniste si bon philosophe : ses écrits ne sont pas sans agrément ; il est clair dans ses raisonnemens, & juste dans ses idées. Il fut parmi nous le restaurateur de la *philosophie d'Epicure* : sa vie fut pleine de troubles ; sans cesse il attaqua & fut attaqué : mais il ne fut pas moins

attentif dans ses disputes, soit avec Descartes, soit avec Fludo, soit avec mylord Herberd, à mettre l'honnêteté & la raison de son côté.

Gassendi eut pour disciples ou pour sectateurs plusieurs hommes qui se sont immortalisés, Chapelle, Moliere, Bernier, l'abbé de Chaulieu, M. le grand prieur de Vendôme. Le maréchal de Catinat, & plusieurs autres hommes extraordinaires qui, par un contraste de qualités agréables & sublimes, réunissoient en eux l'héroïsme avec la mollesse, le goût de la vertu avec celui du plaisir, les qualités politiques avec les talens littéraires, & qui ont formé parmi nous différentes écoles d'*Epicuréisme* moral dont nous allons parler.

La plus ancienne & la premiere de ces écoles où l'on ait pratiqué & professé la morale d'*Epicure*, étoit rue des tournelles, dans la maison de Ninon l'Enclos; c'est là que cette femme extraordinaire rassembloit tout ce que la cour & la ville avoient d'hommes polis, éclairés & voluptueux : on y vit madame Scaron, la comtesse de la Suze, célebre par ses élégies; la comtesse d'Olonne, si vantée par sa rare beauté & le nombre de ses amans; Saint-Evremont, qui professa depuis l'*Epicuréisme* à Londres, où il eut pour disciples le fameux comte de Grammont, le poëte Waller & madame de Mazarin; la duchesse de Bouillon Mancini, qui fut depuis de l'école du Temple; des Yvetaux, monsieur de Gourville, madame de la Fayette, M. le duc de la Rochefoucault, & plusieurs autres qui avoient formé à l'hôtel de Rambouillet une école de platonisme, qu'ils abandonnerent pour aller augmenter

augmenter la société & toutes les leçons de l'*Epicuréisme*.

Après ces premiers *Epicuriens*, Bernier, Chapelle & Moliere, disciples de Gassendi, transférerent l'école d'*Epicure* de la rue des Tournelles à Auteuil : Bachaumont, le baron de Blot, dont les chansons sont si rares & si recherchées ; & Desbarreaux, qui fut le maître de madame Deshouilleres dans l'art de la poésie & de la volupté, ont principalement illustré l'école d'Auteuil.

L'école de Neuilly succéda à celle d'Auteuil : elle fut tenue pendant le peu de temps qu'elle dura, par Chapelle & MM. Sonnings ; mais à peine fut-elle instituée, qu'elle se fondit dans l'école d'Anet & du Temple.

Que de noms célebres nous sont offerts dans cette derniere ? Chapelle & son disciple Chaulieu, M. de Vendôme, madame de Bouillon, le chevalier de Bouillon, le marquis de la Fare, Rousseau, MM. Sonnings, l'abbé Courtin, Campistron, Palaprat, le baron de Breteuil, pere de l'illustre marquise du Châtelet ; le président de Mesmes, le président Ferand, le marquis de Dangeau, le duc de Nevers, M. de Catinat, le comte de Fiesque, le duc de Foix ou de Randan, M. de Périgny, Renier, convive aimable, qui chantoit & s'accompagnoit du luth ; M. de Lasseré, le duc de la Feuillade, &c. Cette école est la même que celle de S. Maur ou de madame la Duchesse.

L'école de Seaux rassembla tout ce qui restoit de ces sectateurs du luxe, de l'élégance, de la

politesse, de la philosophie, des vertus, des lettres & de la volupté, & elle eut encore le cardinal de Polignac, qui la fréquentoit plus par goût pour les disciples d'*Epicure*, que pour la doctrine de leur maître Hamilton. S. Aulaire, l'abbé Gênet, Maléfieux, la Motte, M. de Fontenelle, M. de Voltaire, plusieurs académiciens, & quelques femmes illustres par leur esprit; d'où l'on voit qu'en quelque lieu, & en quelque temps que ce soit, la secte *Epicurienne* n'a jamais eu plus d'éclat qu'en France, & sur-tout pendant le siecle dernier.

PHILOSOPHIE DES ÉTHIOPIENS.

Les *Ethiopiens* ont été les voisins des Egyptiens, & l'histoire de la philosophie des uns n'est pas moins incertaine que l'histoire de la philosophie des autres. Il ne nous est resté aucun monument digne de foi sur l'état des arts & des sciences en ces contrées. Tout ce qu'on nous raconte de l'Ethiopie paroît avoir été imaginé par ceux qui, jaloux de mettre Apollonius de Tyane en parallele avec Jesus-Christ, ont écrit la vie du premier d'après cette vue.

Si l'on considere les vies de la plupart des législateurs, on les trouvera calquées à peu près sur un même modele; & une regle de critique qui seroit assez sûre, ce seroit d'examiner scrupuleusement ce qu'elles auroient chacune de particulier, avant que de l'admettre comme vrai, & de rejetter comme faux tout ce qu'on y remarqueroit de commun. Il y a une forte présomption que ce qu'on attribue de merveilleux à tant de personnages différens, n'est vrai d'aucun.

Les *Ethiopiens* se prétendoient plus anciens que les Egyptiens, parce que leur contrée avoit été plus fortement frappée des rayons du soleil qui donne la vie à tous les êtres.

D'où l'on voit que ces peuples n'étoient pas éloignés de regarder les animaux comme des développemens de la terre mise en fermentation par la chaleur du soleil, & de conjecturer en

conséquence que les especes avoient subi une infinité de transformations diverses, avant que de parvenir sous la forme où nous les voyons ; que dans leur premiere origine les animaux naquirent isolés ; qu'ils purent être ensuite mâles tout à la fois & femelles, comme on en voit encore quelques-uns ; & que la séparation des sexes n'est peut-être qu'un accident, & la nécessité de l'accouplement qu'une voie de génération analogue à notre organisation actuelle.

Quelles qu'aient été les prétentions des *Ethiopiens* sur leur origine, on ne peut les regarder que comme une colonie d'Egyptiens ; ils ont eu, comme ceux-ci, l'usage de la circoncision & des enbaumemens, les mêmes vêtemens, les mêmes coutumes civiles & religieuses ; les mêmes Dieux Hmmon, Pan, Hercule, Isis ; les mêmes formes d'idoles, les mêmes hiérogliphes, les mêmes principes, la distinction du bien & du mal moral ; l'immortalité de l'ame & les métempsycoses, le même clergé, le sceptre en forme de soc, &c. en un mot, si les *Ethiopiens* n'ont pas reçu leur sagesse des Egyptiens, il faut qu'ils leur aient transmis la leur ; ce qui est sans aucune vraisemblance : car la philosophie des Egyptiens n'a point un air d'emprunt ; elle tient à des circonstances inaltérables, c'est une production du sol. Elle est liée avec les phénomenes du climat par une infinité de rapports. Ce seroit en Ethiopie, *proles sine matre creata :* on en rencontre les causes en Egypte ; & si nous étions mieux instruits, nous verrions toujours que tout ce qui est, est comme il doit être, & qu'il n'y a rien d'indépendant, ni dans les extravagances des hommes, ni dans leurs vertus.

Les *Ethiopiens* s'avouoient autant inférieurs aux Indiens, qu'ils se prétendoient supérieurs aux Egyptiens ; ce qui me prouve, contre le sentiment de quelques auteurs, qu'ils devoient tout à ceux-ci, & rien aux autres. Leurs Gymnosophistes, car ils en ont eu, habitoient une petite coline voisine du Nil ; ils étoient habitués dans toutes les saisons à peu près comme les Athéniens au printemps. Il y avoit peu d'arbres dans leur contrée ; on y remarquoit seulement un petit bois où ils s'assembloient pour délibérer sur le bonheur général de l'Ethiopie. Ils regardoient le Nil comme le plus puissant des Dieux ; c'étoit, selon eux, une divinité, *terre & eau*. Ils n'avoient point d'habitations ; ils vivoient sous le ciel : leur autorité étoit grande ; c'étoit à eux qu'on s'adressoit pour l'expiation des crimes. Ils traitoient les homicides avec la derniere sévérité. Ils avoient un ancien pour chef. Ils se formoient des disciples, &c.

On attribue aux Ethiopiens, l'invention de l'astronomie & de l'astrologie ; & il est certain que la sérénité continuelle de leur ciel, la tranquillité de leur vie, & la température toujours égale de leur climat, ont dû les porter naturellement à ce genre d'étude.

Les phases différentes de la lune sont, à ce qu'on dit, les premiers phénomenes célestes dont ils furent frappés ; &, en effet, les inconstances de cet astre me semblent plus propres à incliner les hommes à la méditation, que le spectacle constant du soleil, toujours le même sous un ciel toujours serein. Quoique nous ayons l'expérience journaliere de la vicissitude des êtres qui nous

environnent, il semble que nous nous attendions à les trouver constamment tels que nous les avons vus une premiere fois ; & quand le contraire est arrivé, nous le remarquons avec un mouvement de surprise : or, l'observation & l'étonnement sont les premiers pas de l'esprit vers la recherche des causes. Les Ethiopiens rencontrerent celle des phases de la lune, ils assurerent que cet astre ne brille que d'une lumiere empruntée. Les révolutions & même les irrégularités des autres corps célestes ne leur échapperent pas ; ils formerent des conjectures sur la nature de ces êtres ; ils en firent des causes physiques générales. Ils leur attribuerent différens effets, & ce fut ainsi que l'astrologie naquit parmi eux de la connoissance astronomique.

Ceux qui ont écrit de l'Ethiopie prétendent que ces lumieres & ces préjugés passerent de cette contrée dans l'Egypte, & qu'ils ne tarderent pas à pénétrer dans la Lybie : quoi qu'il en soit, le peuple, par qui les Lybiens furent instruits, ne peut être que de l'ancienneté la plus reculée. Atlas étoit de Lybie. L'existence de cet astronome se perd dans la nuit des temps : les uns le font contemporain de Moyse, d'autres le confondent avec Enoch : si l'on suit un troisieme sentiment, qui explique fort bien la fable du ciel porté sur les épaules d'Atlas, ce personnage n'en sera que plus vieux encore ; car ces derniers en font une montagne.

La philosophie morale des Egyptiens se réduisoit à quelques points, qu'ils enveloppoient des voiles de l'énigme & du symbole ; » il faut, » disoient-ils, adorer les Dieux, ne faire de mal

» à personne, s'exercer à la fermeté, & mépriser
» la mort : la vérité n'a rien de commun, ni
» avec la terreur des arts magiques, ni avec
» l'appareil imposant des miracles & du prodige :
» la tempérance est la base de la vertu : l'excès
» dépouille l'homme de sa dignité : il n'y a que
» les biens acquis avec peine dont on jouisse avec
» plaisir : le faste & l'orgueil sont des marques
» de petitesse : il n'y a que vanité dans les vi-
» sions & dans les songes, &c. «.

Nous ne pouvons dissimuler que le sophiste, qui fait honneur de cette doctrine aux *Ethiopiens*, ne paroisse s'être proposé secretement de rabaisser un peu la vanité puérile de ses concitoyens qui renfermoient dans leur petite contrée toute la sagesse de l'univers.

Au reste, en faisant des *Ethiopiens* l'objet de ses éloges, il avoit très-bien choisi. Dès le temps d'Homere, ces peuples étoient connus & respectés des Grecs, pour l'innocence & la simplicité de leurs moeurs. Les Dieux mêmes, selon leur poëte, se plaisoient à demeurer au milieu d'eux. *Jupiter s'en étoit allé*, dit-il, *chez les peuples innocens d'Ethiopie, & avec lui tous les Dieux.* Iliad.

PHILOSOPHIE

EXÉTORIQUE ET ÉSOTÉRIQUE.(*)

LES anciens philosophes avoient une double doctrine; l'une externe, publique ou *éxotérique*; l'autre interne, secrete ou *ésotérique*. La premiere s'enseignoit ouvertement à tout le monde, la seconde étoit réservée pour un petit nombre de disciples choisis. Ce n'étoit pas différens points de doctrine que l'on enseignoit en particulier, c'étoit les mêmes sujets, mais traités différemment, selon que l'on parloit devant la multitude ou devant les disciples choisis. Les philosophes des temps postérieurs composerent quelques ouvrages sur la doctrine cachée de leurs prédécesseurs, mais ces traités ne sont point parvenus jusqu'à nous; Eunape, dans la vie de Porphire, lui en attribue un, & Diogene de Laërce en cite un dans Zacynthe.

Les Grecs appelloient du même nom les secrets des écoles & ceux des mysteres, & les philosophes n'étoient guere moins circonspects à réveler les premiers, qu'on l'étoit à communiquer les seconds. La plupart des modernes ont regardé cet usage comme un plaisir ridicule, fondé sur le mystere, ou comme une petitesse d'esprit qui cherchoit à tromper. Des motifs si bas ne furent pas ceux des philosophes: cette méthode venoit originairement des Egyptiens, de qui les

(*) Le premier de ces mots signifie extérieur, le second intérieur.

Grecs l'emprunterent ; & les uns & les autres ne s'en servirent que dans la vue du bien public, quoiqu'elle ait pu par la suite des temps dégénérer en petitesse.

Il n'est pas difficile de prouver que cette méthode venoit des Egyptiens, c'est d'eux que les Grecs tirerent toute leur science & leur sagesse. Hérodote, Diogene de Sicile, Strabon, Plutarque ; tous les anciens auteurs en un mot, sont d'accord sur ce point : tous nous assurent que les prêtres Egyptiens, qui étoient les dépositaires des sciences, avoient une double philosophie ; l'une secrete & sacrée, l'autre publique & vulgaire.

Pour juger quel pouvoit être le but de cette conduite, il faut considérer quel étoit le caractere des prêtres Egyptiens. Elien rapporte même que dans les premiers temps ils étoient juges & magistrats. Considérés sous ce point de vue, le bien public devoit être le principal objet de leurs soins dans ce qu'ils enseignoient, comme dans ce qu'ils cachoient ; en conséquence, ils ont été les premiers qui ont pretendu avoir communication avec les Dieux, qui ont enseigné le dogmes des peines & des récompenses d'une autre vie, & qui, pour soutenir cette opération, ont établi les mysteres dont le secret étoit l'unité de Dieu.

Une preuve évidente que le but des instructions secretes étoit le bien public, c'est le soin que l'on prenoit de les communiquer principalement aux rois & aux magistrats. » les Egyptiens » dit Clément d'Alexandrie, ne révelent point leurs » mysteres indistinctement à toutes sortes de per-

» sonnes ; ils n'exposent point aux profanes » leurs vérités sacrées, ils ne les confient qu'à » ceux qui doivent succéder à l'administration de » l'état, & à quelques-uns de leurs prêtres les » plus recommandables par leur éducation, leur » savoir & leurs qualités.

L'autorité de Plutarque confirme la même chose. » Les rois, dit-il, étoient choisis parmi les » prêtres ou parmi les hommes de guerre. Ces » deux états étoient honorés & respectés, l'un » à cause de sa sagesse, l'autre à cause de sa bra- » voure ; mais lorsqu'on choisissoit un homme de » guerre, on l'envoyoit d'abord au college des » prêtres, ou il étoit instruit de leur philoso- » phie secrete, & on lui dévoiloit la vérité ca- » chée sous le voile des fables & des allégories.

Les mages de Perse, les druides des Gaules, les brachmanes des Indes, tous semblables aux prêtres Egyptiens, & qui comme eux participoient à l'administration publique, avoient de la même maniere, & dans la même vue leur doctrine publique, & leur doctrine secrete.

Ce qui a fait prendre le change aux anciens & aux modernes sur le but de la double doctrine, & leur a fait imaginer qu'elle n'étoit qu'un artifice pour conserver la gloire des sciences & de ceux qui en faisoient profession, a été l'opinion générale que les fables des Dieux & des héros avoient été inventées par les Sages de la premiere antiquité, pour déguiser & cacher des vérités naturelles & morales, dont ils vouloient avoir le plaisir de se réserver l'explication. Les philosophes Grecs des derniers temps sont, les auteurs de cette fausse hypothése, car il est évi-

dent que l'ancienne mithologie du paganisme naquit de l'ancienne tradition historique ; corruption qui naquit elle-même des préjugés & des folies du peuple, premier auteur des fables & des allégories : ce qui dans la suite donna lieu d'inventer l'usage de la double doctrine, non pour le simple plaisir d'expliquer les prétendues vérités cachées sous l'enveloppe de ces fables, mais pour tourner au bien du peuple les fruits mêmes de la folie & de ses préjugés.

Les législateurs Grecs furent les premiers de leur nation qui voyagerent en Egypte. Comme les Egyptiens étoient alors le peuple le plus fameux dans l'art du gouvernement, les premiers Grecs qui projetterent de réduire en société civile les différentes hordes ou tribus errantes de la Grece, allerent s'instruire chez cette nation savante, des principes qui servent de fondement à la science des législateurs, & ce fut le seul objet auquel ils s'appliquerent : tels furent Orphée, Rhadamanthe, Minos, Lycaon, Triptolême, &c. C'est là qu'ils apprirent l'usage de la double doctrine, dont l'institution des mysteres, une des parties les plus essentielles de leurs établissemens politiques, est un monument remarquable.

PHILOSOPHIE DES GRECS.

JE tirerai la division de cet article de trois époques principales, sous lesquelles on peut considérer l'histoire des Grecs, & je rapporterai aux temps anciens leur *philosophie fabuleuse*; au temps de la législation, leur *philosophie politique*; & aux temps des écoles, leur *philosophie sectaire*.

De la Philosophie fabuleuse.

Les Hébreux connoissoient le vrai Dieu; les Perses étoient instruits dans le grand art de former les rois & de gouverner les hommes; les Chaldéens avoient jetté les premiers fondemens de l'astronomie; les Phéniciens entendoient la navigation, & faisoient le commerce chez les nations les plus éloignées; il y avoit long-temps que les Egyptiens étudioient la nature & cultivoient les arts qui dépendent de cette étude; tous les peuples voisins de la Grece étoient versés dans la théologie, la morale, la politique, la guerre, l'agriculture, la métallurgie, & la plupart des arts méchaniques que le besoin & l'industrie font naître parmi les hommes rassemblés dans les villes & soumis à des loix; en un mot, ces contrées que le *Grec* orgueilleux appella toujours du nom de *Barbares*, étoient policées, lorsque la sienne n'étoit habitée que par des sauvages dispersés dans les forêts, fuyant la rencontre les uns des autres, paissant les fruits de la terre comme les animaux, rétirés dans les creux des ar-

bres, errant de lieux en lieux, & n'ayant entr'eux aucune espece de société. Du moins c'est ainsi que les historiens mêmes de la Grece nous la montrent dans son origine.

Danaüs & Cécrops étoient Egyptiens; Cadmus de Phénicie; Orphée de Thrace. Cécrops fonda la vie d'Athenes, & fit entendre aux *Grecs*, pour la premiere fois, le nom redoutable de *Jupiter*; Cadmus éleva des autels dans Thebes, & Orphée prescrivit dans toute la Grece la maniere dont les Dieux vouloient être honorés. Le joug de la superstition fut le premier qu'on imposa; on fit succéder à la terreur des impressions séduisantes, & le charme naissant des beaux arts fut employé pour adoucir les mœurs & disposer insensiblement les esprits à la contrainte des loix.

Mais la superstition n'entre point dans une contrée sans y introduire à sa suite un long cortege de connoissances, les unes utiles, les autres funestes. Aussi-tôt qu'elle s'est montrée, les organes destinés à invoquer les Dieux se dénouent; la langue se perfectionne; les premiers accens de la poésie & de la musique font retentir les airs; on voit sortir la sculpture du fond des carrieres, & l'architecture d'entre les herbes; la conscience s'éveille, & la morale naît. Au nom des Dieux prononcé, l'univers prend une face nouvelle, l'air, la terre & les cieux se peuplent d'un nouvel ordre d'êtres, & le cœur de l'homme s'émeut d'un sentiment nouveau.

Les premiers législateurs de la Grece ne proposerent pas à ces peuples des doctrines abstraites & seches; des esprits hébétés ne s'en feroient

point occupés : Ils parlerent aux sens & à l'imagination : ils amuserent par des cérémonies voluptueuses & gaies ; le spectacle des danses & des jeux avoit attiré des hommes féroces du haut de leurs montagnes, du fond de leurs antres ; on les fixa dans la plaine, en les y entretenant de fables, de représentations & d'images. A mesure que les phénomenes de la nature les plus frappans se succéderent, on y attacha l'existence des Dieux ; & Strabon croit que cette méthode étoit la seule qui pût réussir. *Fieri non potest*, dit cet auteur, *ut mulierum, & promiscuè turbæ multitudo philosophica oratione ducatur, exciteturque ad religionem, pietatem & fidem ; sed superstitione præterea ad hoc opus est, quæ incutì sine fabularum portentis nequit. Etenim fulmen, ægis, tridens, faces, anguis hastæque Deorum Chytsis infixæ fabulæ sunt atque tota théologia prisca. Hæc autem recepta fuerunt à civitatum autoribus, quibus veluti larvis insipientium animos tertorens.* Nous ajouterons que l'usage des peuples policés & voisins de la Grece, étoit d'envelopper leurs connoissances sous le voile du symbole & de l'allégorie, & qu'il étoit naturel aux premiers législateurs des *Grecs* de communiquer leurs doctrines ainsi qu'ils les avoient reçues.

Mais un avantage particulier aux peuples de la Grece, c'est que la superstition n'étouffa point en eux le sentiment de la liberté, & qu'ils conserverent, sous l'autorité des prêtres & des magistrats, une façon de penser hardie, qui les caractérisa dans tous les temps.

Une des premieres conséquences de ce qui précede, c'est que la mythologie des Grecs est un

chaos d'idées, & non pas un systême, une marqueterie d'une infinité de pieces de rapport qu'il est impossible de séparer; & comment y réussiroit-on? Nous ne connoissons pas la vie, les moeurs, les idées, les préjugés des premiers habitans de la Grece: nous aurions là-dessus toutes les lumieres qui nous manquent, qu'il nous resteroit à desirer une histoire exacte de la philosophie des peuples voisins; & cette histoire nous auroit été transmise, que le triage des superstitions *grecques* d'avec les superstitions barbares, seroit peut-être encòre au dessus des forces de l'esprit humain.

Dans les anciens temps, les législateurs étoient philosophes & poëtes: la reconnoissance & l'imbécillité mettoient tour-à-tour les hommes au rang des Dieux; & qu'on devine après cela ce que devint la vérité déja déguisée, lorsqu'elle eut été abandonnée pendant des siecles à ceux dont le talent est de feindre, & dont le but est d'étonner.

Dans la suite, falut-il encourager les peuples à quelques entreprises, le consoler d'un mauvais succès, changer un usage, introduire une loi? ou l'on s'autorisa des fables anciennes en les défigurant, ou l'on en imagina de nouvelles.

D'ailleurs, l'emblême & l'allégorie ont cela de commode, que la sagacité de l'esprit, ou le libertinage de l'imagination peut les appliquer à mille choses diverses: mais à travers ces applications, que devient le sens véritable? Il s'altere de plus en plus; bientôt une fable a une infinité de sens différens: & celui qui paroît à la fin le plus ingénieux est le seul qui reste.

Il ne faut donc pas espérer qu'un bon esprit puisse se contenter de ce que nous avons à dire de la philosophie fabuleuse des *Grecs*.

Le nom de Promethée, fils de Japhet, est le premier qui s'offre dans cette histoire. Promethée sépare de la matiere les élémens, & en compose l'homme, en qui les forces, l'action, & les mœurs sont variées selon la combinaison diverse des élémens ; mais Jupiter que Promethée avoit oublié dans ses sacrifices, le priva du feu qui devoit animer l'ouvrage. Promethée conduit par Minerve, monte aux cieux, accroche le *Ferrula* à une des roues du char du soleil, en reçoit le feu dans sa tige creuse, & le rapporte sur la terre. Pour punir sa témérité, Jupiter forme la femme connue dans la fable sous le nom de *Pandore*, lui donne un vase qui renfermoit tous les maux qui pouvoient désoler la race des hommes, & la dépêche à Promethée. Promethée renvoie Pandore & sa boîte fatale ; & le Dieu trompé dans son attente, ordonne à Mercure de se saisir de Promethée, de le conduire sur le Caucase, & de l'enchaîner dans le fond d'une caverne où un vautour affamé déchirât son foie toujours renaissant ; ce qui fut exécuté. Hercule dans la suite délivra Promethée. Combien cette fable n'a-t-elle pas de variantes, & en combien de manieres ne l'a-t-on pas expliquée?

Selon quelques-uns, il n'y eut jamais de Promethée ; mais dans la fureur de rapporter toute la mythologie des païens aux traditions des Hébreux, il faut voir comme il se tourmente, pour faire de Promethée, Adam, Moyse, ou Noë.

Il y en a qui prétendent que ce Promethée fut un

un roi des Scythes, que ses sujets jetterent dans les fers pour n'avoir point obvié aux inondations d'un fleuve qui dévastoit leurs campagnes. Ils ajoutent qu'Hercule détourna le fleuve dans la mer & délivra Promethée.

En voici qui interpretent cette fable bien autrement : l'Egypte, disent-ils, eut un roi fameux qu'elle mit au rang des Dieux pour les grandes découvertes d'un de ses sujets. C'étoit dans les temps de la fable comme aux temps de l'histoire ; les sujets méritoient des statues, & c'étoit au souverain qu'on les élevoit. Ce roi fut Osiris, & celui qui fit les découvertes fut Hermés : Osiris eut deux ministres, Mercure & Promethée ; il avoit confié à tous les deux les découvertes d'Hermés. Mais Promethée se sauva, & porta dans la Grece les secrets de l'état. Osiris en fut indigné ; il chargea Mercure du soin de sa vengeance. Mercure tendit des embûches à Promethée, le surprit, & le jetta dans le fond d'un cachot, d'où il ne sortit que par la faveur de quelque homme puissant.

Pour moi, je suis de l'avis de ceux qui ne voient dans cet ancien législateur de la Grece, qu'un bienfacteur de ses habitans sauvages qu'il tira de la barbarie dans laquelle ils étoient plongés, & qui leur fit luire les premiers rayons de la lumiere des sciences & des arts ; & ce vautour qui le dévore sans relâche, n'est qu'un emblême de la méditation profonde & de la solitude. C'est ainsi qu'on a cherché à tirer la vérité des fables ; mais la multitude des explications montre seulement combien elles sont incertaines. Il y a une broderie poétique tellement unie avec

le fond, qu'il est impossible de l'en séparer sans déchirer l'étoffe.

Cependant, en considérant attentivement tout ce systême, on reste convaincu qu'il sert en général d'enveloppe, tantôt à des faits historiques, tantôt à des découvertes scientifiques, & que Cicéron avoit raison de dire que Promethée ne seroit point attaché au Caucase, & que Céphée n'auroit point été transporté dans les cieux avec sa femme, son fils & son gendre, s'ils n'avoient mérité par quelques actions éclatantes que la fable s'emparât de leurs noms.

Leinus succéda à Promethée; il fut théologien, philosophe, poëte, musicien: il inventa l'art de filer les intestins des animaux, & il en fit des cordes sonores qu'il substitua sur la lyre au fil de lin dont elle étoit montée. On dit qu'Apollon, jaloux de cette découverte, le tua; il passe pour l'inventeur du vers lyrique; il chanta le cours de la lune & du soleil, la formation du monde, & l'histoire des Dieux; il écrivit des plantes & des animaux; il eut pour disciples Hercule, Thamiris & Orphée. Le premier fut un esprit lourd, qui n'aimoit pas le châtiment & qui le méritoit souvent. Quelques auteurs accusent ce disciple brutal d'avoir tué son maître.

Orphée, disciple de Leinus, fut aussi célebre chez les *Grecs* que Zoroastre chez les Caldéens & les Perses, Baddas chez les indiens, & Thoot ou Hermés chez les Egyptiens; ce qui n'a pas empêché Aristote & Cicéron de prétendre qu'il n'y a jamais eu d'Orphée: voici le passage d'Aristote, nous le rapporterons pour sa singularité.

Les Epicuriens prouvoient l'existence des Dieux par les idées qu'ils s'en faisoient, & Aristote leur repondit : *& je me fais bien une idée d'Orphée, personnage qui n'a jamais été.* Mais toute l'antiquité reclame contre Aristote & Cicéron.

La fable lui donne Apollon pour pere, & Calliope pour mere, & l'histoire le fait contemporain de Josué : il passe de la Thrace sa patrie, dans l'Egypte, où il s'instruit de la philosophie, de la théologie, de l'astronomie, de la médecine, de la musique, de la poésie. Il vient d'Egypte en Grece, où il est honoré des peuples; & comment ne l'auroit-il pas été, prêtre & médecin, c'est-à-dire, homme se donnant pour savoir écarter les maladies par l'entremise des Dieux, & y apporter remede, quand on en est affligé ?

Orphée eut le sort de tous les personnages célebres dans les temps ou l'on n'écrivoit point l'histoire. Les noms abandonnés à la tradition étoient bientôt oubliés ou confondus ; & l'on attribuoit à un seul homme tout ce qui s'étoit fait de mémorable pendant un grand nombre de siecles. Nous ne connoissons que les Hébreux chez qui la tradition se soit conservée pure & sans altération, & n'auroient-ils que ce privilege, il suffiroit pour les faire regarder comme une race toute particuliere.

La mythologie des *Grecs* n'étoit qu'un amas confus de superstitions isolées ; Orphée en forma un corps de doctrine ; il institua la divination & les mysteres ; il en fit des cérémonies secretes, moyen sûr pour donner un air solemnel à des puérilités ; telles furent les fêtes de

Bacchus & d'Hécate, les Eleusines, les Panathénées & les Thesmophories. Il enjoignit le silence le plus rigoureux aux initiés ; il donna des regles pour le choix des Prosélytes : elles se réduisoient à n'admettre à la participation des mysteres, que des ames sensibles & des imaginations ardentes & fortes, capables de voir en grand & d'allumer les esprits des autres : il prescrivit des épreuves ; elles consistoient dans des purifications, la confession des fautes que l'on avoit commises, la mortification de la chair, la continence, l'abstinence, la retraite, la plupart de nos austérités monastiques ; & pour achever de rendre le secret de ces assemblées impénétrable aux profanes, il distingua différens degrés d'initiation, & les initiés eurent un idiome particulier & des caracteres hiéroglyphiques.

Il monta sa lyre de sept cordes ; il inventa le vers hexametre, & surpassa dans l'Epopée tous ceux qui s'y étoient exercés devant lui. Cet homme extraordinaire eut un empire étonnant sur les esprits, du moins à en juger par ce que l'hyperbole des poëtes nous en fait présumer. A sa voix les eaux cessoient de couler ; la rapidité des fleuves étoit retardée ; les animaux, les arbres accouroient ; les flots de la mer étoient appaisés, & la nature demeuroit suspendue dans l'admiration & le silence : effets merveilleux qu'Horace a peints avec force & Ovide avec une délicatesse mêlée de dignité.

Horace dit : *Ode* XII. *Liv*. I.

Aut in umbrosis Heliconis oris
Aut super Pindo, gelidore in humo
Unde vocalem timere in sæcula

Orphea sylvæ
Arte materna rapidos morantem
Fluminam lapsus, celeresque ventus,
Blandum & auritas fidibus canoris
Ducere quercus.

Et Ovide, *Metamorph. Liv.* X.

Collis erat, collem que super planissima campi
Area, quam viridem faciebant graminis herbæ
Umbra loco dereat, quâ postquam poste resédit.
Dis genitus vates & fila sonantia morit
Umbra loco venit.

Ceux qui n'aiment pas les prodiges opposeront aux vers du Poëte lyrique un autre passage où il s'explique en philosophe, & où il réduit la merveilleuse histoire d'Orphée à des choses assez communes.

Silvestres homines sacer interpres que Deorum
Cœdibus & victus Fœdo deterruit Orphœus
Dictus ab hoc lenire tygres, rapidos que leones.

C'est-à-dire, qu'Orphée fut un fourbe éloquent qui fit parler les Dieux pour maîtriser un troupeau d'hommes farouches, & les empêcher de s'entr'égorger ; & combien d'autres événemens se réduiroient à des phénomenes naturels, si l'on se permettoit d'écarter de la narration de l'emphase avec laquelle ils nous ont été transmis ?

Après les précautions qu'Orphée avoit prises pour dérober sa théologie à la connoissance des peuples, il est difficile de compter sur l'exactitude de ce que les auteurs en ont recueillis. Si une découverte est essentielle au bien de la société, c'est être mauvais citoyen que de l'en pri-

ver ; si elle est de pure curiosité, elle ne valoit ni la peine d'être, ni celle d'être cachée : utile ou non, c'est entendre mal l'intérêt de sa réputation que de la tenir secrete ; ou elle se perd après la mort de l'inventeur qui s'est tu ; ou un autre y est conduit & partage l'honneur de l'invention. Il faut avoir égard en tout au jugement de la postérité, & reconnoître qu'elle se plaindra de notre silence, comme nous nous plaignons de la taciturnité & des hiéroglyphes des prêtres égyptiens, des nombres de pythagore, & de la double doctrine de l'académie.

A juger de celle d'Orphée, d'après les fragmens qui nous en restent épars dans les auteurs, il pensoit que Dieu & le chaos co-existoient de toute éternité ; qu'ils étoient unis, & que Dieu renfermoit en lui tout ce qui est, fut, & sera ; le soleil, les étoiles, les Dieux, les Déesses, & tous les êtres de la nature étoient émanés de son sein ; qu'ils ont la même essence que lui ; qu'il est présent à chacune de leurs parties. Qu'il est la force qui les a développés & qui les gouverne ; que tout est de lui, & qu'il est en tout ; qu'il y a autant de divinités subalternes, que de masses dans l'univers ; qu'il faut les adorer ; que le Dieu créateur, le Dieu générateur, est incompréhensible, que répandu dans la collation générale des êtres, il n'y a qu'elle qui puisse être une image ; que tout étant de lui, tout y retournera ; que c'est en lui que les hommes pieux trouveront la récompense de leurs vertus ; que l'ame est immortelle mais qu'il y a des lustrations, des cérémonies qui la purgent de ses fautes, & qui la restituent à son principe aussi sainte qu'elle en est émanée, &c.

Il admettoit des esprits, des démons & des héros. Il disoit : l'air fut le premier être qui émana du sein de Dieu ; il se plaça entre le chaos & la nuit. Il s'engendra de l'air & du chaos un œuf dont Orphée fait éclore une chaîne de puérilités peu dignes d'êtres rapportées.

On voit, en général, qu'il reconnoissoit deux substances nécessaires, Dieu & le chaos ; Dieu principe actif ; le chaos ou la matiere informe, principe passif.

Il pensoit encore que le monde finiroit par le feu, & que des cendres de l'univers embrasé il en renaîtroit un autre.

Que l'opinion, que les planetes & la plupart des corps célestes sont habités comme notre terre, soit d'Orphée ou d'un autre, elle est bien ancienne. Je regarde ces lambeaux de philosophie que le temps a laissé passer jusqu'à nous, comme ces planches que le vent pousse sur nos côtes après un naufrage, & qui nous permettent quelquefois de juger de la grandeur du bâtiment.

Je ne dis rien de sa descente aux enfers ; j'abandonne cette fiction aux poëtes. On peut croire de sa mort tout ce qu'on voudra ; ou qu'après la mort d'Euridice, il se mit à prêcher le célibat, & que les femmes indignées le massacrerent pendant la célébration des fêtes de Bacchus ; ou que ce Dieu vindicatif qu'il avoit négligé dans ces chants, & Vénus dont il avoit abjuré le culte pour un autre qui lui déplaît, irriterent les bacchantes qui le déchirerent ; ou qu'il fut foudroyé par Jupiter, comme la plupart des héros des temps fabuleux ; ou que les Thraciennes se défirent d'un homme qui entraînoit à sa suite

leurs maris ; ou qu'il fut la victime des peuples qui supportoient impatiemment le joug des loix qu'il leur avoit imposées : toutes ces opinions ne sont guere plus certaines que ce que le poëte de la métamorphose a chanté de sa tête & de sa lyre.

Caput, Hæbrè, Lyramque
Exipis, &, mirum, medio dum labitur amne,
Flebile nescio quid queritur lyra, flebile lingua
Murmurat examinis, respondent flebile ripæ

» Sa tête étoit portée sur les flots ; sa langue » murmuroit, je ne sais quoi de tendre & d'inar- » ticulé, que répétoient les rivages plaintifs & » les cordes de sa lyre frappées par les ondes, ren- » doient encore des sons harmonieux «. O douces illusions de la poésie, vous n'avez pas moins de charmes pour moi que la vérité ! puissiez-vous me toucher & me plaire jusques dans mes derniers instans.

Les ouvrages qui nous restent sous le nom d'Orphée, ceux qui parurent au commencement de l'ére chrétienne, au milieu de la dissention des Chrétiens, des Juifs & des philosophes païens, sont tous supposés ; ils ont été répandus, ou par des Juifs qui cherchoient à se mettre en considération parmi les Gentils, ou par des Chrétiens qui ne dédaignoient pas de recourir à cette petite ruse pour donner du poids à leurs dogmes aux yeux des philososophes, ou par des philosophes même qui s'en servoient pour appuyer leurs opinions de quelque grande autorité. On faisoit un mauvais livre ; on y inséroit ces dogmes qu'on vouloit accréditer, & l'on écrivoit à

la tête le nom d'un auteur célebre ; mais la contradiction de ces différens ouvrages rendoit la fourberie manifeste.

Musée fut disciple d'Orphée ; il eut les mêmes talens & la même philosophie, & il obtint chez les Grecs les mêmes succès & les mêmes honneurs. On lui attribue l'invention de la sphere ; mais on la révendique en faveur d'Atlas & d'Anaximandre. Le poëme de Léandre & Héro, & l'hymne qui porte le nom de *Musée*, ne sont pas de lui ; tandis que des auteurs disent qu'il est mort à Phalere, d'autres assurent qu'il n'a jamais existé. La plupart de ces hommes anciens, qui faisoient un si grand secret de leurs connoissances, ont réussi jusqu'à rendre leur existence même douteuse.

Thamyris succéda à Musée dans l'histoire fabuleuse ; il remporte le prix aux jeux pythiens, défie les Muses au combat du chant, en est vaincu & puni par la perte de la vue & l'oubli de ses talens. On a dit de Thamyris ce qu'Ovide a dit d'Orphée :

Ille etiam Thracum populis fuit autor, amorem
Inteneros transfere mares, citràque juventam
Ætatis breve ver & primos carpere flores :

Voilà un vilain art bien contesté.

Amphion, contemporain de Thamyris, ajoute trois cordes à la lyre d'Orphée ; il adoucit les mœurs des Thébains. Trois choses, dit Julien, le rendirent grand poëte, l'étude de la philosophie, le génie & l'oisiveté.

Mélampe, qui parut après Amphion, fut théologien, philosophe, poëte & médecin ; on lui

éleva des temples après sa mort, pour avoir guéri les filles de Praetus de la fureur utérine. On dit que ce fut avec l'ellébore.

Hésiode, successeur de Mélampe, fut contemporain & rival d'Homere. Nous laisserons les particularités de sa vie qui sont assez incertaines, & nous donnerons l'analyse de sa théogonie.

Le Chaos, dit Hésiode, étoit avant tout; la Terre fut après le Chaos; & après la Terre, le Tartare dans les entrailles de la Terre: alors l'Amour naquit, l'Amour le plus ancien & le plus beau des immortels. Le Chaos engendra l'Erebe & la Nuit; la Nuit engendra l'Air & le Jour; la Terre engendra le Ciel, la Mer & les Montagnes; le Ciel & la Terre s'unirent, & ils engendrerent des fils, des filles; & après ces enfans, Saturne, les Cyclopes, Bronte, Stérope & Argé, fabricateurs de foudres; & après les Cyclopes, Cotté, Briare & Gygès. Dès le commencement, les enfans de la Terre & du Ciel se brouillerent avec le Ciel, & se tinrent cachés dans les entrailles de la Terre. La Terre irrita ses enfans contre son époux, & Saturne coupa les testicules au Ciel. Le sang de la blessure tomba sur la Terre, & produisit les Géans, les Nymphes & les Furies. Des testicules jettées dans la mer naquit une Déesse autour de laquelle les Amours se rassemblerent: c'étoit Vénus. Le Ciel prédit à ses enfans qu'il seroit vengé. La Nuit engendra le Destin, Némésis, les Hespérides, la Fraude, la Dispute, la Haine, l'Amitié, Momus, le Sommeil, la troupe légere des songes, la Douleur & la Mort. La Dispute engendra les Travaux, la Mémoire, l'Oubli, les Guerres, les Meurtres, le

Mensonge & le Parjure. La Mer engendra Nérée, le juste & véridique Nérée; & après lui des fils & des filles, qui engendrerent toutes les racines divines. L'Océan & Thétis eurent trois mille enfans. Rhéa fut mere de la Lune, de l'Aurore & du Soleil. Le Styx, fils de l'Océan, engendra Zélus, Nicé la Force & la Violence qui furent toujours assises à côté de Jupiter. Phébé & Cacus engendrerent Latone, Astérie & Hécate, que Jupiter honora pardessus toutes les immortelles. Rhéa eut de Saturne, Vesta, Cérès, Pluton, Neptune & Jupiter, pere des Dieux & des hommes. Saturne, qui savoit qu'un de ses enfans le détrôneroit un jour, les mange à mesure qu'ils naissent; Rhéa, conseillée par la Terre & par le Ciel, cache Jupiter, le plus jeune, dans un antre de l'isle de Crète, &c.

Voilà ce qu'Hésiode nous a transmis en très-beaux vers, le tout mêlé de plusieurs autres rêveries grecques. *Voyez* dans Bruker, tom. premier, pag. 417, le commentaire qu'on a fait sur ces rêveries. Si l'on s'en est servi pour cacher quelques vérités, il faut avouer que l'on a bien réussi. Si Hésiode pouvoit revenir au monde, & qu'il entendit seulement ce que les chymistes voient dans la fable de Saturne, je crois qu'il seroit bien surpris. De temps immémorial, les planetes & les métaux ont été désignés par les mêmes noms. Entre les métaux, Saturne est le plomb. Saturne dévore presque tous ses enfans; & pareillement le plomb attaque la plupart des substances métalliques: pour le guérir de cette avidité cruelle, Rhéa lui fait avaler une pierre; & le plomb uni avec les pierres, se vitrifie, & ne fait plus rien aux

métaux qu'il attaquoit, &c. Je trouve dans ces sortes d'expressions beaucoup d'esprit & peu de vérité.

Une réflexion qui se présente à la lecture du poëme d'Hésiode, qui a pour titre *des Jours & des Travaux*, c'est que dans ces temps la pauvreté étoit un vice; le pain ne manquoit qu'aux paresseux, & cela devroit être ainsi dans tout état bien gouverné.

On cite encore parmi les théogonistes & les fondateurs de la philosophie fabuleuse des *Grecs*, Epiménide de Crète, & Homere.

Epiménide ne fut pas inutile à Solon dans le choix des loix qu'il donna aux Athéniens. Tout le monde connoît le long sommeil d'Epiménide; c'est, selon toute apparence, l'allégorie d'une longue retraite.

Homere, théologien, philosophe & poëte, écrivit environ 900 ans avant l'ére chrétienne. Il imagina la ceinture de Vénus, & il fut le pere des Graces. Ses ouvrages ont été bien attaqués & bien défendus. Il y a deux mots de deux hommes célebres que je comparerois volontiers. L'un disoit qu'Homere n'avoit pas vingt ans à être lu; l'autre que la religion n'avoit pas cent ans à durer. Il me semble que le premier de ces mots marque un défaut de philosophie & de goût, & le second un défaut de philosophie & de foi.

Voilà ce que nous avons pu rassembler de supportable sur la philosophie fabuleuse des *Grecs*. Passons à leur philosophie politique.

Philosophie politique des Grecs.

La religion, l'éloquence, la musique & la poésie avoient préparés les peuple de la Grece à recevoir le joug de la législation ; mais ce joug ne leur étoit pas encore imposé. Ils avoient quittés le fond des forêts ; ils étoient rassemblés ; ils avoient construit des habitations, & élevé des autels ; ils cultiverent la terre, & sacrifierent aux Dieux : du reste, sans conventions qui les liassent entr'eux, sans chefs auxquels ils se fussent soumis d'un consentement unanime, quelques notions vagues du juste & de l'injuste étoient toute la regle de leur conduite ; & s'ils étoient retenus, c'étoit moins par une autorité publique, que par la crainte du ressentiment particulier. Mais qu'est-ce que cette crainte ? qu'est-ce même que celle des Dieux ? qu'est-ce que la voie de la conscience, sans l'autorité & la menace des loix ? Les loix ; voilà la seule barriere qu'on puisse élever contre les passions des hommes ; c'est la volonté générale qu'il faut opposer aux volontés particulieres ; & sans un glaive qui se meuve également sur la surface d'un peuple, & qui tranche ou fasse baisser les têtes audacieuses qui s'élevent, le plus foible demeure exposé à l'injure du plus fort ; le tumulte regne, & le crime avec le tumulte ; & il vaudroit mieux, pour la sûreté des hommes, qu'ils fussent épars, que d'avoir les mains libres & d'être voisins. En effet, que nous offre l'histoire des premiers temps policés de la Grece ? Des meurtres, des rapts, des adulteres, des incestes, des parricides ; voilà les maux auxquels il falloit remédier lorsque Zaleucus pa-

rut. Personne n'y étoit plus propre par ses talens & moins par son caractere ; c'étoit un homme dur ; il avoit été pâtre & esclave, & il croyoit qu'il falloit commander aux hommes comme à des bêtes, & mener un peuple comme un troupeau.

Si un Européen avoit à donner des loix à nos sauvages du Canada, & qu'il eût été témoin des excès auxquels ils se portent dans l'ivresse ; la premiere idée qui lui viendroit, ce seroit de leur interdire l'usage du vin. Ce fut aussi la premiere loi de Zaleucus : il condamna l'adultere à avoir les deux yeux crévés, & son fils ayant été convaincu de ce crime, il lui fit arracher un œil, & se fit arracher l'autre. Il attacha tant d'importance à la législation, qu'il ne permit à qui que ce fût d'en parler qu'en présence de mille citoyens, & qu'avec la corde au cou. Ayant transgressé dans un temps de guerre la loi par laquelle il avoit décerné la peine de mort contre celui qui paroîtroit en armes dans les assemblées du peuple, il se punit lui-même en s'ôtant la vie. On attribue la plupart de ces faits, les uns à Charondas, les autres à Dioclès de Syracuse. Quoi qu'il en soit, ils n'en montrent pas moins combien on exigeoit de respect pour les loix, & quel danger on trouvoit à en abandonner l'examen aux particuliers.

Charondas de Catane s'occupa de la politique, & dictoit ses loix dans le même temps que Zaleucus faisoit exécuter les siennes. Les fruits de la sagesse ne demeurerent pas renfermés dans sa patrie ; plusieurs contrées de l'Italie & de la Sicile en profiterent.

Ce fut alors que Triptoleme poliça les villes d'Eleusine; mais toutes ses institutions s'abolirent avec le temps.

Dracon les recueillit, & y ajouta ce qui lui fut suggéré par son humeur féroce. On a dit de lui, que ce n'étoit point avec de l'encre, mais avec du sang qu'il avoit écrit ses loix.

Solon mitigea le systême politique de Dracon, & l'ouvrage de Solon fut perfectionné dans la suite par Théſée, Clistene, Démétrius de Phalere, Hipparque, Pisistrate, Périclés, Sophocle & d'autres génies du premier ordre.

Le célebre Lycurgue parut dans le courant de la premiere olympiade. Il étoit réservé à celui-ci d'assujettir tout un peuple à une espece de regle monastique. Il connoissoit les gouvernemens de l'Egypte. Il n'écrivit point ses loix. Les souverains en furent les dépositaires; & ils purent, selon les circonstances, les étendre, les restreindre ou les abroger sans inconvénient: cependant elles étoient le sujet des chants de Tyrtée, de Terpandre, & des autres poëtes du temps.

Rhadamante, celui qui mérita par son intégrité la fonction de juge aux enfers, fut un des législateurs de la Crète. Il rendit ses instructions respectables, en les proposant au nom de Jupiter, il porta la crainte des dissentions que le culte peut exciter, ou la vénération pour les Dieux, jusqu'à défendre d'en prononcer le nom.

Minos fut le successeur de Rhadamante, l'émule de sa justice en Crète, & son collegue aux enfers. Il alloit consulter Jupiter dans les antres du Mont-Ida; & c'est de-là qu'il rapportoit aux peuples, non ses ordonnances, mais les volontés des Dieux.

Les Sages de la Grece ſuccéderent aux légiſlateurs. La vie de ces hommes, ſi vantés pour leur amour de la vertu & de la vérité, n'eſt ſouvent qu'un tiſſu de menſonges & de puérilités, à commencer par l'hiſtoriette de ce qui leur mérita le titre de *Sages.*

De jeunes Inviens rencontrerent des pêcheurs de Milet, ils en achetent un coup de filet, & l'on trouve parmi des poiſſons un trépied d'or. Les jeunes gens prétendent avoir tout acheté, & les pêcheurs n'avoir vendu que le poiſſon. On s'en rapporte à l'oracle de Delphe, qui adjuge le trépied au plus ſage des *Grecs.* Les Miléſiens l'offrent à Thalès, le ſage Thalès le tranſmet au ſage Bias, le ſage Bias à Pittacus, Pittacus à un autre ſage, & celui-ci à Solon, qui reſtitua à Apollon le titre de *ſage & le trépied.*

La Grece eut ſept ſages. On entendoit alors par un *ſage*, un homme capable d'en conduire d'autres. On eſt d'accord ſur le nombre, mais on varie ſur les perſonnages. Thalès, Solon, Chilon, Pittacus, Bias, Cléobule & Périandre, ſont le plus généralement reconnus. Les *Grecs*, ennemis du deſpotiſme & de la tyrannie, ont ſubſtitué à Périandre, les uns Myſon, les autres Anacharſis. Nous allons commencer par Myſon.

Myſon naquit dans un bourg obſcur. Il ſuivit le genre de vie de Timon & d'Apémante, ſe garantit de la vanité ridicule des *Grecs*, encouragea ſes concitoyens à la vertu, plus encore par ſon exemple que par ſes diſcours, & fut véritablement ſage.

Thalès fut le fondateur de la ſecte ionique. Nous renvoyons l'abrégé de ſa vie, à l'article

Ionienne,

Ionienne, *Philosophie* où nous ferons l'histoire de ses opinions.

Solon succéda à Thalès. Malgré la pauvreté de sa famille, il jouit de la plus grande considération. Il descendoit de Codrus. Exéceſtide, pour réparer une fortune que sa prodigalité avoit épuisée, jetta Solon, son fils, dans le commerce. La connoissance des hommes & des loix fut la principale richesse que le philosophe rapporta des voyages que le commerçant entreprit. Il eut pour la poésie un goût excessif qu'on lui a reproché. Personne ne connut aussi-bien l'esprit léger & les mœurs frivoles de ses concitoyens, & n'en sut mieux profiter. Les Athéniens désespérant, après plusieurs tentatives inutiles, de recouvrer Salamine, décernerent la peine de mort contre celui qui oseroit proposer derechef cette expédition. Solon trouva la loi honteuse & nuisible. Il contrefit l'insensé; & le front ceint d'une couronne, il se présenta sur une place publique, & se mit à réciter des élégies qu'il avoit composées. Les Athéniens se rassemblent autour de lui; on écoute; on applaudit; il exhorta à reprendre la guerre contre Salamine. Pisistrate l'appuie; la loi est révoquée; on marche contre les habitans de Mégare; ils sont défaits, & Salamine est recouvrée. Il s'agissoit de prévenir l'ombrage que ce succès pouvoit donner aux Lacédémoniens, & l'allarme que le reste de la Grece en pouvoit prendre; Solon s'en chargea, & y réussit: mais ce qui mit le comble à sa gloire, ce fut la défaite des Cyrrhéens, contre lesquels il conduisit ses compatriotes, & qui furent sévé-

rement châtiés du mépris qu'ils avoient affecté pour la religion.

Ce fut alors que les Athéniens se diviserent sur la forme du gouvernement; les uns inclinoient pour la démocratie; d'autres pour l'oligarchie, ou quelque administration mixte. Les pauvres étoient obérés au point que les riches, devenus maîtres de leurs biens & de leur liberté, l'étoient encore de leurs enfans: ceux-ci ne pouvoient plus supporter leur misere; ce trouble pouvoit avoir des suites fâcheuses; il y eut des assemblées. On s'adressa d'une voix générale à Solon, & il fut chargé d'arrêter l'état sur le penchant de sa ruine. On créa les archontes. La troisieme année de la quarante-sixieme olympiade, il rétablit la police & la paix dans Athenes; il soulagea les pauvres, sans trop mécontenter les riches; il divisa le peuple en tribus; il institua des chambres de judicature; il publia ses loix; & employant alternativement la persuasion & la force, il vint à bout des obstacles qu'elles rencontrerent. Le bruit de sa sagesse pénétra jusqu'au fond de la Scythie, & attira dans Athenes Anacharsis & Toxaris, qui devinrent ses admirateurs, ses disciples & ses amis.

Après avoir rendu à sa patrie ce dernier service, il s'en exila. Il crut que son absence étoit nécessaire pour accoutumer ses concitoyens, qui le fatiguoient sans cesse de leurs doutes, à interpréter eux-memes ses loix. Il alla en Egypte, où il fit connoissance avec Psenophe; & dans la Crete, où il fut utile au souverain par ses conseils. Il visita Thalès; il vit les autres sages; il confera avec Periandre, & il mourut en

Chypres âgé de quatre-vingt ans. Le desir d'apprendre qui l'avoit consumé, pendant toute sa vie, ne s'éteignit qu'avec lui. Dans ses derniers momens, il étoit encore environné de quelques amis, avec lesquels il s'entretenoit des sciences qu'il avoit tant chéries.

Sa philosophie pratique étoit simple; elle se réduisoit à un petit nombre de maximes communes, telles que celles-ci : ne s'écarter jamais de la raison : n'avoir aucun commerce avec le méchant : en tout, considérer la fin. C'est ce que nous disons à nos enfans; mais tout ce qu'on peut faire dans l'âge mûr, c'est de pratiquer les leçons qu'on a reçues dans l'enfance.

Chilon de l'académie fut élevé à l'éphorat sous Eutideme. Il n'y eut guére d'hommes plus juste. Parvenu à une extrême vieillesse, la seule faute qu'il se reprochoit, étoit une foiblesse d'amitié qui avoit soustrait un coupable à la sévérité des loix. Il étoit patient, & il répondoit à son frere, indigné de la préférence que le peuple lui avoit accordée pour la magistrature : *Tu ne sais pas supporter une injure, & je le sais moi.* Ces mots sont laconiques. *Connois-toi ; rien de trop : laisse en repos les morts* : sa vie fut d'accord avec ses maximes. Il mourut de joie, en embrassant son fils qui sortoit vainqueur des jeux olympiques.

Pittacus naquit à Lesbos, dans la trente-deuxieme olympiade, encouragé par les freres du poëte Alcée, & brûlant par lui-même du desir d'affranchir sa patrie, il débuta par l'exécution de ce dessein périlleux. En reconnoissance de ce service, ses concitoyens le nommerent général

dans la guerre contre les Athéniens. Pittacus proposa à Phrinon, qui commandoit l'ennemi, d'épargner le sang de tant d'honnêtes gens qui marchoient à leur suite, & de finir la querelle des deux peuples par un combat singulier. Le défi fut accepté. Pittacus enveloppa Phrinon dans un filet de pêcheur qu'il avoit placé sur son bouclier, & le tua. Dans les répartitions des terres, on lui en accorda autant qu'il en vouloit ajouter à ses domaines; il n'en demanda que ce qu'il pourroit renfermer sous le jet d'un dart, & n'en retint que la moitié. Il prescrivit de bonnes loix à ses concitoyens. Après la paix, ils reclamerent l'autorité qu'ils lui avoient confiée, & il la leur résigna. Il mourut âgé de soixante-dix ans, après avoir passé les dix dernieres années de sa vie dans la douce obscurité d'une vie privée. Il n'y a presqu'aucune vertu dont il n'ait mérité d'être loué: il montra surtout l'élévation de son ame dans le mépris des richesses de Crésus; sa fermeté dans la maniere dont il apprit la mort de son fils, & sa patience, en supportant sans murmure les hauteurs d'une femme impérieuse.

Bias de Priene fut un homme rempli d'humanité; il rachetta les captives Messéniennes, les dota, & les rendit à leurs parens. Tout le monde sait sa réponse à ceux qui lui reprochoient de sortir les mains vuides de sa ville abandonnée au pillage des ennemis: *j'emporte tout avec moi.* Il fut orateur célebre & grand poëte. Il ne se chargea jamais d'une mauvaise cause; il se seroit cru deshonoré, s'il eût employé sa voix à la défense du crime & de l'injustice.

Nos gens de palais n'ont pas cette délicatesse. Il comparoit les sophistes aux oiseaux de nuit dont la lumiere blesse les yeux ; il expira à l'audience entre les bras de ses parens, à la fin d'une cause qu'il venoit de gagner.

Cléobule de l'Inde, ville de l'isle de Rhodes, avoit été remarqué par sa force & par sa beauté, avant que de l'être par sa sagesse. Il alla s'instruire en Egypte. L'Egypte a été le séminaire de tous les grands hommes de la Grece. Il eut une fille appellée *Eumétide* ou *Cléobuline*, qui fit honneur à son pere. Il mourut âgé de soixante-dix ans après avoir gouverné ses citoyens avec douceur.

Périandre le dernier des sages, seroit bien indigne de ce titre, s'il avoit mérité la plus petite partie des injures que les historiens lui ont dites ; son grand crime, à ce qu'il paroît, fut d'avoir exercé la souveraineté absolue dans Corinthe ; telle étoit l'aversion des Grecs pour tout ce qui sentoit le despotisme, qu'ils ne croioient pas qu'un monarque pût avoir l'ombre de la vertu : cependant, à travers leurs invectives, on voit que Périandre se montra grand dans la guerre, & prudent dans la paix, & qu'il ne fut déplacé ni à la tête des affaires, ni à la tête des armées ; il mourut âgé de quatre-vingt ans, la quatrieme année de la quarante-huitieme olympiade : nous renvoyons à l'histoire de la Grece pour le détail de sa vie.

Nous pourrions ajoûter à ces hommes, Esope, Théogoniste, Phorcilide, & presque tous les poëtes dramatiques ; la fureur des Grecs pour les spectacles donnoit à ces auteurs une influence sur

le gouvernement, dont nous n'avons pas l'idée.

Nous terminerons cet abrégé de la *Philosophie politique des Grecs*, par une question. Comment est-il arrivé à la plupart des sages de la Grece, de laisser un si grand nom après avoir fait de si petites choses ? Il ne reste d'eux aucun ouvrage important, & leur vie n'offre aucune action éclatante ; on conviendra que l'immortalité ne s'accorde pas de nos jours à si bas prix. Seroit-ce que la vérité générale qui varie sans cesse, étant toutefois la mesure constante de notre admiration, nos jugemens changent avec les circonstances ? Que falloit-il aux *Grecs* à peine sortis de la barbarie ? des hommes d'un grand sens, formés dans la pratique de la vertu, au dessus de la séduction des richesses & des terreurs de la mort, & c'est ce que leurs sages ont été ; mais aujourd'hui c'est par d'autres qualités qu'on laissera de la réputation après soi ; c'est le génie, & non la vertu, qui fait nos grands hommes. La vertu obscure parmi nous, n'a qu'une sphere étroite & petite dans laquelle elle s'exerce ; il n'y a qu'un être privilégié dont la vertu pourroit influer sur le bonheur général, c'est le souverain ; le reste des honnêtes gens meurt, & l'on n'en parle plus : la vertu eut le même sort chez les Grecs dans les siecles suivans.

De la Philosophie Sectaire des Grecs.

Combien ce peuple a changé ! du plus stupide des peuples il est devenu le plus délié ; du plus féroce le plus poli : ses premiers législateurs, ceux que la nation a mis au nombre des Dieux,

& dont les statues décorent les places publiques & sont révérées dans les temples, auroient bien de la peine à reconnoître les descendans de ces sauvages hideux qu'ils arracherent il n'y a qu'un moment du fond des forêts, des antres.

Voici le coup dœil sous lequel il faut maintenant considérer les Grecs sur-tout dans Athenes.

Une partie livrée à la superstition & au plaisir, s'échappe le matin d'entre les bras des plus belles courtisannes du monde, pour se répandre dans les écoles des philosophes & remplir les Gymnases, les théâtres & les temples; c'est la jeunesse & le peuple; une autre toute entiere aux affaires de l'état, médite de grandes actions & de grands crimes; ce sont les chefs de la république, qu'une populace inquiete immole successivement à sa jalousie : une troupe moitié sérieuse & moitié folâtre passe son temps à composer des tragédies, des comédies, des discours éloquens & des chansons immortelles; & ce sont les rhéteurs & les poëtes : cependant un petit nombre d'hommes tristes & querelleurs décrient les Dieux, médisent des mœurs de la nation, relevent les sottises des grands, & se déchirent entr'eux; ce qu'ils appellent *aimer la vertu & chercher la vérité*; ce sont les philosophes, qui sont de temps en temps persécutés & mis en fuite par les prêtres & les magistrats.

De quelque côté qu'on jette les yeux dans la Grece, on y rencontre l'empreinte du génie, le vice à côté de la vertu, la sagesse avec la folie, la molesse avec le courage; les arts, les travaux, la volupté, la guerre & les plaisirs; mais n'y cherchez pas l'innocence, elle n'y est pas.

Des barbares jetterent dans la Grece le premier germe de la philosophie ; ce germe ne pouvoit tomber dans un terrein plus fécond ; bientôt il en sortit un arbre immense dont les rameaux s'étendant d'âge en âge & de contrées en contrées, couvrirent successivement toute la surface de la terre : on peut regarder l'école Ionienne & l'école de Samos comme les tiges principales de cet arbre.

De la Secte Ionique.

Thalès en fut le chef. Il introduisit dans la philosophie la méthode scientifique, & mérita le premier d'être appellé *philosophe*, à prendre ce mot dans l'acception qu'il a parmi nous : il eut un grand nombre de sectateurs ; il professa les mathématiques, la métaphysique, la théologie, la morale, la physique, & la cosmologie ; il regarda les phénomenes de la nature, les uns comme causes, les autres comme effets, & chercha à les enchaîner : Anaximandre lui succéda, Anaxagoras à celui-ci, Diogene Apolloniate à Anaxagoras, & Archelaüs à Diogene.

La secte donna naissance au Socratisme & au Péripatétisme.

Du Socratisme.

Socrate, disciple d'Archélaüs, Socrate, qui fit descendre du ciel la philosophie, se renferma dans la métaphysique, la théologie, & la morale ; il eut pour disciples Xénophon, Platon, Aristoxene, Démétrius de Phalere, Panetlius, Catistene, Satyrus, Eschine, Criton, Cimon, Cebés, & Timon le Misanthrope.

La doctrine de Socrate donna naissance au Cyrénaisme sous Aristippe; au Mégarisme sous Euclide, à la secte Eliaque, sous Phédon, à la secte Académique sous Platon, & au Cynisme sous Antisthene.

Du Ciréanisme.

Aristippe enseigna la logique & la morale; il eut pour sectateurs Arété, Egesiax, Annium, l'Athée Théodore, Evemere, & Bion le Borithéniste.

Du Mégarisme.

Euclide de Mégare, sans négliger les parties de la philosophie socratique, se livra particuliérement à l'étude des mathématiques; il eut pour successeur Eubulide, Alexine, Euphane, Apollonius, Oronus, Diodore & Stilpon.

De la Secte Eliaque & Erétriaque.

La doctrine de Phédon fut la même que celle de son maître; il eut pour disciple Ménedeme & Asclépiade.

Du Platonisme.

Platon fonda la secte Académique; on y professa presque toutes les sciences, les mathématiques, la géométrie, la dialectique, la métaphysique, la psycologie, la morale, la politique, la théologie & la physique.

Il y eut trois académies; l'académie premiere ou ancienne sous Speusippe, Xénocrate, Polé-

mon, Cratès, Crantor: l'académie nouvelle ou troisieme, quatrieme, & cinquieme, sous Carnéade, Clitomaque, Philon, Charmidas & Anthiochus.

Du Cynisme.

Anthistene ne professa que la morale; il eut pour sectateurs Diogene, Onésicrite, Maxime, Cratès, Hypparchia, Métrocle, Ménédeme & Ménippe.

Le Cynisme donna naissance au Stoïcisme; cette secte eut pour chef Zénon, disciple de Cratès.

Du Stoïcisme.

Zénon professa la logique, la métaphysique, la théologie & la morale, il eut pour sectateurs Persée, Ariston de Chio, Herille, Sphere, Athénodore, Cliante, Chrysippe, Zénon de Tarse, Diogene le Babylonien, Antipater de Tharse, Panétius, Posidonius, &c.

Du Péripatétisme.

Aristote en est le fondateur; Montagne a dit de celui-ci, qu'il n'y a point de pierre qu'il n'ait remuée. Aristote écrivit sur toutes sortes de sujets, & presque toujours en homme de génie; il professa la logique, la grammaire, la rhétorique, la poétique, la métaphysique, la théologie, la morale, la politique, l'histoire naturelle, la physique & la cosmologie: il eut pour sectateurs Théophraste, Straton de Lampsaque, Lycon; Ariston, Critolaüs, Diodore, Dicéarque,

Eudeme, Héraclide de Pont, Phanion, Démétrius de Phalere, & Hiéronimus de Rhodes.

De la Secte Samienne.

Pythagore en est le fondateur; on y enseigna l'arithmétique, ou plus généralement la science des nombres, la géometrie, la musique, l'astronomie, la théologie, la morale; Pythagore eut pour sectateurs Thélauge, son fils, Aristée, Menésarque, Ecphante, Hypon, Empédocle, Epicarme, Ocellus, Tymée, Architas de Tarente, Alcméon, Hyppare, Philolaüs, & Eudoxe.

On rapporte à l'école de Samos, la secte Eléatique, l'Héraclitisme, l'Epicuréisme, & le Pyrrhonisme ou Scepticisme.

De la Secte Eclectique.

Xénophane en est le fondateur: il enseigna la logique, la métaphysique, & la physique; il eut pour disciples Parminide, Mélisse, Zénon d'Élée, Leucippe qui changea toute la philosophie de la secte, négligeant la plupart des matieres qu'on y ajoutoit, & se renfermant dans la physique: il eut pour sectateurs Démocrite, Protagoras & Anarxarque.

De l'Héraclitisme.

Héraclite professa la logique, la métaphysique, la théologie & la morale, & il eut pour disciple Hypocrate, qui seul en valoit un grand nombre d'autres

De l'Epicuréïsme.

Epicure enseigna la dialectique, la théologie, la morale & la physique; il eut pour sectateurs Métrodore, Polyene, Hermage Mus, Timoracle, Diogene de Tarse, Diogene de Séleucie & Apollodore.

Du Pirrhonisme, ou Scepticisme.

Pirrhon n'enseigna qu'à douter, il eut pour sectateurs Timon & Enésideme.

Voilà quelle fut la filiation des différentes sectes qui partagerent la Grece, les chefs qu'elles ont eu, les noms des principaux sectateurs, & les matieres dont ils se sont occupés; on trouvera aux articles cités, l'exposition de leurs sentimens & l'histoire abrégée de leurs vies.

Une observation qui se présente naturellement à ce tableau, c'est qu'après avoir beaucoup étudié, réfléchi, écrit, disputé, les philosophes de la Grece finissent par se jetter dans le Pyrrhonisme. Quoi donc, seroit-il vrai que l'homme est condamné à n'apprendre qu'une chose avec beaucoup de peines? c'est que son sort est de mourir sans avoir rien su.

Consultez sur les progrès de la *philosophie des Grecs* hors de leurs contrées, les articles des différentes sectes, les articles de l'histoire de la philosophie en général, de la philosophie des romains sous la république & sous les empereurs, de la philosophie des Orientaux, de la philosophie des Arabes, de la philosophie des Chrétiens, de la philosophie des Peres de l'Eglise, de la philosophie des Chrétiens d'Occident, des scholastiques, de la philosophie Parménidienne, &c. Vous ver-

rez que cette philoſophie s'étendit également par les victoires & les défaites des Grecs.

Nous ne pouvons mieux terminer ce morceau que par un endroit de Plutarque qui montre combien Alexandre étoit ſupérieur en politique à ſon précepteur, qui fait aſſez l'éloge de la ſaine philoſophie, & qui peut ſervir de leçon aux rois.

» La police, ou forme de gouvernement d'é-
» tat tant eſtimé, que Zénon, le fondateur, &
» premier auteur de la ſecte des philoſophes
» ſtoïques, a imaginée, tend preſque à ce ſeul
» point en ſomme que nous, c'eſt-à-dire, les hom-
» mes en général, ne vivions point diviſés par
» villes, peuples & nations, étant tous ſéparés
» par loix, droits & coutumes particulieres, ainſi
» que nous eſtimions tous hommes, nos bour-
» geois & nos citoyens, & qu'il n'y ait qu'une
» ſorte de vie, comme il n'y a qu'un monde,
» ne plus ne moins que ſi ce fût un même trou-
» peau paiſſant ſous le même berger en pâtis com-
» mun. Zénon à écrit cela comme un ſonge,
» ou une idée d'une police & de loix philoſo-
» phiques qu'il avoit imaginées & formées en
» ſon eſprit: mais Alexandre a mis à réelle exé-
» cution ce que l'autre avoit figuré par écrit;
» car il ne fit pas comme Ariſtote, ſon précep-
» teur, lui conſeilloit, qu'il ſe portât envers les
» *Grecs* comme pere, & envers les barbares
» comme Seigneur, & qu'il eût ſoin des uns
» comme de ſes amis & de ſes parens, & ſe
» ſervît des autres comme de plantes ou d'ani-
» maux; en quoi faiſant, il eût rempli ſon em-
» pire de banniſſemens, qui ſont toujours occul-

» tes semences de guerres, factions & partialités
» fort dangereuses ; ains estimant être renvoyé
» du ciel comme un commun réformateur, gou-
» verneur & réconciliateur de l'univers ; ceux
» qu'il ne put rassembler par remontrance de la
» raison, il les contraignit par force d'armes, &
» assemblant le tout en un de tous côtés, en les
» faisant boire tous, par maniere de dire, en une
» même coupe d'amitié, & mêlant ensemble les
» vies, les mœurs, les mariages & façons de vi-
» vre, il commanda à tous les hommes vivans
» d'estimer la terre habitable, être leur pays, &
» son camp en être le château & donjon, tous
» les gens de bien parens les uns des autres, &
» les méchans seuls étrangers. Au demeurant,
» que le *Grec* & le barbare ne seroient point dis-
» tingués par le manteau, ni à la façon de la
» targue ou du cimeterre, ou par le haut chapeau,
» ains remarqués & discerné le Grec à la vertu,
» & le barbare au vice, en réputant tous les ver-
» tueux *Grecs* & tous les vicieux *Barbares* ; en
» estimant au demeurant les habillemens communs,
» les tables communes, les mariages, les façons de
» vivre, étant tous unis par mêlange de sang,
» & communion d'enfans, &c. «

Telle fut la politique d'Alexandre, par laquelle il ne se montra pas moins grand homme d'état, qu'il ne s'étoit montré grand capitaine par ses conquêtes. Pour accréditer cette politique parmi les peuples, il appella à sa suite les philosophes les plus célebres de la Grece ; il les répandit chez les nations à mesure qu'il les subjuguoit. Ceux-ci plierent la religion des vainqueurs à celle des vaincus, & les disposerent à

recevoir leurs sentimens, en leur dévoilant ce qu'ils avoient de commun avec leurs propres opinions. Alexandre lui-même ne dédaigna pas de conférer avec les hommes qui avoient quelque réputation de sagesse chez les Barbares, & il rendit par ce moyen la marche de la philosophie presque aussi rapide que celle de ses armes.

PHILOSOPHIE
D'HÉRACLITE.

HÉRACLITE naquit à Ephese; il connut le bonheur, puisqu'il aima la vie retirée; dès son enfance il donna des marques d'une pénétration singuliere; il sentit la nécessité de s'étudier lui-même, de revenir sur les notions qu'on lui avoit inspirées, ou qu'il avoit fortuitement acquises, & il ne tarda pas à s'en avouer la vanité.

Ce premier pas lui fut commun avec la plupart de ceux qui se sont distingués dans la recherche de la vérité; & il suppose plus d'ouvrage qu'on ne pense.

L'homme indolent, foible & distrait, aime mieux demeurer tel que la nature, l'éducation & les circonstances diverses l'ont fait, & flotter incertain pendant toute sa vie, que d'en employer quelques instans à se familiariser avec des principes qui le fixeroient. Aussi le voit-on mécontent au milieu des avantages les plus précieux, parce qu'il a négligé d'apprendre l'art d'en jouir. Arrivé au moment d'un repos qu'il a poursuivi avec l'opiniâtreté la plus continue, & le travail le plus assidu, un germe de tourment qu'il portoit en lui-même secretement, s'y développe peu à peu, & flétrit entre ses mains le bonheur.

Héraclite convaincu de cette vérité, se rendit dans l'école de Xénophane, & suivit les leçons d'Hippase, qui enseignoit alors la philosophie de Pythagore dépouillée des voiles dont elle étoit enveloppée.

Après

Après avoir écouté les hommes les plus célebres de son temps, il s'éloigna de la société, & il alla dans la solitude s'approprier, par la méditation, les connoissances qu'il en avoit reçues.

De retour dans sa patrie, on lui conféra la premiere magistrature; mais il se dégoûta bientôt d'une autorité qu'il exerçoit sans fruit. Un jour il se retira aux environs du temple de Diane, & se mit à jouer aux osselets avec les enfans qui s'y rassembloient. Quelques Éphésiens l'ayant apperçu, trouverent mauvais qu'un personnage aussi grave s'occupât d'une maniere si peu conforme à son caractere, & le lui témoignerent. O Éphésiens! leur dit-il, ne vaut-il pas mieux s'amuser avec ces innocens, que de gouverner des hommes corrompus? Il étoit irrité contre ses compatriotes qui venoient d'exiler Hermodere, homme sage, & son ami; & il ne manquoit aucune occasion de leur reprocher cette injustice.

Né mélancolique, porté à la retraite, ennemi du tumulte & des embarras, il revint des affaires publiques à l'étude de la philosophie. Darius desira de l'avoir à sa cour: mais l'ame élevée du philosophe rejetta avec dédain les promesses du monarque. Il aima mieux s'occuper de la vérité, jouir de lui-même, habiter le creux d'une roche, & vivre de légumes. Les Athéniens, auprès desquels il avoit la plus haute considération, ne purent l'arracher à ce genre de vie dont l'austérité lui devint funeste. Il fut attaqué d'hydropisie; sa mauvaise santé le ramena dans Ephese, où il travailla lui-même à sa gué-

rison. Persuadé qu'une transpiration violente dissiperoit le volume d'eau dont son corps étoit distendu, il se renferma dans une étable où il se fit couvrir de fumier : ce remede ne lui réussit pas ; il mourut le second jour de cette espece de bain, âgé de soixante ans.

La méchanceté des hommes l'affligeoit, mais ne l'irritoit pas. Il voyoit combien les vices les rendoient malheureux, & l'on a dit qu'il en versoit des larmes. Cette espece de commisération est d'une ame indulgente & sensible. Et comment ne le seroit-on pas, quand on sait combien l'usage de la liberté est affoibli dans celui qu'une violente passion entraîne, ou qu'un grand intérêt sollicite ?

Il avoit écrit de la matiere, de l'univers, de la république & de la théologie ; il ne nous est passé que quelques fragmens de ces différens traités. Il n'ambitionnoit pas les applaudissemens du vulgaire, & il croyoit avoir parlé assez clairement, lorsqu'il s'étoit mis à la portée d'un petit nombre de lecteurs instruits & pénétrans. Les autres l'appelloient *le ténébreux*, & il s'en soucioit peu.

Il déposa ses ouvrages dans le temple de Diane. Comme ses opinions sur la nature des Dieux n'étoient pas conformes à celles du peuple, & qu'il craignoit la persécution des prêtres, il avoit eu, dirai-je, la prudence ou la foiblesse de se couvrir d'un nuage d'expressions obscures & figurées ? Il n'est pas étonnant qu'il ait été négligé des grammairiens, & oublié des philosophes mêmes pendant un assez long intervalle : ils ne l'entendoient pas. Ce fut un Cratès qui publia le

premier les ouvrages de notre philosophe.

Héraclite florissoit dans la soixante-neuvieme olympiade. Voici les principes fondamentaux de sa philosophie, autant qu'il nous est possible d'en juger d'après ce que Sextus-Empyricus, & d'autres auteurs nous en ont transmis.

Logique d'Héraclite.

Les sens sont des juges trompeurs : ce n'est point à leur décision qu'il faut s'en rapporter ; mais à celle de la raison.

Quand je parle de la raison, j'entends cette raison universelle, commune & divine, répandue dans tout ce qui nous environne ; elle est en nous, nous sommes en elle, & nous la respirons.

C'est la respiration qui nous lie pendant le sommeil avec la raison universelle, commune & divine, que nous recevons dans la veille, par l'entremise des sens qui lui sont ouverts comme autant de portes ou de canaux : elle suit ces portes ou canaux, & nous en sommes pénétrés.

C'est par la cessation ou la continuité de cette influence, qu'Héraclite expliquoit la réminiscence & l'oubli.

Il disoit : ce qui naît d'un homme seul n'obtient & ne mérite aucune croyance, puisqu'il ne peut être l'objet de la raison universelle, commune & divine, le seul *criterium* que nous ayons de la vérité.

D'où l'on voit qu'*Héraclite* admettoit l'ame du monde, mais sans y attacher l'idée de la spiritualité.

Le mépris assez général qu'il faisoit des hommes, prouve assez qu'il ne les croyoit pas également partagés du principe raisonnable, commun, universel & divin.

Physique d'Héraclite.

Le petit nombre d'axiomes auxquels on peut la réduire, ne nous en donne pas une haute opinion. C'est un enchaînement de visions assez singulieres.

Il ne se fait rien de rien, disoit-il.

Le feu est le principe de tout : c'est ce qui se remarque d'abord dans les êtres.

L'ame est une particule ignée.

Chaque particule ignée est simple, éternelle, inaltérable & indivisible.

Le mouvement est essentiel à la collection des êtres, mais non à chacune de ses parties : il y en a d'oisives ou mortes.

Les choses éternelles se meuvent éternellement. Les choses passageres & périssables ne se meuvent qu'un temps.

On ne voit point, on ne touche point, on ne sent point les particules du feu ; elles nous échappent par la petitesse de leurmasse & la rapidité de leur action. Elles sont incorporelles.

Il est un feu artificiel qu'il ne faut pas confondre, avec le feu élémentaire.

Si tout émane du feu, tout se résout en feu.

Il y a deux mondes ; l'un éternel & incrée, un autre qui a commencé & qui finira.

Le monde éternel & incréé fut le feu élémentaire qui est, a été, & sera toujours, *mensura ge-*

neralis accendens & extinguens, la mesure générale de tous les états des corps, depuis le moment où ils s'allument, jusqu'à celui où ils s'éteignent.

Le monde périssable & passager n'est qu'une combinaison momentanée du feu élémentaire.

Le feu éternel, élémentaire, créateur & toujours vivant, c'est Dieu.

Le mouvement & l'action lui sont essentiels; il ne se repose jamais.

Le mouvement essentiel d'où naît la nécessité & l'enchaînement des événemens, c'est le destin.

C'est une substance intelligente; elle pénetre tous les êtres; elle est en eux, ils sont en elles; c'est l'ame du monde.

Cette ame est la cause génératrice des choses.

Les choses sont dans une vicissitude perpétuelle; elles sont nées de la contrariété des mouvemens, & c'est par cette contrariété qu'elles passent.

Un feu le plus subtil & le plus liquescent a fait l'air en se condensant; un air plus dense a produit l'eau; une eau plus resserrée a formé la terre; l'air est un feu éteint.

Le feu, l'air, l'eau & la terre d'abord séparés, puis réunis & combinés, ont engendré l'aspect universel des choses.

L'union & la séparation sont les deux vices de génération & de destruction.

Ce qui se résout, se résout en vapeurs.

Les unes sont légeres & subtiles; les autres pesantes & grossieres. Les premieres ont produit les corps lumineux; les secondes, les corps opaques.

L'ame du monde est une vapeur humide. L'ame

de l'homme & des autres animaux eſt une portion de l'ame du monde, qu'ils recoivent, ou par l'inſpiration, ou par les ſens.

Imaginez des vaiſſeaux concaves d'un côté, & convexes de l'autre; formez la convexité de vapeurs peſantes & groſſieres; tapiſſez la concavité de vapeurs légeres & ſubtiles, & vous aurez les aſtres, leurs faces obſcures & lumineuſes, avec leurs éclipſes.

Le ſoleil, la lune & les autres aſtres n'ont pas plus de grandeur que nous leur en voyons.

Quelle différence de la logique & de la phyſique des anciens, & de leur morale! Ils en étoient à peine à l'a b c de la nature, qu'ils avoient épuiſé la connoiſſance de l'homme & ſes devoirs.

Morale d'Héraclite.

L'homme veut être heureux. Le plaiſir eſt ſon but.

Ses actions ſont bonnes, toutes les fois qu'en agiſſant, il peut ſe conſidérer lui-même, comme l'inſtrument des Dieux.. *Quel principe!*

Il importe peu à l'homme, pour être heureux, de ſavoir beaucoup.

Il en ſait aſſez, s'il ſe connoît & s'il ſe poſſéde.

Que lui fera-t-on, s'il mépriſe la mort & la vie? Quelle différence ſi grande verra-t-il entre vivre & mourir, veiller & dormir, croître ou paſſer; s'il eſt convaincu que ſous quelque état qu'il exiſte, il ſuit la loi de la nature?

S'il a bien réfléchi, la vie ne lui paroîtra qu'un état de mort, & ſon corps le ſépulchre de ſon ame.

Il n'y a rien ni à craindre, ni a ſouhaiter au delà du trépas.

Celui qui ſentira avec quelle abſolue néceſſité la ſanté ſuccede à la maladie, la maladie à la ſanté; le plaiſir à la peine, la peine au plaiſir, la ſatiété au beſoin, le beſoin à la ſatiété, le repos à la fatigue, la fatigue au repos, & ainſi de tous les états contraires, ſe conſolera facilement du mal, & ſe réjouira avec modération dans le bien.

Il faut que le philoſophe ſache beaucoup. Il ſuffit à l'homme ſage de ſavoir ſe commander.

Sur-tout être vrai dans ſes diſcours & dans ſes actions.

Ce qu'on nomme le génie dans un homme, eſt un démon.

Nés avec du génie, ou nés ſans génie, nous avons ſous la main tout ce qu'il faut pour être heureux.

Il eſt une loi univerſelle, commune & divine, dont toutes les autres ſont émanées.

Gouverner les hommes, comme les Dieux gouvernent le monde, où tout eſt néceſſaire & bien.

Il faut avouer qu'il y a dans ces principes, je ne ſais quoi, de grand & de général, qui n'a pu ſortir que d'ames fortes & vigoureuſes, & qui ne peut germer que dans des ames de la même trempe. On y propoſe par-tout à l'homme, les Dieux, la nature & l'univerſalité de ſes loix.

Héraclite eut quelques diſciples. Platon, jeune alors, étudia la philoſophie ſous *Héraclite*, & retint ce qu'il en avoit appris ſur la nature de la matiere & du mouvement. On dit qu'Hippocrate & Zénon éleverent auſſi leurs ſyſtêmes aux dépens du ſien.

Mais juſqu'où Hippocrate s'eſt-il approprié les idées d'Héraclite? c'eſt ce qu'il ſera difficile de

connoître, tant que les vrais ouvrages de ce pere de la médecine demeureront confondus avec ceux qui lui sont faussement attribués.

Les traités où l'on voit Hippocrate abandonner l'expérience & l'observation, pour se livrer à des hypotheses, sont suspects. Cet homme étonnant ne méprisoit pas la raison; mais il paroît avoir eu beaucoup plus de confiance dans le témoignage de ses sens, & la connoissance de la nature & de l'homme. Il permettoit bien au médecin de se mêler de philosophie; mais il ne pouvoit souffrir que le philosophe se mêlât de médecine. Il n'avoit garde de décider de la vie de son semblable, d'après une idée systématique. Hippocrate ne fut, à proprement parler, d'aucune secte. *Celui*, dit-il, *qui ose parler ou écrire de notre art, & qui prétend rappeller tous les cas à quelques qualités particulieres, telles que le sec & l'humide, le froid & le chaud, nous resserre dans des bornes trop étroites, & ne cherchant dans l'homme qu'une ou deux causes générales de la vie ou de la mort, il faut qu'il tombe dans un grand nombre d'erreurs.* Cependant la philosophie rationnelle ne lui étoit pas étrangere; & si l'on consent à s'en rapporter au livre des principes & des chairs, il sera difficile d'appercevoir l'analogie & la disparité de ses principes, & des principes d'Héraclite.

Physique d'Hippocrate.

A quoi bon, dit Hippocrate, s'occuper des choses d'en haut ? On ne peut tirer de leur influence sur l'homme & sur les animaux, qu'une raison bien générale & bien vague de la santé &

de la maladie, du bien & du mal, de la mort & de la vie.

Ce qui s'appelle le chaud paroît immortel. Il comprend, voit, entend & sent tout ce qui est & sera.

Au moment où la séparation des choses confuses se fit, une partie du chaud s'éleva, occupa les régions hautes, & servit d'enveloppe au tout. Une autre resta sédentaire, & forma la terre, qui fut froide, seche & variable. Une troisieme se répandit dans l'espace intermédiaire, & constitua l'atmosphere : le reste lécha la surface de la terre, ou s'en éloigna peu, & ce furent les eaux & leurs exhalaisons.

De-là Hippocrate, ou celui qui a parlé en son nom, passe à la formation de l'homme & des animaux, & à la production des os, des chairs, des nerfs & des autres organes du corps.

Selon cet auteur, la lumiere s'unit à tout & domine.

Rien ne naît & rien ne périt. Tout change & s'altere.

Il ne s'engendre aucun nouvel animal, aucun être nouveau.

Ceux qui existent, s'accroissent, demeurent & passent.

Rien ne s'ajoute au tout. Rien n'en est retranché. Chaque chose est coordonnée au tout ; & le tout l'est à chaque chose.

Il est une nécessité universelle, commune & divine, qui s'étend indistinctement à ce qui a volonté, & à ce qui ne l'a pas.

Dans la vicissitude générale, chaque être subit sa destinée ; & la génération & la destruction

talie, recherchant le commerce des hommes célebres, & étudiant les loix, les usages, les coutumes, les mœurs, le génie, la constitution, les intérêts & les goûts de ces deux nations.

De retour en Angleterre, il se livra tout entier à la culture des lettres, & aux méditations de la philosophie. Il avoit pris en aversion & les choses qu'on enseignoit dans les écoles, & la maniere de les enseigner. Il n'y voyoit aucune application à la conduite générale ou particuliere des hommes. La logique & la métaphysique des Péripatéticiens ne lui paroissoit qu'un tissu de niaiseries difficiles ; leur morale, qu'un sujet de disputes vuides de sens ; & leur physique, que des rêveries sur la nature & ses phénomenes.

Avide d'une pâture plus solide, il revint à la lecture des anciens ; il dévora leurs philosophes, leurs poëtes, leurs orateurs & leurs historiens : ce fut alors qu'on le présenta au chancelier Bacon, qui l'admit dans la société des grands hommes dont il étoit environné. Le gouvernement commençoit à pencher vers la démocratie ; & notre philosophe effrayé des maux qui accompagnent toujours les grandes révolutions, jetta les fondemens de son systême politique; il croyoit de bonne foi que la voix d'un philosophe pouvoit se faire entendre au milieu des clameurs d'un peuple rebelle.

Il se repaissoit de cette idée aussi séduisante que vaine ; & il écrivoit, lorsqu'il perdit, dans la personne de son éleve, son protecteur & son ami : il avoit alors quarante ans, temps où l'on pense à l'avenir. Il étoit sans fortune ; un moment avoit renversé toutes ses espérances. Ger-

vaise Clifton le sollicitoit de suivre son fils dans ses voyages, & il y consentit : il se chargea ensuite de l'éducation d'un fils de la comtesse de Devonshire, avec lequel il revit encore la France & l'Italie.

C'est au milieu de ces distractions qu'il s'instruisit dans les mathématiques, qu'il regardoit comme la seule science capable d'affermir le jugement ; il pensoit déja que tout s'exécute par des loix méchaniques, & que c'étoit dans les propriétés seules de la matiere & du mouvement qu'il falloit chercher la raison des phénomenes, des corps brutes & des êtres organisés.

A l'étude des mathématiques, il fit succéder celle de l'histoire naturelle & de la physique expérimentale ; il étoit alors à Paris, où il se lia avec Gassendi, qui travailloit à rappeller de l'oubli la philososophie d'Epicure. Un systême où l'on explique tout par du mouvement & des atomes ne pouvoit manquer de plaire à Hobbes ; il l'adopta, & en étendit l'application des phénomenes de la nature aux sensations & aux idées. Gassendi disoit d'Hobbes qu'il ne connoissoit guere d'ame plus intrépide, d'esprit plus libre de préjugés, d'homme qui pénétrât plus profondément dans les choses : & l'historien d'Hobbes a dit du pere Mersenne, que son état de religieux ne l'avoit point empêché de chérir le philosophe de Malmesburg, ni de rendre justice aux mœurs & aux talens de cet homme, quelque différence qu'il y eût entre leur communion & leurs principes.

Ce fut alors qu'Hobbes publia son livre du *citoyen ;* l'accueil que cet ouvrage reçut du public, & les conseils de ses amis, l'attacherent à l'étude de l'homme & des mœurs.

Ce ſujet intéreſſant l'occupoit, lorſqu'il partit pour l'Italie. Il fit connoiſſance à Piſe avec le célebre Galilée. L'amitié fut étroite & prompte entre ces deux hommes. La perſécution acheva de reſſerrer dans la ſuite les liens qui les uniſſoient.

Les troubles qui devoient bientôt arroſer de ſang l'Angleterre, étoient ſur le point d'éclater. Ce fut dans ces circonſtances qu'il publia ſon *Leviathan :* cet ouvrage fit grand bruit, c'eſt-à-dire, qu'il eut peu de lecteurs, quelques défenſeurs & beaucoup d'ennemis. Hobbes y diſoit : » point de » ſûreté ſans la paix ; point de paix ſans un pou- » voir abſolu ; point de pouvoir abſolu ſans les » armes ; point d'armes ſans impôts ; & la crainte » des armes n'établira point la paix, ſi une crainte » plus terrible que celle de la mort excite les eſ- » prits. Or, telle eſt la crainte de la damnation » éternelle. Un peuple ſage commencera donc par » convenir des choſes néceſſaires au ſalut «. *Sine pace impoſſibilem eſſe incolumitatem ; ſine imperio pacem ; ſine armis imperium ; ſine opibus in unam manum collatis, nihil valent arma ; neque metu armorum quicquam ad pacem proficere illos, quos ad pugnandum concitat malum morte magis formidandum. Nempe dum conſenſum non ſit de iis rebus quæ ad felicitatem æternam neceſſariæ credantur, pacem inter cives eſſe non poſſe.*

Tandis que des hommes de ſang faiſoient retentir les temples de la doctrine meurtriere des rois, diſtribuoient des poignards aux citoyens pour s'entr'égorger, & prêchoient la rebellion & la rupture du pacte civil, un philoſophe leur diſoit : » mes amis, mes concitoyens, écoutez- » moi : ce n'eſt point votre admiration ni vos

» éloges que je recherche, c'est de votre bien, » c'est de vous-même que je m'occupe. Je vou» drois vous éclairer sur des vérités qui vous » épargneroient des crimes : je voudrois que vous » conçussiez que tout a ses inconvéniens, & que » ceux de votre gouvernement sont bien moin» dres que les maux que vous vous préparez. Je » souffre avec impatience que des hommes am» bitieux vous abusent & cherchent à cimenter » leur élévation de votre sang. Vous avez une ville » & des loix; est-ce d'après les suggestions de quel» ques particuliers, ou d'après votre bonheur com» mun que vous devez estimer la justice de vos » démarches ? Mes amis, mes concitoyens, ar» rêtez, considérez les choses, & vous verrez » que ceux qui prétendent se soustraire à l'autorité » civile, écarter d'eux la portion du fardeau pu» blic, & cependant jouir de la ville, en être dé» fendus, protégés, & vivre tranquilles à l'om» bre de ses remparts, ne sont point vos conci» toyens, mais vos ennemis ; & vous ne croirez » point stupidement ce qu'ils ont l'impudence & » la témérité de vous annoncer publiquement ou » en secret, comme la volonré du ciel & la pa» role de Dieu «. *Feci non eo concilio ut laudarer, sed vestri causâ, qui cum doctrinam quam offero, cognitam & perspectam haberitis, sperabam fore ut aliqua incommoda in re familiari, quoniam res humanæ sine incommodo esse non possunt, æquo animo ferre, quam reipublicæ statum conturbare malletis. Ut justitiam earum rerum, quas facere cogitatis, non sermone vel concilio privatorum, sed legibus civitatis metientes, non amplius sanguine vestro ad suam potentiam ambitiosos homines abuti pateremini. Ut statu*

præsenti, licet non optimo, vos ipsos frui, quam bello excitato, vobis interfectis, vel ætate consumptis, alios homines alio sæculo statum habere reformatiorem satius duceretis. Præterea qui magistratui civili subditos sese esse nolunt, onerumque publicorum immunes esse volunt, in civitate tamen esse, atque ab eâ protegi & vi & injuriis postulant, ne illos cives, sed hostes exploratoresque putaretis; neque omnia quæ illi pro verbo dei vobis vel palam, vel secretò proponunt, temerè reciperetis.

Il ajoute les choses les plus fortes contre les parricides, qui rompent le lien qui attache le peuple à son roi, & le roi à son peuple, & qui osent avancer qu'un souverain soumis aux loix comme un simple sujet, plus coupable encore par leur infraction, peut être jugé & condamné.

Le *Citoyen* & le *Leviathan* tomberent entre les mains de Descartes, qui y reconnut du premier coup-d'œil le zele d'un citoyen fortement attaché à son roi & à sa patrie, & la haine de la sédition & des séditieux.

Quoi de plus naturel à l'homme de lettres, au philosophe, que les dispositions pacifiques? Qui est celui d'entre nous qui ignore que point de philosophie sans repos, point de repos sans paix, point de paix sans soumission au dedans, & sans crédit au dehors?

Cependant le parlement étoit divisé d'avec la cour, & le feu de la guerre civile s'allumoit de toutes parts. Hobbes, défenseur de la majesté souveraine, encourut la haine des Démocrates. Alors voyant les loix foulées aux pieds, le trône chancelant, les hommes entraînés, comme par un vertige général, aux actions les plus atroces, il pensa

pensa que la nature humaine étoit mauvaise, & de-là toute sa fable ou son histoire de l'état de nature. Les circonstances firent sa philosophie : il prit quelques accidens momentanés pour les regles invariables de la nature, & il devint l'aggresseur de l'humanité, & l'apologiste de la tyrannie.

Cependant, au mois de Novembre 1611, il y eut une assemblée générale de la nation : on en espéroit tout pour le roi : on se trompa ; les esprits s'aigrirent de plus en plus, & Hobbes ne se crut plus en sûreté.

Il se retire en France, il y retrouve ses amis, il en est accueilli ; il s'occupe de physique, de mathématique, de philosophie, de belles-lettres & de politique : le cardinal de Richelieu étoit à la tête du ministere, & sa grande ame échauffoit toutes les autres.

Mersenne, qui étoit comme un centre commun où aboutissoient tous les fils qui lioient les philosophes entr'eux, met le philosophe Anglois en correspondance avec Descartes. Deux esprits aussi impérieux n'étoient pas faits pour être long-temps d'accord. Descartes venoit de proposer ses loix du mouvement. Hobbes les attaqua. Descartes avoit envoyé à Mersenne ses méditations sur l'esprit, la matiere, Dieu, l'ame humaine & les autres points les plus importans de la méthaphysique. On les communiqua à Hobbes, qui étoit bien éloigné de convenir que la matiere étoit incapable de penser. Descartes avoit dit : » je » pense, donc je suis «. Hobbes disoit : » je pense, » donc la matiere peut penser «. *Ex hoc primo axiomate quod Cartesius statuminaverat, ego cogito, ergo*

sum, concludebat rem cogitantem esse corporeum quid. Il objectoit encore à son adversaire que quel que fût le sujet de la pensée, il ne se présentoit jamais à l'entendement que sous une forme corporelle.

Malgré la hardiesse de sa philosophie, il vivoit à Paris tranquille ; & lorsqu'il fût question de donner au prince de Galles un maître de mathématique, ce fut lui qu'on choisit parmi un grand nombre d'autres qui envioient la même place.

Il eut une autre querelle philosophique avec Bramhall, évêque de Derry. Ils s'étoient entretenus ensemble chez l'évêque de Neucastle, de la liberté, de la nécessité, du destin & de son effet sur les actions humaines. Bramhall envoya à Hobbes une dissertation manuscrite sur cette matiere. Hobbes y répondit : il avoit exigé que sa réponse ne fût point publiée, de peur que les esprits peu familiarisés avec ses principes n'en fussent effarouchés. Bramhall repliqua. Hobbes ne resta pas en reste avec son antagoniste. Cependant les pieces de cette dispute parurent, & produisirent l'effet que Hobbes en craignoit. On y lisoit que c'étoit au souverain à prescrire aux peuples ce qu'il falloit croire de Dieu & des choses divines ; que Dieu ne devoit être appellé juste, qu'en ce qu'il n'y avoit aucun être plus puissant qui pût lui commander, le contraindre & le punir de sa désobéissance ; que son droit de regner & de punir n'étoit fondé que sur l'irrésistibilité de sa puissance ; qu'ôté cette condition, ensorte qu'un seul ou trois réunis pussent le contraindre, ce droit se réduisoit à rien ; qu'il n'étoit pas plus la cause des bonnes actions que des mau-

vaises; mais que c'est par sa volonté seule qu'elles sont mauvaises ou bonnes, & qu'il peut rendre coupable celui qui ne l'est point, & punir & damner sans injustice celui même qui n'a pas péché.

Toutes ces idées sur la souveraineté & la justice de Dieu, sont les mêmes que celles qu'il établissoit sur la souveraineté & la justice des rois. Il les avoit transportées du temporel au spirituel; & les théologiens en concluoient que, selon lui, il n'y avoit ni justice, ni injustice absolue; que les actions ne plaisent pas à Dieu, parce qu'elles sont bien; mais qu'elles sont bien, parce qu'il lui plaît, & que la vertu, tant dans ce monde que dans l'autre, consiste à faire la volonté du plus fort qui commande, & à qui on ne peut s'opposer avec avantage.

En 1649, il fut attaqué d'une fievre dangereuse; le pere Mersenne, que l'amitié avoit attaché à côté de son lit, crut devoir lui parler alors de l'église catholique & de son autorité. » Mon pere, » lui répondit Hobbes, je n'ai pas attendu ce mo» ment pour penser à cela, & je ne suis guere en » état d'en disputer; vous avez des choses plus » agréables à me dire. Y a-t-il long-temps que vous » n'avez vu Gassendi « ? *Mi pater, hæc omnia jamdudum mecum disputavi, eadem disputare nunc molestum erit; habes quæ dicas ameniora. Quando vidisti Gassendum ?* Le bon religieux conçut que le philosophe étoit résolu de mourir dans la religion de son pays, ne le pressa pas davantage, & Hobbes fut administré selon le rite de l'église anglicane.

Il guérit de cette maladie, & l'année suivante il publia ses traités de la nature humaine, & du corps politique. Sethus Wardus, célebre profes-

ſeur en aſtronomie à Séville, & dans la ſuite évêque de Salisbury, publia contre lui une eſpece de ſatyre, où l'on ne voit qu'une choſe; c'eſt que cet homme, quelque habile qu'il fut d'ailleurs, réfutoit une philoſophie qu'il n'entendoit pas, & croyoit remplacer de bonnes raiſons par de mauvaiſes plaiſanteries. Richard Steele, qui ſe connoiſſoit en ouvrages de littérature & de philoſophie, regardoit ces derniers comme les plus parfaits que notre philoſophe eût compoſés.

Cependant, à meſure qu'il acquéroit de la réputation, il perdoit de ſon repos; les imputations ſe multiplioient de toutes parts; on l'accuſa d'avoir paſſé du parti du roi dans celui de l'uſurpateur. Cette calomnie prit faveur; il ne ſe crut pas en ſûreté à Paris, où ſes ennemis pouvoient tout, & il retourna en Angleterre, où il ſe lia avec deux hommes célebres, Harvée & Seldene. La famille de Devonshire lui accorda une retraite; & ce fut loin du tumulte & des factions qu'il compoſa ſa logique, ſa phyſique, ſon livre des principes ou élémens des corps, ſa géométrie & ſon traité de l'homme, de ſes facultés, de leurs objets, de ſes paſſions, de ſes appétits, de l'imagination, de la mémoire, de la raiſon, du juſte, de l'injuſte, de l'honnête, du déshonnête, &c.

En 1660, la tyrannie fut accablée, le repos rendu à l'Angleterre, Charles rappellé au trône, la face des choſes changée, & Hobbes abandonna ſa campagne, & reparut.

Le monarque, à qui il avoit autrefois montré les mathématiques, le reconnut, l'accueillit, & paſſant un jour proche la maiſon qu'il habitoit, le fit appeller, le careſſa, & lui préſenta ſa main à baiſer.

Il suspendit un moment ses études philosophiques, pour s'instruire des loix de son pays, & il en a laissé un commentaire manuscrit qui est estimé.

Il croyoit la géométrie défigurée par les paralogisme; la plupart des problêmes, tels que la quadrature du cercle, la trisection de l'angle, la duplication du cube, n'étoient insolubles, selon lui, que parce que les notions qu'on avoit du rapport, de la quantité, du nombre, du point, de la ligne, de la surface, & du solide, n'étoient pas les vraies; & il s'occupa à perfectionner les mathématiques, dont il avoit commencé l'étude trop tard, & qu'il ne connoissoit pas assez pour en être le réformateur.

Il eut l'honneur d'être visité par Cosme de Médicis, qui recueillit ses ouvrages, & les transporta avec son buste dans la célebre bibliothéque de sa maison.

Hobbes étoit alors parvenu à la vieillesse la plus avancée, & tout sembloit lui promettre de la tranquillité dans ses derniers momens; cependant il n'en fut pas ainsi. La jeunesse avide de sa doctrine, s'en repaissoit; elle étoit devenue l'entretien des gens du monde, & la dispute des écoles. Un jeune bachelier, dans l'université de Cambridge, appellé *Scargil*, eut l'imprudence d'en insérer quelques propositions dans une these, & de soutenir que le droit du souverain n'étoit fondé que sur la force; que la sanction des loix civiles fait toute la moralité des actions; que les livres saints n'ont la force de loi dans l'état, que par la volonté du magistrat, & qu'il faut obéir à cette volonté, que ses arrêts soient con-

formes ou non à ce qu'on regarde comme la loi divine.

Le ſcandale que cette theſe excita fut général, la puiſſance eccléſiaſtique appella à ſon ſecours l'autorité ſéculiere; on pourſuivit le jeune bachelier ; on impliqua Hobbes dans cette affaire. Le philoſophe eut beau réclamer, prétendre & démontrer que Scargil ne l'avoit point entendu, on ne l'écouta pas ; la theſe fut lacérée ; Scargil perdit ſon grade, & Hobbes reſta chargé de tout l'odieux d'une aventure dont on jugera mieux après l'expoſition de ſes principes.

Las du commerce des hommes, il retourna à la campagne, qu'il eût bien fait de ne pas quitter, & il s'amuſa des mathématiques, de la poéſie & de la phyſique. Il traduiſit en vers les ouvrages d'Homere, à l'âge de quatre-vingt-dix ans; il écrivit contre l'évêque Laney, ſur la liberté ou la néceſſité des actions humaines; il publia ſon décameron phyſiologique, & il acheva l'hiſtoire de la guerre civile.

Le roi, à qui cet ouvrage avoit été préſenté manuſcrit, le déſaprouva; cependant il parut, & Hobbes craignit de cette indiſcrétion quelques nouvelles perſécutions qu'il eût ſans doute eſſuyées, ſi ſa mort ne les eût prévenues. Il fut attaqué au mois d'Octobre 1679, d'une rétention d'urine qui fut ſuivie d'une paralyſie ſur le côté droit qui lui ôta la parole, & qui l'emporta peu de jours après. Il mourut âgé de quatre-vingt-onze ans; il étoit né avec un tempérament foible, qu'il avoit fortifié par l'exercice & la ſobriété; il vécut dans le célibat, ſans être toutefois ennemi du commerce des femmes.

Les hommes de génie ont communément, dans les cours de leurs études, une marche particuliere qui les caractérise. Hobbes publia d'abord son ouvrage du citoyen : au lieu de répondre aux critiques qu'on en fit, il composa son traité de l'homme; du traité de l'homme il s'éleva à l'examen de la nature animale; de-là il passa à l'étude de physique ou des phénomenes de la nature, qui le conduisirent à la recherche des propriétés générales de la matiere, & de l'enchaînement universel des causes & des effets. Il termina ces différens traités par sa logique & ses livres de mathématiques; ces différentes productions ont été rangées dans un ordre renversé. Nous allons en exposer les principes, avec la précautions de citer le texte par-tout où la superstition, l'ignorance & la calomnie, qui semblent s'être réunies pour attaquer cet ouvrage, seroient tentées de nous attribuer des sentimens dont nous ne sommes que les historiens.

Principes élémentaires & généraux.

Les choses qui n'existent point hors de nous, deviennent l'objet de notre raison; ou, pour parler la langue de notre philosophe, sont intelligibles & *comparables*, par les noms que nous leur avons imposés. C'est ainsi que nous discourons des fantômes de notre imagination, dans l'absence même des choses réelles d'après lesquelles nous avons imaginé

L'espace est un fantôme d'une chose existante, *phantasma rei existentis*, abstraction faite de toutes les propriétés de cette chose, à l'exception de celle de paroître hors de celui qui imagine.

Le temps eſt un fantôme du mouvement conſidéré ſous le point de vue qui nous y fait diſcerner priorité & poſtériorité, ou ſucceſſion.

Un eſpace eſt partie d'un eſpace, un temps eſt partie d'un temps, lorſque le premier eſt contenu dans le ſecond, & qu'il y a plus dans celui-ci.

Diviſer un eſpace ou un temps, c'eſt y diſcerner une partie, puis une autre, puis une troiſieme, & ainſi de ſuite.

Un eſpace, un temps ſont un, lorſqu'on les diſtingue entre d'autres temps & d'autres eſpaces.

Le nombre eſt l'addition d'une unité à une unité, à une troiſieme, & ainſi de ſuite.

Compoſer un eſpace ou un temps, c'eſt après un eſpace ou temps, en conſidérer un ſecond, un troiſieme, un quatrieme, & regarder tous ces temps ou eſpaces comme un ſeul.

Le tout eſt ce qu'on a engendré par la compoſition; les parties, ce qu'on retrouve par la diviſion.

Point de vrai tout qui ne s'imagine comme compoſé des parties dans leſquelles il puiſſe ſe réſoudre.

Deux eſpaces ſont contigus, s'il n'y a point d'eſpace entr'eux.

Dans un tout compoſé de trois parties, la partie moyenne eſt celle qui en a deux contigues; & les deux extrêmes ſont contigues à la moyenne.

Un temps, un eſpace eſt infini en puiſſance, quand on ne peut aſſigner un nombre de temps ou d'eſpaces finis qui le meſurent exactement ou avec excès.

Un eſpace, un temps eſt infini en puiſſance,

quand on peut assigner un nombre d'espaces ou de temps finis qui le mesurent, & qu'il excede.

Tout ce qui se divise, se divise en parties divisibles, & ces parties en d'autres parties divisibles; donc il n'y a point de divisible qui soit le plus petit divisible.

J'appelle *Corps*, ce qui existe indépendamment de ma pensée, co-étendu, ou co-incident avec quelque partie de l'espace.

L'accident est une propriété du corps avec laquelle on l'imagine, ou qui entre nécessairement dans le concept qu'il nous imprime.

L'étendue d'un corps, ou la grandeur indépendante de notre pensée, c'est la même chose.

L'espace co-incident avec la grandeur d'un corps est le lieu du corps, le lieu forme toujours un solide; son étendue differe de l'étendue du corps; il est terminé par une surface co-incidente avec la surface du corps.

L'espace occupé par un corps est une espace plein; celui qu'un corps n'occupe point est un espace vuide.

Les corps entre lesquels il n'y a point d'espace sont contigus; les corps contigus qui ont une partie commune sont continus; & il y a pluralité, s'il y a continuité entre des contigus quelconques.

Le mouvement est le passage contenu d'un lieu dans un autre.

Se reposer, c'est rester un temps quelconque dans un même lieu; être mu, c'est avoir été dans un autre lieu que celui qu'on occupe.

Deux corps sont égaux, s'ils peuvent remplir un même lieu.

L'étendue d'un corps un est le même, & une est la même.

Le mouvement de deux corps égaux est égal, lorsque la vîtesse considérée dans toute l'étendue de l'un est égale à la vîtesse considérée dans toute l'étendue de l'autre.

La quantité de mouvement considérée sous cet aspect, s'appelle aussi *force*.

Ce qui est en repos est conçu devoir y rester toujours, dans la supposition d'un corps qui trouble le repos.

Un corps ne peut s'engendrer ni périr; il passe sous divers états successifs auxquels nous donnons différens noms : ce sont des accidens du corps qui commencent & finissent; c'est improprement qu'on dit qu'ils se *meuvent*.

L'accident qui donne le nom à son sujet, est ce qu'on appelle *l'essence*.

La matiere premiere, ou le corps considéré en général n'est qu'un mot.

Un corps agit sur un autre, lorsqu'il lui produit ou détruit un accident.

L'accident est ou dans l'agent, ou dans le patient, sans lequel l'effet ne peut être produit, *causa sine qua non*, est nécessaire par hypothese.

De l'aggrégat de tous les accidens, tant dans l'agent que dans le patient, on conclut la nécessité d'un effet; & réciproquement on conclut du défaut d'un seul accident, soit dans l'agent, soit dans le patient, l'impossibilité de l'effet.

L'aggrégat de tous les accidents nécessaires à la production de l'effet, s'appelle dans l'agent, cause complette, *causa simpliciter*.

La cause simple ou complette s'appelle, après la production de l'effet, *cause efficiente*; dans

l'agent, *cause matérielle*; dans le patient, où l'effet est nul, la cause est nulle.

La cause complette a toujours son effet, au moment où elle est entiere, l'effet est produit & est nécessaire.

La génération des effets est continue.

Si les agens & les patiens sont les mêmes, & disposés de la même maniere, les effets seront les mêmes en différens temps.

Le mouvement n'a de cause que dans le mouvement d'un corps contigu.

Tout changement est mouvement.

Les accidens considérés relativement à d'autres qui les ont precédés, & sans aucune dépendence d'effet & de cause, s'appellent *contingens*.

La cause est à l'effet, comme la puissance à l'acte, ou plutôt c'est la même chose.

Au moment où la puissance est entiere & pleine, l'acte est produit.

La puissance active & la puissance passive ne sont que les parties de la puissance entiere & pleine.

L'acte à la production duquel il n'y aura jamais de puissance pleine & entiere, est impossible.

L'acte qui n'est pas impossible est nécessaire; de ce qu'il est possible qu'il soit produit, il le sera; autrement il seroit impossible.

Ainsi tout acte futur l'est nécessairement.

Ce qui arrive, arrive par des causes nécessaires; & il n'y a d'effets contigus que relativement à d'autres effets avec lesquels les premiers n'ont ni liaison, ni dépendance.

La puissance active consiste dans le mouvement.

La cause formelle ou l'essence, la cause finale ou le terme dépendent des causes efficientes.

Connoître l'essence, c'est connoître la chose; l'un suit l'autre.

Deux corps sont différens, si l'on peut dire de l'un quelque chose qu'on ne puisse dire de l'autre au moment qu'on les compare.

Tous les corps different numériquement:

Le rapport d'un corps à un autre consiste dans leur égalité ou inégalité, similitude ou différence.

Le rapport n'est point un nouvel accident; mais une quantité de l'un & de l'autre corps, avant la comparaison qu'on en fait.

Les causes des accidens de deux corrélatifs, sont les causes de la corrélation.

L'idée de quantité naît de l'idée de limites.

Il n'y a grand & petit que par comparaison.

Le rapport est une évaluation de la quantité par comparaison; & la comparaison est arithmétique ou géométrique.

L'effort ou *nisus* est un mouvement par un espace, & par un temps moindre qu'aucune donnée.

L'impetus, ou la quantité de l'effort, c'est la vitesse même considérée au moment du transport.

La résistance est l'opposition de deux efforts ou *nisus* au moment du contact.

La force est *l'impetus* multiplié, ou par lui-même, ou par la grandeur du mobile.

La grandeur & la durée de tout nous sont cachées pour jamais.

Il n'y a point de vuide absolu dans l'univers.

La chûte des graves n'est point en eux la suite d'un appétit, mais l'effet d'une action de la terre sur eux.

La différence de la gravitation naît de la différence des actions ou efforts excités sur les parties élémentaires des graves.

Il y a deux manieres de procéder en philosophie ; ou l'on descend de la génération aux effets possibles, ou l'on remonte des effets aux générations possibles.

Après avoir établi ces principes communs à toutes les parties de l'univers, Hobbes passe à la considération de la portion qui sent, ou l'animal, & de celui-ci à celle qui réfléchit & pense, ou l'homme.

De l'Animal.

La sensation dans celui qui sent est le mouvement de quelques-unes de ses parties.

La cause immédiate de la sensation est dans l'objet qui affecte l'organe.

La définition générale de la sensation est donc l'application de l'organe à l'objet extérieur ; il y a entre l'un & l'autre une réaction d'où naît l'empreinte & le fantôme.

Le sujet de la sensation est l'être qui sent ; son objet, l'être qui se fait sentir ; le fantôme est l'effet.

On n'éprouve point deux sensations à la fois.

L'imagination est une sensation languissante qui s'affoiblit par l'éloignement de l'objet.

Le réveil des fantômes dans l'être qui sent, constate l'activité de son ame ; il est commun à l'homme & à la bête.

Le songe est un fantôme de celui qui dort.

La crainte, la conscience du crime, la nuit, les lieux sacrés, les contes qu'on a entendus, réveillent en nous des fantômes qu'on a nommés *spectres* ; c'est en réalisant nos spectres hors de nous par des noms de sens, que nous est venue,

l'idée d'incorporéité. *Et metus, & scelus, & conscientia, & nox & loca consecrata, adjuta apparitionum historiis phantasmata horribilia etiam vigilantibus excitant, quæ spectorum & substantiarum incorporearum nomina pro veris rebus imponunt.*

Il y a des sensations d'un autre genre ; c'est le plaisir & la peine. Ils consistent dans le mouvement continu qui se transmet de l'extrêmité d'une organe vers le cœur.

Le desir & l'aversion sont les causes du premier effort animal ; les esprits se portent dans les nerfs ou s'en retirent ; les muscles se gonflent ou se relâchent ; les membres s'étendent ou se replient, & l'animal se meut ou s'arrête.

Si le desir est suivi d'un enchaînement de fantômes, l'animal pense, délibere, veut.

Si la cause du desir est pleine & entiere, l'animal veut nécessairement : vouloir, ce n'est pas être libre ; c'est tout au plus être libre de faire ce que l'on veut, mais non de vouloir. *Causa appetitus existente integrâ, necessariò sequitur voluntas ; adeoque voluntati libertas à necessitate non convenit ; concedi tamen potest libertas faciendi ea quæ volumus.*

De l'Homme.

Le discours est un tissu artificiel de voix instituées par les hommes pour se communiquer la suite de leurs concepts.

Les signes que la nécessité de la nature nous suggere ou nous arrache, ne forment point une langue.

La science & la démonstration naissent de la connoissance des causes.

La démonstration n'a lieu qu'aux occasions où les causes sont en notre pouvoir. Dans le reste, tout ce que nous démontrons, c'est que la chose est possible.

Les causes du desir & de l'aversion, du plaisir & de la peine, sont les objets mêmes des sens. Donc, s'il est libre d'agir, il ne l'est pas de haïr ou de desirer.

On a donné aux choses le nom de *bonnes*, lorsqu'on les desire; de *mauvaises*, lorsqu'on les craint.

Le bien est apparent ou réel. La conservation d'un être est pour lui un bien réel, le premier des biens. Sa destruction un mal réel, le premier des maux.

Les affections ou troubles de l'ame sont des mouvemens alternatifs de desir & d'aversion qui naissent des circonstances, & qui balotent notre ame incertaine.

Le sang se portant avec vîtesse aux organes de l'action, en revient avec promptitude; l'animal est prêt à se mouvoir; l'instant suivant il est retenu; & cependant il se réveille en lui une suite de fantômes alternativement effrayans & terribles.

Il ne faut pas rechercher l'origine des passions ailleurs que dans l'organisation, le sang, les fibres, les esprits, les humeurs, &c.

Le caractere naît du tempérament, de l'expérience, de l'habitude, de la prospérité, de l'adversité, des réflexions, des discours, de l'exemple, des circonstances. Changez ces choses, & le caractere changera.

Les mœurs sont formées, lorsque l'habitude a

passé dans le caractere, & que nous nous soumettons sans peine & sans effort aux actions qu'on exige de nous. Si les mœurs sont bonnes, on les appelle *vertus*; *vices*, si elles sont mauvaises.

Mais tout n'est pas également bon ou mauvais pour tous. Les mœurs qui sont vertueuses au jugement des uns, sont vicieuses au jugement des autres.

Les loix de la société sont donc la seule mesure commune du bien & du mal, des vices & des vertus. On n'est vraiment bon ou vraiment méchant que dans sa ville. *Nisi in vita civili virtutum & vitiorum communis mensura non invenitur. Quæ mensura ob eam causam alia esse non potest præter unius cujusque civitatis leges.*

Le culte extérieur qu'on rend sincérement à Dieu, est-ce que les hommes ont appellé *religion*.

La foi qui a pour objet les choses qui sont au dessus de notre raison, n'est, sans aucun miracle, qu'une opinion fondée sur l'autorité de ceux qui nous parlent. En fait de religion, un homme ne peut exiger de la croyance d'un autre, que d'après miracle. *Homini privato sine miraculo fides haberi in religionis actu non potest.*

Au défaut de miracles, il faut que la religion reste abandonnée aux jugemens des particuliers, ou qu'elle se soutienne par les loix civiles.

Ainsi la religion est une affaire de législation, & non de philosophie. C'est une convention publique qu'il faut remplir, & non disputer. *Quod si religio ab hominibus privatis non dependet, tunc oportet, cessantibus miraculis, ut dependeat à legibus.*

tius. Philosophia non est, sed in omni civitate lex non disputanda, sed implenda.

Point de culte public sans cérémonies ; car ; qu'est-ce qu'un culte public, sinon une marque extérieure de la vénération que tous les citoyens portent au Dieu de la patrie ; marques prescrites selon le temps & les lieux, par celui qui gouverne. *Cultus publicus signum honoris Deo exhibiti, idque locis & temporibus constitutis à civitate. Non à natura operis tantum, sed ab arbitrio civitatis pendet.*

C'est à celui qui gouverne à décider de ce qui convient ou non dans cette branche de l'administration, ainsi que dans toute autre. Les signes de la vénération des peuples envers leur Dieu ne sont pas moins subordonnés à la volonté du maître qui commande, qu'à la nature de la chose.

Voilà les propositions sur lesquelles le philosophe de Malmesbury se proposoit d'élever le systême qu'il nous présente dans l'ouvrage qu'il a intitulé le *Léviathan*, & que nous allons analyser.

Du Léviathan d'Hobbes.

Point de notions dans l'ame qui n'aient préexisté dans la sensation.

Le sens est l'origine de tout. L'objet qui agit sur le sens, l'affecte & le presse, est la cause de la sensation.

La réaction de l'objet sur le sens, & du sens sur l'objet, est la cause des fantômes.

Loin de nous ces simulacres imaginaires qui s'émanent des objets, passent en nous, & s'y fixent.

Si un corps se meut, il continuera de se mouvoir éternellement, si un mouvement différent ou contraire ne s'y oppose. Cette loi s'observe dans la matiere brute & dans l'homme.

L'imagination eſt une ſenſation qui s'appaiſe & s'évanouit par l'abſence de ſont objet, & par la préſence d'une autre.

Imagination, mémoire, même qualité ſous deux noms differens. Imagination, s'il reſte dans l'être ſentant, image ou fantôme. Mémoire ſi le fantôme s'évanouiſſant, il ne reſte qu'un mot.

L'expérience eſt la mémoire de beaucoup de choſes.

Il y a l'imagination ſimple & l'imagination compoſée qui different entr'elles, comme le mot & le diſcours, une figure & un tableau.

Les fantômes les plus bizarres que l'imagination compoſe dans le ſommeil, ont préexiſté dans la ſenſation. Ce ſont des mouvemens confus & tumultueux des parties intérieures du corps qui, ſe ſuccédant & ſe combinant d'une infinité de manieres diverſes, engendrent la variété des ſonges.

Il eſt difficile de diſtinguer les fantômes du rêve des fantômes du ſommeil, & les uns & les autres de la préſence de l'objet, lorſqu'on paſſe du ſommeil à la veille ſans s'en appercevoir, ou lorſque dans la veille l'agitation des parties du corps eſt très-violente. Alors Marcus-Brutus croira qu'il a vu le ſpectre terrible qu'il a rêvé.

Otez la crainte des ſpectres, & vous bannirez de la ſociété la ſuperſtition, la fraude & la plupart de ces fourberies dont on ſe ſert pour leurrer les eſprits des hommes dans les états mal gouvernés.

Qu'eſt-ce que l'entendement? La ſorte d'imagination factice qui naît de l'inſtitution des ſignes. Elle eſt commune à l'homme & à la brute.

Le diſcours mental, ou l'activité de l'ame, ou ſon entretien avec elle-même, n'eſt qu'un

enchaînement involontaire de concepts, ou de fantômes qui se succédent.

L'esprit ne passe point d'un concept à un autre, d'un fantôme à un autre, que la même succession n'ait préexisté dans la nature ou dans la sensation.

Il y a deux sortes de discours mental, l'un irrégulier, vague & incohérent. L'autre régulier, continu, & tendant à un but.

Ce dernier s'appelle *recherche*, *investigation*. C'est une espece de quête où l'esprit suit à la piste les traces d'une cause ou d'un effet présent ou passé. Je l'appelle *réminiscence*.

Le discours ou raisonnement sur un événement futur forme la prévoyance.

Un événement qui a suivi en indique un qui a précédé, & dont il est le signe.

Il n'y a rien dans l'homme qui lui soit inné, & dont il puisse user sans habitude. L'homme naît, il a des sens. Il acquiert le reste.

Tout ce que nous concevons est fini. Le mot infini est donc vuide d'idée. Si nous prononçons le nom de Dieu, nous ne le comprenons pas davantage. Aussi cela n'est-il pas nécessaire ; il suffit de le connoître & d'adorer.

On ne conçoit que ce qui est dans le lieu divisible & limité. On ne conçoit pas qu'une chose puisse être toute en un lieu, & toute en un autre, dans un même instant, & que deux ou plusieurs choses puissent être en même-temps dans un même lieu.

Le discours oratoire est la traduction de la pensée. Il est composé de mots. Les mots sont propres ou communs.

La vérité ou la fausseté n'est point des choses,

mais du discours. Où il n'y a point de discours, il n'y a ni vrai, ni faux, quoiqu'il puisse y avoir erreur.

La vérité consiste dans une juste application des mots. De-là la nécessité de les définir.

Si une chose est désignée par un nom, elle est du nombre de celles qui peuvent entrer dans la pensée ou dans le raisonnement, ou former une quantité, ou en être retranchée.

L'acte du raisonnement s'appelle *syllogisme*, & c'est l'expression de la liaison d'un mot avec un autre.

Il y a des mots vuides de sens, qui ne sont point définis, qui ne peuvent l'être, & dont l'idée en restera toujours vague, inconsistente & louche; par exemple, substance incorporelle. *Dantur nomina insignificantia, hujus generis est substantia incorporea.*

L'intelligence propre à l'homme est un effet du discours. La bête ne l'a point.

On ne conçoit point qu'une affirmation soit universelle & fausse.

Celui qui raisonne cherche ou un tout par l'addition des parties, ou un reste par la soustraction. S'il se sert de mots, son raisonnement n'est que l'expression de la liaison du mot *tout* au mot *partie*, ou des mots *tout* & *partie*, au mot *reste*. Ce que le géometre exécute sur les nombres & les lignes, le logicien le fait sur les mots.

Nous raisonnons le plus juste qu'il est possible, si nous partons des mots généraux ou admis pour tels dans l'usage.

L'usage de la raison consiste dans l'investigation des liaisons éloignées des mots entr'eux.

Si l'on raisonne sans se servir de mots, on sup-

pose quelque phénomene qui a vraisemblablement précédé, ou qui doit vraisemblablement suivre. Si la supposition est fausse, il y a erreur.

Si on se sert de termes universaux, & qu'on arrive à une conclusion universelle & fausse, il y avoit absurdité dans les termes. Ils étoient vuides de sens.

Il n'en est pas de la raison comme du sens & de la mémoire. Elle ne naît point avec nous. Elle s'acquiert par l'industrie, & se forme par l'exercice & l'expérience. Il faut savoir imposer des mots aux choses; passer des mots imposés à la proposition, de la proposition au syllogisme, & parvenir à la connoissance du rapport des mots entr'eux.

Beaucoup d'expérience est prudence; beaucoup de science, sagesse.

Celui qui sait est en état d'enseigner & de convaincre.

Il y a dans l'animal deux sortes de mouvemens qui lui sont propres; l'un vital, l'autre animal; l'un involontaire, l'autre volontaire.

La pente de l'ame vers la cause de son *impetus*, s'appelle *desir*. Le mouvement contraire, *aversion*. Il y a un mouvement réel dans l'un & l'autre cas.

On aime ce qu'on desire; on haït ce qu'on fuit. On méprise ce qu'on ne desire ni ne fuit.

Quel que soit le desir ou son objet, il est bon; quelle que soit l'aversion ou son objet, on l'appelle mauvais.

Le bon qui est annoncé par des signes apparens, s'appelle *beau*. Le mal dont nous sommes menacés par des signes apparens, s'appelle *laid*. Les especes de la bonté varient. La bonté considérée dans les signes qui la promettent, est *beau*.

té; dans la chose, elle garde le nom de *bonté*; dans la fin, on la nomme *plaisir*, & *utilité* dans les moyens.

Tout objet produit dans l'ame un mouvement qui porte l'animal ou à s'éloigner, ou à s'approcher.

La naissance de ce mouvement est celle du plaisir ou de la peine. Ils commencent au même instant. Tout desir est accompagné de quelque plaisir; toute aversion entraîne avec elle quelque peine.

Toute volupté naît, ou de la sensation d'un objet présent, & elle est sensuelle; ou de l'attente d'une chose, de la prévoyance des fins, de l'importance des suites, & elle est intellectuelle, douleur ou joie.

L'appétit, le desir, l'amour, l'aversion, la haine, la joie, la douleur prennent différens noms, selon le degré, l'ordre, l'objet & d'autres circonstances.

Ce sont ces circonstances qui ont multiplié les mots à l'infini. La religion est la crainte des puissances invisibles. Ces puissances sont-elles avouées par la loi civile, la crainte qu'on en a retient le nom de *religion*. Ne sont-elles pas avouées par la loi civile, la crainte qu'on en a prend le nom de *superstition*. Si les puissances sont réelles, la religion est vraie. Si elles sont chimériques, la religion est fausse. *Hinc oriuntur passionum nomina; verbi gratia, religio, metus potentiarum invisibilium, quæ si publice acceptæ, religio; secus, superstitio, &c.*

C'est de l'aggrégat de diverses passions élevées dans l'ame, & s'y succédant continuement, jusqu'à ce que l'effet soit produit, que naît la délibération.

Le dernier desir qui nous porte, ou la der-

niere averſion qui nous éloigne, s'appelle volonté. La bête délibere ; elle veut donc.

Qu'eſt-ce que la félicité ? Un ſuccès conſtant dans les choſes qu'on deſire.

La penſée qu'une choſe eſt ou n'eſt pas, ſe fera ou ne ſe fera pas, & qui ne laiſſe après elle que la préſomption, s'appelle *opinion*.

De même que dans la délibération, le dernier deſir eſt la volonté ; dans les queſtions du paſſé & de l'avenir, le dernier jugement eſt l'opinion.

La ſucceſſion complette des opinions alternatives, diverſes ou contraires, fait le doute.

La conſcience eſt la connoiſſance intérieure & ſecrete d'une penſée ou d'une action.

Si le raiſonnement eſt fondé ſur le témoignage d'un homme dont la lumiere & la véracité ne nous ſoient point ſuſpectes, nous avons de la foi ; nous croyons. La foi eſt relative à la perſonne ; la croyance au fait.

La qualité en tout eſt quelque choſe qui frappe par ſon degré ou ſa grandeur ; mais toute grandeur eſt relative. La vertu même n'eſt que par comparaiſon. Les vertus ou qualités intellectuelles ſont des facultés de l'ame qu'on loue dans les autres, & qu'on deſire en ſoi. Il y en a de naturelles ; il y en a d'acquiſes.

La facilité de remarquer dans les choſes des reſſemblances & des différences qui échappent aux autres, s'appelle *bon eſprit* ; dans les penſées, *bon jugement*.

Ce qu'on acquiert par l'étude & par la méthode, ſans l'art de la parole, ſe réduit à peu de choſe.

La diverſité des eſprits naît de la diverſité des paſſions, & la diverſité des paſſions naît de la di-

versité des tempéramens, des humeurs, des habitudes, des circonstances, des éducations.

La folie est l'extrême degré de la passion. Tels étoient les démoniaques de l'évangile. *Tales fuerunt quos historia sacra vocavit judaïco stylo dæmoniacos.*

La puissance d'un homme est l'aggrégat de tous les moyens d'arriver à une fin. Elle est ou naturelle, ou instrumentale.

De toutes les puissances humaines, la plus grande est celle qui rassemble dans une seule personnne, par le consentement, la puissance divisée d'un plus grand nombre d'autres, soit que cette personne soit naturelle comme l'homme, ou artificielle comme le citoyen.

La dignité ou la valeur d'un homme, c'est la même chose. Un homme vaut autant qu'on voudroit l'acheter, selon le besoin qu'on en a.

Marquer l'estime ou le besoin, c'est honorer. On honore par la louange, les signes, l'amitié, la foi, la confiance, le secours qu'on implore, le conseil qu'on recherche, la préséance qu'on céde, le respect qu'on porte, l'imitation qu'on se propose, le culte qu'on paie, l'adoration qu'on rend.

Les mœurs relatives à l'espece humaine consistent dans les qualités qui tendent à établir la paix, & à assurer la durée de l'état civil.

Le bonheur de la vie ne doit point être cherché dans la tranquillité ou le repos de l'ame, qui est impossible.

Le bonheur est le passage perpétuel d'un desir satisfait à un autre desir satisfait. Les actions n'y conduisent pas toutes de la même maniere. Il faut aux uns de la puissance, des honneurs, des ri-

chesses; aux autres, du loisir, des connoissances, des éloges, même après la mort. De-là la diversité des mœurs.

Le desir de connoître les causes attache l'homme à l'étude des effets. Il remonte d'un effet à une cause, de celle-ci à une autre, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il arrive à la pensée d'une cause éternelle qu'aucune autre n'a dévancée.

Celui donc qui se sera occupé de la contemplation des choses naturelles, en rapportera nécessairement une pente à reconnoître un Dieu, quoique la nature divine lui reste obscure & inconnue.

L'anxieté naît de l'ignorance des causes; de l'anxieté, la crainte des puissances invisibles; & de la crainte des puissances invisibles, la religion.

Crainte des puissances invisibles, ignorance des causes secondes, penchant à honorer ce qu'on redoute, événemens fortuits pris pour pronostics, semences de religion.

Deux sortes d'hommes ont profité de ce penchant, & cultivé ces semences; hommes à imagination ardente devenus chefs de sectes; hommes à révélation à qui les puissances invisibles se sont manifestées. Religion partie de la politique des uns. Politique partie de la religion des autres.

La nature a donné à tous les mêmes facultés d'esprit & de corps.

La nature a donné à tous le droit à tout, même avec offense d'un autre; car on ne doit à personne autant qu'à soi.

Au milieu de tant d'intérêts divers, prévenir son concurrent, moyen le meilleur de se conserver.

De-là le droit de commander acquis à chacun par la nécessité de se conserver.

De-là, guerre de chacun contre chacun, tant qu'il n'y aura aucune puiſſance co-active. De-là une infinité de malheurs au milieu deſquels nulle ſécurité que par une prééminence d'eſprit & de corps; nul lieu à l'induſtrie, nulle récompenſe attachée au travail, point d'agriculture, point d'arts, point de ſociété; mais crainte perpétuelle d'une mort violente.

De la guerre de chacun contre chacun, il s'enſuit encore que tout eſt abandonné à la fraude & à la force, qu'il n'y a rien de propre à perſonne; aucune poſſeſſion réelle, nulle juſtice.

Les paſſions qui inclinent l'homme à la paix, ſont la crainte, ſur-tout celle d'une mort violente, le deſir des choſes néceſſaires à une vie tranquille & douce, & l'eſpoir de ſe les procurer par quelque induſtrie.

Le droit naturel n'eſt autre choſe que la liberté à chacun d'uſer de ſon pouvoir de la maniere qui lui paroîtra la plus convenable à ſa propre conſervation.

La liberté eſt l'abſence des obſtacles extérieurs.

La loi naturelle eſt une regle générale dictée par la raiſon, en conſéquence de laquelle on a la liberté de faire ce qu'on reconnoît contraire à ſon propre intérêt.

Dans l'état de nature, tous ayant droit à tout, ſans en excepter la vie de ſon ſemblable, tant que les hommes conſerveront ce droit, nulle ſûreté même pour le plus fort.

De-là une premiere loi générale, dictée par la raiſon, de chercher la paix, s'il y a quelque eſpoir de ſe la procurer; ou dans l'impoſſiblité d'avoir la paix, d'emprunter des ſecours de toute part.

Une seconde loi de raison, c'est après avoir pourvu à sa défense & à sa conservation, de se départir de son droit à tout, & de ne retenir de sa liberté que la portion qu'on peut laisser aux autres, sans inconvénient pour soi.

Se départir de son droit à une chose, c'est renoncer à sa liberté d'empêcher les autres d'user de leur droit sur cette chose.

On se départ d'un droit, ou par une renonciation simple qui jette, pour ainsi dire, ce droit au milieu de tous, sans l'attribuer à personne, ou par une collation; & pour cet effet, il faut qu'il y ait des signes convenus.

On ne conçoit pas qu'un homme confere son droit à un autre, sans recevoir en échange quelque autre bien ou quelque autre droit.

La concession réciproque de droits est ce qu'on appelle un *contrat.*

Celui qui cede le droit de la chose, abandonne aussi l'usage de la chose, autant qu'il est en lui de l'abandonner.

Dans l'état de nature, le pacte arraché par la crainte est valide.

Un premier pacte en rend un postérieur invalide. Deux motifs concourent à obliger à la prestation du pacte, la bassesse qu'il y à tromper, & la crainte des suites fâcheuses de l'infraction. Or, cette crainte est religieuse ou civile, des puissances invisibles, ou des puissances humaines. Si la crainte civile est nulle, la religieuse est la seule qui donne de la force au pacte, de-là le serment.

La justice commutative est celle des contractans; la justice distributive est celle de l'arbitre entre ceux qui contractent.

Une troisieme loi de la raison, c'est de garder le pacte. Voilà le fondement de la justice. La justice & la sainteté du pacte commencent quand il y a société & force coactive.

Une quatrieme regle de la raison, c'est que celui qui reçoit un don gratuit, ne donne jamais lieu au bienfaiteur de se repentir du don qu'il a fait.

Une cinquieme, de s'accommoder aux autres, qui ont leur caractere comme nous le nôtre.

Une sixieme, les sûretés prises pour l'avenir, d'accorder le pardon des injures passées à ceux qui se repentent.

Une septieme, de ne pas regarder dans la vengeance à la grandeur du mal commis, mais à la grandeur du bien qui doit résulter du châtiment.

Une huitieme, de ne marquer à un autre ni haine, ni mépris, soit d'action, soit de discours, de regard ou de geste.

Une neuvieme, que les hommes soient traités tous comme égaux de nature.

Une dixieme, que dans le traité de paix générale, aucun ne retiendra le droit qu'il ne veut pas laisser aux autres.

Une onzieme, d'abandonner à l'usage commun ce qui ne souffrira point de partage.

Une douzieme, que l'arbitre, choisi de part & d'autre, sera juste.

Une trezieme, que dans le cas où la chose ne peut se partager, on tirera au sort le droit entier, ou la premiere possession.

Une quatorzieme, qu'il y a deux especes de sort; celui du premier occupant ou du premier né, dont il ne faut admettre le droit qu'aux

choses qui ne sont pas divisibles de leur nature.

Une quinzieme, qu'il faut aux médiateurs de la paix générale, la sûreté d'aller & venir.

Une seizieme, d'aquiescer à la décision de l'arbitre.

Une dix-septieme, que personne ne soit arbitre dans sa cause.

Une dix-huitieme, de juger d'après les témoins dans les questions de fait.

Une dix-neuvieme, qu'une cause sera propre à l'arbitre toutes les fois qu'il aura quelque intérêt à prononcer pour une des parties de préférence à l'autre.

Une vingtieme, que les loix de la nature qui obligent toujours au for intérieur, n'obligent pas toujours au for extérieur. C'est là différence du vice & du crime.

La morale est la science des loix naturelles, ou des choses qui sont bonnes ou mauvaises dans la société des hommes.

On appelle celui qui agit en son nom, ou au nom d'un autre, une *personne*; & la personne est propre, si elle agit en son nom; représentative, si c'est au nom d'un autre.

Il ne nous reste plus, après ce que nous venons de dire de la physique d'Hobbes, qu'à en déduire les conséquences, & nous aurons une ébauche de sa politique.

C'est l'intérêt de leur conservation & les avantages d'une vie plus douce qui ont tiré les hommes de l'état de guerre de tous contre tous, pour les assembler en société.

Les loix & les pactes ne suffisent pas pour faire cesser l'état naturel de la guerre, il faut

une puiſſance coactive qui les ſoumette.

L'aſſociation du petit nombre ne peut procurer la ſécurité, il faut celle de la multitude.

La diverſité des jugemens & des volontés ne laiſſent ni paix, ni ſécurité à eſpérer dans une ſociété où la multitude gouverne.

Il n'importe pas de gouverner & d'être gouverné pour un temps, il le faut tant que le danger & la préſence de l'ennemi durent.

Il n'y a qu'un moyen de former une puiſſance commune qui faſſe la ſécurité; c'eſt de réſigner ſa volonté à un ſeul, ou à un certain nombre.

Après cette réſignation, la multitude n'eſt plus qu'une perſonne qu'on appelle la *ville*, la *ſociété* ou la *république*.

La ſociété peut uſer de toute ſon autorité pour contraindre les particuliers à vivre en paix entre eux, & à ſe réunir contre l'ennemi commun.

La ſociété eſt une perſonne dont le conſentement & les pactes ont autoriſé l'action, & dans laquelle s'eſt conſervé le droit d'uſer de la puiſſance de tous pour la conſervation de la paix & de la puiſſance commune.

La ſociété ſe forme, ou par inſtitution, ou par acquiſition.

Par inſtitution, lorſque d'un conſentement unanime, des hommes cédent à un ſeul, ou à un certain nombre d'entr'eux, le droit de les gouverner, & vouent obéiſſance.

On ne peut ôter l'autorité ſouveraine à celui qui la poſſéde, même pour cauſe de mauvaiſe adminiſtration.

Quelque choſe que faſſe celui à qui l'on a confié l'autorité ſouveraine, il ne peut être ſuſpect envers celui qui l'a conférée.

Puisqu'il ne peut être coupable, il ne peut être ni jugé, ni châtié, ni puni.

C'est à l'autorité souveraine à décider de tout ce qui concerne la conservation de la paix & sa rupture, & à prescrire des regles d'après lesquelles chacun connoisse ce qui est sien, & en jouisse tranquillement.

C'est à elle qu'appartient le droit de déclarer la guerre, de faire la paix, de choisir des ministres, & de créer les titres honorifiques.

La monarchie est préférable à la démocratie, à l'aristocratie, & à toute autre forme de gouvernement mixte.

La société se forme par acquisition ou conquête, lorsqu'on obtient l'autorité souveraine sur ses semblables par la force; ensorte que la crainte de la mort ou des liens ont soumis la multitude à l'obéissance d'un seul ou de plusieurs.

Que la société se soit formée par institution ou par acquisition, les droits du souverain sont les mêmes.

L'autorité s'acquiert encore par la voie de la génération; telle est celle des peres sur leurs enfans. Par les armes; telle est celle des tyrans sur leurs esclaves.

L'autorité conférée à un seul ou a plusieurs, est aussi grande qu'elle peut l'être, quelque inconvénient qui puisse résulter d'une résignation complette; car rien ici bas n'est sans inconvénient.

La crainte, la liberté & la nécessité qu'on appelle *de nature & de causes*, peuvent subsister ensemble. Celui-là est libre, qui peut tirer de sa force & de ses autres facultés tout l'avantage qu'il lui plaît.

Les loix de la société circonscrivent la liberté ; mais elles n'ôtent point au souverain le droit de vie & de mort. S'il l'exerce sur un innocent, il peche envers les Dieux ; il commet l'iniquité, mais non l'injustice : *ubi in innocentem exerceretur, agit quidem iniquè, & in Deum peccat imperans, non vero injustè agit.*

On conserve dans la société le droit à tout ce qu'on ne peut résigner ni transférer, & à tout ce qui n'est point exprimé dans les loix sur la souveraineté. Le silence des loix est en faveur des sujets. *Manet libertas circa res de quibus leges silent pro summo potestatis imperio.*

Les sujets ne sont obligés envers le souverain que tant qu'il lui reste le pouvoir de les protéger. *Obligatio civium erga eum qui summam habet potestatem tandem nec diutius permanere intelligitur, quàm manet potentia cives protegendi.*

Voilà la maxime qui fit soupçonner Hobbes d'avoir abandonné le parti de son roi qui en étoit réduit alors à de telles extrêmités, que ses sujets n'en pouvoient plus espérer de secours.

Qu'est-ce qu'une société ? Un aggrégat d'intérêts opposés ; un systême régulier ou irrégulier ; ou absolu, ou subordonné, &c.

Un ministre de l'autorité souveraine est celui qui agit dans les affaires publiques, au nom de la puissance qui gouverne, & qui la représente.

La loi civile est une regle qui définit le bien & le mal pour le citoyen ; elle n'oblige point le souverain : *Hâc imperans non tenetur.*

Le long usage donne force de loi. Le silence du souverain marque que telle a été sa volonté.

Les loix civiles n'obligent qu'après la promulgation.

La raison instruit des loix naturelles. Les loix civiles ne sont connues que par la promulgation.

Il n'appartient ni aux docteurs, ni aux philosophes, d'interpréter les loix de la nature. C'est l'affaire du souverain. Ce n'est pas la vérité, mais l'autorité qui fait la loi : *Non veritas, sed auctoritas facit legem.*

L'interprétation de la loi naturelle est un jugement du souverain qui marque sa volonté sur un cas particulier.

C'est ou l'ignorance, ou l'erreur, ou la passion, qui cause la transgression de la loi, & le crime.

Le châtiment est un mal infligé au transgresseur publiquement, afin que la crainte de son supplice contienne les autres dans l'obéissance.

Il faut regarder la loi publique comme la conscience du citoyen : *Lex publica civi pro conscientia subeunda.*

Le but de l'autorité souveraine, ou le salut des peuples, est la mesure de l'étendue des devoirs du souverain : *Imperantis officia dimetienda ea fine, qui est salus populi.*

Tel est le systême politique d'Hobbes. Il a divisé son ouvrage en deux parties. Dans l'une, il traite de la société civile, & il y établit les principes que nous venons d'exposer. Dans l'autre, il examine la société chrétienne, & il applique à la puissance éternelle les mêmes idées qu'il s'étoit formées de la puissance temporelle.

Caractere d'Hobbes.

Hobbes avoit reçu de la nature cette hardiesse

de penser, & ces dons avec lesquels on en impose aux autres hommes. Il eut un esprit juste & vaste, pénétrant & profond. Ses sentimens lui sont propres, & sa philosophie est peu commune. Quoiqu'il eût beaucoup étudié, & qu'il sût, il ne fit pas assez de cas des connoissances acquises. Ce fut la suite de son penchant à la méditation. Elle le conduisoit ordinairement à la découverte des grands ressorts qui font mouvoir les hommes. Ses erreurs mêmes ont plus servi au progrès de l'esprit humain, qu'une foule d'ouvrages tissus de vérités communes. Il avoit le défaut des systématiques ; c'est de généraliser les faits particuliers, & de les plier adroitement à ses hypothéses ; la lecture de ses ouvrages demande un homme mûr & circonspect : personne ne marche plus fermement, & n'est plus conséquent. Gardez-vous de lui passer ses premiers principes, si vous ne voulez pas le suivre partout où il lui plaira de vous conduire. La philosophie de M. Rousseau de Geneve, est presque l'inverse de celle de Hobbes. L'un croit l'homme de la nature bon, & l'autre le croit méchant. Selon le philosophe de Geneve, l'état de la nature est un état de paix ; selon le philosophe de Malmesbury, c'est un état de guerre. Ce sont les loix & la formation de la société qui ont rendu l'homme meilleur, si l'on en croit Hobbes ; & qui l'ont dépravé, si l'on en croit M. Rousseau. L'un étoit né au milieu du tumulte & des factions ; l'autre vivoit dans le monde, & parmi les savans. Autre temps, autres circonstances, autre philosophie. M. Rousseau est éloquent & pathétique; Hobbes est sec, austere & vigoureux. Celui-

Il voyoit le trône ébranlé, ses citoyens armés les uns contre les autres, & sa patrie innondée de sang par les fureurs du fanatisme presbytérien; & il avoit pris en aversion le Dieu, le ministre & les autels. Celui-là voyoit des hommes versés dans toutes les connoissances, se déchirer, se haïr, se livrer à leurs passions, ambitionner la considération, la richesse, les dignités, & se conduire d'une maniere peu conforme aux lumieres qu'ils avoient acquises; & il méprisa la science & les savans. Ils furent outrés tous les deux. Entre le systême de l'un & de l'autre, il y en a un autre qui peut-être est le vrai: c'est que, quoique l'état de l'espece humaine soit dans une vicissitude perpétuelle, sa bonté & sa méchanceté sont les mêmes, son bonheur & son malheur sont circonscrits par des limites qu'elle ne peut franchir. Tous les avantages artificiels se compensent par des maux; tous les maux naturels par des biens. Hobbes, plein de confiance dans son jugement, philosopha d'après lui-même. Il fut honnête homme, sujet attaché à son roi, citoyen zélé, homme simple, droit, ouvert & bienfaisant. Il eut des amis & des ennemis. Il fut loué & blâmé sans mesure; la plupart de ceux qui ne peuvent entendre son nom sans frémir, n'ont pas lu, & ne sont pas en état de lire une page de ses ouvrages. Quoi qu'il en soit, du bien ou du mal qu'on en pense, il a laissé la face du monde telle qu'elle étoit. Il fit peu de cas de la philosophie expérimentale: s'il faut donner le nom de philosophe à un faiseur d'expériences, disoit-il, le cuisinier, le parfumeur, le distillateur sont donc des philosophes. Il méprisa Bayle, & il en fut mé-

prisé, il acheva de renverser l'idole de l'école que Bacon avoit ébranlée. On lui reproche d'avoir introduit dans sa philosophie des termes nouveaux ; mais ayant une façon particuliere de considérer les choses, il étoit impossible qu'il s'en tint aux mots reçus. S'il ne fut pas Athée, il faut avoüer que son Dieu differe peu de celui de Spinosa. Sa définition du méchant me paroît sublime. Le méchant de Hobbes est un enfant robuste : *malus est puer robustus*. En effet, la méchanceté est d'autant plus grande, que la raison est foible, & que les passions sont fortes. Supposez qu'un enfant eût à six semaines l'imbécillité de jugement de son âge, & les passions & la force d'un homme de 40 ans, il est certain qu'il frappera son pere, qu'il violera sa mere, qu'il étranglera sa nourrice, & qu'il n'y aura nulle sécurité pour tout ce qui l'approchera. Donc la définition d'Hobbes est fausse, ou l'homme devient bon à mesure qu'il s'instruit. On a mis à la tête de sa vie l'épigraphe suivante : elle est tirée d'Ange Politien.

Qui nos damnant, histriones sunt maximi,
Nam Curios simulant & bacchanalia vivunt.
Hi sunt precipuè quidam clamosi leves,
Cucullati, lignipedes, cincti funibus,
Superciliosi, incurvi cervicum pecus,
Qui, quod ab aliis habitu & cultu dissentiunt,
Tristesque vultu vendunt sanctimonias,
Censuram sibi quamdam & tyrannidem occupant,
Pavidamque plebem territant minaciis.

Outre les ouvrages philosophiques d'Hobbes, il y en a d'autres dont il n'est pas de notre objet de parler.

PHILOSOPHIE

HYLOZOÏSME.

ESPECE d'athéisme philosophique, qui attribue à tous les corps considérés en eux-mêmes, une vie comme leur étant essentielle, sans en excepter le moindre atome, mais sans aucun sentiment & sans connoissance réfléchie; comme si la vie d'un côté, & de l'autre la matiere, étoient deux êtres incomplets, qui joints ensemble, formassent ce qu'on appelle *Corps*. Par cette vie, que ces philosophes attribuoient à la matiere, ils supposoient que toutes les parties de la matiere ont la faculté de se disposer elles-mêmes d'une maniere artificielle & reglée, quoique sans délibération ni réflexion, & de se pousser à la plus grande perfection dont elle sont capables. Ils croyoient que ces parties, par le moyen de l'organisation, se perfectionnoient elles-mêmes jusqu'à acquérir du sentiment & de la connoissance directe comme dans les bêtes, & de la raison & de la connoissance réfléchie comme dans les hommes. Cela étant, il est visible que les hommes n'auroient pas besoin d'une ame immatérielle pour être raisonnables, ni l'univers d'aucune divinité pour être aussi régulier qu'il l'est. La principale différence qu'il y a entre cette espece d'athéisme & celle de Démocrite & d'Epicure, c'est que ces derniers supposent que toute sorte de vie est accidentelle, & sujette à la génération & à la corruption; au lieu que les Hylozoïstes mettent une vie naturelle, essentielle, & qui ne s'engendre ni

ne se détruit, quoiqu'ils l'attribuent à la matiere ; parce qu'ils ne reconnoissent aucune autre substance dans le monde que celle du corps.

On attribue à Straton de Lampsaque l'origine de ce sentiment. Il avoit été disciple de Théophraste, & s'étoit acquis beaucoup de réputation dans la secte péripatéticienne, mais il la quitta pour établir une nouvelle espece d'athéisme. Velleius, Epicurien & Athée, en parle de cette maniere : *Nec audiendus Strato, qui physicus appellatur qui omnem vim divinam in natura sitam esse censet, qui causas gignandi, augendi minuendive habeat, sed careat omni sensu. De nat. Deorum Lib.* I. *Cap.* XIII. Il prétendoit, comme les Epicuriens, que tout avoit été formé par le concours fortuit des atomes, à qui il attribuoit, je ne sais quelle vie ; ce qui faisoit croire que la matiere ainsi annimée étoit comme une espece de divinité : c'est ce qui a fait dire à Séneque : *Ego feram aut Platonem, aut peripateticum Stratonem, quorum alter Deum sine corpore fecit, alter sine animo ? Apud Augustinum de Civ. Dei,* VI. *C.* X. C'est là la cause pour laquelle Straton est quelquefois rangé parmi ceux qui croient un Dieu, quoique ce fut un véritable Athée. On peut s'en assurer encore par ce passage de Cicéron : *Strato Lampsocenus negat opera Deorum se uti ad fabricandum mundum ; quæcumque sint docet omnia esse effecta naturæ ; nec ut ille quæ asperis & Lævibus & hamatis uncinatisque corporibus concreta hæc esse dicit interjecto inani. Somnia censet hæc esse Democriti, non docentes sed optantes. Acad. Quest. L.* XI. *C.* XXXIII. Il nioit donc aussi-bien que Démocrite, que le monde eût été fait par

une divinité ou par une *nature intelligente* ; mais il ne tomboit pas d'accord avec lui touchant l'origine de toutes choses, parce que Démocrite n'établissant aucun principe actif, ne rendoit aucune raison du mouvement ni de la régularité que l'on voit dans les corps. La nature de Démocrite n'étoit que le mouvement fortuit de la matiere ; mais *la nature* de *Straton* étoit une vie inférieure & *plastique*, par laquelle les parties de la matiere pouvoient se donner à elles-mêmes une meilleure forme, mais sans sentiment de soi-même ni connoissance réfléchie. *Quidquid aut sit aut fiat, naturalibus fieri, aut factum esse docet ponderibus ac motibus. Cic. ibid.* Il faut donc de plus remarquer, qu'encore que Straton établisse la vie dont on a parlé dans la matiere, il ne reconnoît aucun être, ni aucune vie générale qui préside sur toute la matiere pour la former. C'est ce qui est en partie affirmé par Plutarque, *advers. Colotem.* & qu'on peut recueillir de ces mots : » Il nie que le monde lui-même soit un » animal ; mais il soutient que ce qui est selon » la nature, suit ce qui est conforme à sa nature ; » que le hasard donne le commencement à tout, » & qu'ensuite chaque effet de sa nature se produit. » Comme il nioit qu'il y eût un principe commun & intelligent qui gouvernât toutes choses, il falloit qu'il donnât quelque chose au hasard, & qu'il fit dépendre le systême du monde d'un mélange du hasard & d'une nature reglée.

Tout hylozoïsme n'est pas un athéisme. Ceux qui, en soutenant qu'il y a de la vie dans la matiere, avouent en même temps qu'il y a une autre sorte de substance qui est immatérielle &

immortelle, ne peuvent pas être accusés d'athéisme. On ne sauroit nier, en effet, qu'un homme qui croiroit qu'il y a une divinité, & que l'ame raisonnable est immortelle, pourroit être aussi persuadé que l'ame sensitive, dans les hommes comme dans les bêtes, est purement corporelle, & qu'il y a une vie matérielle & plastique, c'est-à-dire, qui a la faculté de faire des organes dans les semences de toutes les plantes & de tous les animaux, par laquelle leurs corps sont formés. Il pourroit croire en conséquence de cela, que toute la matiere a une vie naturelle en elle-même, quoique ce ne soit qu'une vie animale. Pendant qu'un tel homme retiendroit la créance d'une divinité & d'une ame raisonnable & immortelle, on ne pourroit l'accuser d'athéisme déguisé. Mais au lieu que l'ancien sentiment des atomes menoit droit à reconnoître qu'il y a des substances qui ne sont pas corps; quoique Démocrite ait fait violence à ces deux dogmes pour les séparer, il faut avouer que l'hylozoïsme est naturellement uni avec la pensée de ceux qui n'admettent que des corps.

Ainsi l'hylozoïsme ne sauroit être justifié d'athéisme, dès qu'il est joint au matérialisme; en voici deux raisons; la 1°, c'est qu'alors l'hylozoïsme dérive l'origine de toutes choses d'une matiere qui a une espece de vie, & même une connoissance infaillible de tout ce qu'elle peut faire & souffrir. Quoique cela semble une espece de divinité, n'y ayant dans la matiere considérée en elle-même aucune connoissance réfléchie, ce n'est autre chose qu'une vie comme celle des plantes & des animaux. La nature

des Hylozoïstes est une mistérieuse absurdité, puisque l'on suppose que c'est une chose parfaitement sage comme étant la cause de l'admirable disposition de l'univers, & néanmoins qu'elle n'a aucune conscience intérieure ni connoissance réfléchie, au lieu que la divinité, conformément à la véritable notion, est une intelligence parfaite, qui sait toutes les perfections qu'elle renferme, qui en jouit, & qui est par-là souverainement heureuse. 2°. Les Hylozoïstes matérialistes, en établissant que toute matiere comme telle, a de la vie en elle-même, doivent reconnoître une infinité de vies, puisque chaque atome a la sienne; vies collatérales, pour ainsi dire, & indépendantes l'une de l'autre, & non une vie commune ou une intelligence générale qui préside sur tout l'univers; au lieu que dire il y a un Dieu, c'est supposer un être vivant & intelligent, qui est l'origine & l'architecte de tout. On voit donc que les Hylozoïstes matérialistes sont de véritables athées, quoique d'un côté ils semblent approcher de plus près de ceux qui reconnoissent un Dieu. C'est une nécessité que tous les Athées attribuent quelques-unes des propriétés incommunicables de la divinité à ce qui n'est point Dieu, & particuliérement à la matiere; car il faut indispensablement qu'ils lui attribuent l'existance par elle-même, & la prééminence qui fait qu'elle est le premier principe de toutes choses. La divinité, à qui les Hylozoïstes matériels rendent tout le culte dont ils sont capables, est une certaine Déesse aveugle, qu'ils appellent *nature*, ou vie de la matiere, & qui est e ne sais quoi de parfaitement sage & d'infail-

ſible dans ſes lumieres ſans en avoir aucune connoiſſance. Telles ſont les abſurdités inévitables en tout genre d'athéiſme. Si l'on ne ſavoit pas qu'il y a eu des Athées & qu'il y en a encore, on auroit peine à croire que des gens, qui n'étoient pas deſtitués d'eſprit, n'ayent pu digérer l'éternité d'un être ſage & intelligent, ni la formation de l'univers par cet être, & qu'ils aient mieux aimé attribuer à la matiere cette même éternité, qui leur fait tant de peine quand on l'attribue à une nature immortelle.

* * *
* *
*

PHILOSOPHIE DES JAPONOIS.

Les Japonois ont reçu des Chinois presque tout ce qu'ils ont de connoissances philosophiques, politiques & superstitieuses, s'il en faut croire les Portugais, les premiers d'entre les Européens qui aient abordé au Japon, & qui nous aient entretenus de cette contrée François Xavier, de la compagnie de Jesus, y fut conduit en 1549 par un ardent & beau zele d'étendre la religion chrétienne : il y fut écouté ; le Christ seroit peut-être adoré dans toute l'étendue du Japon, si l'on n'eût point allarmé les peuples par une conduite imprudente qui leur fit soupçonner qu'on en vouloit plus à la perte de leur liberté qu'au salut de leurs ames. Le rôle d'Apôtre n'en souffre point d'autre : on ne l'eut pas plutôt déshonoré au Japon en lui associant celui d'intérêt & de politique, que les persécutions s'éleverent, que les échafauds se dresserent, & que le sang coula de toutes parts. La haine du nom Chrétien est telle au Japon, qu'on n'en approche point aujourd'hui sans fouler le Christ aux pieds ; cérémonie ignominieuse à laquelle on dit que quelques Européens, plus attachés à l'argent qu'à leur Dieu, se soumettent sans répugnance.

Les fables que les Japonois & les Chinois débitent sur l'antiquité de leur origine, sont presque les mêmes ; & il résulte de la comparaison qu'on en fait, que ces sociétés d'hommes se formoient & se polissoient sous une ére peu diffé-

rente. Le célebre Kempfer, qui a parcouru le Japon en naturaliste, géographe, politique & théologien, & dont le voyage tient un rang distingué parmi nos meilleurs livres, divise l'histoire Japonoise en fabuleuse, incertaine ou vraie. La période fabuleuse commence long-temps avant la création du monde, selon la chronologie sacrée. Ces peuples ont eu aussi la manie de reculer leur origine. Si on les croit, leur premier gouvernement fut théocratique; il faut entendre les merveilles qu'ils racontent de son bonheur & de sa durée. Le temps du mariage du Dieu Isanagi Emikotto & de la Déesse Isanami Emikotto, fut l'âge d'or pour eux. Allez d'un pole à l'autre, interrogez les peuples, & vous y verrez par-tout l'idolâtrie & la superstition s'établir par les mêmes moyens. Par-tout ce sont des hommes qui se rendent respectables à leurs semblables; en se donnant ou pour des Dieux, ou pour des descendans des Dieux. Trouvez un peuple sauvage; faites du bien; dites que vous êtes un Dieu, & l'on vous croira, & vous serez adoré pendant votre vie & après votre mort.

Le regne d'un certain nombre de rois, dont on ne peut fixer l'ére, remplit la période incertaine. Ils y succédent aux premiers fondateurs, & s'occupent à dépouiller leurs sujets d'un reste de férocité naturelle, par l'institution des loix & l'invention des arts; c'est l'invention des arts qui fait la douceur de la vie; c'est l'institution des loix qui en fait la sécurité.

Fohi fut premier législateur des Chinois, & aussi le premier législateur des Japonois, & ce nom n'est pas le moins célebre dans l'une de

ces contrées que dans l'autre. On le représente tantôt sous la figure d'un serpent, tantôt sous la figure d'un homme à tête sans corps, deux symboles de la science & de la sagesse. C'est à lui que les Japonois attribuent la connoissance des mouvemens célestes, des signes du zodiaque, des révolutions des années, de son partage en mois, & d'une infinité de découvertes utiles. Ils disent qu'il vivoit l'an 399 de la création, ce qui est faux, puisque l'histoire du déluge universel est vraie.

Les premiers Chinois & les premiers Japonois instruits par un même homme, n'ont pas eu vraisemblablement un culte fort différent. Le Xékia des premiers est le Siaka des seconds. Il est de la même période ; mais les Siamois, les Japonois & les Chinois qui le réverent également, ne s'accordent pas sur le temps précis où il a vécu.

L'histoire vraie du Japon ne commence guere que 660 avant la naissance de Jesus-Christ. C'est la date du regne de Syn-mu ; Syn-mu qui fut si cher aux peuple qu'ils le surnommerent Nin-o, le très-grand, le très-bon, *optimus*, *maximus* ; ils lui font honneur des mêmes découvertes qu'à Fohi.

Ce fut sous ce prince que vécut le philosophe Roosi, c'est-à-dire, le vieillard enfant. Confucius naquit 50 ans après Roosi. Confucius a des temples au Japon, & le culte qu'on lui rend differe peu des honneurs divins. Entre les disciples les plus illustres de Confucius, on nomme au Japon Ganquai, autre vieillard enfant. L'ame de Ganquai qui mourut à 33 ans, fut transmise à Kossobosati, disciple de Xékia, d'où il est évident que le Japon n'avoit dans les commencemens d'autres notions

de philosophie, de morale & de religion, que celles de Xékia, de Confucius & des Chinois, quelle que soit la diversité que le temps y ait introduite.

La doctrine de Siaka & de Confucius n'est pas la même; celle de Confucius a prévalu à la Chine, & le Japon a préféré celle de Siaka ou Xékia.

Sous le regne de Synin, Kobote, philosophe de la secte de Xékia, porta au Japon le livre Kio. Ce sont proprement des pandectes de la doctrine de son maître. Cette philosophie fut connue dans le même temps à la Chine. Quelle différence entre nos philosophes & ceux-ci ! Les rêveries de Xékia se répandent dans l'Inde, la Chine & le Japon, & deviennent la loi de cent millions d'hommes. Un homme naît quelquefois parmi nous avec les talens les plus sublimes, écrit les choses les plus sages, ne change pas le moindre usage, vit obscur, & meurt ignoré.

Il paroît que les premieres étincelles de lumiere qui aient éclairé la Chine & le Japon, sont parties de l'Inde & du Brachmanisme.

Kobote établit au Japon la doctrine ésotérique & exotérique de foi. A peine y fut-il arrivé, qu'on lui éleva le Fakabasi, ou le temple du cheval blanc; ce temple subsiste encore. Il fut appellé du *cheval blanc*, parce que Kobote parut au Japon monté sur un cheval de cette couleur.

La doctrine de Siaka ne fut pas tout-à-coup celle du peuple. Elle étoit encore particuliere & secrete, lorsque Darma, le ving-huiteme disciple de Xékia, passa de l'Inde au Japon.

Mokuris suivit les traces de Darma. Il se montra d'abord dans la Tinsika, sur les côtes du Ma-

labar & de Coromandel. Ce fut là qu'il annonça la doctrine d'un Dieu ordonnateur du monde & protecteur des hommes, sous le nom d'Amida. Cette idée fit fortune & se répandit dans les contrées voisines, d'où elle parvient à la Chine & au Japon. Cet événement fait date dans la chronologie des Japonois.

Le prince Tonda Josimits porta la connoissance d'Amida dans la contrée de Sinano. C'est au Dieu Amida que le temple de Synquosi fut élevé, & sa statue ne tarda pas à y opérer des miracles, car il en faut aux peuples. Mêmes imposteurs en Égypte, dans l'Inde, à la Chine, au Japon. Dieu a permis cette ressemblance entre la vraie religion & les fausses, pour que notre foi nous fût méritoire; car il n'y a que la vraie religion qui ait de vrais miracles. Nous avons été éclairés par les moyens qu'il fût permis au diable d'employer, pour précipiter dans la perdition les nations sur lesquelles Dieu n'avoit point résolu dans ses décrets éternels, d'ouvrir l'œil de sa miséricorde.

Voilà donc la superstition & l'idolâtrie, s'échappant des sanctuaires Égiptiens, & allant infecter au loin l'Inde, la Chine & le Japon, sous le nom de doctrine Xékienne. Voyons maintenant les révolutions que cette doctrine éprouva; car il n'est pas donné aux opinions des hommes de rester les mêmes en traversant le temps & l'espace.

Nous observerons d'abord que le Japon entier ne suit pas le dogme de Xékia. Le mensonge national est tolérant chez ces peuples; il permet à une infinité de mensonges étrangers de subsister paisiblement à ses côtés.

Après que le christianisme fût extirpé par le

massacre de trente-sept mille hommes, exécuté presque en un moment, la nation se partagea en trois sectes. Les uns s'attacherent au Sintos ou à la vieille religion; d'autres embrasserent, le Budso ou la doctrine de Budda, ou de Siaka, ou de Xékia, & le reste s'en tint à Sindo, ou au Code des philosophes moraux.

Du Sintos, du Budso & du Sindo. Le Sintos qu'on appelle aussi *Sinsin* & *Kammitsi*, le culte le plus ancien du Japon, est celui des idoles. L'idolâtrie est le premier pas de l'esprit humain dans l'histoire naturelle de la religion; c'est delà qu'il s'avance au manichéisme, du manichéisme à l'unité de Dieu, pour revenir à l'idolâtrie, & tourner dans le même cercle. Sin & Kami sont les deux idoles du Japon. Tous les dogmes de cette théologie se rapportent au bonheur actuel. La notion que les Sintoïstes paroissent avoir de l'immortalité de l'ame, est fort obscure; ils s'inquiettent peu de l'avenir : rendez-nous aujourd'hui heureux, disent-ils à leurs Dieux, & nous vous tenons quittes du reste. Ils reconnoissent cependant un grand Dieu qui habite au haut des cieux, des Dieux subalternes qu'ils ont placés dans les étoiles; mais ils ne les honorent ni par des sacrifices, ni par des fêtes. Ils sont trop loin d'eux pour en attendre du bien ou en craindre du mal. Ils jurent par ces Dieux inutiles, & ils invoquent ceux qu'ils s'imaginent présider aux élémens, aux plantes, aux animaux & aux événemens importans de la vie.

Ils ont un souverain pontife qui se prétend descendu en droite ligne des Dieux qui ont anciennement gouverné la nation. Ces Dieux ont même

me encore une assemblée générale chez lui le dixieme du mois de chaque année. Il y a le droit d'installer parmi eux ceux qu'il en juge dignes, & l'on pense bien qu'il n'est pas mal-adroit pour oublier le prédécesseur du prince regnant, & que le prince regnant ne manque pas d'égards pour un homme dont il espere un jour les honneurs divins. C'est ainsi que le despotisme & la superstition se prêtent la main.

Rien de si mistérieux & de si misérable que la physcologie de cette secte. C'est la fable du Cahos défigurée. A l'origine des choses, le Cahos étoit; il en sortit je ne sais quoi qui ressembloit à une épine; cette épine se mut, se transforma, & le Kunitokhodatsno-Micotto où l'esprit parut. Du reste, rien dans les livres sur la nature des Dieux ni sur leurs attributs qui ait l'ombre du sens commun.

Les Sintoïstes, qui ont senti la pauvreté de leur systême, ont emprunté des Budsoïstes quelques opinions. Quelques-uns d'entr'eux qui sont secte, croient que l'ame d'Amida a passé par métampsycose dans le Tin-sio-dai-sin, & a donné naissance au premier des Dieux; que les ames des gens de bien s'élevent dans un lieu fortuné au dessus du trente-troisieme ciel; que celles des méchans sont errantes jusqu'à ce qu'elles aient expié leurs crimes, & qu'on obtient le bonheur à venir par l'abstinence de tout ce qui peut souiller l'ame, la sanctification des fêtes, les pélérinages religieux, les macérations de la chair.

Tout chez ce peuple est rappellé à l'honnêteté civile & à la politique, & il n'en est ni moins heureux, ni plus méchant.

Ses hermites, car il en a, sont des ignorans & des ambitieux; & le peu de cérémonies religieuses auxquelles le peuple est assujetti, est conforme à son caractere mol & voluptueux.

Les Budsoïstes adorent les Dieux étrangers, Budso & Frotoke : leur religion est celle de Xékia. Le nom Budso est Indien, & non Japonois; il vient de *Budda* ou *Budha*, qui est synonime à *Hermès*.

Siaka ou Xékia s'étoit donné pour un Dieu, les Indiens le regardent encore comme une émanation divine. C'est sous la forme de cet homme que Wisthnou s'incarna pour la neuvieme fois; & les mots *Buda* & *Siaka* désignent au Japon les Dieux étrangers, quels qu'ils soient, sans en excepter les saints & les philosophes qui ont prêché la doctrine Xékienne.

Cette doctrine eut de la peine à prendre à la Chine & au Japon, où les esprits étoient prévenus de celle de Confucius qui avoit en mépris les idoles; mais de quoi ne viennent point à bout l'enthosiasme & l'opiniâtreté aidés de l'inconstance des peuples & de leur goût pour le nouveau & le merveilleux! Darma attaqua avec ces avantages la sagesse de Confucius. On dit qu'il se coupa les paupieres de peur que la méditation ne le conduisît au sommeil. Au reste, les Japonois furent enchantés d'un dogme qui leur promettoit l'immortalité & des récompenses à venir; & une multitude des disciples de Confucius passerent dans la secte de Xékia, prêchée par un homme qui avoit commencé de se rendre vénérable par la sainteté de ses mœurs. La premiere idole publique de Xékia fut élevée chez les Japonois

l'an de J. C. 543. Bientôt après l'on vit à ses côtés la statue d'Amida, & les miracles d'Amida entraînerent la ville & la cour.

Amida est regardé par les disciples de Xékia comme le Dieu suprême des demeures heureuses que les bons vont habiter après leur mort. C'est lui qui les rejette ou les admet. Voilà la base de la doctrine exotérique. Le grand principe de la doctrine ésotérique, c'est que tout n'est rien, & que c'est de ce rien que tout dépend. Delà le distique qu'un enthousiaste Xékien écrivit après trente ans de méditations, au pied d'un arbre sec qu'il avoit dessiné : *arbre dis-moi qui t'a planté? moi dont le principe n'est rien, & la fin rien;* ce qui revient à une autre inscription d'un philosophe de la même secte : *mon cœur n'a ni être ni non-être; il ne va point, & il ne revient point, il n'est retenu nulle part.* Ces folies paroissent bien étranges ; cependant qu'on essaye, & l'on verra qu'en suivant la subtilité de la métaphysique aussi loin qu'elle peut aller, on aboutira à d'autres folies qui ne seront guere moins ridicules.

Au reste, les Xékiens négligent l'extérieur, s'appliquent uniquement à méditer, méprisent toute discipline qui consiste en paroles, & ne s'attachent qu'à l'exercice qu'ils appellent *soquxin*, *soqubut*, ou *du cœur*.

Il n'y a, selon eux, qu'un principe de toutes choses, & ce principe est par-tout.

Tous les êtres en émanent & y retournent.

Il existe de toute éternité ; il est unique, clair, lumineux, sans figure, sans raison, sans mouvement, sans action, sans accroissement, ni décroissement.

Ceux qui l'ont bien connu dans ce monde acquierent la gloire parfaite de Fotoque & de ses successeurs.

Les autres errent & erreront jusqu'à la fin du monde : alors le principe commun absorbera tout.

Il n'y a ni peines, ni récompenses à venir.

Nulle différence réelle entre la science & l'ignorance, entre le bien & le mal.

Le repos qu'on acquiert par la méditation est le souverain bien, & l'état le plus voisin du principe général, commun & parfait.

Quant à leur vie ils forment des communautés, se levent à minuit pour chanter des hymnes, & le soir ils se rassemblent autour d'un supérieur qui traite en leur présence quelques points de morale, & leur en propose à méditer.

Quelles que soient leur opinions particulieres, ils s'aiment & se cultivent. Les entendemens, disent-ils, ne sont pas unis de parenté comme les corps.

Il faut convenir que si ces gens ont des choses en quoi ils valent moins que nous, ils en ont aussi en quoi nous ne les valons pas.

La troisieme secte des *Japonois* est celle des Sendosivistes, ou de ceux qui se dirigent par le lieu ou la voie philosophique : ceux-ci sont proprement sans religion. Leur unique principe est qu'il faut pratiquer la vertu, parce que la vertu seule peut nous rendre aussi heureux que notre nature le comporte. Selon eux, le méchant est assez à plaindre en ce monde, sans lui préparer un avenir fâcheux ; & le bon assez heureux sans qu'il lui faille encore une récompense future. Il exigent de l'homme qu'il soit vertueux, parce

qu'il est raisonnable, & qu'il soit raisonnable parce qu'il n'est ni une pierre, ni une brute. Ce sont les vrai principes de la morale de Confucius & de son disciple *Japonois* Roosi. Les ouvrages de Roosi jouissent au Japon de la plus grande autorité.

La morale des Sendosivites ou philosophes Japonois, se réduit à quatre points principaux.

Le premier ou *dsin*, est de la maniere de conformer ses actions à la vertu.

Le second *gi*, de rendre la justice à tous les hommes.

Le troisieme *re*, de la décence & de l'honnêteté des mœurs.

Le quatrieme *tsi*, des regles de la prudence.

Le cinquieme *sin*, de la pureté, de la conscience & de la rectitude de la volonté.

Selon eux, point de métampsycose; il y a une ame universelle qui anime tout, dont tout émane, & qui absorbe tout; ils ont quelques notions de spiritualité; ils croient l'éternité du monde; ils célebrent la mémoire de leurs parens par des sacrifices; ils ne reconnoissoit point des Dieux nationnaux; ils n'ont ni temples ni cérémonies religieuses: s'ils se prêtent au culte public, c'est par esprit d'obéissance aux loix; ils usent d'ablution & s'abstiennent du commerce des femmes dans les jours qui précedent leurs fêtes commémoratives: ils ne brûlent point les corps des morts, mais ils les enterrent comme nous; ils ne permettent pas seulement le suicide, ils y exhortent: ce qui prouve le peu de cas qu'ils font de la vie. L'image de Confucius est dans leurs écoles. On exigea d'eux au temps de l'extirpation du christianisme,

qu'ils eussent une idole; elle est placée dans leurs foyers, couronnée de fleurs & parfumée d'encens. Leur secte souffrit beaucoup de la persécution des Chrétiens, & ils furent obligés de cacher leurs livres. Il n'y a pas long-temps qu'un prince Japonois, appellé *Sisen*, qui avoit pris du goût pour les sciences & la philosophie, fonda une académie dans ses domaines, y appella les hommes les plus instruits, les encouragea à l'étude par des récompenses; & la raison commençoit à faire des progrès dans ce canton de l'empire, lorsque de vils sacrificateurs, qui vivoient de la superstition & de la crédulité des peuples, fâchés du discrédit de leurs rêveries, porterent des plaintes à l'empereur & au Dairi, & menacerent la nation des plus grands désastres, si l'on ne se hâtoit d'étouffer cette race naissante d'impies. Sisen vit tout-à-coup la tyrannie ecclésiastique & civile conjurée contre lui, & ne trouva d'autre moyen d'échapper au péril qui l'environnoit, que de renoncer à ses projets, en cédant ses livres & ses dignités à son fils. C'est Kempfer même qui nous raconte ce fait, bien propre à nous instruire sur l'espece d'obstacles que les progrès de la raison doivent rencontrer par-tout. *Voyez* Bayle, Bruker, Possevin, &c.

PHILOSOPHIE IONIQUE.

L'HISTOIRE de la philoſophie des Grecs ſe diviſe en fabuleuſe, politique & ſectaire; en ionique, & en pytagorique. Thalès eſt à la tête de la ſecte Ionique, & c'eſt de ſon école que ſont ſortis les philoſophes Ioniens, Socrate avec la foule de ſes diſciples, les Académiciens, les Cyrénaïques, les Eriſtiques, les Péripatéticiens, les Cyniques & les Stoïciens. On l'appelle ſecte Ionique de la patrie de ſon fondateur, Milet en Ionie. Pythagore fonda la ſecte appellée de ſon nom la *Pythagorique*, & celle-ci donna naiſſance à l'éléatique, à l'héraclitique, à l'épicurienne & à la pyrrhonienne. *Voyez à l'article Grecs, philoſophie des Grecs*; & l'hiſtoire de chacune des ces ſectes, à leurs noms.

Thalès naquit à Milet, d'Examias & Cléobuline, de la famille de Thalides, une des plus diſtinguées de la Phœnicie, la premiere année de la trente-cinquieme olympiade. L'état de ſes parens, le ſoin que l'on prit de ſon éducation, ſes talens, l'élevation de ſon ame, & une infinité de circonſtances heureuſes, le porterent à l'adminiſtration des affaires publiques. Cependant ſa vie fut d'abord privée; il paſſa quelque temps ſous Thraſibule, homme d'un génie peu commun, & d'une expérience conſommée. Il y en a qui le marient, d'autre le retiennent dans le célibat, & lui donnent pour héritier le fils de ſa ſœur, & la vraiſemblance eſt pour les derniers. Quand

on lui demandoit pourquoi il refusoit à la nature le tribut que tout homme lui doit, en se remplaçant dans l'espece par un certain nombre d'enfans; je ne veux point avoir d'enfans, repondoit-il, parce que je les aime; les soins qu'ils exigent, les événemens auxquels ils sont exposés, rendent la vie trop pénible & trop agitée. Le législateur Solon, qui regardoit la propagation de l'espece d'un œil politique, n'approuvoit pas cette façon de penser; & Thalès, qui ne l'ignoroit pas, se proposa d'amener Solon à son sentiment par un moyen aussi ingénieux que cruel. Un jour il envoie à Solon un messager lui porter la nouvelle de la mort de son fils; ce pere tendre en est aussi-tôt plongé dans la douleur la plus profonde : alors Talès vint à lui, & lui dit en l'abordant d'un air riant, eh bien, trouvez-vous encore qu'il soit fort doux d'avoir des enfans? La tyrannie n'eut point d'ennemis plus déclarés. Il crut que les conseils d'un particulier auroient plus de poids dans la société que les ordres d'un magistrat; il n'imita point les sept sages qui l'avoient précédé, & qui tous avoient été à la tête du gouvernement. Mais son goût pour la philosophie naturelle & l'étude des mathématiques, l'arracha de bonne heure aux affaires. Le desir de s'instruire de la religion & de ses mysteres le fit passer en Crète; il espéroit démêler dans le culte & la théologie de ces peuples, ce que le temps les plus reculés avoient pensé de la naissance du monde & de ses révolutions. De la Crète il alla en Asie. Il vit les Bhéniciens, si célebres alors par leurs connoissances astronomiques. Il voulut dans sa vieillesse converser avec les prêtres de l'Egypte. Il apprit à ceux qu'il al-

loit interroger, à mesurer la hauteur de leur pyramide, par son ombre & par celle d'un bâton. Qu'étoit-ce donc que ce géometres Égyptiens? De retour de ses voyages, les grands que la curiosité & l'amour-propre appellent toujours autour des philosophes, rechercherent son intimité; mais il préféra l'étude, la retraite & le repos à tous les avantages de leur commerce. C'est de lui dont il est question dans la vieille & ridicule fable de cet astronome qui regarde aux astres, & qui n'apperçoit pas une fosse qui est à ses pieds; bien ou mal imaginée, il falloit en étendre la moralité en l'appliquant aux grandes vues de l'homme & à la courte durée de sa vie; il projette dans l'avenir, & il a un tombeau ouvert a côté de lui. Thalès atteignit l'âge de quatre-vingt-dix ans. S'étant imprudemment engagé dans la foule que les jeux olympiques attiroient, il y périt de chaleur & de soif. On raconte de lui que, pour montrer à ses concitoyens combien il étoit facile au philosophe de s'enrichir, il acheta tout le produit des oliviers de Milet & Chio, sur la connoissance que l'astronomie lui avoit donnée d'une récolte abondante. Il ne fut pas seulement philosophe, il fut aussi poëte. Les uns lui attribuent un traité de la nature des choses, un autre de l'astronomie nautique & des points tropiques & équinoxiaux. Mais ceux qui assurent que Thalès n'a rien laissé, paroissent avoir raison. Il ne faut pas confondre le philosophe de Milet avec le législateur & le poëte de la Crète. Il eût pour disciple Anaximandre.

Il y a plusieurs circonstances qui rendent l'histoire de la secte Ionienne difficile à suivre. Peu

d'écrits & de disciples, le mystere, la crainte du ridicule, le mépris du peuple, l'effroi de la superstition, la double doctrine, la vanité qui laisse les autres dans l'ignorance, le goût général pour la morale, l'éloignement des esprits de l'étude des sciences naturelles, l'autorité de Socrate qui les avoit abandonnées, l'inexactitude de Platon qui, ramenant tout à ses idées, corrompoit tout; la briéveté & l'infidélité d'Aristote qui mutile, altere & tronque ce qu'il touche; les révolutions du temps qui défigurent les opinions, & ne les laissent jamais passer intactes aux bons esprits qui auroient pu les exposer nettement, s'ils avoient paru plutôt; la fureur de dépouiller les contemporains, qui recule autant qu'elle peut l'origine des découvertes; que sais-je encore? & après cela, quel fond pouvons-nous faire sur ce que nous allons exposer de la doctrine de Thalès.

De la naissance des choses; l'eau est le principe de tout; tout en vient & tout s'y résout.

Il n'y a qu'un monde; il est l'ouvrage d'un Dieu: donc il est très-parfait.

Dieu est l'ame du monde.

Le monde est dans le lieu, la chose la plus vaste qui soit.

Il n'y a point de vuide.

Tout est en vicissitude, & l'état des choses est momentané.

La matiere se divise sans cesse; mais cette division a sa limite.

La nuit exista la premiere.

Le mêlange naît de la composition des élémens.

Les étoiles sont d'une nature terrestre, mais enflammée.

La lune est éclairée par le soleil.

C'est l'interposition de la lune qui nous éclipse le soleil.

Il n'y a qu'une terre, elle est au centre du monde.

Ce sont des vents éthésiens qui, soufflant contre le cours du nil, le retardent, & causent ses inondatiens.

Des choses spirituelles. Il y a un premier Dieu, le plus ancien ; il n'a point eu de commencement, il n'aura point de fin.

Ce Dieu est incompréhensible. Rien ne lui est caché ; il voit au fond de nos cœurs.

Il y a des démons ou génies & des héros.

Les héros sont les ames séparées de nos corps. Ils sont bons, si les ames ont été bonnes, méchans, si elles ont été mauvaises.

L'ame humaine se meut toujours & d'elle-même.

Les choses inanimées ne sont pas sans sentiment ni sans ame.

L'ame est immortelle.

C'est la nécessité qui gouverne tout.

La nécessité est la puissance immuable & la volonté constante de la providence.

Géométrie de Thalès. Elle se réduit à quelques propositions élémentaires sur les lignes, les angles & les triangles ; son astronomie a quelques observations sur le lever & le coucher des étoiles, & autres phénomenes.

Mais il faut observer, à l'honneur de ce philosophe, que la philosophie naturelle étoit alors au berceau, & qu'elle a fait ses premiers pas avec lui.

Quant aux axiomes de ſa morale, voici ce que Démétrius de Phalere nous en a tranſmis. Il faut ſe rappeller ſon ami, quand il eſt abſent. C'eſt l'ame, & non le corps qu'il faut ſoigner. Avoir pour ſes peres les égards qu'on exige des ſes enfans. L'intempérance en tout eſt nuiſible. L'ignorant eſt inſupportable. Apprendre aux autres ce qu'on ſait de mieux. Il y a un milieu à tout. Ne pas accorder ſa confiance ſans choix.

Interrogé ſur l'art de bien vivre, il répondit : ne faites point ce que vous blâmeriez en un autre. Vous ſerez heureux, ſi vous êtes ſain, riche & bien né. Il eſt difficile de ſe connoître ; mais cela eſt eſſentiel. Sans cela, comment conformer ſa conduite aux loix de la nature ?

Anaximandre marcha ſur les traces de Thalès. Il naquit à Milet dans la quarante-deuxieme olympiade. Il paſſa toute ſa vie dans l'école. Le temps de ſa mort eſt incertain. On prétend qu'il n'a vécu que 74 ans.

Il paſſe pour avoir porté les mathématiques fort au delà du point où Thalès les avoit laiſſées. Il meſura le diametre de la terre & le tour de la mer. Il inventa le gnomon. Il fixa les points des équinoxes & des ſolſtices. Il conſtruiſit une ſphere. Il eut auſſi ſa phyſiologie.

Selon lui, le principe des choſes étoit infini, un, non en nombre, mais en grandeur ; immuable dans le tout, variable dans les parties ; tout en émanoit, tout s'y réſolvoit.

Le ciel eſt un compoſé de froid & de chaud.

Il y a une infinité de mondes qui naiſſent, périſſent, & rentrent dans l'infini.

Les étoiles ſont des réceptacles de feu qu'elles

aſpirent & expirent : elles ſont rondes ; elles ſont entraînées dans leur mouvement par celui des ſpheres.

Les aſtres ſont des Dieux.

Le ſoleil eſt au lieu le plus haut, la lune plus bas ; après la lune, les étoiles fixes & les étoiles errantes.

L'orbe du ſoleil eſt vingt-huit fois plus grand que celui de la terre ; il répand le feu dans l'univers, comme la pouſſiere ſeroit diſperſée de deſſus une roue creuſe & trouée, emportée ſur elle-même avec vîteſſe.

L'orbe de la lune eſt a celui de la terre comme 1 à 19.

Il attribue les éclipſes à l'obſtruction des orifices des trous par leſquels la lumiere s'échappe.

Le vent eſt un mouvement de l'air ; les éclairs & le tonnerre, des effets de ſa compreſſion dans une nuée, & de la rupture de la nuée.

La terre eſt au centre ; elle eſt ronde ; rien ne la ſoutient ; elle y reſte par la diſtance égale de tous les corps.

Coſmogonie d'Anaximandre. L'infini a produit des orbes & des mondes : la révolution perpétuelle eſt la cauſe de la génération & de la deſtruction ; la terre eſt un cylindre dont la hauteur n'eſt que le tiers du diametre : un atmoſphere de parties froides & chaudes, forma autour de la terre une enveloppe qui la féconda. Cette enveloppe s'étant rompue, ſes pieces formerent le ſoleil, la lune, les étoiles & la lumiere.

Quant aux animaux, il les tire tous de l'eau, d'abord hériſſés d'épines, puis ſéchés, puis morts : il fait naître l'homme dans le corps des poiſſons.

Anaximene, disciple d'Anaximandre, & son compatriote, naquit entre la 55e & 58e olympiade : il suivit les opinions de son maître, y ajoutant & y changeant ce qu'il jugea à propos.

Celui-ci veut que l'air soit le principe & la fin de tous les êtres; il est éternel & toujours mu; c'est un Dieu; il est infini. Il a d'autres Dieux subalternes, tous également enfans de l'air : une grande portion échappe à nos yeux; mais elle se manifeste par le froid & le chaud, l'humidité & le mouvement, elle se condense & se raréfie; elle ne garde jamais une même forme.

L'air dissous au dernier degré, c'est du feu; à un degré moyen, c'est l'atmosphere; à un moindre encore, c'est l'eau; plus condense, c'est la terre; plus dense, les pierres, &c.

Le froid le chaud sont les causes opposées de la génération, les instrumens de la destruction.

La surface du ciel est terrestre.

La terre est une grande surface plane, soutenue sur l'air; il en est ainsi de la lune, du soleil, & de tous les astres.

La terre a donné l'existence aux astres par ses vapeurs qui se sont enflammées en s'atténuant.

Les vapeurs atténuées, emflammées & portées à des distances plus grandes, ont formé les astres.

Les astres tournent autour de la terre, mais ne s'abaissent point au dessous : si nous cessons de voir le soleil, c'est qu'il est caché dans des régions élevées, ou porté à de trop grandes distances.

C'est une air condensé qui meut les planetes; & qui les retient.

Le soleil est une plaque ardente.

Les éclipses se font dans son systême, comme dans celui d'Anaximandre.

Il ne nous reste de sa morale que quelque sentences décousues, sur la vieillesse, sur la volupté, sur l'étude, sur la richesse & sur la pauvreté, qui toutes paroissoient tirées de sa propre expérience. Il se maria, il étoit pauvre, il eut des enfans, il fut plus pauvre encore; il devint vieux, & connut tout ce que la misere, cette maîtresse cruelle, a coutume d'apprendre aux hommes.

Anaxagoras étudia sous Anaximene; il naquit à Clazomene, dans la 70e olympiade. Cubule son pere est connu par ses richesses, & plus encore par son avarice. Son fils en fit peu de cas; il négligea la fortune que son pere lui avoit laissée, voyagea, & regardant à son tour d'un œil assez froid le désastre que son absence avoit introduit dans ses terres, il disoit, *non essem ego salvus, nisi istæ perissent.* Il n'ambitionna aucune des dignités auxquelles sa naissance l'avoit destiné; & il répondit à quelqu'un qui lui reprochoit que sa patrie ne lui étoit de rien; ma patrie en montrant le ciel de la main, elle m'est tout : il vint à Athenes à l'âge de vingt-ans. Il n'y avoit point encore, à proprement parler, d'école de philosophie. A peine eut-il connu Anaximene, qu'il s'écria dans l'enthousiasme, je sens que je suis né pour regerder la lune, le ciel, le soleil, & les astres. Ses succès ne furent point au dessous de ses espérances; il alla dans sa patrie interroger Hermotime; il étoit venu la premier fois à Athenes pour apprendre, il y reparut pour enseigner;

& il eut pour auditeurs Périclès, Euripide le Tragique, Socrate même, & Thémistocle.

Mais l'envie ne lui accorda pas long-temps du repos; il fut accusé d'impiété, pour avoir dit que le soleil n'étoit qu'une lame ardente; mis en prison & prêt à être condamné, l'éloquence & l'autorité de Périclès le sauverent de la fureur des prêtres. Le mot qu'il dit dans ces circonstances fâcheuses, marque la fermeté de son ame. Comme on lui annonçoit qu'il seroit condamné à mort lui & ses enfans, il répondit: il y a long-temps que la nature a prononcé cette sentence contr'eux & contre moi; je n'ignorois pas que je suis mortel, & que mes enfans sont nés de moi.

Il sortit d'Athenes après un séjour de trente ans; il s'en alla à Lampsaque passer ce qui lui restoit de jours à vivre; il se laissa mourir de faim.

Philosophie d'Anaxagoras. Il ne se fait rien de rien.

Dans le commencement tout étoit, mais en confusion & sans mouvement.

Il y a un principe de tout, mais divisé en parties infinies, simillaires, contigues, opposées, se touchant, se soumettant les unes aux autres; Ce sont les Homæomeries.

Les parties simillaires de la matiere étant sans mouvement & sans vie, il y a eu de toute éternité un principe infini, intelligent, incorporel, hors de la masse, mu de lui-même, & la cause du mouvement dans le reste.

Il a tout fait avec les parties simillaires de la matiere, unissant les homogenes aux homogenes,

Les

Les contrées supérieures du monde sont pleines de feu, ou d'un air très-subtil, mu d'un mouvement très-rapide, & d'une nature divine.

Il a enlevé des masses arrachées de la terre, & les a entraînées dans la révolution rapide là où elles forment des étoiles.

C'est cet air qui entretient leur révolution d'un pole à l'autre; le soleil ajoute encore à sa force par son action & sa compression.

Le soleil est une masse ardente plus grande que le Péloponnese, dont le mouvement n'a pas d'autre cause que celui des étoiles.

La lune & le soleil sont placés au dessous des astres; c'est la grande distance qui nous empêche de sentir la chaleur des astres.

La lune est un corps opaque que le soleil éclaire; elle est semblable à la terre; elle a ses montages, ses vallées, ses eaux, & peut-être ses habitans.

La voie lactée est un effet de la lumiere réfléchie du soleil, qui se fait appercevoir par l'absence de tout astre.

Les cometes sont des astres errans qui paroissent plusieurs ensemble, par un concours fortuit qui les a réunis; leur lumiere est un effet commun de leur union.

Le soleil, la lune & les autres astres, ne sont ni des intelligences divines, ni des êtres qui faille adorer.

La terre est plane, la mer formée de vapeurs raréfiées par le soleil, se soutient à sa surface.

La sphere du monde a d'abord été droite; elle s'est ensuite inclinée.

Il n'y a point de vuide.

Les animaux formés par la chaleur & l'humidité, sont sortis de la terre, mâles & femelles.

L'ame est le principe du mouvement; elle est aérienne.

Le soleil est une affection du corps & non de l'ame.

La mort est une dissolution égale du corps & de l'ame.

L'action du soleil raréfiant ou atténuant l'air, cause les vents.

Le mouvement rapide de la terre, empêchant la libre sortie des vents renfermés dans les cavités de la terre, en excite les tremblemens.

Si une nue est opposée au soleil comme un miroir, & que la lumiere la rencontre & s'y fixe, l'arc-en-ciel sera produit.

Si la terre sépare la lune du soleil, la lune sera éclipsée; la même chose arrivera au soleil, si la lune se trouve entre la terre & cet astre.

Je n'entends rien à cette explication des solstices ni au retour fréquent de la lune; il emploie à l'explicatton de l'un de ces phénomenes, le mouvement ou plutôt l'éloignement de la lune & du soleil, & à l'autre le défaut de chaleur.

Si le chaud s'approche des nues qui sont froides, cette rencontre occasionne des tonnerres & des éclairs; la foudre est une condensation du feu.

Diogene l'Apolliniate fut disciple d'Anaximene, & condisciple d'Anaxagore. Celui-ci fut orateur & philosophe; ses principes sont fort analogues à ceux de son maître.

Rien ne se fait de rien; rien ne se corrompt où il n'est pas; l'air est le principe de tout; une intelligence divine le meut & l'anime; il est tou-

jours en action ; il forme des mondes à l'infini, en ſe condenſant ; la terre eſt une ſphere allongée ; elle eſt au centre ; c'eſt le froid environnant qui fait ſa conſiſtance ; c'eſt le froid qui a fait ſa ſolidité premiere ; la ſphere étoit droite, elle s'inclina après la formation des animaux ; les étoiles ſont des exhalaiſons du monde ; l'ame eſt dans le cœur ; le ſon eſt un retentiſſement de l'air contenu dans la tête & frappé ; les animaux naiſſent chauds, mais inanimés ; la brute a quelque portion d'air & de raiſon ; mais cet air eſt embaraſſé d'humeur ; cette raiſon eſt bornée ; ils ſont dans l'état des imbécilles ; ſi le ſang & l'air ſe portent vers les les régions gaſtriques, le ſommeil naît ; la mort, ſi le ſang & l'air s'échappent.

Archélaus de Milet ſuccéda à Anaxagoras ; l'étude de la phyſique ceſſa dans Athenes après celui-ci ; la ſuperſtition la rendit périlleuſe, & la doctrine de Socrate la rendit mépriſable : Archélaus commença à diſputer des loix, de l'honnête & du juſte.

Selon lui, l'air & l'infini ſont les deux principes des choſes ; & la ſéparation du froid & du chaud, la cauſe du mouvement ; le chaud eſt en action, le froid en repos ; le froid liquéfié forme l'eau ; reſſerré par le chaud, il forme la terre ; le chaud s'éleve ; la terre demeure ; les aſtres ſont des terres brûlées ; le ſoleil eſt le plus grand des corps céleſtes : après le ſoleil, c'eſt la lune ; la grandeur des aſtres eſt variable ; le ciel étendu ſur la terre, l'éclaire & la ſeche ; la terre étoit d'abord marécageuſe ; elle eſt ronde à la ſurface & creuſe au centre ; ronde, puiſque le ſoleil ne

ſe leve pas & ne ſe couche pas en un même inſtant pour toutes ſes contrées ; la chaleur & le limon ont produits tous les animaux, ſans en excepter l'homme ; ils ſont également animés ; les tremblemens de terre ont pour cauſe des vents qui ſe portent dans les cavités qui en ſont déja pleines ; la voix n'eſt qu'un air frappé ; il n'y a rien de juſte ni d'injuſte, de décent ni d'indécent en ſoi ; c'eſt la loi qui fait cette diſtinction.

Voilà tout ce que l'antiquité nous a tranſmis de la ſecte Ionique qui s'éteignit, à Socrate, pour ne renaître qu'à Gueillemet de Bérigard, qui naquit à Moulins en 1598.

Bérigard étudia d'abord des lettres grecques & latines, & ne négligea pas les mathématiques ; il avoit fait un long ſéjour à Paris, lorſqu'il fut appellé à Piſe. Il s'attacha à Cathérine de Lorraine, femme du grand duc de Toſcane, en qualité de médecin ; ce qui prouve qu'il avoit apparemment tourné ſon application du côté de l'art de guérir ; Cathérine lui procura la protection des Médicis ; il profeſſa les mathématiques & la botanique : les Vénitiens lui propoſerent une chaire à Padoue qu'il accepta, & qu'il garda juſqu'à ſa mort, qui arriva en 1663 ; ſon ouvrage intitulé, *Curſus Piſani*, n'eſt ni ſans reputation, ni ſans mérite ; il commença à philoſopher dans un temps où le pétipatétiſme ébranlé perdoit un peu de ſon crédit, en dépit des decrets des facultés attachées à leur vieille idole. Quoiqu'il vécut dans un pays où on ne peut être trop circonſpect, & qu'il eût ſous ſes yeux l'exemple de Galilée, jetté dans les priſons pour

avoir démontré le mouvement de la terre & l'immortalité du soleil, il osa avancer qu'on devoit aussi peu d'égards à ce que les théologiens pensoient dans les sciences naturelles, que les théologiens à ce que les philosophes avoient avancé dans les sciences divines. Quels progrès sous cet homme rare la science n'auroit-elle pas fait, s'il eût été abandonné à toute la force de son génie ? Mais il avoit des préjugés populaires à respecter, des protecteurs à ménager, des ennemis à craindre, des envieux à appaiser, des sentences de philosophie accréditées à attaquer sourdement, des fanatiques à tromper, des intolérans à surprendre; en un mot, tous les obstacles qu'il est possible d'imaginer à surmonter. Il en vint à bout; il renversa Aristote, en exposant toute l'impiété de sa doctrine; il le combattit en dévoilant toutes les conséquences dangereuses où ses principes avoient entraîné Campanella, & une infinité d'autres. Il hasarda à cette occasion quelques idées sur une meilleure maniere de philosopher; il ressuscita peu à peu l'Ionisme.

Malgré toutes ses précautions, il n'échappa pas à la calomnie; il fut accusé d'irréligion & même d'athéisme; mais heureusement, il n'étoit plus. Nous avouerons toutefois que les ouvrages en dialogues, où il s'est personnifié sous le nom d'*Aristée*, demandent un lecteur instruit & circonspect.

PHILOSOPHIE DE JORDANUS BRUNUS.

CET homme singulier naquit à Nole, au royaume de Naples; il est antérieur à Cardan, à Gassendi, à Bacon, à Leibnitz, à Descartes, à Hobbes; quel que soit le jugement que l'on portera de sa philosophie & de son esprit, on ne pourra lui refuser la gloire d'avoir osé le premier attaquer l'idole de l'école, s'affranchir du despotisme d'Aristote, & encourager, par son exemple & par ses écrits, les hommes à penser d'après eux-mêmes; heureux s'il eût eu moins d'imagination & plus de raison! Il vécut d'une vie fort agitée & fort diverse; il voyagea en Angleterre, en France & en Allemagne; il reparut en Italie; il y fut arrêté & conduit dans les prisons de l'inquisition, d'où il ne sortit que pour aller mourir sur un bucher. Ce qu'il répondit aux juges qui lui prononcerent sa sentence de mort, marque du courage: *majori forsan cum timore sententiam in me dicitis quam ego accipiam.*

Les écrits de cet auteur sont très-rares, & le mêlange perpétuel de géométrie, de théologie, de physique, de mathémathique & de poésie en rend la lecture pénible. Voici les principaux axiomes de sa philosophie.

Ces astres que nous voyons briller au dessus de nos têtes sont autant de mondes.

Les trois êtres par excellence sont Dieu, la

nature & l'homme. Dieu ordonne, la nature exécute, l'homme conçoit.

Dieu est une monade, la nature une mesure.

Entre tous les biens que l'homme puisse posséder, connoître est un des plus doux.

Dieu, qui a donné la raison à l'homme, & qui n'a rien fait envain, n'a prescrit aucun terme à son usage.

Que celui qui veut savoir commence par douter; qu'il sache que les mots servent également l'ignorant & le sage, le bon & le méchant. La langue de la vérité est simple; celle de la duplicité est équivoque, & celle de la vanité recherchée.

La substance ne change point; elle est immortelle, sans augmentation, sans décroissement, sans corruption. Tout en émane & s'y résout.

Le *minimum* est l'élément de tout, le principe de la quantité.

Ce n'est pas assez que du mouvement, de l'espace, des atomes, il faut encore un moyen d'union.

La monade est l'essence du nombre, & le nombre un accident de la monade.

La matiere est dans un flux perpétuel, & ce qui est un corps aujourd'hui ne l'est pas demain.

Puisque la substance est impérissable, on ne meurt point; on passe, on circule, ainsi que Pythagore l'a conçu.

Le composé n'est point, à parler exactement, la substance.

L'ame est un point autour duquel les atomes s'assemblent dans la naissance, s'accumulent pendant un cartain temps de la vie, & se séparent

jusqu'à la mort, où l'atome central devient libre.

Le passage de l'ame dans un autre corps n'est pas fortuit; elle y est prédisposée par son état précédent. Ce qui n'est pas un n'est rien.

La monade réunit toutes les qualités possibles; il y a pair & impair, fini & infini, étendue, témoin Dieu.

Le mouvement le plus grand possible, le mouvement retardé & le repos ne sont qu'un. Tout se transfere ou tend au transport.

De l'idée de la monade on passe à l'idée du fini; de l'idée du fini à celle de l'infini, & l'on descend par les mêmes degrés.

Toute la durée n'est qu'un instant infini.

La résolution du contenu en ses parties est la source d'une infinité d'erreurs.

La terre n'est pas plus au milieu du tout qu'aucun autre point de l'univers. Si l'espace est infini, le centre est par-tout & nulle part, de même que l'atome est tout & n'est rien.

Le *minimum* est indéfini. Il ne faut pas confondre le *minimum* de la nature & celui de l'art; le *minimum* de la nature & le *minimum* sensible.

Il n'y a ni bonté, ni méchanceté, ni beauté, ni l'aideur, ni peine, ni plaisir absolus.

Il y a bien de la différence entre une qualité quelconque comparée à nous, & la même qualité considérée dans le tout : de-là les notions vraies & fausses du bien & du mal, du nuisible & de l'utile.

Il n'y a rien de vrai ni de faux pour ceux qui ne s'élevent point au delà du sensible.

La mesure du sensible est variable.

Il est impossible que tout soit le même dans

deux individus différens, & dans un même individu dans deux instans. Comptez les causes, mais sur-tout ayez égard à l'influ & à l'influence.

Il n'y a de plein absolu que dans la solidité de l'atome, & de vuide absolu que dans l'intervalle des atomes qui se touchent.

La nature de l'ame est anatomique; c'est l'énergie de notre corps, dans notre durée & dans notre espace.

Pourquoi l'ame ne conserveroit-elle pas quelqu'affinité avec les parties qu'elle a animées? Suivez cette idée, & vous vous reconcilierez avec une infinité d'effets que vous jugez impossibles pendant son union avec le corps & après qu'elle en est séparée.

L'atome ne se corrompt point, ne naît point, ne meurt point.

Il n'y a rien de si petit dans le tout qui ne tende à diminuer ou à s'accroître; rien de bien qui ne tende à empirer ou à se perfectionner; mais c'est relativement à un point de matiere, de l'espace & du temps. Dans le tout il n'y a ni petit, ni grand, ni bien, ni mal.

Le tout est le mieux qu'il est possible; c'est une conséquence de l'harmonie nécessaire, de l'existence & des propriétés.

Si l'on réfléchit attentivement sur ces propositions, on y trouvera le germe de la raison suffisante, du systême des monades, de l'optimisme, de l'harmonie préétablie, en un mot, de toute la philosophie Léibnitienne.

A comparer le philosophe de Nose & celui de Leipsick, l'un me semble un fou qui jette son argent dans la rue, & l'autre un sage qui le suit

& qui le ramasse. Il ne faut pas oublier que Jordan-Brun a séjourné & professé la philosophie en Allemagne.

Si l'on rassemble ce qu'il a répandu dans ses ouvrages sur la nature de Dieu, il restera peu de chose à Spinosa qui lui appartienne en propre.

Selon Jordan-Brun, l'essence divine est infinie la volonté de Dieu, c'est la nécessité même. La nécessité & la liberté ne sont qu'un. Suivre en agissant la nécessité de la nature, non-seulement c'est être libre, mais ce seroit cesser de l'être que d'agir autrement. Il est mieux d'être que de ne pas être, d'agir que de ne pas faire : le monde est donc éternel ; il est un ; il n'y a qu'une substance ; il n'y a qu'un agent ; la nature, c'est Dieu.

Notre philosophe croyoit la quadrature du cercle impossible, & la transmutation des métaux possible.

Il avoit imaginé que les cometes étoient des corps qui se mouvoient dans l'espace, comme la terre & les autres planetes.

A dire ce que je pense de cet homme, il y auroit peu de philosophes qu'on peut lui comparer, si l'impétuosité de son imagination lui avoit permis d'ordonner ses idées, & de les ranger dans un ordre systématique ; mais il étoit né poëte.

Voici les titres de ses ouvrages. 1. *La cene de la cineri.* 2. *De umbris idearum.* 3. *Ars memoriæ.* 4. *Il candelago, comedia.* 5. *Cantus circæus ad memoriæ praxin ordinatus.* 6. *De la causa, principio, ed uno.* 7. *De l'infinito, universo e mondi.* 8. *Spechio de la bestia triomfante.* 9. *Cabala del cavallo pegaseo con l'aggiunte dell'asino eillenico.* 10. *De gli heroïci furori.* 11. *De progressu & lampade venataria logi-*

corum. 12. *Acratismus, sive rationes articulorum physicorum adversus Aristotelicos.* 13. *Oratio valedictoria ad professores & auditores in academiâ Witebergensi.* 14. *De specierum scrutinio & lampade combinatoriâ* Raimondi Lulli. 15. *Oratio consolatoria habita in academiâ Juliâ in fine exequiarum* principis Julii, ducis Brunsvicensium. 16. *De triplici minimo & mensurâ.* 17. *De monade, numero & figurâ, consequtus quinque de minimo, magno & mensurâ, item de innumerabilibus, immenso & infigurabili, seu de universo & mundis.* 18. *De imaginum, signorum & idearum compositione.* 19. *Summa terminorum metaphysicorum ad capessendum logicæ & metaphysicæ studium.* 20. *Artificium perorandi.*

Il cite lui-même quelques autres ouvrages qu'on n'a point, comme le *sigillum sigillorum*, & les livres, *de imaginibus, de principiis rerum, de sphæra, de physicâ, magiâ, &c.* . . .

Les juges firent tout ce qu'il étoit possible pour le sauver. On n'exigeoit de lui qu'une rétractation ; mais on ne parvint jamais à vaincre l'opiniâtreté de cette ame aigrie par le malheur & la persécution, & il fallut enfin le livrer à son mauvais sort. Je suis indigné de la maniere indécente dont Scioppius s'est exprimé sur un événement qui ne devoit exciter que la terreur ou la pitié. *Sicque ustulatus miserè periit*, dit cet auteur, *renuntiatum, credo, in reliquis illis quos finxit mundis, quonam pacto homines blasphemi & impii à romanis tractari solent.* Ce Scioppius avoit sans doute l'ame atroce ; & il étoit bien loin de deviner que cette idée des mondes, qu'il tourne en ridicule, illustreroit un jour deux grands hommes.

PHILOSOPHIE DES JUIFS.

NOUS ne connoiſſons point de nation plus ancienne que la *Juive*. Outre ſon antiquité, elle a ſur les autres une ſeconde prérogative qui n'eſt pas moins importante ; c'eſt de n'avoir point paſſé par le politéïſme, & la ſuite des ſuperſtitions naturelles & générales pour arriver à l'unité de Dieu. La révélation & la prophétie ont été les deux premieres ſources de la connoiſſance de ſes ſages. Dieu ſe plut a s'entretenir avec Noé, Abraham, Iſaac, Jacob, Joſeph, Moyſe & ſes ſucceſſeurs. La longue vie qui fut accordée à la plupart d'entr'eux, ajouta beaucoup à leur expérience. Le loiſir de l'état de prêtre qu'ils avoient embraſſés, étoit très-favorable a la méditation & à l'obſervation de la nature. Chefs de familles nombreuſes, ils étoient très-verſés dans tout ce qui tient à l'économie ruſtique & domeſtique, & au gouvernement paternel. A l'extinction du patriarchal, on voit paroître parmi eux un Moyſe, un David, un Salomon, un Daniel, hommes d'une intelligence peu commune, & à qui l'on ne refuſera par le titre de grand légiſlateur. Qu'ont ſû les philoſophes de la Grece, les Hiérophantes de l'Égypte & les Gymnoſophiſtes de l'inde qui les éleve au deſſus des prophetes?

Noé conſtruit l'arche, ſépare les animaux purs des animaux impurs, ſe pourvoit des ſubſtances propre à la nourriture d'une infinité d'eſpeces différentes, plante la vigne, en exprime le vin, & prédit à ſes enfans leur deſtinée.

Sans ajouter foi aux rêveries que les Païens & les Juifs ont débités ſur le compte de Sem & de Cham, ce que l'hiſtoire en dit ſuffit pour nous les rendre reſpectables; mais quels hommes nous offre-t-elle qui ſoient comparables en autorité, en dignité, en jugement, en piété, en innocence, à Abraham, à Iſaac, & à Jacob. Joſeph ſe fit admirer par ſa ſageſſe chez le peuple le plus inſtruit de la terre, & le gouverna pendant quarante ans.

Mais nous voilà parvenus au temps de Moyſe: quel hiſtorien! quel légiſlateur! quel philoſophe! quel poëte! quel homme!

La ſageſſe de Salomon a paſſé en proverbe. Il écrivit une multitude incroyable de paraboles; il connut depuis le cedre qui croît ſur le Liban juſqu'à l'Hyſſope; il connut les oiſeaux, & les poiſſons, & les quadrupedes, & les reptiles; & l'on accouroit de toutes les contrées pour le voir, l'entendre & l'admirer.

Abraham, Moyſe, Salomon, Job, Daniel, & tous les ſages qui ſe ſont montrés chez la nation *Juive* avant la captivité de Babylone, nous fourniroient une ample matiere, ſi leur hiſtoire n'appartenoit plutôt à la révélation qu'à la philoſophie.

Paſſons maintenant à l'hiſtoire des Juifs, au ſortir de la captivité de Babylone, à ces temps où ils ont quitté le nom d'Iſraélites & d'Hébreux pour prendre celui de Juifs.

De la Philoſophie des Juifs, depuis leur retour de la captivité de Babylone, juſqu'à la ruine de Jeruſalem.

Perſonne n'ignore que les Juifs n'ont jamais paſ-

sé pour un peuple savant. Ils est certain qu'ils n'avoient aucune teinture des sciences exactes, & qu'ils trompoient grossiérement sur tous les articles qui en dépendent. Pour ce qui regarde la physique & le détail immense qui lui appartient, il n'est pas moins constant qu'il n'en avoient aucune connoissance non plus que des diverses parties de l'histoire naturelle. Il faut donc ici au mot *philosophie* une signification plus étendue que celle qu'il a ordinairement. En effet, il manqueroit quelque chose a l'histoire de cette science, si elle étoit privée du détail des opinions & de la doctrine de ce peuple, détail qui jette un grand jour sur la philosophie des peuples avec lesquels ils ont été liés.

Pour traiter cette matiere avec toute la clarté possible, il faut distinguer exactement les lieux où les Juifs ont fixé leur demeure, & les temps où se sont faites les transmigrations : car deux choses ont entraîné un grand changement dans leurs opinions. Il y a sur-tout deux époques remarquables, la premiere est le schisme des Samaritains qui commença long-temps avant Esdras, & qui éclata avec fureur après sa mort; la seconde remonte jusqu'au temps, où Alexandre transporta en Egypte une nombreuse colonie de Juifs qui y jouirent d'une grande considération. Nous ne parlerons ici de ces deux époques, qu'autant qu'il sera nécessaire pour expliquer les nouveaux dogmes qu'elles introduisirent chez les Hébreux.

Histoire des Samaritains

L'écriture sainte nous apprend (ij *Reg* 15)

qu'environ deux cens ans avant qu'Esdras vît le jour, Salmanasar, roi des Assiriens, ayant emmené en captivité les dix tributs d'Israël, avoit fait passer dans les pays de Samarie de nouveaux habitans, tirés partie de ces campagnes voisines de Babylone, partie d'Avach, d'Emach, de Sephravaïm & de Cutha; ce qui leur fit donner le nom de *Cuthéens* si odieux aux Juifs. Ces différens peuples emporterent avec eux leur anciennes divinités, & établirent chacun leur superstition particuliere dans les villes de Samarie qui leur échurent en partage. Ici on adoroit Sochotbenoth, c'étoit le Dieu des habitans de la campagne de Babylone; là on rendoit les honneurs divins à Nergel; c'étoit celui des Cuthéens. La colonie d'Emach honoroit Asirace; les Hévéens, Nabahaz & Tartaé. Pour les Dieux des habitans de Sepharvaïm, nommés *Advamelech* & *Anamelech*, ils ressembloient assez au Dieu Moloch, adoré par les anciens Chananéens; ils en avoient du moins la cruauté, & ils exigeoient aussi des enfans pour victimes. On voyoit aussi des peres insensés les jetter au milieu des flammes en l'honneur de leur idole. Le vrai Dieu étoit le seul qu'on ne connut point dans un pays consacré par tant des marques éclatantes de son pouvoir: il déchaîna les lions du pays contre les idolâtres qui les profanoient. Ce fléau si violent & si subtil portoit tant des marques d'un châtiment du ciel, que l'infidélité même fût obligée d'en convenir. On en fit avertir le roi d'Assirie; on lui représenta que les nations qu'il avoit transférées en Israël n'avoient aucune connoissance du Dieu de Samarie & de la maniere dont il vouloit être ho-

noré. Que ce Dieu irrité les perfécutoient fans ménagement; qu'il reffembloit les lions dans toutes les forêts, qu'il les envoyoit dans les campagnes & jufques dans les villes; & que s'ils n'apprenoient à appaifer ce Dieu vengeur qui les pourfuivoit, ils feroient obligés de déferter, ou qu'ils périroient tous. Salmanafar, touché de ces remontrances, fit chercher parmi les captifs un des anciens prêtres de Samarie, & il le renvoya en Ifraël parmi les nouveaux habitans, pour leur apprendre à honorer le Dieu du pays. Ses leçons furent écoutées par les idolâtres; mais ils ne renoncerent pas pour cela à leurs Dieux; au contraire, chaque colonie fe mit à forger fa divinité. Toutes les villes eurent leurs idoles; les temples & les hauts lieux bâtis par les Ifraélites recouvrerent leur ancienne & facrilege célébrité. On y plaça des prêtres tirés de la plus vile populace, qui furent chargés des cérémonies & du foin des facrifices. Au milieu de ce bizare appareil de fuperftition & d'idolâtrie, on donna auffi fa place au véritable Dieu. On connut par les inftructions du lévite d'Ifraël, que ce Dieu fouverain méritoit un culte fupérieur à celui qu'on rendoit aux autres divinités; mais foit la faute du maître, foit celle des difciples, on n'alla pas jufqu'à comprendre que le Dieu du ciel & de la terre ne pouvoit fouffrir ce monftrueux affemblage; & que pour l'adorer véritablement, il falloit l'adorer feul. Ces impiétés rendirent les Samaritains extrêmement odieux aux Juifs; mais la haine des derniers augmenta, lorfqu'au retour de la captivité, ils s'apperçurent qu'ils n'avoient point de plus cruels ennemis que ces faux freres.

Jaloux

jaloux de voir rebâtir le temple qui leur reprochoit leur ancienne séparation, ils mirent tout en œuvre pour l'empêcher. Ils se cacherent à l'ombre de la religion, & assurant les Juifs qu'ils invoquoient le même Dieu qu'eux, ils leurs offrirent leurs services pour l'accomplissement d'un ouvrage qu'ils vouloient ruiner. Les Juifs ajoutent à l'histoire sainte, qu'Esdras & Jérémie assemblerent trois cens prêtres, qu'ils les excommunierent de la grande excommunication : ils maudirent *celui qui mangeroit du pain avec eux*, comme s'il avoit mangé de la chair de pourceau. Cependant les Samaritains ne cessoient de cabaler à la cour de Darius, pour empêcher les Juifs de rebâtir le temple; & les gouverneurs de Syrie & de Phénicie ne cessoient de les seconder dans ce dessein. Le sénat & le peuple de Jerusalem les voyant si animés contr'eux, députerent vers Darius, Zorobabel & quatre autres des plus distingués, pour se plaindre des Samaritains. Le roi ayant entendu ces députés, leur fit donner des lettres par lesquels il ordonnoit aux principaux officiers de Samarie de seconder les Juifs dans leur pieux dessein, & de prendre pour cet effet sur son trésor, provenant des tributs de Samarie, tout ce dont les sacrificateurs de Jerusalem auroient besoin pour leurs sacrifices (Jouphe, *Antiq. Jud. Lib.* XI. *Cap.* IV.)

La division se forma encore d'une maniere plus éclatante sous l'empire d'Alexandre le Grand. L'auteur de la chronique des Samaritains (*Voyez* Banage. *Hist. des Juifs* liv. III, chap. iij.) rapporte que ce prince passa par Samarie, où il fut reçu par le grand-prêtre Ezéchias qui lui pro-

mit la victoire sur les Perses : Alexandre lui fit des présens, & les Samaritains profiterent de ce commencement de faveur pour obtenir de grands privileges. Ce fait est contredit par Joseph qui l'attribue aux Juifs, de sorte qu'il est fort difficile de décider lequel des deux partis a raison ; & il n'est pas surprenant que les savans soient partagés sur ce sujet. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Samaritains jouirent de la faveur du roi, & qu'ils réformerent leur doctrine pour se délivrer du reproche d'hérésie que leur faisoient les Juifs. Cependant la haine de ces derniers, loin de diminuer, se tourna en rage : Hircan assiégea Samarie, & la rasa de fond en comble, aussi bien que son temple. Elle sortit de ses ruines par les soins d'Aulus Gabinius, gouverneur de la province ; Hérode l'embellit par des ouvrages publics, & elle fut nommée *Sébaste*, en l'honneur d'Auguste.

Doctrine des Samaritains.

Il y a beaucoup d'apparence que les auteurs qui ont écrit sur la religion des Samaritains, ont épousé un peu trop la haine violente que les Juifs avoient pour ce peuple : ce que les anciens rapportent du culte qu'ils rendoient à la divinité, prouve évidemment que leur doctrine a été peinte sous des couleurs trop noires : sur-tout on ne peut gueres justifier saint Epiphane, qui s'est trompé souvent sur ce chapitre. Il reproche (*lib.* XI, *cap.* 8.) aux Samaritains d'adorer les Séraphins que Rachel avoit emportés à Laban, & que Jacob enterra. Il soutient aussi qu'ils regardoient vers le Garizim en priant, comme Daniel à Babylone regardoit vers le temple de Jerusalem. Mais

soit que saint Epiphane ait emprunté cette histoire des Thalmudistes ou de quelques autres auteurs Juifs, elle est d'autant plus fausse dans son ouvrage, qu'il s'imaginoit que le Garizim étoit éloigné de Samarie, & qu'on étoit obligé de tourner ses regards vers cette montagne, parce que la distance étoit trop grande pour y aller faire ses dévotions. On soutient encore que les Samaritains avoient l'image d'un pigeon, qu'ils adoroient comme un symbole de Dieu, & qu'ils avoient emprunté ce culte des Assiriens, qui mettoient dans leurs étendards une colombe, en mémoire des Sémiramis, qui avoit été nourrie par cet oiseau, & changée en colombe, & à qui ils rendoient des honneurs divins. Les Cuthéens, qui étoient de ce pays, purent retenir le culte de leur pays, & en conserver la mémoire pendant quelque temps; car on ne déracine pas si facilement l'amour des objets sensibles dans la religion, & le peuple se les laisse rarement arracher.

Mais les Juifs sont outrés sur cette matiere, comme sur-tout ce qui regarde les Samaritains. Ils soutiennent qu'ils avoient élevé une statue avec la figure d'une colombe qu'ils adoroient, mais ils n'en donnent point d'autres preuves que leur persuasion. J'en suis très-persuadé, dit un Rabbin; mais cette persuasion ne suffit pas sans raison. D'ailleurs, il faut remarquer, 1° qu'aucun des anciens écrivains, ni profanes, ni sacrés, ni païens, ni ecclésiastiques, n'ont parlé de ce culte que les Samaritains rendoient à un oiseau : ce silence général est une preuve de la calomnie des Juifs. 2°. Il faut remarquer encore que les Juifs n'ont osé l'insérer dans le Thalmud; cette fable n'est

point dans le texte, mais dans la glose. Il faut donc reconnoître que c'est un auteur beaucoup plus moderne qui a imaginé ce conte ; le Thalmud ne fut composé que plusieurs siecles après la ruine de Jerusalem & de Samarie. 3°. On cite le Rabbin Meir, & on lui attribue cette découverte de l'idolâtrie des Samaritains ; mais le culte public rendu sur le Garizim par un peuple entier, n'est pas une de ces choses qu'on puisse cacher long-temps, ni découvrir par subtilité ou par hasard. D'ailleurs, le Rabbin Meir est un nom qu'on produit : il n'est resté de lui, ni témoignage, ni écrit sur lequel on puisse appuyer cette conjecture.

Saint Epiphane les accuse encore de nier la résurrection des corps ; & c'est pour leur prouver cette vérité importante, qu'il leur allégue l'exemple de Sara, laquelle conçut dans un âge avancé, & celui de la verge d'Aaron qui reverdit ; mais il y a une si grande distance d'une verge qui fleurit, & d'une vieille qui a des enfans, à la réunion de nos cendres dispersées, & au rétablissement du corps humain pourri depuis plusieurs siecles, qu'on ne conçoit pas comment il pouvoit lier ces idées, & en tirer une conséquence. Quoi qu'il en soit, l'accusation est fausse, car les Samaritains croyoient la résurrection. En effet, on trouve dans leur chronique deux choses qui le prouvent évidemment ; car ils parlent d'un jour de récompense & de peine, ce qui, dans le style des Arabes, marque le jour de la résurrection générale, & du déluge de feu. D'ailleurs, ils ont inséré dans leur chronique l'éloge de Moyse, que Josué composa après la mort de ce législateur ; & entre les louanges qu'il lui don-

ne, il s'écrie qu'il est le *seul qui ait ressuscité les morts.* On ne sait comment l'auteur pouvoit attribuer à Moyse la résurrection malheureuse de quelques morts, puisque l'écriture ne le dit pas, & que les Juifs même sont en peine de prouver qu'il étoit le plus grand des prophetes, parce qu'il n'a pas arrêté le soleil, comme Josué, ni ressuscité les morts comme Elisée. Mais ce qui acheve de constater que les Samaritains croyoient la résurrection, c'est que Menandre, qui avoit été Samaritain, fondoit toute sa philosophie sur ce dogme. On sait d'ailleurs, & saint Epiphane ne l'a point nié, que les Dosithéens, qui formoient une secte de Samaritains, en faisoient hautement profession. Il est vraisemblable que ce qui a donné occasion à cette erreur, c'est que les Saducéens, qui nioient véritablement la résurrection, furent appellés par les Pharisiens *Cuthim*, c'est-à-dire, hérétiques, ce qui les fit confondre avec les Samaritains.

Enfin, Léontius. (*De sectis cap.* 8.) leur reproche de ne point reconnoître l'existence des anges. Il sembleroit qu'il a confondu les Samaritains avec les Saducéens; & on pourroit l'en convaincre par l'autorité de saint Ephiphane, qui distinguoit les Samaritains & les Saducéens par ce caractere, que les derniers ne croyoient ni les anges, ni les esprits; mais on sait que ce saint a souvent confondu les sentimens des anciennes sectes. Le savant Reland, (*Dissert. Misc. part.* II, *pag.* 25.) pensoit que les Samaritains entendoient par un ange, une vertu, un instrument dont la divinité se sert pour agir, ou quelqu'organe sensible qu'il emploie pour l'exécu-

tion de ses ordres : ou bien ils croyoient que les anges sont des vertus naturellement unies à la divinité, & qu'il fait sortir quand il lui plaît : cela paroît par le penthateuque Samaritain, dans lequel on substitue souvent Dieu aux anges, & les anges à Dieu.

On ne doit point oublier Simon le magicien dans l'histoire des Samaritains, puisqu'il étoit Samaritain lui-même, & qu'il dogmatisa chez eux pendant quelque temps : voici ce que nous avons trouvé de plus vraisemblable à son sujet

Simon étoit natif de Gitthon dans la province de Samarie : il y a apparence qu'il suivit la coutume des asiatiques qui voyageoient souvent en Égypte pour y apprendre la philosophie. Ce fut là sans doute qu'il s'instruisit dans la magie qu'on enseignoit dans les écoles. Depuis étant revenu dans sa patrie, il se donna pour un grand personnage, abusa long-temps le peuple de ses prestiges, & tâcha de leur faire croire qu'il étoit le libérateur du genre humain. S. Luc. *Act. VIII, IX*, rapporta que les Samaritains se laisserent effectivement enchanter per ses artifices, & qu'ils le nommerent la *grande vertu de Dieu* ; mais on suppose, sans fondement, qu'ils regardoient Simon le magicien comme le Messie. Saint Epiphane assure (*Ephiph. hæref. pag.* 54.) que cet imposteur prêchoit aux Samaritains qu'il étoit le pere, & aux Juifs qu'il étoit le fils. Il en fait par-là un extravagant qui n'auroit trompé personne par la contradiction qui ne pouvoit être ignorée dans une si petite distance de lieux. En effet, Simon adoré des Samaritains, ne pouvoit être le docteur des Juifs ; enfin, prêcher aux

Juifs qu'il étoit le fils, c'étoit les soulever contre lui, comme ils s'étoient soulevés contre Jesus-Christ, lorsqu'il avoit pris le titre de fils de Dieu. Il n'est pas même vraisemblable qu'il se regardât comme Messie, 1°. parce que l'historien sacré ne l'accusa que de magie, & c'étoit par-là qu'il avoit séduit les Samaritains : 2°. parce que les Samaritains l'appelloient seulement *la vertu de Dieu, la grande.* Simon abusa dans la suite de ce titre qui lui avoit été donné, & il y attacha des idées qu'on n'avoit pas eues au commencement ; mais il ne prenoit pas lui-même ce nom, c'étoient les Samaritains, étonnés de ses prodiges, qui l'appelloient *la vertu de Dieu.* Cela convenoit aux miracles apparents qu'il avoit faits ; mais on ne pouvoit pas en conclure qu'il se regardât comme le Messie. D'ailleurs, il ne se mettoit pas à la tête des armées, & ne soulevoit pas les peuples ; il ne pouvoit donc pas convaincre les Juifs mieux que Jesus-Christ, qui avoit fait des miracles plus réels & plus grands sous leurs yeux. Enfin, ce seroit le dernier de tous les prodiges, que Simon se fut converti, s'il s'étoit fait le Messie ; son imposture avoit paru trop grossiere pour en soutenir la honte ; saint Luc ne lui impute rien de semblable : il fit ce qui étoit assez naturel : convaincu de la fausseté de son art, dont les plus habiles magiciens se défient toujours, & reconnoissant la vérité des miracles de saint Philippe, il donna les mains à cette vérité, & se fit Chrétien dans l'espérance de se rendre plus redoutable, & d'être admiré par des prodiges réels & plus éclatans que ceux qu'il avoit faits.

Ce fut-là tellement le but de sa conversion, qu'il offrit aussi-tôt de l'argent pour acheter le don des miracles.

Simon le magicien alla aussi à Rome, & y séduisit comme ailleurs par diverses prestiges. L'empereur Néron étoit si passionné pour la magie, qu'il ne l'étoit pas plus pour la musique. Il prétendoit, par cet art, commander aux Dieux mêmes; il n'épargna, pour l'apprendre, ni la dépense, ni l'application, & toutefois il ne trouva jamais de vérité dans les promesses des magiciens; ensorte que son exemple est une preuve illustre de la fausseté de cet art. D'ailleurs, personne n'osoit lui rien contester, ni dire que ce qu'il ordonnoit fût impossible. Jusques-là, qu'il commanda de voler à un homme qui le promit, & fut long-temps nourri dans le palais sous cette espérance. Il fit même représenter dans le théatre un Icare volant; mais au premier effort Icare tomba près de sa loge, & l'ensanglanta lui-même. Simon, dit-on, promit aussi de voler, & de monter au ciel. Il s'éleva en effet, mais saint Pierre & saint Paul se mirent à genoux, & prierent ensemble. Simon tomba & demeura étendu, les jambes brisées; on l'emporta en un autre lieu, où ne pouvant souffrir ses douleurs & sa honte, il se précipita d'un comble très-élevé.

Plusieurs savans regardent cette histoire comme une fable, parce que, selon eux, les auteurs qu'on cite pour le prouver, ne méritent point de créance, & qu'on ne trouve aucun vestige de cette fin tragique dans les auteurs antérieurs au troisieme siecle, qui n'auroient pas manqué

d'en parler, si une aventure si étonnante étoit réellement arrivée.

Dosithée étoit Juif de naissance; mais il se jetta dans le parti des Samaritains, parce qu'il ne put être le premier dans les Deutérotes, (*apud Nicetam*, *lib.* I, *cap* XXXV.) Ce terme de Nicetas est obscur; il faut même le corriger, & remettre dans le texte celui de *Deutérotes*. Eusebe (*præp. lib.* XI, *cap* III, *lib.* XII, *cap.* I.) a parlé de ces Deutérotes des Juifs qui se servoient d'énigmes pour expliquer la loi. C'étoit alors l'étude des beaux esprits, & le moyen de parvenir aux charges & aux honneurs. Peu de gens s'y appliquoient, parce qu'on la trouvoit difficile. Dosithée s'étoit voulu distinguer en expliquant allégoriquement la loi, & il prétendoit le premier rang entre ces interpretes.

On prétend (*épiph. pag.* 30.) que Dosithée fonda une secte chez les Samaritains, & que cette secte observa, 1°. la circoncision & le sabbat, comme les Juifs: 2°. ils croyoient la résurrection des morts; mais cet article est contesté, car ceux qui font Dosithée le pere des Saducéens, l'accusent d'avoir combattu une vérité si consolante. 3°. Il étoit grand jeûneur; & afin de rendre son jeûne plus mortifiant, il condamnoit l'usage de tout ce qui est animé. Enfin, s'étant renfermé dans une caverne, il y mourut par une privation entiere d'alimens, & ses disciples trouverent quelque temps après son cadavre rongé des vers & plein de mouches. 4°. Les Dosithéens faisoient grand cas de la virginité que la plupart gardoient; & les autres, dit saint Epiphane, s'abstenoient de leurs femmes après

la mort. On ne ſait ce que cela veut dire, ſi ce n'eſt qu'ils ne défendiſſent les ſecondes nôces qui ont paru illicites & honteuſes à beaucoup de Chrétiens; mais un critique a trouvé, par le moyen d'une lettre, un ſens plus net & plus facile à la loi des Doſithéens, qui s'abſtenoient de leurs femmes, lorſqu'elles étoient groſſes; ou lorſqu'elles avoient enfanté. Nicetas fortifie cette conjecture; car il dit que les Doſithéens ſe ſéparoient de leurs femmes lorſqu'elles avoient eu un enfant; cependant la premiere opinion paroît plus raiſonnable, parce que les Doſithéens rejettoient les femmes comme inutiles, lorſqu'ils avoient ſatisfait à la premiere vue du mariage, qui eſt la génération des enfans. 5°. Cette ſecte entêtée de ſes auſtérités rigoureuſes, regardoit le reſte du genre humain avec mépris, elle ne vouloit ni approcher, ni toucher perſonne. On compte entre les obſervations dont ils ſe chargeoient, celle de demeurer vingt-quatre heures dans la même poſture où ils étoient, lorſque le ſabbat commençoit.

A peu près dans le même temps vivoit Menandre, le principal diſciple de Simon le magicien: il étoit Samaritain comme lui, d'un bourg nommé *Capparetia*; il étoit auſſi magicien; enſorte qu'il ſéduiſit pluſieurs perſonnes à Antioche par ſes preſtiges. Il diſoit, comme Simon, que la vertu inconnue l'avoit envoyé pour le ſalut des hommes, & que perſonne ne pouvoit être ſauvé, s'il n'étoit baptiſé en ſon nom; mais que ſon baptême étoit la vraie réſurrection, enſorte que ſes diſciples ſeroient immortels, même en ce monde: toutefois il y avoit peu de gens qui reçuſſent ſon baptême.

Colonie des Juifs en Egypte.

La haine ancienne que les Juifs avoient eue contre les Egyptiens, s'étoit amortie par la nécessité, & on a vu souvent ces deux peuples unis se prêter leurs forces pour résister au roi d'Assyrie qui vouloit les opprimer. Aristée conte même qu'avant que cette nécessité les eût réunis, un grand nombre de Juifs avoit déja passé en Egypte, pour aider Psammétichus à dompter les Ethiopiens qui lui faisoient la guerre; mais cette premiere transmigration est fort suspecte. 1°. Parce qu'on ne voit pas quelle relation les Juifs pouvoient avoir avec les Egyptiens, pour y envoyer des troupes auxiliaires. 2°. Ce furent quelques soldats d'Ionie & de Carie qui, conformément à l'oracle, que parurent sur les bords de l'Egypte, comme des hommes d'airain, parce qu'ils avoient des cuirasses, & qui prêterent leur secours à Psammétichus pour vaincre les autres rois d'Egypte, & ce furent là, dit Herodote (*lib.* I, *pag.* 152.) les premiers qui commencerent à introduire une langue étrangere en Egypte; car les peres leur envoyoient leurs enfans pour apprendre à parler grecs. Diodore (*lib.* I, *pag.* 48.) joint quelques soldats Arabes aux Grecs; mais Aristée est le seul qui parle des Juifs.

Après la premiere ruine de Jerusalem, & le meurtre de Gedalia qu'on avoit laissé en Judée pour la gouverner, Jochanan alla chercher en Egypte un asyle contre la cruauté d'Ismaël; il enleva jusqu'au prophete Jérémie qui réclamoit contre cette violence, & qui avoit prédit les malheurs qui suivroient les réfugiés en

Egypte. Nabuchodonosor profitant de la division qui s'étoit formée entre Apriès & Amasis, lequel s'étoit mis à la tête des rebelles, au lieu de les combattre, entra en Egypte, & la conquit par la défaite d'Apriès. Il suivit la coutume de ces temps-là, d'enlever les habitans des pays conquis, afin d'empêcher qu'ils ne remuassent. Les Juifs, réfugiés en Egypte, eurent le même sort que les habitans naturels. Nabuchodonosor leur fit changer une seconde fois de domicile; cependant il en demeura quelques-uns dans ce pays-là, dont les familles se multiplierent considérablement.

Alexandre le Grand voulant remplir Alexandrie, y fit une seconde peuplade de Juifs auxquels il accorda les mêmes privileges qu'aux Macédoniens. Ptolomée Lagus, l'un de ses généraux, s'étant emparé de l'Egypte après sa mort, augmenta cette colonie par le droit de la guerre; car voulant joindre la Syrie & la Judée à son nouveau royaume, il entra dans la Judée, s'empara de Jerusalem pendant le repos du sabbat, & enleva de tout le pays cent mille Juifs qu'il transporta en Egypte; depuis ce temps-là, ce prince remarquant dans les Juifs beaucoup de fidélité & de bravoure, leur témoigna sa confiance, en leur donnant la garde de ses places; il y en avoit d'autres établis à Alexandrie qui y faisoient fortune, & qui se louant de la douceur du gouvernement, purent y attirer leurs freres déja ébranlés par la douceur & la promesse que Ptolomée leur avoit faites dans son second voyage.

Philadelphe fit plus que son pere, car il rendit la liberté à ceux que son pere avoit fait es-

claves. Plusieurs reprirent la route de la Judée qu'ils aimoient comme leur patrie; mais il y en eut beaucoup qui demeurerent dans un lieu où ils avoient eu le temps de prendre racine; & Scaliger a raison de dire que ce furent ces gens-là qui composerent en partie les synagogues nombreuses des Juifs Hellénistes; enfin, ce qui prouve que les Juifs jouissoient alors d'une grande liberté, c'est qu'ils composerent cette fameuse version de septante, & peut-être la premiere version grecque qui se soit faite des livres de Moyse

On dispute fort sur la maniere dont cette version fut faite; & les Juifs ni les Chrétiens ne peuvent s'accorder sur cet événement. Nous n'entreprendrons point ici de les concilier; nous nous contenterons de dire que l'autorité des peres qui ont soutenu le recit d'Aristée, ne doit plus ébranler personne, après les preuves démonstratives qu'on a produites contre lui.

Voilà l'origine des Juifs en Egypte; il ne faut point douter que ce peuple n'ait commencé dans ce temps-là à connoître la doctrine des Egyptiens, & qu'il n'ait pris d'eux la méthode d'expliquer l'écriture par des allégories. Eusebe (*cap.* X.) soutient que du temps d'Aristobule, qui vivoit en Egypte sous le regne de Ptolomée Philometor, il y eut dans ce pays-là deux factions entre les Juifs, dont l'une se tenoit attachée scrupuleusement au sens littéral de la loi, & l'autre perçant au travers de l'écorce, pénétroit dans une philosophie plus sublime.

Philon, qui vivoit en Egypte au temps de J. C. donna tête baissée dans les allégories & dans le

ſens myſtique ; il trouvoit tout ce qu'il vouloit dans l'écriture par cette méthode.

C'étoit encore en Egypte que les Eſſéniens parurent avec plus de réputation & d'éclat ; & les ſectaires enſeignoient que les mots étoient autant d'images des choſes cachées ; ils changeoient les volumes ſacrés & les préceptes de ſageſſe en allégories. Enfin, la conformité étonnante qui ſe trouve entre la cabale des Egyptiens & celle des Juifs, ne nous permet pas de douter que les Juifs n'aient puiſé cette ſcience en Egypte, à moins qu'on ne veuille ſoutenir que les Egyptiens l'ont appriſe des Juifs. Ce dernier ſentiment a été très-bien réfuté par de ſavans auteurs. Nous nous contenterons de dire ici que les Egyptiens, jaloux de leur antiquité, de leur ſavoir, & de la beauté de leur eſprit, regardoient avec mépris les autres nations, & les Juifs comme des eſclaves qui avoient plié long-temps ſous le joug, avant que de le ſecouer. On prend ſouvent les Dieux de ſes maîtres ; mais on ne les mandie preſque jamais chez les eſclaves. On remarque, comme une choſe ſinguliere à cette nation, que Sérapis fut porté d'un pays étranger en Egypte ; c'eſt la ſeule divinité qu'ils aient adoptée des étrangers ; & même le fait eſt conteſté, parce que le culte des Sérapis paroît beaucoup plus ancien en Egypte que le temps de Ptolomée Lagus, ſous lequel cette tranſlation ſe fit de Sinope à Alexandrie. Le culte d'Iſis avoit paſſé juſqu'à Rome ; mais les Dieux des Romains ne paſſoient point en Egypte, quoiqu'ils en fuſſent les conquérans & les maîtres. D'ailleurs, les Chrétiens ont demeuré plus long-temps en

Egypte que les Juifs ; ils avoient là des évêques & des maîtres très-savans. Non-seulement la religion y florissoit, mais elle fut souvent appuyée par l'autorité souveraine. Cependant les Egyptiens, témoins de nos rits & de nos cérémonies, demeurerent religieusement attachés à celles qu'ils avoient reçues de leurs ancêtres. Ils ne grossissoient point leur religion de nos observances ; & ne les faisoient point entrer dans leur culte. Comment peut-on s'imaginer qu'Abraham, Joseph, Moyse aient eu l'art d'obliger les Egyptiens à abolir d'anciennes superstitions, pour recevoir la religion de leur main, pendant que l'église chrétienne, qui avoit tant de lignes de communication avec les Egyptiens idolâtres, & qui étoit dans un si grand voisinage, n'a pu rien lui prêter par le ministere d'un prodigieux nombre d'évêques & de savans, & pendant la durée d'un grand nombre de siecles ? Socrate rapporte l'attachement que les Egyptiens de son temps avoient pour leurs temples, leurs cérémonies & leurs mysteres ; on ne voit dans leur religion aucune trace de christianisme. Comment donc y pourroit-on remarquer des caracteres évidens de judaïsme ?

Origine des différentes sectes chez les Juifs.

Lorsque le don de prophétie eut cessé chez les Juifs, l'inquiétude générale de la nation n'étant plus réprimée par l'autorité de quelques hommes inspirés, ils ne purent se contenter du style simple & clair de l'écriture ; ils y ajouterent des allégories qui, dans la suite, produisirent de nouveaux

dogmes, & par conséquent des sectes différentes. Comme c'est du sein de ces sectes que sont sortis les différens ordres d'écrivains, & les opinions dont nous devons donner l'idée, il est important d'en pénétrer le fond, & de voir, s'il est possible, quel a été leur sort depuis leur origine. Nous avertissons seulement que nous ne parlerons ici que des sectes principales.

Sectes des Saducéens.

Lightfoot (*Hor. héb. ad Mat. III. 7, opp. tom. II.*) a donné aux Saducéens une fausse origine, en soutenant que leur opinion commençoit à se répandre du temps d'Esdras. Il assure qu'il y eût alors des impies qui commencerent à nier la résurrection des morts & l'immotalité des ames. Il ajoute que Malachie les introduisit, disant: *c'est envain que nous servons Dieu*; & Esdras qui voulut donner un préservatif à l'église contre cette erreur, ordonna qu'on finiroit toutes les prieres par ces mots: *de siecle en siecle*, afin qu'on sût qu'il y avoit un siecle ou un autre vie après celle-ci. C'est ainsi que Lightfoot avoit rapporté l'origine de cette secte; mais il tomba depuis dans une autre extrêmité; il résolut de ne faire naître les Saducéens qu'après que la version des septentes eût été faite par l'ordre de Ptolomée Philadelphe; & pour cet effet, au lieu de remonter jusqu'à Esdras, il a laissé couler deux ou trois générations depuis Zadoc; il a abandonné les Rabbins & son propre sentiment, parce que les Saducéens rejettant les prophetes, & ne recevant que les Penthateuques, ils n'ont pu paroître qu'a-

près

près les septante interpretes qui ne traduisirent en Grec que les cinq livres de Moyse, & qui défendirent de rien ajouter à leur version : mais sans examiner si les septante interpretes ne traduisirent pas toute la bible, cette version n'étoit point à l'usage des Juifs, où se forma la secte des Saducéens. On y lisoit la bible en Hébreu, & les Saducéens recevoient les prophetes, aussi-bien que les autres livres, ce qui renverse pleinement cette conjecture.

On trouve dans les docteurs Hébreux une origine plus vraisemblable des Saducéens dans la personne d'Antigone, surnommé *Sochæus*, parce qu'il étoit né à *Socho*. Cet homme vivoit environ deux cens quarante ans avant J. C. & crioit à ses disciples : *Ne soyez point comme des esclaves qui obéissent à leurs maîtres par la vue de la récompense ; obéissez sans espérer aucun fruit de vos travaux ; que la craindre du Seigneur soit sur vous.* Cette maxime d'un théologien, qui vivoit sous l'ancienne économie, surprend ; car la loi permettoit, non-seulement des récompenses, mais elle parloit souvent d'une félicité temporelle qui devoit toujours suivre la vertu. Il étoit difficile de devenir contemplatif dans une religion si charnelle ; cependant Antigonus le devint. On eut de la peine à voler après lui, & à le suivre dans une si grande élévation. Zadoc, l'un des ses disciples, qui ne pût ni abandonner tout-à-fait son maître, ni goûter sa théologie mystique, donna un autre sens à sa maxime, & conclut de-là qu'il n'y avoit ni peines, ni récompenses après la mort. Il devint le pere des Saducéens, qui tirerent de lui le nom de leur secte & leur dogme.

Les Saducéens commencerent à paroître pendant qu'Onias étoit le ſouverain ſacrificateur à Jeruſalem ; que Ptolomée Evergete regnoit en Egypte, & Séleucus Callinicus en Syrie. Ceux qui placent cet événement ſous Alexandre le Grand, & qui aſſurent, avec S. Epiphane, que ce fut dans le temple de Garizim où Zadoc & Batythos s'étoient retirés, que cette ſecte prit naiſſance, ont fait une double faute : car Antigonus n'étoit point ſacrificateur ſous Alexandre, & on n'a imaginé la retraite de Zadoc à Samarie, que pour rendre ſes diſciples plus odieux. Non-ſeulement Joſephe, qui haïſſoit les Saducéens, ne reproche jamais ce crime au chef de leur parti, mais on les voit dans l'évangile adorant & ſervant dans le temple de Jeruſalem ; on choiſiſſoit même parmi eux le grand-prêtre. Ce qui prouve que non-ſeulement ils étoient tolérés chez les Juifs, mais qu'ils y avoient même aſſez d'autorité. Hircan, le ſouverain ſacrificateur, ſe déclara pour eux contre les Phariſiens. Ces derniers ſoupçonnerent la mere de ce prince d'avoir commis quelque impureté avec les Païens. D'ailleurs, ils vouloient l'obliger à opter entre le ſceptre & la thiare ; mais le prince voulant être le maître de l'égliſe & de l'état, n'eut aucune déférence pour leurs reproches. Il s'irrita contr'eux, il en fit mourir quelques-uns ; les autres ſe retirerent dans les déſerts. Hircan ſe jetta en même temps du côté des Saducéens : il ordonna qu'on reçut les coutumes de Zadoc, ſous peine de la vie. Les Juifs aſſurent qu'il fit publier dans ſes états un édit par lequel tous ceux qui ne recevroient pas les rits de Zadoc & de Batythos, ou qui ſuivroient la cou-

tume des sages, perdroient la tête. Ces sages étoient les Pharisiens, à qui on a donné ce titre dans la suite, parce que leur parti prévalut. Cela arriva sur-tout après la ruine de Jerusalem & de son temple. Les Pharisiens, qui n'avoient pas sujet d'aimer les Saducéens, s'étant emparés de toute l'autorité, les firent passer pour des hérétiques, & même pour des Epicuriens ; ce qui a donné sans doute occasion à saint Epiphane & à Tertullien de les confondre avec les Dosithéens. La haine que les Juifs avoient conçue contr'eux, passa dans le cœur même des Chrétiens : l'empereur Justinien les bannit de tous les lieux de sa domination, & ordonna qu'on envoyât au dernier supplice des gens qui défendoient certains dogmes d'impiété & d'athéisme, car ils nioient la résurrection & le dernier jugement. Ainsi cette secte subsistoit encore alors, mais elle continuoit d'être malheureuse.

L'édit de Justinien donna une nouvelle atteinte à cette secte, déja fort affoible : car tous les Chrétiens s'accoutumant à regarder les Saducéens comme des impies dignes du dernier supplice, ils étoient obligés de fuir & de quitter l'Empire Romain, qui étoit d'une vaste étendue. Ils trouvoient de nouveaux ennemis dans les autres lieux où les Pharisiens étoient établis : ainsi cette secte étoit errante & fugitive, lorsqu'Ananus lui rendit quelque éclat au milieu du huitieme siecle. Mais cet événement est contesté par les Caraïtes, qui se plaignent qu'on leur ravit, par jalousie, un de leurs principaux défenseurs, afin d'avoir ensuite le plaisir de les confondre avec les Saducéens.

Doctrine des Saducéens.

Les Saducéens, uniquement attachés à l'écriture sainte, rejettoient la loi orale, & toutes les traditions dont on commença sous les Machabées à faire une partie essentielle de la religion. Parmi le grand nombre de témoignages que nous pourrions apporter ici, nous nous contenterons d'un seul tiré de Josephe, qui prouvera bien clairement que c'étoit les sentimens des Saducéens : *Les Pharisiens*, dit-il, *qui ont reçu ces constitutions par tradition de leurs ancêtres, les ont enseignées au peuple; mais les Saducéens les rejettent, parce qu'elles ne sont pas comprises entre les loix données par Moyse, qu'ils soutiennent être les seules que l'on est obligé de suivre*, &c. *Antiq. Jud. Lib.* XIII. *Cap.* XVIII.

Saint Jérôme & la plupart des peres ont cru qu'ils retranchoient du canon les prophetes & tous les écrits divins, excepté le penthateuque de Moyse. Les critiques modernes (Simeon *hist. critiq. du vieux Testament*, *Liv.* I. *Chap.* XVI.) ont suivi les peres; & ils ont remarqué que J. C. voulant prouver la résurrection aux Saducéens, leur cita uniquement Moyse, parce qu'un texte tiré des prophetes, dont il rejettoit l'autorité, n'auroit pas fait une preuve contr'eux. J. Drusus a été le premier qui a osé douter d'un sentiment appuyé sur des autorités si respectables; & Scaliger (*Elench. Trihæres. Cap.* XVI.) l'a absolument rejetté, fondé sur des raisons qui paroissent fort solides. 1°. Il est certain que les Saducéens n'avoient commencé de paroître qu'après que le canon de l'écriture fut fermé, & que le don de prophétie étant éteint, il n'y avoit

plus de nouveaux livres à recevoir. Il eſt difficile de croire qu'il ſe ſoient ſoulevés contre le canon ordinaire, puiſqu'il étoit reçu à Jeruſalem. 2°. Les Saducéens enſeignoient & prioient dans le temple. Cependant on y liſoit les prophetes, comme cela paroît, par l'exemple, de J. C. qui expliqua quelques paſſages d'Iſaïe. 3°. Joſephe, qui devoit connoître parfaitement cette ſecte, rapporte qu'ils recevoient *ce qui eſt écrit*. Il oppoſe *ce qui eſt écrit* à la doctrine orale des Phariſiens; & il inſinue que la controverſe ne rouloit que ſur les traditions : ce qui fait conclure que les Phariſiens recevoient toute l'écriture & les autres prophetes, auſſi-bien que Moyſe. 4°. Cela paroît encore plus évidemment par les diſputes que les Phariſiens ou les docteurs ordinaires de Juifs ont ſoutenues contre ces ſectaires. R. Gamaliel leur prouva la réſurrection des morts tirée de Moyſe, des Prophetes & des Agiographes; les Saducéens, au lieu de rejetter l'autorité des livres qu'on citoit contr'eux, tâcherent d'éluder ces paſſages par de vaines ſubtilités. 5°. Enfin, les Saducéens reprochoient aux Phariſiens qu'ils croyoient que les livres ſaints ſouilloient. Quels étoient ces livres ſaints qui ſouilloient, au jugement des Phariſiens? C'étoit l'écléſiaſte, le cantique des cantiques, & les proverbes. Les Saducéens regardoient donc tous les livres comme des écrits divins, & avoient même plus de reſpect pour eux que les Phariſiens.

2°. La ſeconde & la principale erreur des Saducéens rouloit ſur l'exiſtence des anges, & ſur la ſpiritualité de l'ame. En effet, les évangéliſtes leur reprochent qu'ils ſoutenoient qu'il

n'y avoit ni résurrection, ni esprits, ni anges. Le P. Simon donne une raison de ce sentiment. Il assure que de l'aveu des Thalmudistes, le nom d'ange n'avoit été en usage chez les Juifs que depuis le retour de la captivité; & les Saducéens conclurent de-là, que l'invention des anges étoit nouvelle; que tout ce que l'écriture disoit d'eux avoit été ajouté par ceux de la grande synagogue, & qu'on devoit regarder ce qu'ils en rapportoient comme autant d'allégories. Mais c'est disculper les Saducéens que l'évangile condamne sur cet article : car si l'existence des anges n'étoit fondée que sur une tradition assez nouvelle, ce n'étoit pas un grand crime que de les combattre, ou de tourner en allégorie ce que les Thalmudistes en disoient. D'ailleurs, tout le monde sait que le dogme des anges étoit très-ancien chez les Juifs.

Théophilacte leur reproche d'avoir combattu la dignité du S. Esprit : il doute même s'ils ont connu Dieu, parce qu'ils étoient épais, grossiers, attachés à la matiere; & Arnobe, s'imaginant qu'on ne pouvoit nier l'existence des esprits, sans faire Dieu corporel, leur a attribué ce sentiment, & le savant Petau a donné dans le même piége. Si les Saducéens eussent admis de telles erreurs, il est vraisembable que les évangélistes en auroient parlé. Les Saducéens, qui nioient l'existence des esprits, parce qu'ils n'avoient d'idée claire & distincte que des objets sensibles & matériels, mettoient Dieu au dessus de leur conception, & regardoient cet être infini comme une essence incompréhensible, parce qu'elle étoit parfaitement dégagée de la matiere. Enfin, les Sa-

ducéens combattoient l'exiſtence des eſprits, ſans attaquer la perſonne du S. Eſprit, qui leur étoit auſſi inconnue qu'aux diſciples de Jean-Baptiſte. Mais comment les Saducéens pouvoient-ils nier l'exiſtence des anges, eux qui admettoient le Penthateuque, où il en eſt aſſez ſouvent parlé ? Sans examiner ici les ſentimens peu vraiſemblables du P. Hardouin & de Grotius, nous nous contenterons d'imiter la modeſtie de Scaliger, qui s'étant fait la même queſtion, avouoit ingénuement qu'il en ignoroit la raiſon.

3°. Une troiſieme erreur des Saducéens étoit que l'ame ne ſurvit point au corps, mais qu'elle meurt avec lui. Joſephe la leur attribue expreſſément.

4°. La quatrieme erreur des Séducéens rouloit ſur la réſurrection des corps, qu'ils combattoient comme impoſſible. Ils vouloient que l'homme entier pérît par la mort ; & de-là naiſſoit cette conſéquence néceſſaire & dangereuſe, qu'il n'y avoit ni récompenſe, ni peine dans l'autre vie ; ils bornoient la juſtice vengereſſe de Dieu à la vie préſente.

5°. Il ſemble auſſi que les Saducéens nioient la providence, & c'eſt pourquoi on les met au rang des Epicuriens. Joſeph dit qu'ils rejettoient le deſtin ; qu'ils ôtoient à Dieu toute inſpection ſur le mal, & toute influence ſur le bien, parce qu'il avoit placé le bien & le mal devant l'homme, en lui laiſſant une entiere liberté de faire l'un & de fuir l'autre. Grotius, qui n'a pu concevoir que les Saducéens euſſent ce ſentiment, a cru qu'on devoit corriger Joſephe, & lire que Dieu n'a aucune part dans les actions des hommes,

soit qu'ils fassent le mal, ou qu'ils ne le fassent pas; en un mot, il a dit que les Saducéens, entêtés d'une fausse idée de liberté, se donnoient un pouvoir entier de fuir le mal & de faire le bien. Il a raison dans le fond, mais il n'est pas nécessaire de changer le texte de Josephe pour attribuer ce sentiment aux Saducéens; car le terme dont il s'est servi, rejette seulement une providence qui influe sur les actions des hommes. Les Saducéens ôtoient à Dieu une direction agissante sur la volonté, & ne laissoient que le droit de récompenser ou de punir ceux qui faisoient volontairement le bien ou le mal. On voit par-là que les Saducéens étoient à peu près Pélagiens.

Enfin, les Saducéens prétendoient que la pluralité des femmes est condamnée dans ces paroles du Lévitique: *vous ne prendrez point une femme avec sa sœur, pour l'affliger en son vivant.* Cap. XVIII. Les Thalmudistes, défenseurs zélés de la polygamie, se croyoient autorisés à soutenir leur sentiment par les exemples de David & de Salomon, & concluoient que les Saducéens étoient hérétiques sur le mariage.

Mœurs des Saducéens.

Quelques Chrétiens se sont imaginés que, comme les Saducéens nioient les peines & les récompenses de l'autre vie & l'immortalité des ames, leur doctrine les conduisoit à un affreux libertinage. Mais il ne faut pas tirer des conséquences de cette nature, car elles sont souvent fausses. Il y a deux barrieres à la corruption humaine, les châtimens de la vie présente & les peines de

l'enfer. Les Saducéens avoient abattu la derniere barriere, mais ils laissoient subsister l'autre. Ils ne croyoient ni peine, ni récompense pour l'avenir; mais ils admettoient une providence qui punissoit le vice, & récompensoit la vertu pendant cette vie. Le desir d'être heureux sur la terre, suffisoit pour les retenir dans leur devoir. Il y a bien des gens qui se mettroient peu en peine de l'éternité, s'ils pouvoient être heureux dans cette vie. C'est là le but de leur travaux & de leurs soins. Josephe assure que les Saducéens étoient fort séveres pour la punitions des crimes, & cela devoit être ainsi; en effet, les hommes ne pouvant être retenus par la crainte des châtimens éternels que les sectaires rejettoient, il falloit les épouvanter par la sévérité des peines temporelles. Le même Josephe les répresente comme des gens farouches dont les mœurs étoient babares & avec lesquels les étrangers ne pouvoient avoir de commerce. Ils étoient souvent divisés les uns contre les autres. N'est-ce point trop adoucir ce trait hideux, que de l'expliquer de la liberté qu'ils se donnoient de disputer sur les matieres de religion? Car Josephe qui rapporte ces deux choses, blâme l'une & loue l'autre; ou du moins il ne dit jamais que ce fut la différence des sentimens & la chaleur de la dispute qui causa ces divisions ordinaires dans la secte. Quoi qu'il en soit, Josephe qui étoit Pharisien, peut être soupçonné d'avoir trop écouté les sentimens de haine que sa secte avoit pour les Saducéens.

Des Caraïtes. Origine des Caraïtes.

Le nom De Caraïte signifie un homme qui

lit un ſcriptuaire; c'eſt-à-dire, un homme qui s'attache ſcrupuleuſement au texe de la loi, & qui rejette toutes les traditions orales.

Si on en croit les Caraïtes qu'on trouve aujourd'hui en Pologne & dans la Lithuanie, ils deſcendent des dix tribus que Salmanaſar avoit tranſportées, & qui ont paſſé de-là dans la Tartarie : mais on rejettera bientôt cette opinion pour peu qu'on faſſe attention au ſort de ces dix tribus, & on ſait qu'elles n'ont jamais paſſé dans ce pays-là.

Il eſt encore mal-à-propos de faire deſcendre les Caraïtes d'Eſdras ; & il ſuffit de connoître les fondemens de cette ſecte, pour en être convaincu. En effet, ces ſectaires ne ſe ſont élevés contre les autres docteurs qu'à cauſe des traditions qu'on égaloit à l'écriture, & de cette loi orale qu'on diſoit que Moyſe avoit donnée. Mais on n'a commencé à vanter les traditions chez les Juifs, que long-temps après Eſdras, qui ſe contenta de leur donner la loi pour regle de leur conduite. On ne ſe ſouleve contre une erreur, qu'après ſa naiſſance, & on ne combat un dogme que lorſqu'il eſt enſeigné publiquement. Les Caraïtes n'ont donc pu faire de ſecte particuliere que quand ils ont vu le cours & le nombre des traditions ſe groſſir aſſez, pour faire craindre que la religion n'en ſouffrit.

Les Rabbins donnent une autre origine aux Caraïtes : ils les font paroître dès le temps d'Alexandre le Grand; car quand ce prince entra à Jeruſalem, Jaddus, le ſouverain ſacrificateur, étoit déja le chef des Rabbiniſtes ou traditionnaires, & Ananus & Caſcanatus ſoutenoient avec éclat le

parti des Caraïtes, Dieu se déclara en faveur des premiers; car Jaddus fit un miracle en présence d'Alexandre; mais Ananus & Cascanatus montrerent leur impuissance. L'erreur est sensible. Car Ananus, chef des Caraïtes, qu'on fait contemporain d'Alexandre le Grand, n'a vécu que dans le huitieme siecle de l'église chrétienne.

Enfin, on les regarde comme une branche des Saducéens, & on leur impute d'avoir suivi toute la doctrine de Zadoc & de ses disciples. On ajoute qu'ils ont varié dans la suite, parce que, s'appercevant que ce systême les rendoit odieux, ils en rejetterent une partie, & se contenterent de combattre les traditions, & la loi orale qu'on a ajoutée à l'écriture. Cependant les Caraïtes n'ont jamais nié l'immortalité des ames; au contraire, le Caraïte, que le pere Simon a cité, croyoit que l'ame vient du ciel, qu'elle subsiste comme les anges, & que le siecle à venir a été fait pour elle. Non-seulement les Caraïtes ont repoussé cette accusation; mais en récriminant, ils soutiennent que leurs ennemis doivent plutôt être soupçonnés de Saducéisme qu'eux, puisqu'ils croient que les ames seront anéanties, après quelques années de souffrance & de tourmens dans les enfers. Enfin, ils ne comptent ni Zadoc, ni Batythos, au rang de leurs ancêtres & des fondateurs de leur secte. Les défenseurs de Caïn, de Judas, de Simon le magicien, n'ont point rougi de prendre les noms de leurs chefs; les Saducéens ont adopté celui de Zadoc: mais les Caraïtes le rejettent & le maudissent, parce qu'ils en condamnent les opinions pernicieuses.

Eusebe (*Prep. evang. lib. VIII. cap. X.*) nous

fournit une conjecture qui nous aidera à découvrir la véritable origine de cette secte ; car, en faisant un extrait d'Aristobule, qui parut avec éclat à la cour de Ptolomée Philometor, il remarque qu'il y avoit en ce temps-là deux partis différens chez les Juifs, dont l'un prenoit toutes les loix de Moyse à la lettre, & l'autre leur donnoit un sens allégorique. nous trouvons-là la véritable origine des Caraïtes, qui commencerent à paroître sous ce prince ; parce que ce fut alors que les interprétations allégoriques & les traditions furent reçues avec plus d'avidité & de respect. La loi judaïque commença de s'altérer par le commerce qu'on eut avec les étrangers. Ce commerce fut beaucoup plus fréquent depuis les conquêtes d'Alexandre, qu'il n'étoit auparavant ; & ce fut particuliérement avec les Egyptiens qu'on se lia sur-tout pendant que les rois d'Egypte furent maîtres de la Judée, qu'ils y firent des voyages & des expéditions, & qu'ils en transporterent les habitans. On n'emprunta pas des Egyptiens leurs idoles, mais leur méthode de traiter la théologie & la religion. Les docteurs Juifs, transportés ou nés dans ce pays-là, se jetterent dans les interprétations allégoriques ; & c'est ce qui donna occasion aux deux partis, dont parle Eusebe, de se former & de diviser la nation.

Doctrine des Caraïtes.

1°. Le fondement de la doctrine des Caraïtes consiste à dire qu'il faut s'attacher scrupuleusement à l'écriture sainte, & n'avoir d'autres regles que la loi & les conséquences qu'on en peut tirer. Ils

rejettent donc toute tradition orale, & ils confirment leur sentiment par les citations des autres docteurs qui les ont précédés, lesquels ont enseigné que tout est écrit dans la loi; qu'il n'y a point de loi orale donnée à Moyse sur le Mont-Sinaï; ils demandent la raison qui auroit obligé Dieu à écrire une partie de ses loix, & à cacher l'autre, ou à la confier à la mémoire des hommes. Il faut pourtant remarquer qu'ils recevoient les interprétations que les docteurs avoient données de la loi; & par-là ils admettoient une espece de tradition, mais qui étoit bien différente de celle des Rabbins. Ceux-ci ajoutoient à l'écriture les constitutions & les nouveaux dogmes de leurs prédécesseurs; les Caraïtes, au contraire, n'ajoutoient rien à la loi; mais ils se croyoient permis d'en interpréter les endroits obscurs, & de recevoir les éclaircissemens que les anciens docteurs en avoient donnés.

2°. C'est se jouer du terme de tradition, que de croire avec M. Simon qu'ils s'en servent, parce qu'ils ont adopté les points de Massorethes. Il est bien vrai que les Caraïtes reçoivent ces points; mais il ne s'ensuit pas de-là qu'ils admettent la tradition, car cela n'a aucune influence sur les dogmes de la religion. Les Caraïtes font deux choses: 1°. ils rejettent les dogmes importans qu'on a ajoutés à la loi qui est suffisante pour le salut; 2°. ils ne veulent pas qu'on égale les traditions indifférentes à la loi.

3°. Parmi les interprétations de l'écriture, ils ne reçoivent que celles qui sont littérales, & par conséquent ils rejettent les interprétations cabbalistiques, mystiques & allégoriques, comme n'ayant aucuns fondemens dans la loi.

4°. Les Caraïtes ont une idée fort simple & fort pure de la divinité ; car ils lui donnent des attributs essentiels & inséparables, & ces attributs ne sont autre chose que Dieu même. Ils le considerent ensuite comme une cause opérante qui produit des effets différens : ils expliquent la création suivant le texte de Moyse; selon eux, Adam ne seroit point mort s'il n'avoit mangé de l'arbre de science. La providence de Dieu s'étend aussi loin que sa connoissance, qui est infinie, & qui découvre généralement toutes choses. Bien que Dieu influe dans les actions des hommes, & qu'il leur prête son secours, cependant il dépend d'eux de se déterminer au bien & au mal, de craindre Dieu ou de violer ses commandemens. Il y a, selon les docteurs qui suivent en cela les Rabbinistes, une grace commune, qui se répand sur tous les hommes, & que chacun reçoit selon sa disposition; & cette disposition vient de la nature du tempérament ou des étoiles. Ils distinguent quatre dispositions différentes dans l'ame : l'une de mort & de vie, l'autre de santé & de maladie. Elle est morte, lorsqu'elle croupit dans le péché; elle est vivante, lorsqu'elle s'attache au bien; elle est malade, quand elle ne comprend pas les vérités célestes; mais elle est saine, lorsqu'elle connoît l'enchaînure des événemens & la nature des objets qui tombent sous sa connoissance. Enfin, ils croient que les ames, en sortant du monde, seront récompensées ou punies, les bonnes ames iront dans le siecle à venir & dans l'éden. C'est ainsi qu'ils appellent le paradis, où l'ame est nourrie par la vue & la connoissance des objets spirituels. Un de leurs docteurs avoue

que quelques-uns s'imaginoient que l'ame des méchans passoit par la voie de la métampsiçose dans le corps des bêtes : mais il réfute cette opinion, étant persuadé que ceux qui sont chassés du domicile de Dieu, vont dans un lieu qu'ils appellent la *gehenne*, où ils souffrent à cause de leurs péchés, & vivent dans la douleur & la honte, où il y a un ver qui ne meurt point, & un feu qui brûlera toujours.

5°. Il faut observer rigoureusement les jeûnes.

6°. Il n'est point permis d'épouser la sœur de sa femme, même après la mort de celle-ci.

7°. Il faut observer exactement dans les mariages les degrés de parenté & d'affinité.

8°. C'est une idolâtrie que d'adorer les anges, le ciel & les astres, & il n'en faut point tolérer les représentations.

Enfin, leur morale est fort pure; ils font surtout profession d'une grande tempérance; ils craignent de manger trop, ou de se rendre trop délicats sur les mets qu'on leur présente; ils ont un respect excessif pour leurs maîtres; les docteurs, de leur côté, sont charitables, & enseignent gratuitement; ils prétendent se distinguer par-là de ceux qui se font des Dieux d'argent, & tirent de grandes sommes de leurs leçons.

De la secte des Pharisiens. Origine des Pharisiens.

On ne connoît point l'origine des Pharisiens, ni le temps auquel ils ont commencé de paroître. Josephe, qui devoit bien connoître une secte dont il étoit membre & partisan zélé, semble en fixer l'origine sous Jonathan, l'un des Machabées,

environ cent trente ans avant Jesus-Christ.

On a cru jusqu'à présent qu'ils avoient pris le nom de *séparés*, ou de *Pharisiens*, parce qu'ils se séparoient du reste des hommes, au dessus desquels ils s'élevoient par leur austérité. Cependant il y a une nouvelle conjecture sur ce nom : les Pharisiens étoient opposés aux Saducéens qui nioient les récompenses de l'autre vie ; car ils soutenoient qu'il y avoit un *Paras*, ou remunération après la mort. Cette récompense faisant le point de la controverse avec les Saducéens, & s'appellant *Paras*, les Pharisiens purent tirer delà leur nom, plutôt que de la séparation qui leur étoit commune avec les Pharisiens.

Doctrine des Pharisiens.

1°. Le zele pour les traditions fait le premier crime des Pharisiens. Ils soutenoient, qu'outre la loi donnée sur le Sinaï, & gravée dans les écrits de Moyse, Dieu avoit confié verbalement à ce législateur un grand nombre de rits & de dogmes, qu'il avoit fait passer à la postérité sans les écrire. Ils nommoient les personnes par la bouche desquelles les traditions s'étoient conservées : ils leur donnoient la même autorité qu'à la loi, & ils avoient raison, puisqu'ils supposoient que leur origine étoit également divine. Jesus-Christ censura ces traditions qui affoiblissoient le texte au lieu de l'éclaircir, & qui ne tendoient qu'à flatter les passions au lieu de les corriger. Mais sa censure, bien loin de ramener les Pharisiens, les effaroucha, & ils en furent choqués comme d'un attentat commis par une personne qui n'avoit aucune mission.

2°.

2°. Non-seulement on peut accomplir la loi écrite & loi orale, mais encore les hommes ont assez de force pour accomplir les œuvres de surérogation, comme les jeûnes, les abstinences, & autres dévotions très-mortifiantes, auxquelles ils donnoient un grand prix.

3°. Josephe dit que les Pharisiens admettoient, non-seulement un Dieu créateur du ciel & de la terre, mais encore une providence ou un destin. La difficulté consiste à savoir ce qu'il entend par *destin* : il ne faut pas entendre par-là les étoiles, puisque les Juifs n'avoient aucune dévotion pour elles. Le destin chez les Païens, étoit l'enchaînement de causes secondes, liées par la vérité éternelle. C'est ainsi qu'en parle Cicéron : mais chez les Pharisiens, le destin signifioit la providence, & les décrets qu'elle a formés sur les événemens humains. Josephe explique si nettement leur opinion, qu'il est difficile de concevoir comment on a pu l'obscurcir. » Ils croient, dit-il, (*antiq.* » *jud. lib. XVIII. cap. II*) que tout se fait par le » destin ; cependant ils n'ôtent pas à la volonté » la liberté de se déterminer, parce que, selon » eux, Dieu use de ce tempérament ; que quoi» que toutes choses arrivent par son décret, ou » par son conseil, l'homme conserve pourtant le » pouvoir de choisir entre le vice & la vertu «. Il n'y a rien de plus clair que le témoignage de cet historien, qui étoit engagé dans la secte des Pharisiens, & qui devoit en connoître les sentimens. Comment s'imaginer après cela, que les Pharisiens se crussent soumis aveuglément aux influences des astres, & à l'enchaînement des causes secondes ?

4°. En suivant cette signification naturelle, il est aisé de développer le véritable sentiment des Pharisiens, lesquels soutenoient trois choses différentes. 1°. Ils croyoient que les événemens ordinaires & naturels arrivoient nécessairement, parce que la providence les avoit prévus & déterminés; c'est-là ce qu'ils appelloient le *destin.* 2°. Ils laissoient à l'homme sa liberté pour le bien & pour le mal. Josephe l'assûre positivement, en disant qu'il dépendoit de l'homme de faire le bien & le mal. La providence régloit donc tous les événemens humains; mais elle n'imposoit aucune nécessité pour les vices ni pour les vertus. Afin de mieux soutenir l'empire qu'ils se donnoient sur les mouvemens du cœur, & sur les actions qu'il produisoit, ils alléguoient ces paroles du deutéronome, où Dieu déclare *qu'il a mis la mort & la vie devant son peuple, & les exhorte à choisir la vie.* Cela s'accorde parfaitement avec l'orgueil des Pharisiens, qui se vantoient d'accomplir la loi, & demandoient la récompense dûe à leurs bonnes œuvres, comme s'ils l'avoient méritée. 3°. Enfin, quoiqu'ils laissassent la liberté de choisir entre le bien & le mal, ils admettoient quelque secours de la part de Dieu; car ils étoient aidés par le destin. Ce dernier principe leve toute la difficulté: car si le destin avoit été chez eux une cause aveugle, un enchaînement des causes secondes ou l'influence des astres, il seroit ridicule de dire que le destin les aidoit.

5°. Les bonnes & les mauvaises actions sont récompensées ou punies, non-seulement dans cette vie, mais encore dans l'autre; d'où il s'ensuit que les Pharisiens croyoient la résurrection.

6°. On accuse les Pharisiens d'enseigner la transmigration des ames, qu'ils avoient empruntée des orientaux, chez lesquels ce sentiment étoit commun : mais cette accusation est contestée, parce que Jesus-Christ ne leur reproche jamais cette erreur, & qu'elle paroît détruire la résurrection des morts ; puisque si une ame a animé plusieurs corps sur la terre, on aura de la peine à choisir celui qu'elle doit préférer aux autres.

Je ne sais si cela suffit pour justifier cette secte : Jesus-Christ n'a pas eu dessein de combattre toutes les erreurs du pharisaïsme ; & si S. Paul n'en avoit parlé, nous ne connoîtrions pas aujourd'hui leurs sentimens sur la justification. Il ne faut donc pas conclure du silence de l'évangile, qu'ils n'ont point cru la transmigration des ames.

Il ne faut point non plus justifier les Pharisiens, parce qu'ils auroient renversé la résurrection par la métampsicose ; car les Juifs modernes admettent également la révolution des ames & la résurrection des corps, & les Pharisiens ont pu faire la même chose.

L'autorité de Josephe, qui parle nettement sur cette matiere, doit prévaloir. Il assure (*Antiq. Jud. Lib XVIII. Cap. II.*) que les Pharisiens croyoient que les ames des méchans étoient renfermées dans des prisons, & souffroient-là des supplices éternels, pendant que celles des bons trouvoient un retour facile à la vie, & rentroient dans un autre corps. On ne peut expliquer ce retour des ames à la vie par la résurrection : car, selon les Pharisiens, l'ame étant immortelle, elle

ne mourra point, & ne ressuscitera jamais. On ne peut pas dire qu'elle rentrera aussi dans un autre corps au dernier jour : car, outre que l'ame reprendra par la résurrection le même corps qu'elle a animé pendant la vie, & qu'il y aura seulement quelques changemens dans ses qualités, les Pharisiens représentoient par-là la différente condition des bons & des méchans, immédiatement après la mort ; & c'est attribuer une pensée trop subtile à Josephe, que d'étendre sa vue jusqu'à la résurrection. Un historien qui rapporte les opinions d'une secte, parle plus nettement, & s'explique avec plus de netteté.

Mœurs des Pharisiens.

Il est temps de parler des austérités des Pharisiens ; car ce fut par-là qu'ils séduisirent le peuple, & qu'ils s'attirerent une autorité qui les rendoit redoutables aux rois. Ils faisoient de longues veilles, & se refusoient jusqu'au sommeil nécessaire. Les uns se couchoient sur une planche très-étroite, afin qu'ils ne pussent se garantir d'une chûte dangereuse, lorsqu'ils s'endormiroient profondément ; & les autres encore plus austeres, semoient sur cette planche des cailloux & des épines, qui troublassent leur repos en les déchirant. Ils faisoient à Dieu de longues oraisons, qu'ils répétoient sans remuer les yeux, les bras, ni les mains. Ils achevoient de mortifier leur chair par des jeûnes qu'ils observoient deux fois la semaine ; ils y ajoutoient les flagellations ; & c'étoit peut-être une des raisons qui les faisoit appeller *tire-sang*, parce qu'ils se déchiroient im-

pitoyablement la peau, & fe fouettoient jufqu'à ce que le fang coulât abondamment. Mais il y en avoit d'autres à qui ce titre avoit été donné, parce que marchant dans les rues les yeux baiffés ou fermés, ils fe frappoient la tête contre les murailles. Ils chargeoient leurs habits de phylacteres, qui contenoient certaines fentences de la loi. Les épines étoient attachées aux pans de leur robe, afin de faire couler le fang de leurs pieds lorfqu'ils marchoient; ils fe féparoient des hommes, parce qu'ils étoient beaucoup plus faints qu'eux, & qu'ils craignoient d'être fouillés par leur attouchement. Ils fe lavoient plus fouvent que les autres, afin de montrer par-là qu'ils avoient un foin extrême de fe purifier. Cependant, à la faveur de ce zele apparent, ils fe rendoient vénérables au peuple. On leur donnoit le titre de *fages* par excellence; & leurs difciples s'entrecrioient, *le fage explique aujourd'hui*. On enfle les titres à proportion qu'on les mérite moins; on tâche d'impofer au peuple par de grands noms, lorfque les grandes vertus manquent. La jeuneffe avoit pour eux une fi profonde vénération, qu'elle n'ofoit ni parler, ni répondre, lors même qu'on lui faifoit des cenfures; en effet, ils tenoient leurs difciples dans une efpece d'efclavage, & ils régloient avec un pouvoir abfolu tout ce qui regardoit la religion.

On diftingue dans le Thalmud fept ordres de Pharifiens. L'un mefuroit l'obéiffance à l'aune du profit & de la gloire; l'autre ne levoit point les pieds en marchant, & on l'apppelloit à caufe de cela *le Pharifien tronqué*; le troifieme frappoit fa tête contre les murailles, afin d'en ti-

rer le ſang, un quatrieme cachoit ſa tête dans un capuchon, & regardoit de cet enfoncement comme du fond d'un mortier; le cinquieme demandoit fiérement, *que faut-il que je faſſe? & je le ferai. Qu'y a-t-il à faire, que je n'aie fait?* Le ſixieme obéiſſoit par amour pour la vertu & pour la récompenſe; & le dernier n'exécutoit les ordres de Dieu que par la crainte de la peine.

Origine des Eſſéniens.

Les Eſſéniens, qui devroient être ſi célebres par leurs auſtérités & par la saintété exemplaire dont ils faiſoient profeſſions, ne le ſont preſque point. Serrarius ſoutenoit qu'ils étoient connus chez les Juifs depuis ſa ſortie de l'Egypte, parce qu'il a ſuppoſé que c'étoit les Cinéens deſcendus de Jethro, leſquels ſuivirent Moyſe, & ces gens-là ſortirent de Réchabites. Mais il eſt évident qu'il ſe trompoit, car les Eſſéniens & les Réchabites étoient deux ordres différens de dévots, & les premiers ne paroiſſent point dans toute l'hiſtoire de l'ancien-teſtament comme les Réchabites. Gale, ſavant Anglois, leur donne la même antiquité; mais de plus, il en fait les peres & les prédéceſſeurs de Pythagore & de ſes diſciples. On n'en trouve aucune traces dans l'hiſtoire des Machabées ſous leſquels ils doivent être nés; l'évangile n'en parle jamais, parce qu'ils ne ſortirent point de de leur retraite pour aller diſputer avec J. C. D'ailleurs, ils ne vouloient point ſe confondre avec les Phariſiens, ni avec le reſte des Juifs, parce qu'ils ſe croyoient plus ſaints qu'eux; enfin, ils étoient peu nombreux dans la Judée, & c'étoit principa-

lement en Egypte qu'ils avoient leur retraite, & où Philon les avoit vus.

Drusius fait descendre les Esséniens de ceux qu'Hircan persécuta, qui se retirerent dans les déserts, & qui s'accoutumerent par nécessité à un genre de vie très-dur, dans lequel ils persévérerent volontairement; mais il faut avouer qu'on ne connoît pas l'origine de ces sectaires. Ils paroissent dans l'histoire de Josephe, sous Antigonus, car ce fut alors qu'on vit ce prophete Essénien, nommé Judas, lequel avoit prédit qu'Antigonus seroit tué un tel jour dans une tour.

Histoire des Esséniens.

Voici comme Josephe (*bello Jud. lib. II. cap. XII.*) nous dépeint ces sectaires. » Ils sont Juifs de
» nation, dit-il, ils vivent dans une union très-
» étroite, & regardent les voluptés comme des
» vices que l'on doit fuir, & la continence &
» la victoire de ses passions, comme des vertus
» que l'on ne sauroit trop estimer. Ils rejettent
» le mariage, non qu'ils croient qu'il faille dé-
» truire la race des hommes, mais pour éviter
» l'intempérance des femmes qu'ils sont persua-
» dés ne garder pas la foi à leurs maris. Mais
» ils ne laissent pas néanmoins de recevoir les
» jeunes enfans qu'on leur donne pour les instrui-
» re, & de les élever dans la vertu avec autant
» de soin & de charité que s'ils en étoient les
» peres, & ils les habillent & les nourrissent
» tous d'une même sorte.

» Ils méprisent les richesses; toutes choses
» sont communes entr'eux avec une égalité si

» admirable, que lorſque quelqu'un embraſſe leur
» ſecte, il ſe dépouille de la propriété de ce qu'il
» poſſede, pour éviter par ce moyen la vanité
» des richeſſes, épargner aux autres la honte de
» la pauvreté, & par un ſi heureux mêlange, vi-
» vre tous enſemble comme freres.

» Ils ne peuvent ſouffrir de s'oindre le corps
» avec de l'huile; mais ſi cela arrive à quelqu'un
» contre ſon gré, ils eſſuient cette huile com-
» me ſi c'étoit des taches & des ſouillures, &
» ſe croient aſſez propres & aſſez parés, pour-
» vu que leurs habits ſoient toujours bien blancs.

» Ils choiſiſſent pour économes des gens de bien
» qui reçoivent tout leur revenu, & le diſtribuent
» ſelon le beſoin que chacun en a. Ils n'ont point
» de ville certaine dans laquelle ils demeurent,
» mais ils ſont répandus en diverſes villes, où
» ils reçoivent ceux qui deſirent entrer dans leur
» ſociété; & quoiqu'ils ne les aient jamais vus
» auparavant, ils partagent avec eux ce qu'ils ont,
» comme s'ils les connoiſſoient depuis long-temps.
» Lorſqu'ils font quelque voyage, ils ne por-
» tent autre choſe que des armes pour ſe défen-
» dre des voleurs. Ils ont dans chaque ville quel-
» qu'un d'eux pour recevoir & loger ceux de leur
» ſecte qui y viennent, & leur donner des ha-
» bits, & les autres choſes dont ils peuvent
» avoir beſoin. Ils ne changent point d'habits que
» quand les leurs ſont déchirés ou uſés. Ils ne
» vendent & n'achetent rien entr'eux, mais ils
» ſe communiquent les uns aux autres ſans au-
» cun échange, tout ce qu'ils ont. Ils ſont très-re-
» ligieux envers Dieu, ne parlent que des choſes
» ſaintes avant que le ſoleil ſoit levé, & font

» alors des prieres qu'ils ont reçues par tradition,
» pour demander à Dieu qu'il lui plaise de le faire
» luire sur la terre. Ils vont aprés travailler
» chacun à son ouvrage, selon qu'il leur est ordonné.
» A onze heures ils se rassemblent, &
» couverts d'un linge, se lavent le corps dans
» l'eau froide ; ils se retirent ensuite dans leurs
» cellules, dont l'entrée n'est permise à nuls de
» ceux qui ne sont pas de leur secte ; & étant
» purifiés de la sorte, ils vont au réfectoire comme
» en un saint temple, où lorsqu'ils sont assis
» en grand silence, on met devant chacun
» d'eux du pain & une portion dans un petit
» plat. Un sacrificateur bénit les viandes, & on
» n'oseroit y toucher jusqu'à ce qu'il ait achevé
» sa priere : il en fait encore une autre après le
» repas. Ils quittent alors leurs habits qu'ils regardent
» comme sacrés, & retournent à leurs
» ouvrages.

» On n'entend jamais du bruit dans leurs maisons ;
» chacun n'y parle qu'à son tour, & leur
» silence donne du respect aux étrangers. Il ne
» leur est permis de rien faire que par l'avis
» de leurs supérieurs, si ce n'est d'assister les pauvres...
» Car quant à leurs parens, ils n'oseroient
» leur rien donner si on ne le leur permet.
» Ils prennent un extrême soin de réprimer
» leur colere ; ils aiment la paix & gardent si
» inviolablement ce qu'ils promettent, que l'on
» peut ajouter plus de foi à leurs simples paroles,
» qu'aux sermens des autres. Ils considerent
» même les sermens comme des parjures, parce
» qu'ils ne peuvent se persuader qu'un homme
» ne soit pas un menteur, lorsqu'il a besoin pour

» être cru de prendre Dieu à témoin.... Ils ne » reçoivent pas ſur le champ dans leur ſociété » ceux qui veulent embraſſer leur maniere de » vivre, mais ils le font demeurer durant un an » au déhors, où ils ont chacun avec un portion, » une pioche & un habit blanc. Ils leur don- » nent enſuite une nourriture plus conforme à la » leur, & leur permettent de ſe laver comme » eux dans de l'eau froide, afin de ſe purifier ; » mais ils ne le fond pas manger au réfectoire, juſ- » qu'à ce qu'ils aient encore deux ans éprouvé » leurs mœurs, comme ils avoient auparavant » éprouvé leur continence. Alors on les reçoit, » parce qu'on les en juge dignes ; mais avant que » de s'aſſeoir à table avec les autres, ils proteſ- » tent ſolemnellement d'honorer & de ſervir » Dieu de tout leur cœur ; d'obſerver la juſtice » envers les hommes ; de ne faire jamais volontai- » rement de mal à perſonne ; d'aſſiſter de tout leur » pouvoir les gens de bien ; de garder la foi à tout » le monde, & particuliérement aux ſouverains.

» Ceux de cette ſecte ſont très-juſtes & très- » exactes dans leurs jugemens ; leur nombre n'eſt » pas moins que de cent lorſqu'il les pronon- » cent, & ce qu'ils ont une fois arrêté demeure » immuable.

» Ils obſervent plus religieuſement le ſabbat » que nuls autres de tous les Juifs. Aux autres » jours, ils font dans un lieu à l'écart un trou » dans la terre d'un pied de profondeur, où après » s'être déchargés de leurs excrémens, en ſe cou- » vrant de leurs habits, comme s'il avoient peur » de ſouiller les rayons du ſoleil, ils rempliſſent » cette foſſe de la terre qu'ils en ont tirée.

» Ils vivent si long-temps, que plusieurs vont » jusqu'à cent ans; ce que j'attribue à la simplicité » de leur vie.

» Ils méprisent les maux de la terre, triomphant des tourmens par leur constance, & » préferent la mort à la vie lorsque le sujet en » est honorable. La guerre que nous avons eue » contre les Romains fait voir en mille manieres que leur courage est invincible; ils ont » souffert le fer & le feu plutôt que de vouloir » dire la moindre parole contre leur législateur, » ni manger des viandes qui leur sont défendues, » sans qu'aux milieu de tant de tourmens ils » aient jetté une seule larme ni dit la moindre » parole, pour tâcher d'adoucir la cruauté de » leurs bourreaux. Au contraire, ils se mocquoient » d'eux, & rendoient l'esprit avec joie, parce » qu'ils espéroient de passer de cette vie à une » meilleure; & qu'ils croyoient fermement que, » comme nos corps sont mortels & corruptibles, nos ames sont immortelles & incorruptibles, qu'elles sont d'une substance aërienne » très-subtile; & qu'étant enfermées dans nos » corps comme dans une prison, où une certaine » inclination les attire & les arrête, elle ne sont » pas plutôt affranchies de ces liens charnels, qui » les retient comme dans une longue servitude, » qu'elles s'élevent dans l'air & s'envolent avec » joie. En quoi ils conviennent avec les Grecs, » qui croient que ces ames heureuses ont leur » séjour au delà de l'océan, dans une région » où il n'y a ni pluie, ni neige, ni une chaleur » excessive; mais qu'un doux zéphire rend toujours très-agréable: & qu'au contraire les ames,

» des méchans n'ont pour demeure que des » lieux glacés & agités par de continuelles tem» pêtes, où elles gémissent éternellement dans » des peines infinies. Car, c'est ainsi qu'il me » paroît que les Grecs veulent que leurs héros, » à qui ils donnent le nom de demi-dieux, ha» bitent des isles qu'ils appellent *fortunées*, & » que les ames des impies soient a jamais tour» mentées dans les enfers, ainsi qu'ils disent » que le sont celles de Sysiphe, de Tantale, » d'Ixion & de Tytie.

» Ces mêmes Esséniens croient que les ames » sont créés immortelles pour se porter à la ver» tu & se détourner du vice; que les bons sont » rendus meilleurs en cette vie par l'espérance » d'être heureux après leur mort: & que les mé» chans; qui s'imaginent pouvoir cacher en ce » monde leurs mauvaises actions, en sont punis » en l'autre par des tourmens éternels. Tels sont » leurs sentimens sur l'excellence de l'ame. Il y » en a permi eux qui se vantent de connoître les » choses à venir, tant par l'étude qu'ils font des » livres saints & des anciennes prophéties, que » par le soin qu'ils prennent de se sanctifier; & » il arrive rarement qu'ils se trompent dans leurs » prédictions.

» Il y a une sorte d'Esséniens qui conviennent » avec les premiers dans l'usage des mêmes » viandes, des mêmes mœurs & des mêmes loix, » & n'en sont différens qu'en ce qui regarde le » mariage. Car ceux-ci croient que c'est vouloir » abolir la race des hommes que d'y renoncer, » puisque si chacun embrassoit ce sentiment, on » la verroit bientôt éteinte. Ils s'y conduisent néan-

» moins avec tant de modération, qu'avant
» que de se marier ils observent durant trois ans
» si la personne qu'ils veulent épouser paroît
» assez saine pour bien porter des enfans, &
» lorsqu'après être mariés elle devient grosse,
» ils ne couchent plus avec elle durant sa grossesse,
» pour témoigner que ce n'est pas la volupté,
» mais le desir de donner des hommes à la
» république qui les engage dans le mariage ».

Josephe dit dans un autre endroit qu'ils abandonnent tout à Dieu. Ces paroles font assez entendre le sentiment des Esséniens sur le concours de Dieu. Cet historien dit encore ailleurs que tout dépendoit du destin, & qu'il ne nous arrivoit rien que ce qu'il ordonnoit. On voit par-là que les Esséniens s'opposoient aux Saducéens, & qu'ils faisoient dépendre toutes choses du décret de la providence; mais en même temps il est évident qu'ils donnoient à la providence des décrets qui rendoient les événemens nécessaires, & ne laissoient à l'homme aucun reste de liberté. Josephe les opposant aux Pharisiens qui donnoient une partie des actions aux destin, & l'autre à la volonté de l'homme, fait connoître qu'ils étendoient à toutes les actions l'influence du destin & la nécessité qu'il impose. Cependant, au rapport de Philon, les Esséniens ne faisoient point Dieu auteur du péché, ce qui est assez difficile à concevoir; car il est évident que si l'homme n'est pas libre, la religion périt, les actions cessent d'êtres bonnes & mauvaises, il n'y a plus de peine ni de récompense; & on a raison de soutenir qu'il n'y a plus d'équité dans les jugemens de Dieu.

Philon parle des Esséniens à peu près comme

Joſephe. Ils conviennent tous les deux ſur leurs auſtérités, leurs mortifications, & ſur le ſoin qu'ils prenoient de cacher aux étrangers leur doctrine. Mais Philon aſſure qu'ils préféroient la campagne a la ville, parce qu'elle eſt plus propre à la méditation; & qu'ils évitoient, autant qu'il étoit poſſible, le commerce des hommes corrompus, parce qu'ils croyoient que l'impureté des mœurs ſe communique auſſi aiſément qu'une mauvaiſe influence de l'air. Ce ſentiment nous paroît plus vraiſemblable que celui de Joſephe qui les fait demeurer dans des villes; en effet, on ne lit nulle part qu'il y ait eu dans aucune ville de la Paleſtine des communautés d'Eſſéniens; au contraire, tous les auteurs qui ont parlé de ces ſectaires, nous les repréſentent comme fuyant les grandes villes, & s'appliquant à l'agriculture. D'ailleurs, s'il euſſent habité les villes, il eſt probable qu'on les connoîtroit un peu mieux qu'on ne le fait, & l'évangile ne garderoit pas ſur eux un ſi profond ſilence; mais leur éloignement des villes où J. C. prêchoit, les a ſans doute ſouſtraits aux cenſures qu'il auroit fait de leur erreur.

Des Thérapeutes.

Philon (*Philo de vitæ contemp.*) a diſtingué deux ordres d'Eſſéniens; les uns s'attachoient à la pratique, & les autres qu'on nomme Thérapeutes, à la contemplation. Ces derniers étoient auſſi de la ſecte des Eſſéniens, Philon leur en donne le nom: il ne les diſtingue de la premiere branche de cette ſecte, que par quelque degré de perfection.

Philon nous les représente comme des gens qui faisoient de la contemplation de Dieu leur unique occupation de leur principale félicité. C'étoit pour cela qu'ils se tenoient enfermés seul à seul dans leur cellule, sans parler, sans oser sortir, ni même regarder par les fenêtres. Ils demandoient à Dieu que leur ame fût toujours remplie d'une lumiere céleste; & qu'élevés au dessus de tout ce qu'il y a de sensible, ils pussent chercher & connoître la vérité plus parfaitement dans leur solitude, s'élevant au dessus du soleil, de la nature, & de toutes les créatures. Ils perçoient directement à Dieu, le soleil de la justice. Les idées de la divinité, des beautés & des trésors du ciel, dont ils s'étoient nourris pendant le jour, les suivoient jusques dans la nuit, jusques dans leurs songes, & pendant le sommeil même. Ils débitoient des préceptes excellens; ils laissoient à leurs parens tous leurs biens, pour lesquels ils avoient un profond mépris, depuis qu'ils s'étoient enrichis de la philosophie céleste: ils sentoient une émotion violente & une fureur divine, qui les entraînoit dans l'étude de cette divine philosophie, & ils y trouvoient un souverain plaisir; c'est pourquoi ils ne quittoient jamais leur étude jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à ce degré de perfection qui les rendoit heureux. On voit là, si je ne me trompe, la contemplation des mystiques, leurs transports, leur union avec la divinité qui les rend souverainement heureux & parfaits sur la terre.

Cette secte que Philon a peinte dans un traité qu'il a fait exprès, afin d'en faire honneur à sa

religion, contre les Grecs qui vantoient la morale & la pureté de leurs philosophes, a paru si sainte, que les Chrétiens leurs ont envié la gloire de leurs austérités. Les plus modérés en voulant ôter absolument à la synagogue l'honneur de les avoir formés & nourris dans son sein, ont au moins soutenu qu'ils avoient embrassé le christianisme dès le moment que S. Marc le prêcha en Egypte; & que changeant de religion sans changer de vie, ils devinrent les peres & les premiers instituteurs de la vie monastique.

Ce dernier sentiment a été soutenu avec chaleur par Eusebe, par S. Jérôme, & sur-tout par le pere Montfaucon, homme distingué par son savoir, non-seulement dans un ordre savant, mais dans la république des lettres. Ce savant religieux a été réfuté par M. Bouhier, premier président du parlement de Dijon, dont on peut consulter l'ouvrage; nous nous bornerons ici à quelques remarques.

1°. On ne connoît les Thérapeutes que par Philon. Il faut donc s'en tenir à son témoignage; mais peut-on croire qu'un ennemi de la religion chrétienne, & qui a persévéré jusqu'à la mort dans la profession du judaïsme, quoique l'évangile fût connu, ait pris la peine de peindre d'une maniere si édifiante les ennemis de sa religion & de ses cérémonies? Le judaïsme & le christianisme sont deux religions ennemies; l'une travaille à s'établir sur les ruines de l'autre: il est impossible qu'on fasse un éloge magnifique d'une religion qui travaille à l'anéantissement de celle qu'on croit & qu'on professe.

2°.

2°. Philon, de qui on tire les preuves en faveur du christianisme des Thérapeutes, étoit né l'an 724 de Rome. Il dit qu'il étoit fort jeune quand il composa ses ouvrages; & que dans la suite ses études furent interrompues par les grands emplois qu'on lui confia; en suivant ce calcul, il faut nécessairement que Philon ait écrit avant J. C, & à plus forte raison avant que le christianisme eût pénétré jusqu'à Alexandrie. Si on donne à Philon trente-cinq ou quarante ans lorsqu'il composoit ses livres, il n'étoit plus jeune. Cependant si J. C. n'avoit alors que huit ou dix ans, il n'avoit pas encore enseigné; l'évangile n'étoit point encore connu : les Thérapeutes ne pouvoient par conséquent être Chrétiens : d'où il est aisé de conclure que c'est une secte des Juifs réformés, dont Philon nous a laissé le portrait.

3°. Philon remarque que les Thérapeutes étoient une branche des Esséniens; comment donc a-t-on pu en faire des Chrétiens, & laisser les autres dans le judaïsme?

Philon remarque encore que c'étoient des disciples de Moyse, & c'est-là un caractere de judaïsme qui ne peut être contesté, sur-tout par des Chrétiens. L'occupation de ces gens-là consistoit à feuilleter les sacrés volumes, à étudier la philosophie qu'ils avoient reçue de leurs ancêtres, à y chercher des allégories, s'imaginant que les secrets de la nature étoient cachés sous les termes les plus clairs; & pour s'aider dans cette recherche, ils avoient les commentaires des anciens; car les premiers auteurs de cette secte avoient laissé divers volumes d'allégories, & leurs disciples suivoient leur méthode. Peut-on

connoître là des Chrétiens ? Qui étoient ces ancêtres qui avoient laissé tant d'écrits, lorsqu'il y avoit à peine un seul évangile publié ? Peut-on dire que les écrivains sacrés nous aient laissé des volumes pleins d'allégories ? Quelle religion seroit la nôtre, si on ne trouvoit que cela dans les livres divins ? Peut-on dire que l'occupation des premiers saints du christianisme fut de chercher les secrets de la nature cachés sous les termes les plus clairs de la parole de Dieu ? Cela convenoit à des mystiques & à des dévots contemplatifs qui se mêloient de médecine : cela convenoit à des Juifs, dont les docteurs aimoient les allégories, jusqu'à la fureur : mais ni les ancêtres, ni la philosophie, ni les volumes pleins d'allégories, ne conviennent point aux auteurs de la religion chrétienne, ni aux Chrétiens.

4°. Les Thérapeutes s'enfermoient toute la semaine sans sortir de leurs cellules, & même sans oser regarder par les fenêtres, & ne sortoient de-là que le jour du sabbat, portant leurs mains sous le manteau : l'une entre la poitrine & la barbe, & l'autre sur le côté. Reconnoît-on les Chrétiens à cette posture ? & le jour de leurs assemblées qui étoit le samedi, ne marque-t-il pas que c'étoient-là des Juifs, rigoureux observateurs du jour du repos que Moyse avoit indiqué ? Accoutumés comme la cygale à vivre de rosée, ils jeûnoient toute la semaine, mais ils mangeoient & se reposoient le jour du sabbat. Dans leurs fêtes ils avoient une table sur laquelle on mettoit du pain, pour imiter la table des pains de proposition que Moyse avoit placée dans le temple. On chantoit des hymnes nou-

veaux; & qui étoient l'ouvrage du plus ancien de l'assemblée; mais lorsqu'il n'en composoit pas, on prenoit ceux de quelque ancien poëte. On ne peut pas dire qu'il y eût alors d'anciens poëtes chez les Chrétiens, & ce terme ne convient guere au prophete David. On dansoit aussi dans cette fête; les hommes & les femmes le faisoient en mémoire de la mer rouge, parce qu'ils s'imaginoient que Moyse avoit donné cet exemple aux hommes, & que sa sœur s'étoit mise à la tête des femmes pour les faire danser & chanter. Cette fête duroit jusqu'au lever du soleil; & dès le moment que l'aurore paroissoit, chacun se tournoit du côté de l'orient, se souhaitoit le bonjour, & se retiroit dans sa cellule pour méditer & contempler Dieu: on voit là la même superstition pour le soleil qu'on a déja remarquée dans les Esséniens du premier ordre.

5°. Enfin, on n'adopte les Thérapeutes qu'à cause de leurs austérités & du rapport qu'ils ont avec la vie monastique.

Mais ne voit-on pas de semblables exemples de tempérance & de chasteté chez les Païens, & particuliérement dans la secte de Pythagore, à laquelle Josephe la comparoit de son temps? La communauté des biens avoit ébloui Eusebe, & l'avoit obligé de comparer les Esséniens aux fidelles dont il est parlé dans l'histoire des actes, qui mettoient tout en commun. Cependant les disciples de Pythagore faisoient la même chose; car c'étoit une de leurs maximes, qu'il n'étoit pas permis d'avoir rien en propre. Chacun apportoit à la communauté ce qu'il possédoit: on en assistoit les pauvres, lors même qu'ils

étoient abſens ou éloignés ; & ils pouſſoient ſi loin la charité, que l'un d'eux, condamné au ſupplice par Denis le tyran, trouva un pleige qui prit ſa place dans la priſon ; ceſt le ſouverain degré de l'amour que de mourir les uns pour les autres. L'abſtinence des viandes étoit ſévérement obſervée par les diſciples de Pythagore, auſſi-bien que par les Thérapeutes. On ne mangeoit que des herbes crûes ou bouillies. Il y avoit une certaine portion de pain réglée, qui ne pouvoit ni charger, ni remplir l'eſtomac : on le frottoit quelquefois d'un peu de miel. Le vin étoit défendu, & on n'avoit point d'autre breuvage que l'eau pure. Pythagore vouloit qu'on négligeât les plaiſirs & les voluptés de cette vie, & ne les trouvoit pas dignes d'arrêter l'homme ſur la terre. Il rejettoit les onctions d'huile comme les Thérapeutes : ſes diſciples portoient des habits blancs : ceux de lin paroiſſoient trop ſuperbes, ils n'en avoient que de laine. Ils n'oſoient ni railler, ni rire, & ils ne devoient point jurer par le nom de Dieu, parce que chacun devoit faire conoître ſa bonne foi & n'avoir pas beſoin de ratifier ſa parole par un ferment. Ils avoient un profond reſpect pour les vieillards, devant leſquels ils gardoient long-temps le ſilence. Ils n'oſoient faire de l'eau en preſence du ſoleil, ſuperſtition que les Thérapeutes avoient encore empruntée d'eux. Enfin, ils étoient fort entêtés de la ſpéculation & du repos qui l'accompagne ; c'eſt pourquoi ils en faiſoient un de leurs préceptes les plus importans.

O juvenes ! tacitâ colite hæc pia ſacra quiete, diſoit Pythagore à ſes diſciples, à la tête d'un de

ſes ouvrages. En comparant les ſectes des Thérapeutes & des Pythagoriciens, on les trouve ſi ſemblables dans tous les chefs qui ont ébloui les Chrétiens, qu'il ſemble que l'une ſoit ſortie de l'autre. Cependant ſi on trouve de ſemblables auſtérités chez les Païens, on ne doit point être étonné de les voir chez les Juifs éclairés par la loi de Moyſe : on ne doit pas leur ravir cette gloire pour la tranſporter au chriſtianiſme.

Hiſtoire de la Philoſophie Juive depuis la ruine de Jeruſalem.

La ruine de Jeruſalem cauſa chez les Juifs des révolutions qui furent fatales aux ſciences. Ceux qui avoient échappé à l'épée des Romains, aux flammes qui réduiſirent en cendres Jeruſalem & ſon temple, ou qui après la déſolation de cette grande ville, ne furent pas vendus au marché comme des eſclaves, & des bêtes de charge, tâcherent de chercher une retraite & un aſyle. Ils en trouverent un en Orient & à Babylone, où il y avoit encore un grand nombre de ceux qu'on y avoit tranſportés dans les anciennes guerres ; il étoit naturel d'aller implorer là la charité de leurs freres, qui s'y étoient faits des établiſſemens conſidérables. Les autres ſe réfugierent en Egypte, où il y avoit auſſi depuis longtemps beaucoup de Juifs puiſſans & aſſez riches pour recevoir ces malheureux ; mais ils porterent-là leur eſprit de ſédition & de révolte, ce qui cauſa un nouveau maſſacre. Les Rabbins aſſurent que les familles conſidérables furent tranſportées dès ce temps-là en Eſpagne, qu'ils appelloient *Sépharad* ; & que c'eſt dans ce lieu

où sont encore les restes des tribus de Benjamin & de Judas, les descendans de la maison de David; c'est pourquoi les Juifs de ce pays-là ont toujours regardé avec mépris ceux des autres nations, comme si le sang royal & la distinction des tribus s'étoient mieux conservés chez eux, que par-tout ailleurs. Mais il y eut un quatrieme ordre de Juifs qui pourroient à plus juste titre, se faire honneur de leur origine. Ce furent ceux qui demeurerent dans leur patrie, ou dans les masures de Jerusalem, ou dans les lieux voisins, dans lesquels ils se distinguerent en rassemblant un petit corps de la nation, & par les charges qu'ils y exercerent. Les Rabbins assurent que Tite fit transporter le Sanhérim à Japhné ou Jamnia, & qu'on érigea deux académies l'une à Tibérias, & l'autre à Lydde. Enfin, ils soutiennent qu'il y eût aussi dès ce temps-là un patriarche qui, après avoir travaillée à rétablir la religion & son église dispersée, étendit son autorité sur toutes les synagogues de l'occident.

On prétend que les académies furent érigées l'an 220 ou l'an 230; la plus ancienne étoit celle de Nahardea, ville située sur les bords de l'Euphrate. Un Rabbin nommé Samuel prit la conduite de cette école: ce Samuel est un homme fameux dans sa nation. Elle le distingue par les titres des *vigilant*, d'*arioch*, de *sapor boi* & de *lunatique*, parce qu'on prétend qu'il gouvernoit le peuple aussi absolument que les rois font leurs sujets, & que le chemin du ciel lui étoit aussi connu que celui de son académie. Il mourut l'an 270 de J. C; & la ville de Nahardea ayant été prise l'an 278, l'académie fut ruinée.

On dit encore qu'on érigea d'abord l'académie à Sora, qui avoit emprunté son nom de la Syrie; car les Juifs le donnent à toutes les terres qui s'étendent depuis Damas & l'Euphrate, jusqu'à Babylone, & Sora étoit située sur l'Euphrate.

Pumdébita étoit une ville située dans la Mésopotamie, agréable par la beauté des ses édifices, elle étoit fort décriée par les mœurs de ses habitans, qui étoient presque tous autant de voleurs : personne ne vouloit avoir commerce avec eux, & les Juifs ont encore ce proverbe : qu'il faut changer de domicile lorsqu'on a un Pumdébitain pour voisin. Le Rabbin Charda ne laissa pas de la choisir l'an 290 pour y enseigner. Comme il avoit été collégue de Huna qui régentoit à Sora, il y a lieu de soupçonner que quelque jalousie ou quelque chagrin personnel l'engagea à faire cette érection. Il ne peut pourtant donner à sa nouvelle académie le lustre & la réputation qu'avoit déja celle de Sora, laquelle tint toujours le dessus sur celle de Pumdébita.

On érigea deux autres académies l'an 373, l'une a Naresch proche de Sora, & l'autre à Machasia; enfin, il s'en éleva une cinquieme à la fin du dixieme siecle, dans un lieu nommé *Peruts sciabbur*, où on dit qu'il y avoit neuf mille Juifs.

Les chefs des académies ont donné beaucoup de lustre à la nation Juive, par leur écrits, & ils avoient un grand pouvoir sur le peuple; car comme le gouvernement des Juifs dépend d'une infinité de cas de conscience, & que Moyse a donné des loix politiques qui sont aussi sacrées que les cérémonielles, ces docteurs qu'on consul-

toit souvent étoient aussi les maîtres des peuples. Quelques-uns croient même que depuis la ruine du temple, les conseils étant réunis ou confondus avec les académies, le pouvoir appartenoit entiérement aux chefs de ces académies.

Parmi tous ces docteurs Juifs, il n'y en a eu aucun qui se soit rendu plus illustre, soit par l'intégrité de ses mœurs, soit par l'étendue de ses connoissances, que Juda le saint. Après la ruine de Jerusalem, les chefs des écoles ou des académies, qui s'étoient élevés dans la Judée, ayant pris quelque autorité sur le peuple par les leçons & les conseils qu'ils lui donnoient, furent appellés *princes de la captivité.* Le premier de ces princes fut Gamaliel qui eût pour successeur Simon III, son fils, aprés lequel parut Juda le saint dont nous parlons ici. Celui-ci vint au monde le même jour qu'Attibas mourut; on s'imagine que cet événement avoit été prédit par Salomon, qui a dit *qu'un soleil se leve, & qu'un soleil se couche.* Attibas mourut sous Adrien, qui lui fit porter la peine de son imposture. Ghédalia place la mort violente de ce fourbe l'an 27 après la ruine du temple, qui seroit la cent quarante-troisieme année de l'ére chrétienne; mais alors il seroit évidemment faux que cet événement fût arrivé sous l'empire d'Adrien qui étoit déja mort; & si Judas le saint naissoit alors, il faut nécessairement fixer sa naissance à l'an 135 de J. C. On peut remarquer, en passant, qu'il ne faut pas s'arrêter aux calculs des Juifs, peu jaloux d'une exacte chronologie.

Le lieu de sa naissance, étoit *Tsipurii.* Ce terme signifie un *petit oiseau*, & la ville étoit située sur

une des montagnes de la Galilée. Les Juifs, jaloux de la gloire de Juda, lui donnent le titre de *saint* ou même de *saint des saints*, à cause de la pureté de sa vie. Cependant je n'ose dire en quoi consistoit cette pureté ; elle paroîtroit badine & ridicule. Il devint le chef de la nation, & eut une si grande autorité, que quelques-uns de ses disciples ayant osé le quitter pour aller faire une intercalation à Lydde, ils eurent tous un mauvais regard, c'est-à-dire, qu'ils moururent tous d'un châtiment exemplaire : mais ce miracle est fabuleux.

Juda devint plus recommandable par la répétition de la loi qu'il publia. Ce livre est un code du droit civil & canonique des Juifs, qu'on appelle *Misnah*. Il crut qu'il étoit souverainement nécessaire d'y travailler, parce que la nation, dispersée en tant de lieux, avoit oublié les rites, & se seroit éloignée de la religion & de la jurisprudence de ses ancêtres, si on les confioit uniquement à leur mémoire. Au lieu qu'on expliquoit auparavant la tradition selon la volonté des professeurs, ou par rapport à la capacité des étudians, ou bien enfin selon les circonstances qui le demandoient, Juda fit une espece de systême & de cours qu'on suivit depuis exactement dans les académies. Il divisa ce rituel en six parties. La premiere roule sur la distinction des semences dans un champ, les arbres, les fruits, les décimes, &c. La seconde regle, l'observance des fêtes. Dans la troisieme, qui traite des femmes, on décide toutes les causes matrimoniales. La quatrieme, qui regarde les pertes, roule sur les procès qui naissent dans le commerce, & les procédures qu'on y doit tenir : on y ajoute un traité d'idolâtrie ;

parce que c'est un des articles importans sur lesquels roulent les jugemens. La cinquieme partie regarde les oblations, & on examine dans la derniere tout ce qui est nécessaire à la purification.

Il est difficile de fixer le temps auquel Juda le saint commença & finit cet ouvrage, qui lui a donné une si grande réputation. Il faut seulement remarquer, 1°. qu'on ne doit pas le confondre avec le Thalmud, dont nous parlerons bientôt, & qui ne fut achevé que long-temps après. 2°. On a mal placé cet ouvrage dans les tables chronologiques des synagogues, lorsqu'on compte aujourd'hui 1614 ans depuis sa publication; car cette année tomberoit sur l'année 140 de J. C. où Juda le saint ne pouvoit avoir que quatre ans. 3°. Au contraire, on le retarde trop, lorsqu'on assure qu'il fut publié cent cinquante ans après la ruine de Jerusalem; car cette année tomberoit sur l'an 220 ou 218 de J. C. & Juda étoit mort auparavant. 4°. En suivant le calcul qui est le plus ordinaire, Juda doit être né l'an 135 de J. C. Il peut avoir travaillé à ce recueil depuis qu'il fût prince de la captivité, & après avoir jugé souvent les différends qui naissoient dans sa nation. Ainsi, on peut dire qu'il le fit environ l'an 180, lorsqu'il avoit 44 ans, à la fleur de son âge, & qu'une assez longue expérience lui avoit appris à décider les questions de la loi.

Juda s'acquit un si grande autorité par cet ouvrage, qu'il se mit au dessus des loix; car au lieu que pendant que Jerusalem subsistoit, les chefs du Sanhédrim étoient soumis à ce conseil & sujets à la peine; Juda, si l'on en croit les historiens de sa nation, s'éleva au dessus des ancien-

nes loix, & Simeon, fils de Lachis, ayant osé soutenir *que le prince devoit être fouetté lorsqu'il péchoit*, Juda envoya ses officiers pour l'arrêter, & l'auroit puni sévérement, s'il ne lui étoit échappé par une prompte fuite. Juda conserva son orgueil jusqu'à sa mort; car il voulut qu'on portât son corps avec pompe, & qu'on pleurât dans toutes les grandes villes où l'enterrement passeroit, défendant de le faire dans les petites. Toutes les villes coururent à cet enterrement; le jour fut prolongé, & la nuit retardée jusqu'à ce que chacun fût de retour dans sa maison, & eût le temps d'allumer une chandelle pour le sabbat. La fille de la voix se fit entendre, & prononça que tous ceux qui avoient suivi la pompe funebre seroient sauvés, à l'exception d'un seul qui tomba dans le désespoir, & se précipita.

Origine du Thalmud & de la Gémare.

Quoique le recueil des traditions, composé par Juda le saint, sous le titre de *Misnah*, parût un ouvrage parfait, on ne laissoit pas d'y remarquer encore deux défauts considérables; l'un, que ce recueil étoit confus, parce que l'auteur y avoit rapporté les sentimens de différens docteurs, sans les nommer, & sans décider lequel de ces sentimens méritoit d'être préféré; l'autre défaut rendoit ce corps de droit canon presque inutile, parce qu'il étoit trop court, & ne résolvoit qu'une petite partie des cas douteux, & des questions qui commençoient à s'agiter chez les Juifs.

Afin de remédier à ces défauts, Jochanan, aidé

de Rab & de Samuel, deux disciples de Juda le saint, firent un commentaire sur l'ouvage de leur maître, c'est ce qu' on appelle le *Thalmud* (*Thalmud* signifie *doctrine*) *de Jerusalem*. Soit qu'il eût été composé en Judée pour les Juifs qui étoient restés en ce pays-là, soit qu'il fût écrit dans la langue qu'on y parloit, les Juifs ne s'accordent pas sur le temps auquel cette partie de la gémare, qui signifie *perfection*, fut composée. Les uns croient que ce fût deux cens ans après la ruine de Jerusalem. Enfin, il y a quelques docteurs qui ne comptent que cent cinquante ans, & qui soutiennent que Rab & Samuel, quittant la Judée, allerent à Babylone l'an 219 de l'ére chrétienne. Cependant ce sont-là les chefs du second ordre des théologiens qui sont appellés *gémarites*, parce qu'ils ont composé la gémare. Leur ouvrage ne peut être placé qu'après le regne de Dioclétien, puisqu'il est parlé de ce prince. Le P. Morin soutient même qu'il y a des termes barbares, comme celui de *borgheni*, pour marquer un bourg, dont nous sommes redevables aux Vandales & aux Goths : d'où il conclut que cet ouvrage ne peut avoir paru que dans le cinquieme siecle.

Il y avoit encore un défaut dans la gémare ou le thalmud de Jerusalem; car on n'y rapportoit que les sentimens d'un petit nombre de docteurs. D'ailleurs, il étoit écrit dans une langue très-barbare, qui étoit celle qu'on parloit en Judée, & qui s'étoit corrompue par le mêlange des nations étrangeres. C'est pourquoi les Amorréens, c'est-à-dire les commentateurs, commencerent une nouvelle explication des traditions. R. Ase se char-

gea de ce travail. Il tenoit son école à Sora proche Babylone ; & ce fut-là qu'il produisit son commentaire sur la Misnah de Juda. Il ne l'acheva pas ; mais ses enfans & ses discipes y mirent la derniere main. C'est ce qu'on appelle la *gémare* ou le *thalmud de Babylone*, qu'on préfere à celui de Jerusalem. C'est un grand & vaste corps qui renferme les traditions, le droit canon des Juifs, & toutes les questions qui regardent la loi.

La Misnah est le texte; la gémare en est le commentaire, & ces deux parties font le thalmud de Babylone.

La foule des docteurs Juifs & Chrétiens convient que le thalmud fut achevé l'an 505 de l'ére chrétienne : mais le P. Morin, s'écartant de la route ordinaire, soutient qu'on auroit tort de croire tout ce que les Juifs disent sur l'antiquité de leurs livres, dont ils ne connoissent pas eux-mêmes l'origine. Il assure que la Misnah ne put être composée que l'an 300, & le thalmud de Babylone l'an 700 ou environ. Nous ne prenons aucun intérêt à l'antiquité de ces livres remplis de traditions. Il faut même avouer qu'on ne peut fixer qu'avec beaucoup de peine & d'incertitude le temps auquel le thalmud peut avoir été formé, parce que c'est une compilation composée de décisions d'un grand nombre de docteurs qui ont étudié les cas de conscience, & à laquelle on a pu ajouter de temps en temps de nouvelles décisions. On ne peut se confier sur cette matiere, ni au témoignage des auteurs Juifs, ni au silence des Chrétiens : les premiers ont intérêt à vanter l'antiquité de leurs livres, & ils ne sont point exacts en matiere de chronologie : les se-

conds ont examiné rarement ce qui se passoit chez les Juifs, parce qu'ils ne faisoient qu'une petite figure dans l'empire. D'ailleurs, leur conversion étoit rare & difficile; & pour y travailler, il falloit apprendre une langue qui leur paroissoit barbare. On ne peut voir sans étonnement que dans ce grand nombre de prêtres & d'évêques, qui ont composé le clergé pendant la durée de tant de siecles, il y en ait eu si peu qui aient sû l'Hébreu, & qui aient pu lire l'ancien testament, ou les commentaires des Juifs dans l'original. On passoit le temps à chicaner sur des faits ou des questions subtiles, pendant qu'on négligeoit une étude utile ou nécessaire. Les témoins manquent de toutes parts; & comment s'assurer de la tradition, lorsqu'on est privé de ce secours?

Jugemens sur le Thalmud.

On a porté quatre jugemens différens sur le thalmud; c'est-à-dire, sur le corps de droit canon & de tradition. Les Juifs l'égalent à la loi de Dieu. Quelques Chrétiens l'estiment avec excès. Les troisiemes le condamnent au feu, & les derniers gardent un juste milieu entre tous ces sentimens. Il faut en donner une idée générale.

Les Juifs sont convaincus que les Thalmudistes n'ont jamais été inspirés, & ils n'attribuent l'inspiration qu'aux prophetes. Cependant ils ne laissent pas de préférer le thalmud à l'écriture sainte; car ils comparent l'écriture à l'eau, & la tradition à du vin excellent: la loi est le sel, la misnah du poivre, & les thalmuds sont des

aromates précieux. Ils soutiennent hardiment que celui qui *péche contre Moyse peut être absous; mais qu'on mérite la mort, lorsqu'on contredit les docteurs*; & qu'on commet un péché plus criant, en violant les préceptes des sages, que ceux de la loi. C'est pourquoi ils infligent une peine sale & puante à ceux qui ne les observent pas: *damnantur in stercore bullienti.* Ils décident les questions & les cas de conscience par le thalmud comme par une loi souveraine.

Comme il pourroit paroître étrange qu'on puisse préférer les traditions à une loi que Dieu a dictée, & qui a été écrite par ses ordres, il ne sera pas inutile de prouver ce que nous venons d'avancer par l'autorité des Rabbins.

R. Isaac nous assure qu'il ne faut pas s'imaginer que la loi écrite soit le fondement de la religion; au contraire, c'est la loi orale. C'est à cause de cette derniere loi que Dieu a traité alliance avec le peuple d'Israël. En effet, il savoit que son peuple seroit transporté chez les nations étrangeres, & que les Païens transcriroient ses livres sacrés. C'est pourquoi il n'a pas voulu que la loi orale fut écrite, de peur qu'elle ne fut connue des idolâtres; & c'est ici un des préceptes généraux des Rabbins: *apprens, mon fils, à avoir plus d'attention aux paroles des scribes qu'aux paroles de la loi.*

Les Rabbins nous fournissent une autre preuve de l'attachement qu'ils ont pour les traditions, & de leur vénération pour les sages, en soutenant dans leur corps de droit, que ceux qui s'attachent à la lecture de la bible ont quelque degré de vertu; mais il est médiocre; & il ne peut être mis

en ligne de compte. Etudier la seconde loi ou la tradition, c'est une vertu qui mérite sa récompense, parce qu'il n'y a rien de plus parfait que l'étude de la gémare. C'est pourquoi Eléazar étant au lit de la mort, répondit à ses écoliers, qui lui demandoient le chemin de la vie & du siecle à venir : *détournez vos enfans de l'étude de la bible, & le mettez aux pieds des sages.* Cette maxime est confirmée dans un livre qu'on appelle *l'autel d'or* car on y assure qu'il n'y a point d'étude au dessus de celle du très-saint thalmud, & le R. Jacob donne ce précepte dans le thalmud de Jerusalem : apprens, mon fils, que les paroles des scribes sont plus aimables que celles des prophetes.

Enfin, tout cela est prouvé par une historiette du roi Pirgandicus. Ce prince n'est pas connu, mais cela n'est point nécessaire pour découvrir le sentiment des Rabbins. C'étoit un infidele, qui pria onze docteurs fameux à souper. Il les reçut magnifiquement, & leur proposa de manger de la chair de pourceau, d'avoir commerce avec des femmes païennes, ou de boire du vin consacré aux idoles. Il falloit opter entre ces trois partis. On délibéra & on résolut de prendre le dernier, parce que les deux premiers art. avoient été défendus par la loi, & que c'étoit uniquement les Rabbins qui défendoient de boire le vin consacré aux faux dieux. Le roi se conforma au choix des docteurs. On leur donna du vin *impur*, dont ils burent largement. On fit ensuite tourner la table, qui étoit sur un pivot. Les docteurs échauffés par le vin, ne prirent point garde à ce qu'ils mangeoient ; c'étoit de la chair de pourceau. En sortant de table on les mit au lit, où ils trouverent des femmes. La concu-

piscence

piscence échauffée par le vin, joua son jeu. Le remord ne se fit sentir que le lendemain matin, qu'on apprit aux docteurs qu'ils avoient violé la loi par degrés. Ils en furent punis : car ils moururent tous la même année de mort subite; & ce malheur leur arriva, parce qu'ils avoient méprisé les préceptes des sages, & qu'ils avoient cru pouvoir le faire plus impunément que ceux de la loi écrite : & en effet on lit dans la Misnah, que ceux qui péchent contre les paroles des sages sont plus coupables que ceux qui violent les paroles de la loi.

Les Juifs demeurent d'accord que cette loi ne suffit pas; c'est pourquoi on y ajoute souvent de nouveaux commentaires dans lesquels on entre dans un détail plus précis, & on fait souvent de nouvelles décisions. Il est même impossible qu'on fasse autrement, parce que les définitions thalmudiques, qui sont courtes, ne pourvoient pas à tout, & sont très-souvent obscures; mais lorsque le Thalmud est clair, on le suit exactement.

Cependant on y trouve une infinité de choses qui pourroient diminuer la profonde vénération qu'on a depuis tant de siecles pour cet ouvrage, si on le lisoit avec attention & sans préjugé. Le malheur des Juifs est d'aborder ce livre avec une obéissance aveugle pour tout ce qu'il contient. On forme son goût sur cet ouvrage, & on s'accoutume à ne trouver rien de beau que ce qui est conforme au Thalmud; mais si on l'examinoit comme une compilation de différens auteurs qui ont pu se tromper, qui ont eu quelquefois un très-mauvais goût dans le choix des matieres

qu'ils ont traitées, & ont pu être des ignorans; on y remarqueroit cent choses qui avilissent la religion, au lieu d'en relever l'éclat.

On y compte que Dieu, afin de tuer le temps avant la création de l'univers où il étoit seul, s'occupoit à bâtir divers mondes qu'il détruisoit aussi-tôt, jusqu'à ce que, par différens essais, il eut appris à en faire un aussi parfait que le nôtre. Ils rapportent la finesse d'un Rabbin, qui trompa Dieu & le diable; car il pria le démon de le porter jusqu'à la porte des cieux, afin qu'après avoir vu de-là le bonheur des saints, il mourut plus tranquillement. Le diable fit ce que le Rabbin demandoit, lequel voyant la porte ouverte, se jetta dedans avec violence, en jurant son grand Dieu qu'il n'en sortiroit jamais; & Dieu qui ne vouloit pas laisser commettre un parjure, fut obligé de le laisser-là, pendant que le démon trompé s'en alloit fort honteux. Non-seulement on y fait Adam hermaphrodite, mais on soutient qu'ayant voulu assouvir sa passion avec tous les animaux de la terre, il ne trouva qu'Ève qui pût le contenter. Ils introduisent deux femmes qui vont disputer dans les synagogues sur l'usage qu'un mari peut faire d'elles; & les Rabbins décident nettement qu'un mari peut faire sans crime tout ce qu'il veut, parce qu'un homme qui achete un poisson, peut manger le devant ou le derriere, selon son bon plaisir. On y trouve des contradictions sensibles, & au lieu de se donner la peine de les lever, ils font intervenir une voix miraculeuse du ciel, qui crie que *l'une & l'autre*, quoique directement opposées, *viennent du ciel.* La maniere dont ils veulent qu'on

traite les Chrétiens est dure : ils permettent qu'on les regarde comme des bêtes brutes, qu'on les pousse dans le précipice si on les voit sur le bord, qu'on les tue impunément, & qu'on fasse tous les matins de terribles imprécations contr'eux. Quoique la haine & le desir de la vengeance aient dicté ces leçons, il ne laisse pas d'être étonnant, qu'on seme dans un sommaire de la religion des loix & des préceptes si évidemment opposés à la charité.

Les docteurs qui ont travaillé à ces recueils de traditions, profitant de l'ignorance de leur nation, ont écrit tout ce qui leur venoit dans l'esprit, sans se mettre en peine d'accorder leurs conjectures avec l'histoire étrangere qu'ils ignoroient totalement.

L'historiette de César se plaignant à Gamaliel de ce que Dieu est un voleur, est badine. Mais devoit-elle avoir sa place dans ce recueil ? César demande à Gamaliel pourquoi Dieu a dérobé une côte à Adam. La fille répond, au lieu de son pere, que les voleurs étoient venus la nuit passée chez elle, & qu'ils avoient laissé un vase d'or dans sa maison, au lieu de celui de terre qu'ils étoient emporté, & qu'elle ne s'en plaignoit pas. L'application de ce conte étoit aisée. Dieu avoit donné une servante à Adam, au lieu d'une côte : le changement est bon : César l'approuva ; mais il ne laissa pas de censurer Dieu de l'avoir fait en secret & pendant qu'Adam dormoit. La fille toujours habile, se fit apporter un morceau de viande cuite sous la cendre, & ensuite elle le présenta à l'empereur, lequel refusa d'en manger : *Cela me fait mal au cœur*, dit César ;

té bien, repliqua la jeune fille, *Eve auroit fait mal au cœur au premier homme, si Dieu la lui avoit donnée grossiérement & sans art, après l'avoir formée sous ses yeux*. Que de bagatelles !

Cependant il y a des Chrétiens qui, à l'imitation des Juifs, regardent le Thalmud comme une mine abondante, d'où l'on peut tirer des trésors infinis. Ils s'imaginent qu'il n'y a que le travail qui dégoûte les hommes de chercher ces trésors & de s'en enrichir ; ils se plaignent (*Sixtus Senensis. Galatin. Morin.*) amérement du mépris qu'on a pour les Rabbins. Ils se tournent de tous les côtés, non-seulement pour les justifier, mais pour faire valoir ce qu'ils ont dit. On admire leurs sentences ; on trouve dans leurs rites mille choses qui ont du rapport avec la religion chrétienne, & qui en développent les mysteres. Il semble que Jesus-Christ & ses Apôtres n'aient pu avoir de l'esprit qu'en copiant les Rabbins qui sont venus après eux. Du moins c'est à l'imitation des Juifs que ce divin rédempteur a fait un si grand usage du style métaphorique : c'est d'eux aussi qu'il a emprunté les paraboles du Lazare, des vierges folles, & celle des ouvriers envoyés à la vigne, car on les trouve encore aujourd'hui dans le Thalmud.

On peut raisonner ainsi par deux motifs différens. L'amour-propre fait souvent parler les docteurs. On aime à se faire valoir par quelqu'endroit ; & lorsqu'on s'est jetté dans une étude, sans peser l'usage qu'on en peut faire, on en releve l'utilité par intérêt ; on estime beaucoup un peu d'or chargé de beaucoup de crasse, parce qu'on a employé beaucoup de temps à le déterrer. On

crie à la négligence, & on accuse de paresse ceux qui ne veulent pas se donner la même peine, & suivre la route qu'on a prise. D'ailleurs, on peut s'entêter des livres qu'on lit; combien de gens ont été fous de la théologie Scolastique, qui n'apprenoit que des mots barbares, au lieu des vérités solides qu'on doit chercher. On s'imagine que ce qu'on étudie avec tant de travail & de peine, ne peut être mauvais; ainsi, soit par intérêt ou par préjugé, on loue avec excès ce qui n'est pas fort digne de louange.

N'est-il pas ridicule de vouloir que J. C. ait emprunté ses paraboles & ses leçons des Thalmudistes, qui n'ont vécu que trois ou quatre cens ans après lui? Pourquoi veut-on que les Thalmudistes n'aient pas été ses copistes? La plupart des paraboles qu'on trouve dans le Thalmud, sont différentes de celles de l'évangile, & on y a presque toujours un autre but. Celle des ouvriers qui vont tard à la vigne, n'est-elle pas revêtue de circonstances ridicules, & appliquée au R. Bon qui avoit plus travaillé sur la loi en ving-huit ans, qu'un autre n'auroit fait en cent? On a recueilli quantité d'expressions & de pensées des Grecs, qui ont rapport avec celles de l'évangile. Dira-t-on pour cela que J. C. ait copié les écrits des Grecs? On dit que ces paraboles étoient déja inventées, & avoient cours chez les Juifs avant que J. C. enseignât; mais d'où le sait-on? Il faut deviner, afin d'avoir le plaisir de faire des Pharisiens autant de docteurs originaux, & de Jesus-Christ un copiste qui empruntoit ce que les autres avoient de plus fin & de plus délicat. J. C. suivoit ses idées, & débitoit ses propres pen-

sées ; mais il faut avouer qu'il y en a de communes à toutes les nations, & que plusieurs hommes disent la même chose sans s'être jamais connus, ni avoir lu les ouvrages des autres. Tout ce qu'on peut dire de plus avantageux pour les Thalmudistes, c'est d'avoir fait des comparaisons semblables à celles de Jesus-Christ ; mais l'application que le fils de Dieu en faisoit, & les leçons qu'il en a tirées, sont toujours belles & sanctifiantes, au lieu que l'application des autres est presque toujours puérile & badine.

L'étude de la philosophie Cabalistique fut en usage chez les Juifs peu de temps après la ruine de Jerusalem. Parmi les docteurs qui s'appliquerent à cette prétendue science, R. Atriba & R. Siméon-Ben Jochaï furent ceux qui se distinguerent le plus. Le premier est auteur du livre jézivah ou de la création ; le second, du sochar ou du livre de la splendeur. Nous allons donner l'abrégé de la vie de ces deux hommes si célebres dans leur nation.

Atriba fleurit peu après que Tite eut ruiné la ville de Jerusalem. Il n'étoit Juif que du côté de sa mere, & l'on prétend que son pere descendoit de Lisera, général d'armée de Jabin, roi de Tyr. Atriba vécut à la campagne jusqu'à l'âge de quarante ans, & n'y eut pas un emploi fort honorable, puisqu'il y gardoit les troupeaux de Calba Schuva, riche bourgeois de Jerusalem. Enfin, il entreprit d'étudier, à l'instigation de la fille de son maître, laquelle lui promit de l'épouser, s'il faisoit de grands progrès dans les sciences. Il s'appliqua si fortement à l'étude pendant les vingt-quatre ans qu'il passa aux académies, qu'après

cela il se vit environné d'une troupe de disciples, comme un des plus grands maîtres qui eussent été en Israël. Il avoit, dit-on, jusqu'à vingt-quatre mille écoliers. Il se déclara pour l'imposteur de Barcho-Chedas, & soutint que c'étoit de lui qu'il falloit entendre ces paroles de Balaam, *une étoile sortira de Jacob*, & qu'on avoit en sa personne le véritable Messie. Les troupes que l'empereur Hadrien envoya contre les Juifs qui, sous la conduite de ce faux Messie, avoient commis des massacres épouvantables, exterminerent cette faction. Atriba fut pris & puni du dernier supplice avec beaucoup de cruauté. On lui déchira la chair avec des peignes de fer, mais de telle sorte qu'on faisoit durer la peine, & qu'on ne le fit mourir qu'à petit feu. Il vécut six vingt ans, & fut enterré avec sa femme dans une caverne, sur une montagne qui n'est pas fort loin de Tibériade. Ces vingt-quatre mille disciples furent enterrés au dessous de lui sur la même montagne. Je rapporte ces choses, sans prétendre qu'on les croie toutes. On l'accuse d'avoir altéré le texte de la bible, afin de pouvoir répondre à une objection des Chrétiens. En effet, jamais ces derniers ne disputerent contre les Juifs plus fortement que dans ce temps-là, & jamais aussi ils ne les combattirent plus efficacement. Car ils ne faisoient que leur montrer d'un côté les évangiles, & de l'autre les ruines de Jerusalem, qui étoient devant leurs yeux, pour les convaincre que J. C, qui avoit si clairement prédit sa désolation, étoit le prophete que Moyse avoit promis. Ils les pressoient vivement par leurs propres traditions, qui portoient que le Christ se manifesteroit après le

cours d'environ six mille ans, en leur montrant que ce nombre d'années étoit accompli.

Les Juifs donnent de grandes éloges à Atriba; ils l'appelloient *sethamtaah*, c'est-à-dire, *l'authentique*. Il faudroit un volume tout entier, dit l'un d'eux, (Zautus) si l'on vouloit parler dignement de lui. Son nom, dit un autre (*Kionig*) a parcouru tout l'univers, & nous avons reçu de sa bouche toute la loi orale.

Nous avons déja dit que Siméon Jochaïdes est l'auteur du fameux livre de Schar, auquel on a fait depuis un grand nombre d'additions. Il est important de savoir ce que l'on dit de cet auteur & de son livre, puisque c'est-là où sont renfermés les mysteres de la cabale, & qu'on lui donne la gloire de les avoir transmis à la postérité.

On croit que Siméon vivoit quelques années avant la ruine de Jerusalem. Tite le condamna à la mort, mais son fils & lui se déroberent à la persécution, en se cachant dans une caverne, où ils eurent le loisir de composer le livre dont nous parlons. Cependant comme il ignoroit encore diverses choses, le prophete Elie descendoit de tems en tems du ciel dans la caverne pour l'instruire, & Dieu l'aidoit miraculeusement, en ordonnant aux mots de se ranger les uns après les autres, dans l'ordre qu'ils devoient avoir pour former de grands mysteres.

Ces apparitions d'Elie & le secours miraculeux de Dieu embarassent quelques auteurs Chrétiens: ils estiment trop la cabale, pour avouer que celui qui en a révélé les mysteres, soit un imposteur qui se vante mal-à-propos d'une inspiration divine. Soutenir que le démon qui animoit au

commencement de l'égliſe chrétienne Appolonius & Thyane, afin d'ébranler la foi des miracles apoſtoliques, répandit auſſi chez les Juifs le bruit des apparitions fréquentes d'Elie, afin d'empêcher qu'on ne crût celle qui s'étoit faite pour J. C. lorſqu'il fut transfiguré ſur le Tabor; c'eſt ſe faire illuſion, car Dieu n'exauce point la priere des démons lorſqu'ils travaillent à perdre l'égliſe, & ne fait point dépendre d'eux l'apparition des prophetes. On pourroit tourner ces apparitions en allégories ; mais on aime mieux dire que Siméon Jochaïdes dictoit ces myſteres avec le ſecours du ciel : c'eſt le témoignage que lui rend un Chrétien (Knorrius) qui a publié ſon ouvrage.

La premiere partie de cet ouvrage a pour titre Zéniutha ou Myſtere, parce qu'en effet on y révéle une infinité de choſes. On prétend les tirer de l'écriture ſainte, & en effet on ne propoſe preſque rien ſans citer quelqu'endroit des écrivains ſacrés, que l'auteur explique à ſa maniere. Il ſeroit difficile d'en donner un extrait ſuivi ; mais on y découvre particuliérement le microproſopon, c'eſt-à-dire, le petit viſage, le macroproſopon, c'eſt-àdire, le long viſage, ſa femme, les neuf & les treize conformations de ſa barbe.

On entre dans un plus grand détail dans le livre ſuivant, qu'on appelle le *grand ſynode*. Siméon avoit beaucoup de peine à révéler ces myſteres à ſes diſciples ; mais comme ils lui repréſenterent que le ſecret de l'éternel eſt pour ceux qui le craignent & qu'ils l'aſſurerent tous qu'ils craignoient Dieu, il entra plus hardiment dans

l'explication des grandes vérités. Il explique la rosée du cerveau du vieillard ou du grand visage. Il examine ensuite son crâne, ses cheveux ; car il porte sur sa tête mille millions de milliers, & sept mille cinq cens boucles de cheveux blancs comme la laine. A chaque boucle il y a quatre cens dix cheveux, selon le nombre du mot *Kadosch*. Des cheveux on passe au front, aux yeux, au nez, & toutes ces parties du grand visage renferment des choses admirables ; mais sur-tout, sa barbe est une barbe qui mérite des éloges infinis : » Cette barbe est au dessus de toute louan-
» ge ; jamais ni prophete, ni saint n'approcha d'el-
» le ; elle est blanche comme la neige ; elle des-
» cend jusqu'au nombril ; c'est l'ornement des
» ornemens, & la vérité des vérités ; malheur
» à celui qui la touche ; il y a treize parties dans
» cette barbe, qui renferment toutes de grands myst-
» teres ; mais il n'y a que des initiés qui les com-
» prennent «.

Enfin, le petit synode est le dernier adieu que Siméon fit à ses disciples. Il fut chagrin de voir sa maison remplie de monde, parce que le miracle d'un feu surnaturel, qui en écartoit la foule des disciples pendant la tenue du grand synode, avoit cessé ; mais quelques-uns s'étant retirés, il ordonna à R. Abba d'écrire ses dernieres paroles : il expliqua encore une fois le veillard : » sa tête
» est cachée dans un lieu supérieur, où on ne la
» voit pas ; mais elle répand son front qui est
» beau, agréable ; c'est le bon plaisir des plaisirs ».
On parle avec la même obscurité de toutes les parties du petit visage, sans oublier celle qui adoucit la femme.

Si on demande à quoi tendent tous les mysteres, il faut avouer qu'il est très-difficile de le découvrir, parce que toutes les expressions allégoriques étant susceptibles de plusieurs sens, & faisant naître des idées très-différentes, on ne peut se fixer qu'avec beaucoup de peine & de travail; & qui veut prendre cette peine, s'il n'espere en tirer de grands usages!

Remarquons plutôt que cette méthode de peindre les opérations de la divinité sous les figures humaines, étoient fort en usage chez les Egyptiens; car ils peignoient un homme sous un visage de feu & des cornes, une crosse à la main droite, sept cercles à la gauche, & des aîles attachées à ses épaules. Ils représentoient par-là Jupiter ou le Soleil, & les effets qu'il produit dans le monde. Le feu du visage signifioit la chaleur qui vivifie toutes choses, les cornes, les rayons de lumiere. Sa barbe étoit mystérieuse aussi-bien que celle du long visage des Cabalistes; car elle indiquoit les élémens. Sa crosse étoit le symbole du pouvoir qu'il avoit sur tous les corps sublunaires. Ses cuisses étoient la terre chargée d'arbres & des moissons; les eaux sortoient de son nombril, ses genoux indiquoient les montagnes, & les parties raboteuses de la terre; les aîles, les vents & la promptitude avec laquelle ils marchent; enfin, les cercles étoient le symbole des planetes.

Siméon finit sa vie en débitant toutes ces visions: lorsqu'il parloit à ses disciples, une lumiere éclatante se répandit dans toute la maison, tellement qu'on n'osoit jetter les yeux sur lui. Un feu étoit au dehors, qui empêchoit les voisins

d'entrer ; mais le feu & la lumiere étant disparus ; on s'apperçut que la lampe d'Israël étoit éteinte. Les disciples de Zippori vinrent en foule pour honorer ses funérailles, & lui rendre les derniers devoirs ; mais on les renvoya, parce que Eléazar son fils & R. Abba, qui avoit été le secretaire du petit synode, vouloient agir seuls. En l'enterrant on entendit une voix qui crioit : *Venez aux nôces de Siméon ; il entrera en paix & reposera dans sa chambre.* Une flamme marchoit devant le cercueil, & sembloit l'embraser ; & lorsqu'on le mit dans le tombeau, on entendit crier : *c'est ici celui qui a fait trembler la terre, & qui a ébranlé les royaumes.* C'est ainsi que les Juifs font de l'auteur du Schar un homme miraculeux jusqu'après sa mort, parce qu'ils le regardent comme le premier de tous les Cabalistes.

Des grands hommes qui ont fleuri chez les Juifs dans le douzieme siecle.

Le douzieme siecle fut très-fécond en docteurs habiles. On ne souciera peut-être pas d'en voir le catalogue, parce que ceux qui passent pour des oracles dans les synagogues, paroissent souvent de très-petits génies à ceux qui lisent leurs ouvrages sans préjugé. Les Chrétiens demandent trop aux Rabbins, & les Rabbins donnent trop peu au Chrétiens. Ceux-ci ne lisent presque jamais les livres composés par un Juif sans un préjugé avantageux pour lui. Ils s'imaginent qu'ils doivent y trouver une connoissance exacte des anciennes cérémonies, des événemens obscurs ; en un mot, qu'on doit y lire la solution de toutes

ſes difficultés de l'écriture. Pourquoi cela ? Parce qu'un homme eſt Juif, s'enſuit-il qu'il connoiſſe mieux l'hiſtoire de ſa nation que les Chrétiens, puiſqu'il n'a point d'autres ſecours que la bible & l'hiſtoire de Joſephe, que le Juif ne lit preſque jamais ? S'imagine-t-on qu'il y a dans cette nation certains livres que nous ne conoiſſons pas, & que ces Meſſieurs ont lus ? C'eſt vouloir ſe tromper, car ils ne citent aucun monument qui ſoit plus ancien que le chriſtianiſme. Vouloir que la tradition ſe ſoit conſervée plus fidélement chez eux, c'eſt ſe repaître d'une chimere ; car comment cette tradition auroit-elle pu paſſer de lieu en lieu, & de bouche en bouche pendant un ſi grand nombre de ſiecles & de diſperſions fréquentes ? Il ſuffit de lire un Rabbin pour connoître l'attachement qu'il a pour ſa nation, & comment il déguiſe les faits, afin de les accommoder à ſes préjugés. D'un autre côté, les Rabbins nous donnent beaucoup moins qu'ils ne peuvent. Ils ont deux grands avantages ſur nous ; car poſſédant la langue ſainte dès leur naiſſance, ils pourroient fournir des lumieres pour l'explication des termes obſcurs de l'écriture ; & comme ils ſont obligés de pratiquer certaines cérémonies de la loi, ils pourroient par-là nous donner l'intelligence des anciennes. Ils le font quelquefois ; mais ſouvent au lieu de chercher le ſens littéral des écritures, ils courent après des ſens myſtiques qui font perdre de vue le but de l'écrivain, & l'intention du S. Eſprit. D'ailleurs, ils deſcendent dans un détail exceſſif des cérémonies ſous leſquelles ils ont enſeveli l'eſprit de la loi.

Si on veut faire un choix de ces docteurs,

ceux du douzieme siecle doivent être préférés à tous les autres ; car non-seulement ils étoient habiles, mais ils ont fourni de grands secours pour l'intelligence de l'ancien testament. Nous ne parlerons ici que d'Abeu-Ezra & de Maïmonides, comme les plus fameux.

Abeu-Ezra est appellé le *sage* par excellence; il naquit l'an 1099, & il mourut en 1174, âgé de 75 ans. Il l'insinue lui-même, lorsque prévoyant sa mort, il disoit que comme Abraham sortit de Charon âgé de 75 ans, il sortiroit aussi dans le même temps de Charon ou du feu de la colere du siecle. Il voyagea, parce qu'il crût que cela étoit nécessaire pour faire de grands progrès dans les sciences. Il mourut à Rhodes, & fit porter delà ses os dans la terre sainte.

Ce fut un des plus grands hommes de sa nation & de son siecle. Comme il étoit bon astronome, il fit de si heureuses découvertes dans cette science, que les plus habiles mathématiciens ne se sont pas fait un scrupule de les adopter. Il excella dans la médecine, mais ce fut principalement par ses explications de l'écriture, qu'il se fit connoître. Au lieu de suivre la méthode ordinaire de ceux qui l'avoient précédé, il s'attacha à la grammaire & au sens littéral des écrits sacrés, qu'il développe avec tant de pénétration & de jugement, que les Chrétiens même le préferent à la plupart de leurs interpretes. Il a montré le chemin aux critiques qui soutiennent aujourd'hui que le peuple d'Israël ne passa point au travers de la mer rouge, mais qu'il y fit un cercle pendant que la mer étoit basse, afin que Pharaon les suivit, & fut submergé; mais ce n'est pas-là une des

meilleures conjectures. Il n'osa absolument rejetter la cabale, quoiqu'il en connût le foible, parce qu'il eût peur de se faire des affaires avec les auteurs de son temps, qui y étoient fort attachés, & même avec le peuple qui regardoit le livre de Schar rempli de ces sortes d'explications, comme un ouvrage excellent : il déclara seulement que cette méthode d'interpréter l'écriture n'étoit pas sûre ; & que si on respectoit la cabale des anciens, on ne devoit pas ajouter de nouvelles explications à celles qu'ils avoient produites, ni abandonner l'écriture au caprice de l'esprit humain.

Maïmonides (il s'appelloit Moyse, & étoit fils de Maïmon; mais il est plus connu par le nom de son pere : on l'appelle *Maïmonides*; quelques-uns le font naître l'an 1133.) Il parut dans le même siecle. Scaliger soutenoit que c'étoit-là le premier des docteurs qui eût cessé de badiner chez les Juifs, comme Diodore chez les Grecs. En effet, il avoit trouvé beaucoup de vuide dans l'étude de la gémare ; il regrettoit le temps qu'il y avoit perdu, & s'appliquant à des études plus solides, il avoit beaucoup médité sur l'écriture. Il savoit le Grec ; il avoit lu les philosophes, & particuliérement Aristote, qu'il cite souvent. Il causa de si violentes émotions dans les synagogues, que celles de France & d'Espagne s'excommunierent à cause de lui. Il étoit né à Cordoue l'an 1131. Il se vantoit d'être descendu de la maison de David, comme font la plupart des Juifs d'Espagne. Maïmon son pere, & Juge de la nation d'Espagne, comptoit entre ses ancêtres une longue suite de personnes qui avoient pos-

fedé fucceffivement cette charge. On dit qu'il fut averti en fonge de rompre fa réfolution de garder le célibat, & de fe marier avec une fille de boucher qui étoit fa voifine. Maïmon feignit peut-être un fonge pour cacher une amourette qui lui faifoit honte, il fit intervenir le miracle pour colorer fa foibleffe. La mere mourut en mettant Moyfe au monde, & Maïmon fe remaria. Je ne fais fi la feconde femme qui eût plufieurs enfans, haïffoit le petit Moyfe, ou s'il avoit dans fa jeuneffe un efprit morne & pefant, comme on le dit. Mais fon pere lui reprochoit fa naiffance, le battit plufieurs fois, & enfin le chaffa de fa maifon. On dit que ne trouvant point d'autre gîte que le couvert d'une fynagogue, il y paffa la nuit, & à fon réveil il fe trouva un homme d'efprit tout différent de ce qu'il étoit auparavant. Il fe mit fous la difcipline de Jofeph le Levite, fils de Mégas, fous lequel il fit en peu de temps de grands progrès. L'envie de revoir le lieu de fa naiffance le prit; mais en retournant à Cordoue, au lieu d'entrer dans la maifon de fon pere, il enfeigna publiquement dans fa fynagogue avec un grand étonnement des affiftans: fon pere qui le reconnut alla l'embraffer, & le reçut chez lui. Quelques hiftoriens s'infcrivent en faux contre cet événement, parce que Jofeph, fils de Mégas, n'étoit âgé que de dix ans plus que Moyfe. Cette raifon eft puérile; car un maître de trente ans peut inftruire un difciple qui n'en a que vingt. Mais il eft plus vraifemblable que Maïmon inftruifit lui-même fon fils, & enfuite l'envoya étudier fous Averroës, qui étoit alors dans une haute réputation chez les Ara-

bes,

bes. Ce disciple eut un attachement & une fidélité exemplaire pour son maître. Averroës étoit déchu de sa faveur par une nouvelle révolution arrivée chez les Maures en Espagne. Abdi Amoumed, capitaine d'une troupe de bandits, qui se disoit descendu en ligne droite d'Houssain, fils d'Aly, avoit détrôné les Marabours en Afrique, & ensuite il étoit entré l'an 1144 en Espagne, & se rendit en peu de temps maître de ce royaume. Il fit chercher Averroës qui avoit eu beaucoup de crédit à la cour des Marabours, & qui lui étoit suspect. Ce docteur se réfugia chez les Juifs, & confia le secret de sa retraite à Maïmonides, qui aima mieux souffrir tout, que de découvrir le lieu où son maître étoit caché, Abulpharage dit même que Maïmonides changea de religion, & qu'il se fit musulman, jusqu'à ce que ayant donné ordre à ses affaires, il passa en Egypte pour vivre en liberté. Ses amis ont nié la chose, mais Averroës qui vouloit que son ame fût avec celle des philosophes, parce que le mahométisme étoit la religion des pourceaux, le judaïsme celle des enfans, & le christianisme impossible à observer, n'avoit pas inspiré un grand attachement à son disciple pour la loi. D'ailleurs, un Espagnol qui alla persécuter ce docteur en Egypte, jusqu'à la fin de sa vie, lui reprocha cette foiblesse avec tant de hauteur, que l'affaire fut portée devant le sultan, lequel jugea que tout ce qu'on fait involontairement & par violence en matiere de religion, doit être compté pour rien : d'où il concluoit que Maïmonides n'avoit jamais été musulman. Cependant c'étoit le condamner & décider contre lui, en même temps

qu'il sembloit l'absoudre ; car il déclaroit que l'abjuration étoit véritable, mais exempte de crime, puisque la volonté n'y avoit pas eu de part. Enfin, on a lieu de soupçonner Maïmonides d'avoir abandonné sa religion par sa morale relâchée sur cet article ; car non-seulement il permet aux Noachides de retomber dans l'idolâtrie si la nécessité le demande, parce qu'ils n'ont reçu aucun ordre de sanctifier le nom de Dieu ; mais il soutient qu'on ne peche point en sacrifiant aux idolâtres, & en renonçant à la religion, pourvu qu'on ne le fasse pas en présence de dix personnes ; car alors il faut plutôt mourir que de renoncer à la loi : mais Maïmonides croyoit que le péché cesse lorsqu'on le commet en secret. (*Maïmon. fondam. leg. cap.* V.) La maxime est singuliere ; car ce n'est plus la religion qu'il faut aimer & défendre au péril de sa vie : c'est la présence de dix Israélites qu'il faut craindre & qui seule fait le crime. On a lieu de soupçonner que l'intérêt avoit dicté a Maïmonides une maxime si bizarre, & qu'ayant abjuré le judaïsme en secret, il croyoit calmer sa conscience, & se défendre à la faveur de cette distinction. Quoi qu'il en soit, Maïmonides demeura en Egypte le reste de ses jours, ce qui l'a fait appeller *Moyse l'Egyptien.* Il y fut long-temps sans emploi, tellement qu'il fut réduit au métier de joualier. Cependant il ne laissoit pas d'étudier, & il acheva alors son commentaire sur la Misnah, qu'il avoit commencé en Espagne dès l'âge de vingt-trois ans. Alphadel, fils de Saladin, étant revenu en Egypte, après en avoir été chassé par son frere, connut le mérite de Maïmonides, & le choisit pour son

médecin : il lui donna penſion. Maïmonides aſſure que cet emploi l'occupoit abſolument, car il étoit obligé d'aller tous les jours à la cour & d'y demeurer long-temps s'il y avoit quelque malade. En revenant chez lui il trouvoit quantité de perſonnes qui venoient le conſulter. Cependant il ne laiſſa pas de travailler pour ſon bienfaiteur ; car il traduiſit Avicene, & on voit encore à Bologne cet ouvrage qui fut fait par ordre d'Alphadel, l'an 1194.

Les Egyptiens furent jaloux de voir Maïmonides ſi puiſſant à la cour : pour l'en arracher, les médecins lui demanderent un eſſai de ſon art. Pour cet effet, ils lui préſenterent un verre de poiſon, qu'il avala ſans en craindre l'effet, parce qu'il avoit le contre-poiſon ; mais ayant obligé dix médecins à avaler ſon poiſon, ils moururent tous, parce qu'ils n'avoient pas d'antidote ſpécifique. On dit auſſi que d'autres médecins mirent un verre de poiſon auprès du lit du ſultan, pour lui perſuader que Maïmonides en vouloit à ſa vie, & qu'on l'obligea de ſe couper les veines. Mais il avoit appris qu'il y avoit dans le corps humain une veine que les médecins ne connoiſſoient pas, & qui n'étant pas encore coupée, l'effuſion entiere du ſang ne pouvoit ſe faire ; il ſe ſauva par cette veine inconnue. Cette circonſtance ne s'accorde point avec l'hiſtoire de ſa vie.

En effet, non-ſeulement il protégea ſa nation à la cour des nouveaux ſultans, qui s'établiſſoient ſur la ruine des Aliades, mais il fonda une académie à Alexandrie, où un grand nombre de diſciples vinrent du fond de l'Egypte, de

Sirie & de la Judée, pour étudier ſous lui. Il en auroit eu beaucoup davantage, ſi une nouvelle perſécution arrivée en Orient, n'avoit empêché les étrangers de s'y rendre. Elle fut ſi violente, qu'une partie des Juifs furent obligés de ſe rendre Mahométans pour ſe garantir de la miſere: & Maïmonides, qui ne pouvoit leur inſpirer de la fermeté, ſe trouva réduit comme un grand nombre d'autres, à faire le faux prophete, & à promettre à ſes religionnaires une délivrance qui n'arriva pas. Il mourut au commendu XIIIe. ſiecle, & ordonna qu'on l'enterrât à Tibérias, où ſes ancêtres avoient leur ſépulture.

Ce docteur compoſa un grand nombre d'ouvrage; il commenta la Miſnah; il fit une *main forte*, & le *docteur des queſtions douteuſes*. On prétend qu'il écrivit en médecine, auſſi-bien qu'en théologie, & en Grec, comme en Arabe; mais que ſes livres ſont très-rares ou perdus. On l'accuſe d'avoir mépriſé la cabale juſqu'à ſa vieilleſſe; mais on dit que trouvant alors à Jeruſalem un homme très-habile dans cette ſcience, il s'étoit appliqué fortement à cette étude. Rabbi Chaiim aſſure avoir vu une lettre de Maïmonides, qui témoignoit ſon chagrin de n'avoir pas percé plutôt dans les myſteres de la loi: mais on croit que les Cabaliſtes ont ſuppoſé cette lettre, afin de n'avoir pas été mépriſés par un homme qu'on appelle *la lumiere* de l'orient & de l'occident.

Ses ouvrages furent reçus avec beaucoup d'applaudiſſement; cependant il faut avouer qu'il avoit ſouvent des idées fort abſtraites; & qu'ayant étudié la métaphyſique, il en faiſoit un trop grand uſage. Il ſoutenoit que toutes les facultés

étoient des anges; il s'imaginoit qu'il expliquoit par-là beaucoup plus nettement les opérations de la divinité, & les expressions de l'écriture. N'est-il pas étrange, disoit-il, qu'on admette ce que disent quelques docteurs, qu'un ange entre dans le sein de la femme pour y former un embryon; quoique les mêmes docteurs assurent qu'un ange est un feu consumant, au lieu de reconnoître plutôt que la faculté générante est un ange? C'est pour cette raison que Dieu parle souvent dans l'écriture, & qu'il dit, *faisons l'homme à notre image*; parce que quelques Rabbins avoient conclu de ce passage, que Dieu avoit un corps, quoiqu'infiniment plus parfait que les nôtres; il soutint que l'image signifie la forme essentielle qui constitue une chose dans son être. Tout cela est fort subtil, ne leve point de difficulté, & ne découvre point le véritable sens des paroles de Dieu. Il croyoit que les astres sont animés, & que les spheres célestes vivent. Il disoit que Dieu ne s'étoit repenti que d'une chose, d'avoir confondu les bons avec les méchans dans la ruine du premier temple. Il étoit persuadé que les promesses de la loi, qui subsistera toujours, ne regardent qu'une félicité temporelle, & qu'elles seront accomplies sous le regne du Messie. Il soutient que le royaume de Juda fut rendu à la postérité de Jéchonias, dans la personne de Salatiel, quoique St. Luc assure positivement que Salatiel n'étoit pas fils de Jéchonias, mais de Neri.

De la philosophie exotérique des Juifs.

Les Juifs avoient deux philosophies: l'une exo-

térique, dont les dogmes étoient enseignés publiquement, soit dans les livres, soit dans les écoles; l'autre ésotérique, dont les principes n'étoient révélés, qu'à un petit nombre de personnes choisies, & étoient soigneusements cachés à la multitude. Cette derniere science s'appelle *Cabale*.

Avant de parler des principaux dogmes de la philosophie exotérique, il ne sera pas inutile d'avertir le lecteur, qu'on ne doit pas s'attendre à trouver chez les Juifs de la justesse dans les idées, de l'exactitude dans le raisonnement, de la précision dans le style; en un mot, tout ce qui doit caractériser une saine philolophie. On n'y trouve, au contraire, qu'un mêlange confus des principes de la raison & de la révélation, une obscurité affectée, & souvent impénetrable, des principes qui conduisent au fanatisme, un respect aveugle pour l'autorité des docteurs & pour l'antiquité; en un mot, tous les défauts qui annoncent une nation ignorante & superstitieuse: voici les principaux dogmes de cette espece de philosophie.

Idée que les Juifs ont de la divinité.

L'unité d'un Dieu fait un des dogmes fondamentaux de la synagogue moderne, aussi-bien que des anciens Juifs; ils s'éloignent également du Païen, qui croit la pluralité des Dieux, & des Chrétiens qui admettent trois personnes divines dans une seule essence.

Les Rabbins avouent que Dieu seroit fini s'il avoit un corps: ainsi, quoiqu'ils parlent souvent

de Dieu comme d'un homme, ils ne laissent pas de le regarder comme un être purement spirituel. Ils donnent à cette essence infinie toutes les perfections qu'on peut imaginer; & en écartent tous les défauts qui sont attachés à la nature humaine, ou à la créature, sur-tout ils lui donnent une puissance absolue & sans bornes, par laquelle il gouverne l'univers.

II. Le Juif, qui convertit le roi de Cozar, expliquoit à ce prince les attributs de la divinité d'une maniere orthodoxe. Il dit que, quoiqu'on appelle Dieu *miséricordieux*, cependant il ne sent jamais le frémissement de la nature, ni l'émotion du cœur, puisque c'est une foiblesse dans l'homme: mais on entend par-là que l'être souverain fait du bien à quelqu'un. On le compare à un juge qui condamne & qui absout ceux qu'on lui présente, sans que son esprit ni son cœur soient altérés par les différentes sentences qu'il prononce; quoique de-là dépendent la vie ou la mort des coupables. Il assure qu'on doit appeller Dieu *lumiere*: (*Corri. part. II.*) mais il ne faut pas s'imaginer que ce soit une lumiere réelle, ou semblable à celle qui nous éclaire; car on feroit Dieu corporel, s'il étoit véritablement lumiere: mais on lui donne ce nom, parce qu'on craint qu'on ne le conçoive comme *ténébreux*. Comme cette idée seroit trop basse, il faut l'écarter & concevoir Dieu comme une lumiere éclatante & inaccessible. Quoiqu'il n'y ait que les créatures qui soient susceptibles de vie & de mort, on ne laisse par de dire que Dieu *vit*, & qu'il est la *vie*; mais on entend par-là qu'il existe éternellement, on ne veut pas le réduire à la condition des êtres mortels. Toutes ces expli-

cations sont pures, & conformes aux idées que l'écriture nous donne de Dieu.

III. Il est vrai qu'on trouve souvent dans les écrits des docteurs certaines expressions fortes, & quelques actions attribuées à la divinité, qui scandalisent ceux qui n'en pénétrent pas le sens; & de-là vient que ces gens-là chargent les Rabbins de blasphêmes & d'impiétés, dont ils ne sont pas coupables. En effet, on peut ramener les expressions à un bon sens, quoiqu'elles paroissent profanes aux uns, & risibles aux autres. Ils veulent dire que Dieu n'a châtié son peuple qu'avec douleur lorsqu'ils l'introduisent pleurant pendant les trois veilles de la nuit, & criant, *malheur à moi qui ai détruit ma maison, & dispersé mon peuple parmi les nations de la terre.* Quelque forte que soit l'expression, on ne laisse pas d'en trouver de semblables dans les prophetes. Il faut pourtant avouer qu'ils outrent les choses, en ajoutant qu'ils ont entendu souvent cette voix lamentable de la divinité, lorsqu'ils passoient sur les ruines du temple; car la fausseté du fait est évidente. Ils badinent dans une chose sérieuse, quand ils ajoutent que deux des larmes de la divinité, qui pleure les ruines de sa maison, tombent dans la mer, & y causent de violens mouvemens; où lorsqu'entêtés de leurs théphilims, ils en mettent autour de la tête de Dieu, pendant qu'ils prient que la justice cede à sa miséricorde. S'ils veulent vanter par-là la nécessité des Téphilines, il ne faut pas le faire aux dépens de la divinité qu'on habille ridiculement aux yeux des peuples.

IV. Ils ont seulement dessein détaler les effets de la puissance infinie de Dieu, en disant que c'est un lion, dont le rugissement fait un bruit horri-

le; & en contant que César ayant eu dessein de voir Dieu, R. Josué le pria de faire sentir les effets de sa présence. A cette priere, la divinité se retira à quatre cens lieues de Rome; il rugit, & le bruit de ce rugissement fut si terrible, que la muraille de la ville tomba, & toutes les femmes enceintes avorterent. Dieu s'approchant plus près de cent lieues, & rugissant de la même maniere, César effrayé du bruit tomba de dessus son trône, & tous les Romains qui vivoient alors, perdirent leurs dents molaires.

V. Ils veulent marquer sa présence dans le paradis terrestre, lorsqu'ils le font promener dans ce lieu délicieux comme un homme. Ils insinuent que les ames apportent leur ignorance de la terre, & ont peine à s'instruire des merveilles du paradis, lorsqu'ils représentent ce même Dieu comme un maître d'école qui enseigne les nouveaux venus dans le ciel. Ils veulent relever l'excellence de la synagogue, en disant qu'*elle est la mere, la femme, la fille de Dieu.* Enfin, ils disent (*Maïmon More Novochim, cap. XXVII.*) deux choses importantes à leur justification : l'une qu'ils sont obligés de parler de Dieu comme ayant un corps, afin de faire comprendre au vulgaire que c'est un être réel ; car le peuple ne conçoit d'existence réelle que dans les objets matériels & sensibles : l'autres qu'ils ne donnent à Dieu que des actions nobles, & qui marquent quelque perfection, comme de se mouvoir & d'agir : c'est pourquoi on ne dit jamais que Dieu mange & qu'il boit.

VI. Cependant, il faut avouer que ces théologiens ne parlent pas avec assez d'exactitude ni de sincérité. Pourquoi obliger les hommes à se donner la torture pour pénétrer leurs pensées ? Expli-

que-t-on mieux la nature ineffable d'un Dieu, en ajoutant de nouvelles ombres à celles que sa grandeur répand déja sur nos esprits ? Il faut tâcher d'éclaircir ce qui est impénétrable, au lieu de former un nouveau voile qui le cache plus profondément. C'est le penchant de tous les peuples, & presque de tous les hommes, que de se former l'idée d'un Dieu corporel. Si les Rabbins n'ont point pensé comme le peuple, ils ont pris plaisir à parler comme lui ; & par-là ils affoiblissent le respect qu'on doit à la divinité. Il faut toujours avoir des idées grandes & nobles de Dieu : il faut inspirer les mêmes idées au peuple, qui n'a que trop d'inclination à les avilir. Pourquoi donc répéter si souvent des choses qui tendent à faire regarder un Dieu comme un être matériel ? On ne peut même justifier parfaitement ces docteurs. Que veulent-ils dire, lorsqu'ils assurent que Dieu ne pût révéler à Jacob la vente de son fils Joseph, parce que ses freres avoient obligé Dieu de jurer avec eux qu'on garderoit le secret sous peine d'excommunication ? Qu'entend-on lorsqu'on assure que Dieu, affligé d'avoir créé l'homme, s'en consola, parce qu'il n'étoit pas d'une matiere céleste, puisqu'alors il auroit enchaîné dans sa révolte tous les habitans du paradis ? Que veut-on dire, quand on rapporte que Dieu joue avec le Léviathan, & qu'il a tué la femelle de ce monstre, parce qu'il n'étoit pas de la bienséance que Dieu jouât avec une femelle ? Les mysteres qu'on tirera de-là à force de machines, seront grossiers ; ils aviliront toujours la divinité ; & si ceux qui les étudient, se trouvent embarrassés à chercher le sens mystique, sans pouvoir le développer,

que pensera le peuple à qui on débite ces imaginations ?

Sentiment des Juifs sur la providence & sur la liberté

I. Les Juifs soutiennent que la providence gouverne toutes les créatures depuis la licorne, jusqu'aux œufs des poux. Les Chrétiens ont accusé Maïmonides d'avoir renversé ce dogme capital de la religion ; mais ce docteur attribue ce sentiment à Epicure, & à quelques hérétiques en Israël, & traite d'athées ceux qui nient que tout dépend de Dieu. Il croit que cette providence spéciale, qui veille sur chaque action de l'homme, n'agit pas pour remuer une feuille, ni pour produire un vermisseau : car tout ce qui regarde les animaux & les créatures, se fait par accident, comme l'a dit Aristote.

II. Cependant, on explique différemment la chose : comme les docteurs se sont fort attachés à la lecture d'Aristote & des autres philosophes, ils ont examiné avec soin si Dieu savoit tous les événemens, & cette question les a fort embarrassés. Quelques-uns ont dit que Dieu ne pouvoit connoître que lui-même, parce que la science se multipliant à proportion des objets qu'on connoît, il faudroit admettre en Dieu plusieurs degrés, ou même plusieurs sciences. D'ailleurs, Dieu ne peut savoir que ce qui est immuable ; cependant la plupart des événemens dépendent de la volonté de l'homme, qui est libre. Maïmonides (Maïmon *More Névochim cap. XX.*) avoue que comme nous ne pouvons connoître l'essence

de Dieu, il eſt auſſi impoſſible d'approfondir la nature de ſa connoiſſance. » Il faut donc ſe con-
» tenter de dire, que Dieu ſait tout & n'ignore
» rien; que ſa connoiſſance ne s'acquiert point par
» degrés, & qu'elle n'eſt chargée d'aucune imper-
» fection. Enfin, ſi nous y trouvons quelquefois
» des contradictions & des difficultés, elles naiſſent
» de notre ignorance, & de la diſproportion qu'il y
» a entre Dieu & nous «. Ce raiſonnement eſt judicieux & ſage : d'ailleurs, il croyoit qu'on devoit tolérer toutes les opinions différentes que les ſages & les philoſophes avoient formées ſur la ſcience de Dieu & ſur ſa providence, puiſqu'ils ne péchoient pas par ignorance, mais parce que la choſe eſt incompréhenſible.

III. Le ſentiment commun des Rabbins eſt que la volonté de l'homme eſt parfaitement libre. Cette liberté eſt tellement un des apanages de l'homme, qu'il ceſſeroit, diſent-ils, d'être homme s'il perdoit ce pouvoir. Il ceſſeroit en même temps d'être raiſonnable, s'il aimoit le bien, & fuyoit le mal ſans connoiſſance, ou par un inſtinct de la nature, à peu près comme la pierre qui tombe d'en-haut, & la brebis qui fuit le loup. Que deviendroient les peines & les récompenſes, les menaces & les promeſſes, en un mot, tous les préceptes de la loi, s'il ne dépendoit pas de l'homme de les accomplir, ou de les violer? Enfin, les Juifs ſont ſi jaloux de cette liberté d'indifférence, qu'ils s'imaginent qu'il eſt impoſſible de penſer ſur cette matiere autrement qu'eux. Ils ſont perſuadés qu'on diſſimule ſon ſentiment toutes les fois qu'on ôte au franc-arbitre quelque partie de ſa liberté, & qu'on eſt obligé d'y revenir tôt ou tard, parce

que s'il y avoit une prédestination, en vertu de laquelle tous les événemeus deviendroient nécessaires, l'homme cesseroit de prévenir les maux, & de chercher ce qui peut contribuer à la défense, ou à la conservation de sa vie; & si on dit avec quelques Chrétiens, que Dieu a déterminé en même temps les moyens par lesquels on l'obtient, on rétablit par là le franc-arbitre après l'avoir ruiné, puisque le choix de ces moyens dépend de la volonté de celui qui les néglige ou qui les emploie.

IV. Mais, au moins ne reconnoissent-ils point la grace? Philon, qui vivoit au temps de Jesus-Christ, disoit que, comme les ténebres s'écartent lorsque le soleil remonte sur l'horison, de même lorsque le soleil divin éclaire une ame, son ignorance se dissipe, & la connoissance y entre. Mais ce sont-là des termes généraux, qui décident d'autant moins la question, qu'il ne paroît pas par l'évangile, que la grace régénérante fut connue en ce temps-là des docteurs Juifs; puisque Nicodeme n'en avoit aucune idée, & que les autres ne savoient pas même qu'il y eût un S. Esprit, dont les opérations sont si nécessaires pour la conversion.

V. Les Juifs ont dit que la grace prévient les mérites du juste. Voilà une grace prévenante reconnue par les Rabbins; mais il ne faut pas s'imaginer que ce soit-là un sentiment généralement reçu. Ménasse, (Ménasse, *de fragilit. humanâ*) a réfuté les docteurs qui s'éloignoient de la tradition, parce que, si la grace prévenoit la volonté, elle cesseroit d'être libre, & il n'établit que deux sortes de secours de la part de Dieu;

l'un, par lequel il ménage les occasions favorables pour exécuter un bon dessein qu'on a formé, & l'autre, par lequel il aide l'homme, lorsqu'il a commencé de bien vivre.

VI. Il semble qu'en rejettant la grace prévenante, on reconnoît un secours de la divinité qui suit la volonté de l'homme, & qui influe dans ses actions. Ménasse dit qu'on a besoin du concours de la providence pour toutes les actions honnêtes : il se sert de la comparaison d'un homme qui, voulant charger un fardeau sur ses épaules, appelle quelqu'un à son secours. La divinité est ce bras étranger qui vient aider le juste, lorsqu'il a fait ses premiers efforts pour accomplir la loi. On cite des docteurs encore plus anciens que Ménasse, lesquels ont prouvé qu'il étoit impossible que la chose se fit autrement, sans détruire tout le mérite des œuvres. » Ils demandent si Dieu, qui préviendroit l'homme, donneroit une grace commune à tous, ou particuliere à quelques-uns. Si cette grace efficace étoit commune, comment tous les hommes ne sont-ils pas justes & sauvés ? Et si elle est particuliere, comment Dieu peut-il sans injustice sauver les uns, & laisser périr les autres ? Il est beaucoup plus vrai que Dieu imite les hommes qui prêtent leurs secours à ceux qu'ils voient avoir formé de bons desseins, & faire quelques efforts pour se rendre vertueux. Si l'homme étoit assez méchant, pour ne pouvoir faire le bien sans la grace, Dieu seroit l'auteur du péché, &c. «

VII. On ne s'explique pas nettement sur la nature de ce secours qui soulage la volonté dans

ſes beſoins ; mais je ſuis perſuadé qu'on ſe borne aux influences de ſa providence, & qu'on ne diſtingue point entre cette providence qui dirige les événemens humains & la grace ſalutaire qui convertit les pécheurs. R. Cliezer confirme cette penſée, car il introduit Dieu qui ouvre à l'homme le chemin de la vie & de la mort, & qui lui en donne le choix. Il place ſept anges dans le chemin de la mort, dont quatre pleins de miſéricorde, ſe tiennent dehors à chaque porte, pour empêcher les pécheurs d'y entrer. *Que fais-tu ?* crie le premier ange au pécheur qui veut entrer ; *il n'y a point ici de vie ; va-tu te jetter dans le feu ? répens-toi.* S'il paſſe la premiere porte, le ſecond ange l'arrête, & lui crie, *que Dieu le haïra & s'éloignera de lui.* Le troiſieme lui apprend qu'il ſera effacé du livre de vie : le quatrieme le conjure d'attendre-là que Dieu vienne chercher les pénitens : & s'il perſévere dans le crime, il n'y a plus de retour. Les anges cruels ſe ſaiſiſſent de lui : on ne donne donc point d'autre ſecours à l'homme, que l'avertiſſement des anges, qui ſont les miniſtres de la providence.

Sentiment des Juifs ſur la création du monde.

1°. Le plus grand nombre des docteurs Juifs croient que le monde a été créé par Dieu, comme le dit Moyſe ; & on met au rang des hérétiques chaſſés du ſein d'Iſraël ou excommuniés, ceux qui diſent que la matiere eſt co-éternelle a l'être ſouverain.

Cependant il s'éleva du temps de Maïmonides, au douzieme ſiecle, une controverſe ſur l'an-

tiquité du monde. Les uns entêtés de la philosophie d'Aristote, suivoient son sentiment sur l'éternité du monde, c'est pourquoi Maïmonides fut obligé de les réfuter fortement; les autres prétendoient que la matiere étoit éternelle. Dieu étoit bien le principe & la cause de son existence; il en a même tirés les formes différentes, comme le potier les tire de l'argile, & le forgeron du fer qu'il manie; mais Dieu n'a jamais existé sans cette matiere, comme la matiere n'a jamais existé sans Dieu. Tout ce qu'il a fait dans la création, étoit de régler son mouvement, & de mettre toutes ses parties dans le bel ordre que nous le voyons. Enfin, il y a eu des gens qui, ne pouvant concevoir que Dieu, semblable aux ouvriers ordinaires, eût existé avant son ouvrage, ou qu'il fût demeuré dans le ciel sans agir, soutenoient qu'il avoit créé le monde de tout temps, ou plutôt de toute éternité.

Ceux qui dans les synagogues veulent soutenir l'éternité du monde, tâchent de se mettre à couvert de la censure par l'autorité de Maïmonides, parce qu'ils prétendent que ce grand docteur n'a point mis la création entre les articles fondamentaux de la foi. Mais il est aisé de justifier le docteur; car on lit ces paroles dans la confession de foi qu'il a dressée: *Si le monde est créé, il y a un créateur; car personne ne peut se créer soi-même: il y a donc un Dieu.* Il ajoute que *Dieu est éternel, & que toutes choses ont eu un commencement.* Enfin, il déclare ailleurs que la création est un des fondemens de la foi, sur lesquels on ne doit se laisser ébranler que par une démonstration qu'on ne trouvera jamais.

2°.

2°. Il est vrai que ce docteur raisonne quelquefois foiblement sur cette matiere. S'il combattoit l'opinion d'Aristote qui soutenoit aussi l'éternité du monde, la génération & la corruption dans le ciel, il trouvoit la méthode de Platon assez commode, parce qu'elle ne renverse pas les miracles, & qu'on peut l'accomoder avec l'écriture; enfin elle lui paroissoit appuyée sur de bonnes raisons, quoiqu'elles ne fussent pas démonstratives. Il ajoutoit qu'il seroit aussi facile à ceux qui soutenoient l'éternité du monde, d'expliquer tous les endroits de l'écriture où il est parlé de la création, que de donner un bon sens à ceux où cette même écriture donne des bras & des mains à Dieu. Il semble aussi qu'il ne se soit déterminé que par intérêt du côté de la création préférablement à l'éternité du monde, parce que si le monde étoit éternel, & que les hommes se fussent créés indépendamment de Dieu, la glorieuse préférence que la nation Juive a eu sur toutes les autres nations, deviendroit chimérique. Mais de quelque maniere que Maimonides ait raisonné, un lecteur équitable ne peut l'accuser d'avoir cru l'éternité du monde, puisqu'il la rejette formellement, & qu'il a fait l'apologie de Salomon, que les hérétiques citoient comme un de leurs témoins.

3°. Mais si les docteurs sont ordinairement orthodoxes sur l'article de la création, il faut avouer qu'ils s'écartent presque aussi-tôt de Moyse. On toléroit dans la synagogue les théologiens qui soutenoient qu'il y avoit un monde avant celui que nous habitons, parce que Moyse a commencé l'histoire de la Genese par un B, qui marque deux. Il étoit indifférent à ce législateur de com-

mencer ſon livre par une autre lettre; mais il a renverſé ſa conſtruction, & commencé ſon ouvrage par un B, afin d'apprendre aux initiés que c'étoit ici le ſecond monde, & que le premier avoit fini dans le ſyſtême millénaire, ſelon l'ordre que Dieu a établi dans les révolutions qui ſe feront.

4°. C'eſt encore un ſentiment aſſez commun chez les Juifs que le ciel & les aſtres ſont animés. Cette croyance eſt même très-ancienne chez eux; car Philon l'avoit empruntée de Platon, dont il faiſoit ſa principale étude. Il diſoit nettement que les aſtres étoient des créatures intelligentes qui n'avoient jamais fait de mal, & qui étoient incapables d'en faire. Il ajoutoit, qu'ils ont un mouvement circulaire, parce que c'eſt le plus parfait, & celui qui convient le mieux aux ames & aux ſubſtances intelligentes.

Sentimens des Juifs ſur les anges & ſur les démons, ſur l'ame & ſur le premier homme.

I. Les hommes ſe plaiſent à raiſonner beaucoup ſur ce qu'ils connoiſſent le moins. On connoît peu la nature de l'ame; on connoît encore moins celle des anges: on ne peut ſavoir que par la révélation leur création & leur exiſtence. Les écrivains ſacrés que Dieu conduiſoit ont été timides & ſobres ſur cette matiere. Que de raiſons pour impoſer ſilence à l'homme, & donner des bornes à ſa témérité! Cependant il y a peu de ſujets ſur leſquels on ait autant raiſonné que ſur les anges; le peuple curieux conſulte ſes docteurs: les derniers ne veulent pas laiſſer ſoupçon-

ner qu'ils ignorent ce qui se passe dans le ciel, ni se borner aux lumieres que Moyse a laissées. Ce seroit se dégrader du doctorat que d'ignorer quelque chose, & se remettre au rang du simple peuple qui peut lire Moyse, & qui n'interroge les théologiens que sur ce que l'écriture ne dit pas. Avouer son ignorance dans une matiere obscure, ce seroit un acte de modestie, qui n'est pas permis à ceux qui se mêlent d'enseigner. On ne pense pas qu'on s'égare volontairement, puisqu'on veut donner aux anges des attributs & des perfections sans les connoître, & sans consulter Dieu qui les a formés.

Comme Moyse ne s'explique point sur le temps auquel les anges furent créés, on supplée à son silence par des conjectures. Quelques-uns croient que Dieu forma les anges le second jour de la création. Il y a des docteurs qui assurent qu'ayant été appellés au conseil de Dieu sur la production de l'homme, ils se partagerent en opinions différentes. L'un approuvoit sa création, & l'autre la rejettoit, parce qu'il prévoyoit qu'Adam pécheroit par complaisance pour sa femme; mais Dieu fit taire ces anges ennemis des hommes, & le créa avant qu'ils s'en fussent apperçus: ce qui rendit leurs murmures inutiles; & il les avertit qu'ils pécheroient aussi en devenant amoureux des filles des hommes. Les autres soutiennent que les anges ne furent créés que le cinquieme jour. Un troisieme parti veut que Dieu les produise tous les jours, & qu'ils sortent d'un fleuve qu'on appelle *Dinor*; enfin, quelques-uns donnent aux anges le pouvoir de s'entre-créer les uns les autres, & c'est ainsi que

l'ange Gabriël a été créé par Michel qui est au-dessus de lui.

II. Il ne faut pas faire une hérésie aux Juifs de ce qu'ils enseignent sur la nature des anges. Les docteurs éclairés reconnoissent que ce sont des substances purement spirituelles, entiérement dégagées de la matiere; & ils admettent une figure dans tous les passages de l'écriture qui les représentent sous des idées corporelles, parce que les anges revêtent souvent la figure du feu, d'un homme ou d'une femme.

Il y a pourtant quelques Rabbins plus grossiers, lesquels ne pouvant digérer ce que l'écriture dit des anges, qui les représente sous la figure d'un bœuf, d'un chariot de feu, ou avec des aîles, enseignent qu'il y a un second ordre d'anges, qu'on appelle les anges *du ministre*, lesquels ont des corps subtils comme le feu. Ils font plus, ils croient qu'il y a différence de sexe entre les anges, dont les uns donnent & les autres reçoivent.

Philon, Juif, avoit commencé a donner trop aux anges, en les regardant comme des colomnes sur lesquelles cet univers est appuyé. On l'a suivi, & on a cru non-seulement que chaque nation avoit son ange particulier, qui s'intéressoit fortement pour elle, mais qu'il y en avoit qui présidoient sur chaque chose. Azariel préside sur l'eau; Gazardia, sur l'orient, afin d'avoir soin que le soleil se leve; & Nekid, sur le pain & les alimens. Ils ont des anges qui président sur chaque planete, sur chaque mois de l'année & sur les heures du jour. Les Juifs croient aussi que chaque homme a deux anges, l'un bon, qui le gar-

de, l'autre mauvais qui examine ses actions. Si le jour du sabbat, au retour de la synagogue, les deux anges trouvent le lit fait, la table dressée, les chandelles allumées, le bon ange s'en rejouit, & dit, Dieu veuille qu'au prochain sabbat les choses soient en aussi bon ordre! & le mauvais ange est obligé de répondre *amen*. S'il y a du désordre dans la maison, le mauvais ange à son tour souhaite que la même chose arrive au prochain sabbat, & le bon ange répond *amen*.

La théologie des Juifs ne s'arrête pas-là. Maimonides qui avoit fort étudié Aristote, soutenoit que ce philosophe n'avoit rien dit qui fut contraire à la loi, excepté qu'il croyoit que les intelligences étoient éternelles, & que Dieu ne les avoit point produites. En suivant les principes des anciens philosophes, il disoit qu'il y a une sphere supérieure à toutes les autres qui leur communique le mouvement. Il remarque que plusieurs docteurs de sa nation croyoient, avec Pythagore, que les cieux & les étoiles formoient en se mouvant un son harmonieux, qu'on ne pouvoit entendre à cause de l'éloignement; mais qu'on ne pouvoit en douter, puisque nos corps ne peuvent se mouvoir sans faire du bruit, quoiqu'ils soient beaucoup plus petits que les orbes célestes. Il paroît rejetter cette opinion; je ne sais même s'il n'a pas tort de l'attribuer aux docteurs: en effet, les Rabbins disent qu'il y a trois choses dont le son passe d'un bout du monde à l'autre; la voix du peuple romain, celle de la sphere du soleil, & de l'ame qui quitte le monde.

Quoi qu'il en soit, Maimonides dit non-seule-

ment que toutes les ſpheres ſont mues & gouvernées par des anges, mais il prétend que ce ſont véritablement des anges. Il leur donne la connoiſſance & la volonté par laquelle ils exercent leurs opérations : il remarque que les titres d'*ange* & de *meſſager* ſignifient la même choſe. On peut donc dire que les intelligences, les ſpheres, & les élémens qui exécutent la volonté de Dieu, ſont des anges, & doivent porter ce nom.

III. On donne trois origines différentes aux démons.

1°. On ſoutient quelquefois que Dieu les a créés le même jour qu'il créa les enfers pour leur ſervir de domicile. Il les forma ſpirituels, parce qu'il n'eut pas le loiſir de leur donner des corps. La fête du ſabbat commençoit au moment de la création, & Dieu fut obligé d'interrompre ſon ouvrage, afin de ne pas violer le repos de la fête. 2°. Les autres diſent qu'Adam ayant été long-temps ſans connoître ſa femme, l'ange Samaël touché de ſa beauté, s'unit avec elle, & elle conçut & enfanta les démons. Ils ſoutiennent qu'Adam, dont ils font une eſpece de ſcélérat, fut le pere des eſprits malins.

On compte ailleurs, car il y a là-deſſus une grande diverſité d'opinions, quatre meres des diables, dont l'une eſt Nahama, ſœur de Tubalin, belle comme les anges, auxquels elle s'abandonna, elle vit encore, & elle entre ſubitement dans le lit des hommes endormis, & les oblige de ſe ſouiller avec elle ; l'autre eſt Lilith, dont l'hiſtoire eſt fameuſe chez les Juifs. Enfin, il y a des docteurs qui croient que les

anges créés dans un état d'innocence, en sont déchus par leur jalousie pour l'homme, & par leur révolte contre Dieu : ce qui ne s'accorde pas mieux avec le récit de Moyse.

IV. Les Juifs croient que les démons ont été créés mâles & femelles, & que de leur conjonction il en a pu naître d'autres ; ils disent encore que les ames des damnés se changent pour quelque temps en démons, pour aller tourmenter les hommes, visiter leur tombeau, voir les vers qui rongent leurs cadavres, ce qui les afflige, & ensuite retournent aux enfers.

Ces démons ont trois avantages qui leur sont communs avec les anges. Ils ont des aîles comme eux ; ils volent comme eux d'un bout du monde à l'autre ; enfin, ils savent l'avenir. Ils ont trois imperfections qui leur sont communes avec les hommes ; car ils sont obligés de manger & de boire ; ils engendrent & multiplient, & enfin, ils meurent comme nous.

V. Dieu s'entretenant avec les anges, vit naître une dispute entr'eux à cause de l'homme. La jalousie les avoit saisis ; ils soutinrent à l'homme que Dieu n'étoit que vanité, & qu'il avoit tort de lui donner un si grand empire. Dieu soutint l'excellence de son ouvrage par deux raisons ; l'une que l'homme le loueroit sur la terre, comme les anges le loueroient dans le ciel. Secondement, il demanda à ces anges si fiers, s'ils savoient les noms de toutes les créatures ; ils avouerent leur ignorance, qui fut d'autant plus honteuse, qu'Adam ayant paru aussi-tôt, il les récita sans y manquer. Schamaël, qui étoit le chef de cette assemblée céleste, perdit patien-

ce. Il descendit sur la terre, & ayant remarqué que le serpent étoit le plus subtil de tous les animaux, il s'en servit pour séduire Eve.

C'est ainsi que les Juifs apportent la chûte des anges; & de leur récit, il paroît qu'il y avoit un chef des anges avant leur apostasie, & que le chef s'appelloit *Schamael.* En cela, ils ne s'éloignent pas beaucoup des Chrétiens: car une partie des saints peres ont regardé le diable avant sa chûte comme le prince de tous les anges.

VI. Moyse dit que le fils de Dieu voyant que les filles des hommes étoient belles, se souillerent avec elles. Philon, Juif, a substitué les anges aux *fils de Dieu*; & il remarque que Moyse a donné le titre d'anges à ceux que les philosophes appellent *génies.* Enoch a rapporté non-seulement la chûte des anges à leur commerce avec les femmes, mais il en développe toutes les circonstances; il nomme les vingt anges qui firent complot de se marier; ils prirent des femmes l'an 1170 du monde, & de ce mariage n'aquirent les géans. Les démons enseignerent ensuite aux hommes les arts & les sciences. Azael apprit aux garçons à faire des armes, & aux filles à se farder; Sémireas leur apprit la colere & la violence; Pharmarus fut le docteur de la magie: ces leçons reçues avec avidité des hommes & des femmes, causerent un désordre affreux. Quatre anges persévérans se présenterent devant le trône de Dieu, & lui remontrerent le désordre que les géans causoient: *les esprits des ames des hommes morts crient, & leurs soupirs montent jusqu'à toi, à cause des injustices qui se font sur la terre. Tu vois cela, & tu ne nous apprends point ce qu'il faut faire,*

VII. La remontrance eût pourtant son effet. Dieu ordonna à Uriel „ d'aller avertir le fils „ de Lamech qui étoit Noé, qu'il seroit garan„ti de *la mort éternellement.* Il commanda à Ra„phaël de saisir Escaël l'un des rebelles, de le „ jetter *lié pieds & mains dans les ténebres*; d'ou„vrir le désert qui est dans un autre désert, & „ de le jetter-là; de mettre sur lui des pierres „ aiguës, & d'empêcher qu'il ne vit la lumiere, „ jusqu'à ce qu'on le jette dans l'embrasement „ du feu au jour du jugement. L'ange Gabriël fut „ chargé de mettre aux mains les géans afin „ qu'ils s'entretuassent; & Michaël devoit pren„dre Sémireas & tous les gens mariés, afin que „ quand ils auroient vu périr les géans & tous „ leurs enfans, on les liât pendant 70 généra„tions, dans les cachots de la terre jusqu'au „ jour de l'accomplissement de toutes choses & „ du jugement; jour où ils devoient être jettés „ dans un abyme de feu & de tourmens éternels".

VIII. Un Rabbin moderne (Menasse) qui avoit fort étudié les anciens, assure que la préexistence des ames est un sentiment généralement reçu chez les docteurs Juifs. Ils soutiennent qu'elles furent toutes formées dès le premier jour de la création, & qu'elles se trouverent toutes dans le jardin d'Eden. Dieu leur parloit quand il dit, *faisons l'homme*; il les unit aux corps à proportion qu'il s'en forme quelqu'un. Ils appuient cette pensée sur ce que Dieu dit dans Isaïe, *j'ai fait les ames.* Il ne se serviroit pas d'un temps passé, s'il en créoit encore tous les jours un grand nombre: l'ouvrage doit être achevé depuis longtemps, puisque Dieu dit, *j'ai fait.*

IX. Ces ames jouissent d'un grand bonheur dans le ciel, en attendant qu'elles puissent être unies aux corps. Cependant elles peuvent mériter quelque chose par leur conduite ; & c'est là une des raisons qui fait la grande différence des mariages, dont les uns sont heureux, & les autres mauvais, parce que Dieu envoie les ames selon leur mérite. Elles ont été créées doubles, afin qu'il y eût une ame pour le mari, & une autre pour la femme. Lorsque ces ames qui ont éte faites l'une pour l'autre, se trouvent unies sur la terre, leur condition est infailliblement heureuse, & le mariage tranquille ; mais Dieu, pour punir les ames qui n'ont pas répondu à l'excellence de leur origine, sépare celles qui avoient été faites l'une pour l'autre, & alors il est impossible qu'il n'arrive de la division, & du désordre. Origene n'avoit pas adopté ce dernier article de la théologie judaïque, mais il suivoit les deux premiers ; car il croyoit que les ames avoient préexisté, & que Dieu les unissoit aux corps célestes ou terrestres, grossiers ou subtils, à proportion de ce qu'elles avoient fait dans le ciel, & personne n'ignore qu'Origene a eu beaucoup de disciples, & d'approbateurs chez les Chrétiens.

X. Ces ames sortirent pures de la main de Dieu. On récite encore aujourd'hui une priere qu'on attribue aux docteurs de la grande synagogue, dans laquelle on lit : *O Dieu ! l'ame que tu m'as donnée est pure ; tu l'as créée, tu l'as formée, tu l'as inspirée ; tu la conserves au dedans de moi, tu la reprendras, lorsqu'elle s'envolera, & tu me la rendras au temps que tu as marqué.*

On trouve dans cette priere tout ce qui regarde l'ame ; car voici comment Rabbin Menasse la commentée : l'*ame que tu m'as donnée est pure*, pour apprendre que c'est une substance spirituelle, subtile, & qui a été formée d'une matiere pure & nette. *Tu l'as créée*, c'est-à-dire, au commencement du monde avec les autres ames. *Tu l'as formée*, parce que notre ame est un corps spirituel, composé d'une matiere céleste & insensible ; & les Cabalistes ajoutent qu'elle s'unit au corps pour recevoir la peine ou la récompense de ce qu'elle a fait. *Tu l'as inspirée*, c'est-à-dire, tu l'as unie à mon corps sans l'intervention des corps célestes, qui influent ordinairement dans les ames végétatives & sensitives. *Tu la conserves*, parce que Dieu est la garde des hommes. *Tu la reprendras*, ce qui prouve qu'elle est immortelle. *Tu me la rendras*, ce qui nous assure de la vérité de la résurrection.

XI. Les Thalmudistes débitent une infinité de fables sur le chapitre d'Adam & de sa création. Ils comptent les douze heures du jour auquel il fut crée, & ils n'en laissent aucune qui soit vuide. A la premiere heure, Dieu assemble la poudre dont il devoit le composer, & il devint un embrion. A la seconde il se tint sur ses pieds. A la quatrieme, il donna les noms aux animaux. La septieme fut employée au mariage d'Eve, que Dieu lui amena comme une paranymphe, après l'avoir frisée. A dix heures Adam pécha ; on le jugea aussi-tôt, & à douze heures il sentoit déja la peine & les sueurs du travail.

XII. Dieu l'avoit fait si grand qu'il remplissoit le monde, ou du moins il touchoit le ciel. Les

anges en murmurerent, & dirent à Dieu qu'il y avoit deux êtres souverains, l'un au ciel, & l'autre sur la terre. Dieu averti de la faute qu'il avoit faite, appuya la main sur la tête d'Adam & le réduisit à une nature de mille coudées ; mais en donnant au premier homme cette grandeur immense, ils ont voulu seulement dire qu'il connoissoit tous les secrets de la nature, & que cette science diminua considérablement par le péché ; ce qui est orthodoxe. Ils ajoutent que Dieu l'avoit fait d'abord double, comme les Païens nous représentent Janus à deux fronts ; c'est pourquoi on n'eut besoin que de donner un coup de hache pour partager ces deux corps ; & cela est clairement expliqué par le prophete, qui assure que Dieu l'a formé par devant & parderriere ; comme Moyse dit aussi que Dieu le forma mâle & femelle ; on conclut que le premier homme étoit hermaphrodite.

XIII. Sans nous arrêter à toutes ces visions qu'on multiplieroit à l'infini, les docteurs soutiennent ; 1°. qu'Adam fut crée dans une état de perfection, car s'il étoit venu au monde comme un enfant, il auroit eu besoin de nourrice & de précepteur. 2°. C'étoit une créature subtile : la matiere de son corps étoit si délicate & si fine, qu'il approchoit de la nature des anges, & son entendement étoit aussi parfait que celui d'un homme le peut être. Il avoit une connoissance de Dieu & de tous les objets spirituels, sans l'avoir jamais apprise. Il lui suffisoit d'y penser ; C'est pourquoi on l'appelloit *fils de Dieu*. Il n'ignoroit pas même le nom de Dieu ; car Adam ayant donné le nom à tous les animaux, Dieu lui de-

manda *quel est mon nom ?* Adam répondit, Jého-vah. *C'est toi qui es*; & c'est à cela que Dieu fait allusion dans le prophete Isaïe, lorsqu'il dit: *je suis celui qui suis, c'est là mon nom ;* c'est-à-dire, *le nom qu'Adam m'a donné & que j'ai pris.*

XIV. Ils ne conviennent pas que la femme fut aussi parfaite que l'homme, parce que Dieu ne l'avoit formée que pour lui être *une aide.* Ils ne sont pas même persuadés que Dieu l'eût faite à son image. Un théologien Chrétien (Lambert Danæus, *in antiquitatibus*, *pag.* 42) a adopté ce sentiment en l'adoucissant; car il enseigne que l'image de Dieu étoit beaucoup plus vive dans l'homme que dans la femme; c'est pourquoi elle eut besoin que son mari lui servit de précepteur, & lui apprit l'ordre de Dieu, au lieu qu'Adam l'avoit reçu immédiatement de sa bouche.

XV. Les docteurs croient aussi que l'homme fait à l'image de Dieu étoit circoncis; mais ils ne prennent pas garde que, pour relever l'excellence d'une cérémonie, ils font un Dieu corporel. Adam se plongea d'abord dans une débauche affreuse, en s'accouplant avec des bêtes, sans pouvoir assouvir sa convoitise, jusqu'à ce qu'il s'unit à Eve. D'autres disent au contraire qu'Eve étoit le fruit défendu auquel il ne pouvoit toucher sans crime; mais emporté par la tentation que causoit la beauté extraordinaire de cette femme, il pécha. Ils ne veulent point que Caïn fut sorti d'Adam, parce qu'il étoit né du serpent qui avoit tenté Eve. Il fut si affligé de la mort d'Abel, qu'il demeura cent trente ans sans connoître sa femme; & ce fut alors qu'il commença à faire des enfans, à son image & res-

ſemblance. On lui reproche ſon apoſtaſie, qui alla juſqu'à faire revenir la peau du prépuce, afin d'effacer l'image de Dieu. Adam, après avoir rompu cette alliance, ſe repentit ; il maltraita ſon corps l'eſpace de ſept ſemaines dans le fleuve de Géhon, & ce pauvre corps fut tellement ſacrifié, qu'il devient percé comme un crible. On dit qu'il y a des myſteres renfermés dans ces hiſtoires ; comme en effet il faut néceſſairement qu'il y en ait quelques-uns ; mais il faudroit avoir beaucoup de temps & d'eſprit pour les développer tous. Remarquons ſeulement que ceux qui donnent des regles ſur l'uſage des métaphores, & qui prétendent qu'on ne s'en ſert jamais que lorſqu'on y a préparé les lecteurs, & qu'on eſt aſſuré qu'ils liſent dans l'eſprit ce qu'on penſe, connoiſſent peu le génie des Orientaux, & que leurs regles ſe trouveroient ici beaucoup trop courtes.

XVI. On accuſe les Juifs d'appuyer le ſyſteme des préadamiſtes qu'on a développés dans ces derniers ſiecles avec beaucoup de ſubtilité ; mais il eſt certain qu'ils croient qu'Adam eſt le premier de tous les hommes. Sangarius donne Jambaſcar pour précepteur à Adam ; mais il ne rapporte ni ſon ſentiment, ni celui de ſa nation. Il a plutôt ſuivi les imaginations des Indiens & de quelques barbares, qui comptoient que trois hommes nommés Jambaſcar, Zagtilh & Boan, ont vécu avant Adam, & que le premier avoit été ſon précepteur. C'eſt envain qu'on ſe ſert de l'autorité de Maïmonides un des plus ſages docteurs des Juifs ; car il rapporte qu'Adam eſt le premier de tous les hommes qui ſoit né par

une génération ordinaire ; il attribue cette pensée aux Zabiens, & bien loin de l'approuver, il la regarde comme une fausse idée qu'on veut rejetter ; & qu'on n'a imaginé cela que pour défendre l'éternité du monde que ces peuples qui habitoient la Perse soutenoient.

Les Juifs disent ordinairement qu'Adam étoit né jeune dans une stature d'homme fait ; parce que toutes choses doivent avoir été créées dans un état de perfection ; & comme il sortoit immédiatement des mains de Dieu, il étoit souverainement sage & prophete créé à l'image de Dieu. On ne finiroit pas, si on rapportoit tout ce que cette image de la divinité dans l'homme leur à fait dire. Il suffit de remarquer qu'au milieu des docteurs qui s'égarent, il y en a plusieurs, comme Maïmonides & Kimki, qui, sans avoir aucun égard au corps du premier homme, la placent dans son ame & ses facultés intellectuelles. Le premier avoue qu'il y avoit des docteurs qui croyoient que c'étoit nier l'existence de Dieu, que de soutenir qu'il n'avoit point de corps, puisque l'homme est matériel, & que Dieu l'avoit fait à son image. Mais il remarque que l'image est la vertu spécifique qui nous fait exister, & que par conséquent, l'ame est cette image. Il outre même la chose ; car il veut que les idolâtres, qui se prosternoient devant les images, ne leur aient pas donné ce nom, à cause de quelques traits de ressemblance avec les originaux ; mais parce qu'ils attribuent à ces figures sensibles quelque vertu.

Cependant il y en a d'autres qui prétendent que cette image consistoit dans la liberté dont l'hom-

me jouiſſoit. Les anges aiment le bien par néceſſité ; l'homme ſeul pouvoit aimer la vertu ou le vice. Comme Dieu, il peut agir & n'agir pas. Ils ne prennent pas garde que Dieu aime le bien encore plus néceſſairement que les anges qui pouvoient pécher, comme il paroît par l'exemple des démons ; & que ſi cette liberté d'indifférence pour le bien eſt un dégre d'excellence, on éleve le premier homme au deſſus de Dieu.

XVII. Les Antitrinitaires ont tort de s'appuyer ſur le témoignage des Juifs, pour prouver qu'Adam étoit né mortel, & que le péché n'a fait à cet égard aucun changement à ſa condition ; car ils diſent nettement que ſi nos premiers peres euſſent perſévéré dans l'innocence, toutes leurs générations futures n'auroient pas ſenti les émotions de la concupiſcence, & qu'ils euſſent toujours vécu. R. Béchaî, diſputant contre les philoſophes qui défendoient la mortalité du premier homme, ſoutient qu'il ne leur eſt point permis d'abandonner la théologie que leurs ancêtres ont puiſée dans les écrits des prophetes, leſquels ont enſeigné *que l'homme eût vécu éternellement, s'il n'eût point péché*. Menaſſe, qui vivoit au milieu du ſiecle paſſé, dans un lieu où il ne pouvoit ignorer la prétention des Sociniens, prouve trois choſes, qui leur ſont directement oppoſées : 1. que l'immortalité du premier homme, perſévérant dans l'innocnce, eſt fondée ſur l'écriture ; 2. que Hana, fils de Hanina R. Jéhuda, & un grand nombre de Rabbins, dont il cite les témoignages, ont été de ce ſentiment ; 3. enfin, il montre que cette immortalité de l'homme, s'accorde avec la raiſon, puiſqu'Adam n'avoit aucune cauſe intérieure qui pût le faire mourir, & qu'il ne

craignoit

gnoit rien du dehors, puisqu'il vivoit dans un lieu très-agréable, & que le fruit de l'arbre de vie, dont il devoit se nourrir augmentoit sa vigeur.

XVIII. Nous dirons peu de chose sur la création de la femme : peut-être prendra-t-on ce que nous en dirons pour autant deplaisanteries ; mais il ne faut pas oublier une si noble partie du genre humain. On dit donc que Dieu ne voulut point la créer d'abord, parce qu'il prévit que l'homme se plaindroit bientôt de sa malice. Il attendit qu'Adam la lui demandât; il ne manqua pas de le faire, dès qu'il eut remarqué que tous les animaux paroissoient devant lui deux à deux. Dieu prit toutes les précautions nécessaires pour la rendre bonne; mais ce fut inutilement. Il ne voulut point la tirer de la tête, de peur qu'elle n'eut l'esprit & l'ame coquette ; cependant on a eu beau faire, ce malheur n'a pas laissé d'arriver ; & le prophete Isaïe se plaignoit, il y a déja long-temps, *que les filles d'Israël alloient la tête levée & la gorge nue.* Dieu ne voulut pas la tirer des yeux, de peur qu'elle ne jouât de la prunelle ; cependant Isaïe se plaint encore que les filles avoient l'œil tourné a la galanterie. Il ne voulut point la tirer de la bouche, de peur qu'elle ne parlât trop ; mais on ne sauroit arrêter sa langue, ni le flux de sa bouche. Il ne la prit point de l'oreille, de peur que ce ne fût une écouteuse ; cependant il est dit de Sara, qu'elle écoutoit a la porte du tabernacle, afin de savoir le secret des anges. Dieu ne la forma point du cœur, de peur qu'elle ne fut jalouse; cependant combien de jalousies & d'envies déchirent le cœur des filles & des femmes ! Il n'y a point de passion, après celle de l'amour, à laquelle

elles ſuccombent plus aiſément. Une ſœur qui a plus de bonheur, & ſur-tout plus de galans, eſt l'objet de la haine de ſa ſœur; & le mérite ou la beauté ſont des crimes qui ne ſe pardonnent jamais. Dieu ne voulut point la former ni des pieds, ni de la main, de peur qu'elle fut coureuſe, & que l'envie de dérober ne la prît; cependant Dina courut & ſe perdit; & avant elle Rachel avoit dérobé les Dieux de ſon pere. On a eu donc beau choiſir ſur une partie honnête & dure de l'homme, d'où il ſemble qu'il ne pouvoit ſortir aucun defaut, la femme n'a pas laiſſé de les avoir tous. C'eſt la deſcription que les auteurs Juifs nous en donnent. Il y a peut-être des gens qui la trouveront ſi juſte, qu'ils ne voudront pas la mettre au rang de leurs viſions, & qui s'imagineront qu'ils ont voulu renfermer une vérité connue ſous des termes figurés.

Dogmes des Péripatéticiens adoptés par les Juifs.

1. Dieu eſt le premier & le ſuprême moteur des cieux.

2. Toutes les choſes créées ſe diviſent en trois claſſes. Les unes ſont compoſées de matiere & de forme, & elles ſont perpétuellement ſujette à la génération & à la corruption; les autres ſont auſſi compoſées de matiere & de forme, comme les premieres; mais leur forme eſt perpétuellement attachée à la matiere; & leur matiere & leur forme ne ſont point ſemblables à celles des autres êtres créés: tels ſont les cieux & les étoiles. Il y en a enfin qui ont une forme ſans matiere, comme les anges.

3. Il y a neuf cieux, celui de la Lune, celui de Mercure, celui de Vénus, celui du Soleil, celui de Mars, celui de Jupiter, celui de Saturne & des autres étoiles, sans compter le plus élevé de tous, qui les enveloppe, & qui fait tous les jours une révolution d'orient en occident.

4. Les cieux sont purs comme du cryſtal; c'eſt pour cela que les étoiles du huitieme ciel paroiſſent au deſſous du premier.

5. Chacun de ces huit cieux ſe diviſent en d'autres cieux particuliers, dont les uns tournent d'orient en occident, les autres d'occident en orient; & il n'y a point de vuide parmi eux.

6. Les cieux n'ont ni légéreté, ni peſanteur, ni couleur; car la couleur bleue que nous lui attribuons, ne vient que d'une erreur de nos yeux, occaſionnée par la hauteur de l'atmoſphere.

7. La terre eſt au milieu de toutes les ſpheres qui environnent le monde. Il y a des étoiles attachées aux petits cieux: or, ces petits cieux ne tournent point autour de la terre, mais ils ſont attachés aux grands cieux, au centre deſquels la terre ſe trouve.

8. La terre eſt preſque quarante fois plus grande que la lune; & le ſoleil eſt cent ſoixante & dix fois plus grand que la terre. Il n'y a point d'étoile plus grande que le ſoleil, ni plus petite que mercure.

9. Tous les cieux & toutes les étoiles ont une ame, & ſont doués de connoiſſance & de ſageſſe. Ils vivent & ils connoiſſent celui qui d'une ſeule parole fit ſortir l'univers du néant.

10. Au deſſous du ciel de la lune, Dieu créa une certaine matiere différente de la matiere des

cieux ; & il mit dans cette matiere des formes qui ne sont point semblables aux formes des cieux. Ces élémens constituent le feu, l'air, l'eau & la terre.

11. Le feu est le plus proche de la lune : au dessous suivent l'air, l'eau & la terre; & chacun de ces élémens enveloppe de toutes parts celui qui est au dessous.

12. Ces quatre élémens n'ont ni ame, ni connoissance; ce sont comme des corps morts qui cependant conservent leur rang.

13. Le mouvement du feu & de l'air est de monter du centre de la terre vers le ciel; celui de l'eau & de la terre est d'aller vers le centre.

14. La nature du feu qui est le plus léger de tous les élémens est chaude & seche : l'air est chaud & humide ; l'eau froide & humide, la terre, qui est le plus pesant de tous les élémens, est froide & seche.

15. Comme tous les corps sont composés de ces quatres élémens, il n'y en a point qui ne renferme en même-temps le froid & le chaud, le sec & l'humide ; mais il y en a dans lesquels une de ces qualités domine sur les autres.

Principes de morale des Juifs.

1. Ne soyez point comme des mercenaires qui ne servent leur maître qu'à condition d'en être payés : mais servez votre maître sans aucune espérance d'en être récompensés, & que la crainte de Dieu soit toujours devant vos yeux.

2. Faites toujours attention à ces trois choses, & vous ne pécherez jamais. Il y a au dessus de

vous un œil qui voit tout, une oreille qui entend tout, & toutes vos actions sont écrites dans le livre de vie.

3. Faites toujours attention à ces trois choses, & vous ne pécherez jamais. D'où venez-vous? où allez-vous? à qui rendrez-vous compte de votre vie? Vous venez de la terre, vous retournerez à la terre, & vous rendrez compte de vos actions au roi des rois.

4. La sagesse ne va jamais sans la crainte de Dieu, ni la prudence sans la science.

5. Celui-là est coupable, qui, lorsqu'il s'éveille la nuit, ou qu'il se promene seul, s'occupe de pensées frivoles.

6. Celui-là est sage qui apprend quelque chose de tous les hommes.

7. Il y a cinq choses qui caractérisent le sage. 1. Il ne parle point devant celui qui le surpasse en sagesse & en autorité. 2. Il ne répond point avec précipitation. 3. Il interroge à propos, & il répond à propos. 4. Il ne contrarie point son ami. 5. Il dit toujours la vérité.

8. Un homme timide n'apprend jamais bien, & un homme colere enseigne toujours mal.

9. Faites-vous une loi de parler peu & d'agir beaucoup, & soyez affable avec tout le monde.

10. Ne parlez pas long-temps avec une femme, pas même avec la vôtre, beaucoup moins avec celle d'un autre; cela irrite les passions, & nous détourne de l'étude de la loi.

11. Défiez-vous des grands, & en général de ceux qui sont élevés en dignité; ils ne se lient avec leurs inférieurs que pour leurs propres intérêts. Ils vous témoigneront de l'amitié, tant

que vous leur ferez utile ; mais n'attendez d'eux ni fecours ni compaffion dans vos malheurs.

12. Avantque de juger quelqu'un, mettez-vous à fa place, & commencez toujours par le fuppofer innocent.

13. Que la gloire de votre ami vous foit auffi chere que la vôtre.

14. Celui qui augmente fes richeffes, multiplie fes inquiétudes. Celui qui multiplie fes femmes, remplit fa maifon de poifons. Celui qui augmente le nombre de fes fervantes, augmente le nombre des femmes débauchées. Enfin, celui qui augmente le nombre de fes domeftiques, augmente le nombre des voleurs.

PHILOSOPHIE DE LÉÏBNITZ.

Les modernes ont quelques hommes, tels que Bayle, Descartes, Léïbnitz & Neuton, qu'ils peuvent opposer & peut-être avec avantage, aux génies les plus étonnans de l'antiquité. S'il existoit au dessus de nos têtes une espece d'êtres qui observât nos travaux, comme nous observons ceux des êtres qui rampent à nos pieds, avec quelle surprise n'auroit-elle pas vu ces quatre merveilleux insectes ? Combien de pages n'auroient-ils pas rempli dans leurs éphémérides naturelles ? Mais l'existence d'esprits intermédiaires entre l'homme & Dieu n'est pas assez constatée pour que nous n'osions pas supposer que l'immensité de l'intervalle est vuide, & que dans la grande chaîne, après le créateur universel, c'est l'homme qui se présente; & à la tête de l'espece humaine ou Socrate, ou Titus, ou Marc-Aurele, ou Pascal, ou Trajan, ou Confucius, ou Bayle, ou Descartes, ou Neuton, ou Léïbnitz.

Ce dernier naquit à Léipsic en Saxe le 23 Juin 1646; il fut nommé Godefroi-Guillaume. Frédéric son pere étoit professeur en morale & greffier de l'université, & Catherine Schmuck, sa mere, troisieme femme de Frédéric, fille d'un docteur & professeur en droit. Paul Leïbnitz, son grand oncle, avoit servi en Hongrie, & mé-

rité en 1600 des titres de noblèsse de l'empereur Rodolphe II.

Il perdit son pere à l'âge de 6 ans, & le sort de son éducation retomba sur sa mere, femme de mérite. Il se montra également propre à tous ses genres d'études, & s'y porta avec la même ardeur & le même succès. Lorsqu'on revient sur soi, & qu'on compare les talens qu'on a reçus, avec ceux d'un Léïbnitz, on est tenté de jetter loin les livres, & d'aller mourir tranquille au fond de quelque recoin ignoré.

Son pere lui avoit laissé une assez ample collection de livres; à peine le jeune Léïbnitz sut-il un peu de Grec & de Latin, qu'il entreprit de les lire tous, poëtes, orateurs, historiens, jurisconsultes, philosophes, théologiens, médecins. Bientôt il sentit le besoin de secours, & il en alla chercher. Il s'attacha particuliérement à Jacques Thomasius; personne n'avoit de connoissances plus profondes de la littérature & de la philosophie ancienne que Thomasius, cependant le disciple ne tarda pas à devenir plus habile que son maître: Thomasius avoua la supériorité de Léïbnitz; Léïbnitz reconnut les obligations qu'il avoit à Thomasius. Ce fut souvent entr'eux un combat d'éloge, d'un côté, & de reconnoissance de l'autre.

Léïbnitz apprit sous Thomasius à attacher un grand prix aux philosophes anciens, à la tête desquels il plaça Pythagore & Platon; il eut du goût & du talent pour la poésie: ses vers sont remplis de choses. Je conseille à nos jeunes auteurs de lire ce poëme qu'il composa en 1676 sur la mort de Jean Frédéric de Brunswic, son

protecteur ; ils y verront combien la poésie, lorsqu'elle n'est pas un vain bruit, exige de connoissances préliminaires.

Il fut profond dans l'histoire ; il connut les intérêts des princes. Jean Casimir, roi de Pologne, ayant abdiqué la couronne en 1668, Philippe Guillaume de Neubourg, comte Palatin, fut un des prétendans, & Léibnitz caché sous le nom de *George Ulicorius*, prouva que la république ne pouvoit faire un meilleur choix ; il avoit alors vingt-deux ans, & son ouvrage fut attribué aux plus fameux jurisconsultes de son temps.

Quand on commença à traiter de la paix de Nimegue, il y eut des difficultés sur le céremonial à l'égard des princes libres de l'empire qui n'étoient pas électeurs. On refusoit à leurs ministres des honneurs qu'on accordoit à ceux des princes d'Italie. Il écrivit en faveur des premiers l'ouvrage intitulé, *Cæsarini Furstinerii, de jure suprematûs ac legationis principum Germaniæ.* C'est un systême où l'on voit un Luthérien placer le pape à côté de l'empereur, comme un chef temporel de tous les états chrétiens, du moins en occident. Le sujet est particulier, mais à chaque pas l'esprit de l'auteur prend son vol, & s'éleve aux vues générales.

Au milieu de ses occupations il se livroit avec tous les savans de l'Allemagne & de l'Europe ; il agitoit, soit dans des theses, soit dans des lettres, des questions de logique, de métaphysique, de morale, de mathématique & de théologie, & son nom s'inscrivoit dans la plupart des académies.

Les princes de Brunswic le destinerent à écrire

l'histoire de leur maison. Pour remplir dignement ce projet, il parcourut l'Allemagne & l'Italie, visitant les anciennes abbayes, fouillant dans les archives des villes, examinant les tombeaux & les autres antiquités, & recueillant tout ce qui pouvoit répandre de l'agrément & de la lumiere sur une matiere ingrate.

Ce fut en passant sur une petite barque seul, de Venise à Mesola, dans les Ferrarois, qu'un chapelet dont il avoit jugé à propos de se pourvoir, à tout événement dans un pays d'inquisition, lui sauva la vie. Il s'éleva une tempête furieuse : le pilote qui ne croyoit pas être entendu par un Allemand, & qui le regardoit comme la cause du péril, proposa de le jetter en mer en conservant néanmoins ses hardes & son argent, qui n'étoient pas hérétiques. Léibnitz, sans se troubler, tira son chapelet d'un air dévot, & cet artifice fit changer d'avis au pilote. Un philosophe ancien c'étoit, je crois, Anaxagoras l'athée, échappa au même danger, en montrant au loin, à ceux qui méditoient d'appaiser les Dieux en le précipitant dans les flots, des vaisseaux battus par la tempête, & où Anaxagoras n'étoit pas.

De retour de ses voyages en Hanovre en 1699, il publia une portion de la récolte qu'il avoit faite, car son avidité s'étoit jettée sur tout, en un volume *in-fol.* sous le titre de *Code du Droit des Gens.* C'est là qu'il démontre que les actes publiés de nation à nation, sont les sources les plus certaines de l'histoire, & que, quels que soient les petits ressorts honteux qui ont mis en mouvement ces grandes masses, c'est dans les trai-

tés qui ont précédé leurs émotions & accompagné leur repos momantané, qu'il faut découvrir leurs véritables intérêts. La préface du *codex juris gentium diplomaticus* eſt un morceau de génie. L'ouvrage eſt une mer d'érudition : il parut en 1693.

Le premier volume *ſcriptorum Brunſviconſia illuſtrantium*, ou la baſe de ſon hiſtoire fut élevée en 1707 ; c'eſt-là qu'il juge, d'un jugement dont on n'a point appellé, de tous les matériaux qui doivent ſervir au reſte de l'édifice.

On croyoit que des gouverneurs des villes de l'empire de Charlemagne étoient devenus, avec le temps, princes héréditaires ; Léïbnitz prouve qu'ils l'avoient toujours été. On regardoit le dixieme & le onzieme ſiecles comme les plus barbares du chriſtianiſme ; Leïbnitz rejette ce reproche ſur le treizieme & le quatorzieme ſiecles, où des hommes pauvres par inſtitut, avides de l'aiſance par foibleſſe humaine, inventoient des fables par néceſſité. On le voit ſuivre l'enchaînement des événemens, diſcerner les fils délicats qui les ont attirés les uns à la ſuite des autres, & poſer les regles d'une eſpece de divination, d'après laquelle l'état antérieur & l'état d'un peuple étant bien connus, on peut annoncer ce qu'il deviendra.

Deux autres volumes, *ſcriptorum Brunſvicenſia illuſtrantium*, parurent en 1710 & en 1711, le reſte n'a point ſuivi. M. de Fontenelle a expoſé le plan général de l'ouvrage dans ſon éloge de Leïbnitz, *an. de l'acad. des ſcienc.* 1716.

Dans le cours de ſes recherches, il prétendit avoir découvert la véritable origine des François, & il en publia une diſſertation en 1716.

Leïbnitz étoit grand jurifconfulte; le droit étoit & fera long-temps l'étude dominante de l'Allemagne; il fe préfenta à l'âge de vingt ans aux examens du doctorat: fa jeuneffe, qui auroit dû lui concilier la bienveillance de la femme du doyen de la faculté, excita je ne fais comment, fa mauvaife humeur, & Leïbnitz fut refufé; mais l'applaudiffement général & la même dignité qui lui fut offerte & conférée par les habitans de la ville d'Altorf, le vengerent bien de cette injuftice. S'il eft permis de juger du mérite du candidat par le choix du fujet de fa thefe, quelle idée ne fe formera-t-on pas de Leïbnitz? Il difputa *des cas perplexes en droit.* Cette thefe fut imprimée dans la fuite avec deux autres petits traités, l'un intitulé, *fpecimen encyclopediæ in jure*, l'autre; *fpecimen certitudinis feu demonftrationum in jure exhibitum in doctrina conditionum.*

Ce mot *Encyclopédie* avoit été employé dans un fens plus général par Alftedius: celui-ci s'étoit propofé de rapprocher les différentes fciences, & de marquer les lignes de communication qu'elles ont entr'elles. Le projet en avoit plû à Leïbnitz; il s'étoit propofé de perfectionner l'ouvrage d'Alftedius; il avoit appellé à fon fecours quelques favans: l'ouvrage alloit commencer, lorfque le chef de l'entreprife, diftrait par les circonftances, fut entraîné à d'autres occupations, malheureufement pour ceux qui lui ont fuccédé, & pour qui le même travail n'a été qu'une fource de perfécutions, d'infultes & de chagrins, qui fe font renouvellés de jour en jour, qui ont commencé il y a plus de quinze ans, & qui ne finiront peut-être qu'avec leur vie.

A l'âge de vingt-deux ans il dédia à l'électeur de Mayence, Jean-Philippe de Schomborn, *une nouvelle méthode d'enseigner & d'apprendre la jurisprudence, avec un catalogue des choses à désirer dans la science du droit.* Il donna la même année *son projet pour la réforme générale du droit.* La tête de cet homme étoit ennemie du désordre, & il falloit que les matieres les plus embarrassées s'y arrangeassent en entrant; il réunissoit deux grandes qualités presqu'incompatibles, l'esprit d'invention & celui de méthode; & l'étude la plus opiniâtre & la plus variée, en accumulant en lui les connoissances les plus disparates, n'avoit affoibli en lui ni l'un, ni l'autre: philosophe & mathématicien, tout ce que ces deux mots renferment, il l'étoit. Il alla d'Altorf à Nuremberg visiter des savans; il s'insinua dans une société secrete d'alchimistes qui le prirent pour adepte sur une lettre farcie de termes obscurs qu'il leur adressa, qu'ils entendirent apparemment, mais qu'assurement Léibnitz n'entendoit pas. Ils le créerent leur secretaire, & il s'instruisit beaucoup avec eux pendant qu'ils croyoient s'instruire avec lui.

En 1670, âgé de vingt-quatre ans, échappé du laboratoire de Nuremberg, il fit réimprimer le traité de Marius-Nizolius de Bersello, *de veris principiis & de vera ratione philosophandi contra pseudo-philosophos*, avec une préface & des notes où il cherche à concilier l'aristotélisme avec la philosophie moderne; c'est-là qu'il montre quelle distance il y a entre les disputes de mots & la science des choses, qu'il étale l'étude profonde qu'il avoit fait des anciens, & qu'il montre qu'une

erreur ſurannée eſt quelquefois le germe d'une vérité nouvelle. Tel homme en effet s'eſt illuſtré ou s'illuſtrera en diſant blanc après un autre qui aura dit noir. Il y a plus de mérite à penſer à une choſe qui n'avoit point encore été remuée, qu'à penſer juſte ſur une choſe dont on a déja diſputé : le dernier degré de mérite, la véritable marque du génie, c'eſt de trouver la vérité ſur un ſujet important & nouveau.

Il publia une lettre de *Ariſtotele recentioribus reconciliabili*, où il oſe parler avantageuſement d'Ariſtote, dans un temps où les Cartéſiens fouloient aux pieds ce philoſophe, qui devoit être un jour vengé par les Neutoniens. Il prétendit qu'Ariſtote contenoit plus de vérités que Deſcartes, & il démontra que la philoſophie de l'un & de l'autre étoit *corpuſculaire* & méchanique.

En 1711 il adreſſa à l'académie des ſciences *ſa théorie du mouvement abſtrait*, & à la ſociété royale de Londres, *ſa théorie du mouvement concret*. Le premier traité eſt un ſyſteme du mouvement en général ; le ſecond eſt une application aux phénomenes de la nature ; il admettoit dans l'un & l'autre du vuide ; il regardoit la matiere comme une ſimple étendue indifférente au mouvement & au repos, & il en étoit venu à croire que, pour découvrir l'eſſence de la matiere, il falloit y concevoir une force particuliere qui ne peut guere ſe rendre que par ces mots, *mentem momentaneam*, *ſeu carentem recordatione, quia conatum ſimul ſuum & alium contrarium non retineat ultro momentum, adeoque careat memoria ſenſu actionum paſſionumque ſuarum, atque cogitatione*

Le voilà tout voiſin de l'entéléchie d'Ariſtote,

de ſon ſyſtême des monades, de la ſenſibilité, propriété générale de la matiere, & de beaucoup d'autres idées qui nous occupent à préſent. Au lieu de meſurer le mouvement par le produit de la maſſe & la vîteſſe, il ſubſtituoit à l'un de ces élémens la force, ce qui donnoit pour meſure du mouvement le produit de la maſſe par le quarré de la vîteſſe. Ce fut-là le principe ſur lequel il établit une nouvelle dynamique; il fut attaqué, il ſe défendit avec vigueur; & la queſtion n'a été, ſinon décidée, du moins bien éclaircie depuis, que par des hommes qui ont réuni la métaphyſique la plus ſubtile à la plus haute géométrie.

Il avoit encore ſur la phyſique générale une idée particuliere, c'eſt que Dieu a fait avecla plus grande économie poſſible, ce qu'il y avoit de plus parfait & de meilleur : il eſt le fondateur de l'optimiſme, ou de ce ſyſtême qui ſemble faire de Dieu un automate dans ſes décrets & dans ſes actions, & ramener ſous un autre nom & ſous un autre forme ſpirituelle le *fatum* des anciens, ou cette néceſſité aux choſes d'être ce qu'elles ſont.

Il eſt inutile de dire que Léïbnitz étoit un mathématicien du premier ordre. Il a diſputé à Neuton l'invention du calcul différentiel. M. de Fontenelle, qui paroît toujours favorable à M. Léïbnitz, prononce que Neuton en eſt certainement l'inventeur, & que ſa gloire eſt en ſûreté; mais qu'on ne peut être trop circonſpect lorſqu'il s'agit d'intenter une accuſation de vol, & de plagiat contre un homme tel que Léïbnitz: & M. de Fontenelle à raiſon.

Léïbnitz étoit entiérement neuf dans la haute géométrie, en 1676, lorsqu'il connut à Paris M. Huygens, qui étoit, après Galilée & Descartes, celui à qui cette science devoit le plus. Il lut le traité *horologio oscillatorio;* il médita les ouvrages de Pascal & de Grégoire de Saint-Vincent, & il imagina une méthode dont il retrouva dans la suite des traces profondes dans Grégori, Barrou & d'autres. C'est ce calcul par lequel il se glorifie d'avoir soumis à l'analyse des choses qui ne l'avoient jamais été.

Quoi qu'il en soit de cette histoire que Léïbnitz a faite de ses découvertes à la sollicitation de M. Bernoulli, il est sûr qu'on apperçoit des infiniment petits de différens ordres dans son traité du mouvement abstrait, publié en 1671; que le calcul différentiel parut en 1684; que les principes mathématiques de Neuton, ne furent publiés qu'en 1687, & que celui-ci ne révendiqua point cette découverte. Mais Neuton, depuis que ses amis eurent élevé la querelle, n'en demeura pas moins tranquille, comme Dieu au milieu de sa gloire.

Léïbnitz avoit entrepris un grand ouvrage *de la science de l'infini*; mais il n'a pas été achevé.

De ses hautes spéculations il descendit souvent à des choses d'usage. Il proposa *des machines pour l'épuisement des eaux*, qui font abandonner quelquefois, & interrompent toujours les travaux des mines.

Il employa une partie de son temps & de sa fortune à la coustruction *d'une machine arithmétique*, qui ne fût entiérement achevée que dans les dernieres années de sa vie.

Nous

Nous avons montré jusqu'ici Léïbnitz comme poëte, jurisconsulte & mathématicien ; nous l'allons considérer comme métaphysicien, ou comme homme remontant des cas particuliers à des loix générales. Tout le monde connoît son principe de la raison suffisante & de l'harmonie préétablie, son idée de la monade. Mais nous n'insisterons point ici là-dessus ; nous renvoyons les lecteurs qui voudront connoître ces principes à l'exposition abrégée de la philosophie de Léïbnitz, qui détermina celui-ci.

Il s'éleva en 1715 une dispute entre lui & le fameux M. Clarke sur l'espace, le temps, le vuide, les atomes, le naturel, le surnaturel, la liberté & autres sujets non moins importans qu'épineux.

Il en avoit eu une autre avec un disciple de Socin, appellé *Wissoratius*, en 1671, sur la Trinité ; car Léïbnitz étoit encore théologien dans le sens stricte de ce mot, & publia contre son adversaire un écrit intitulé *sacro sancta trinitas per nova inventa logicæ defensa*. C'est toujours le même esprit qui regne dans les ouvrages de Léïbnitz. A l'occasion d'une question sur les mysteres, il propose des moyens de perfectionner la logique, & il expose les défauts de celle qu'on suivoit. Il fut appellé aux conférences qui se tinrent vers le commencement de ce siecle sur le mariage d'un grand prince catholique avec une princesse luthérienne. Il releva M. Burnet, évêque de Salisbury, sur les vues peu exactes qu'il avoit eues dans son projet de réunion de l'église anglicane avec l'église luthérienne. Il défendit la tolérance des religions contre M. Pelisson. Il mit au jour sa *Théodicée* en 1711 : c'est une réponse aux difficultés de

Bayle, sur l'origine du mal physique & du mal moral.

Nous devrions présentement avoir épuisé Léïbnitz ; cependant il ne l'est pas encore. Il conçut le projet d'une langue philosophique qui mît en société toutes les nations : mais il ne l'exécuta point ; il remarqua seulement que des savans de son temps, qui avoient eu la même vue que lui, perdoient leur temps, & ne frappoient pas au vrai but.

Après cette ébauche de la vie savante de Léïbnitz, nous allons passer à quelques détails de sa vie particuliere.

Il étoit de la société secrete des alchimistes de Nuremberg, lorsque M. le baron de Boinebourg, ministre de l'électeur de Mayence, Jean-Philippe, rencontré par hasard dans une hôtellerie, reconnut son mérite, lui fit des offres, & l'attacha à son maître. En 1688 l'électeur de Mayence le fit conseiller de la chambre de révision de sa chancellerie. M de Boinebourg avoit envoyé son fils à Paris ; il engagea Léïbnitz à faire le voyage, & à veiller à ses affaires particulieres & à la conduite de son fils. M. de Boinebourg mourut en 1673, & Léïbnitz passa en Angleterre, où peu de temps après il apprit la mort de l'électeur : cet événement renversa les commencemens de sa fortune ; mais le duc de Brunswic Lunebourg s'empara de lui pendant qu'il étoit vacant, & le gratifia de la place de conseiller & d'une pension. Cependant il ne partit pas sur le champ pour l'Allemagne. Il revint à Paris, d'où il retourna en Angleterre ; ce ne fut qu'en 1676 qu'il se rendit auprès du duc Jean-Frédéric, qu'il perdit au bout de trois ans. Le duc Ernest

Auguste lui offrit sa protection, & le chargea de l'histoire de Brunswic : nous avons parlé de cet ouvrage & des voyages qu'il occasionna. Le duc Ernest le nomma en 1696 son conseiller-privé de justice ; on ne croit pas en Allemagne qu'un philosophe soit incapable d'affaires. En 1699 l'académie des sciences de Paris le mit à la tête de ses associés étrangers. Il eut trouvé dans cette capitale un sort assez doux ; mais il falloit changer de religion, & cette condition lui déplut. Il inspira à l'électeur de Brandebourg le dessein d'établir une académie à Berlin, & ce projet fut exécuté en 1700 d'après ses idées : il en fut nommé président perpétuel, & ce choix fut généralement applaudi.

En 1710, parut un volume de l'académie de Berlin, sous le titre de *Misellanea Berolinensia*. Léibnitz s'y montra sous toutes ses formes, d'historien, d'antiquaire, d'étymologiste, de physicien, de mathématicien, & même d'orateur.

Il avoit les mêmes vues sur les états de l'électeur de Saxe ; & il méditoit l'établissement d'une autre académie à Dresde, mais les troubles de la Pologne ne lui laisserent aucune espérance de succès.

En revanche le Czar, qui étoit allé à Torgau pour le mariage de son fils aîné & de Charlotte-Christine, vit Léibnitz, le consulta sur le dessein où il étoit de tirer ses peuples de la barbarie, l'honora de présens, & lui conféra le titre de son conseiller-privé de justice avec une pension considérable.

Mais toute prospérité humaine cesse ; le roi de Prusse mourut en 1713, & le goût militaire

de son successeur d'étermina Léïbnitz à chercher un nouvel asyle aux sciences. Il se tourna du côté de la cour impériale, & obtint la faveur du prince Eugene; peut-être eût-il fondé une académie à Vienne, mais la perte survenue dans cette ville, rendit inutiles tous ses mouvemens.

Il étoit à Vienne en 1714 lorsque la reine Anne mourut. L'électeur d'Hannovre lui succéda. Léïbnitz se rendit à Hannovre, mais il n'y trouva pas le roi, & il n'étoit plus d'âge à le suivre. Cependant le roi d'Angleterre repassa en Allemagne, & Léïbnitz eut la joie qu'il désiroit : depuis ce temps sa santé s'affoiblit toujours. Il étoit sujet à la goutte; ce mal lui gagna les épaules, & une ptisanne dont un jésuite d'Ingolstad lui avoit donné la recette, lui causa des convulsions & des douleurs excessives, dont il mourut le 14 Novembre 1716.

Dans cet état il méditoit encore. Un moment avant que d'expirer, il demanda de l'ancre & du papier : il écrivit; mais ayant voulu lire ce qu'il avoit écrit, sa vue s'obscurcit, & il cessa de vivre, âgé de 70 ans. Il ne se maria point; il étoit d'une complexion forte; il n'avoit point eu de maladies que quelques vertiges & la goutte. Il étoit sombre, & passoit souvent les nuits dans un fauteuil. Il étudioit des mois entiers de suite; il faisoit des extraits de toutes ses lectures. Il aimoit à converser avec toutes sortes de personnes, gens de cour, soldats, artisans, laboureurs. Il n'y a guere d'ignorans dont on ne puisse apprendre quelque chose. Il aimoit la société des femmes, & elles se plaisoient en la sienne. Il avoit une correspondance littéraire très-étendue.

Il fournissoit des vues aux savans; il les animoit; il leur applaudissoit; il chérissoit autant la gloire des autres que la sienne. Il étoit colere, mais il revenoit promptement; il s'indignoit d'abord de la contradiction; mais son second mouvement étoit plus tranquille. On l'accuse de n'avoir été qu'un grand & rigide observateur du droit naturel : ses pasteurs lui en ont fait des réprimandes publiques & inutiles. On dit qu'il aimoit l'argent; il avoit amassé une somme considérable qu'il tenoit cachée. Ce trésor, après l'avoir tourmenté d'inquiétudes pendant sa vie, fut encore funeste à son héritier; car cette femme, à l'aspect de cette richesse, fut si saisie de joie, qu'elle en mourut subitement.

Il ne nous reste plus qu'à exposer les principaux axiomes de la philosophie de Léïbnitz. Ceux qui voudront connoître plus à fond la vie, les travaux & le caractere de cet homme extraordinaire, peuvent consulter les actes des savans, Kortholt, Eckard, Baringins, les mémoires de l'académie des sciences, l'éloge de Fontenelle, Fabricius, Feller, Grundmann, Gentzkennius, Réimann, Collins, Murat, Charles Gundelif-Ludovici. Outre Thomasius dont nous avons parlé, il avoit eu pour instituteur en mathématiques Kunnius, & en philosophie Scherzer & Rappolt. Ce fut Weigel qui lui fit naître l'idée de son arithmétique-binaire ou de cette méthode d'exprimer tout nombre avec les deux caracteres 1 & 0. Il revint sur la fin de sa vie au projet de l'encyclopédie, qui l'avoit occupé étant jeune, & il espéroit encore l'exécuter de concert avec Wolf. Il fut chargé par M. de Montau-

ſier de l'édition de Martien-Capella, à l'uſage du dauphin : l'ouvrage étoit achevé lorſqu'on le lui vola. Il s'en manque beaucoup que nous ayons parlé de tous ſes ouvrages. Il en a publié ſéparément ; la plus grande partie eſt diſperſée dans les journaux & les recueils d'académies ; d'où l'on a tiré ſa *protogée*, ouvrage qui n'eſt pas ſans mérite, ſoit qu'on le conſidere par le fond des choſes, ſoit qu'on n'ait égard qu'à l'élevation du diſcourrs.

I. Principes des méditations rationelles de Leibnitz.

Il diſoit : la connoiſſance eſt ou claire ou obſcure, & la connoiſſance claire eſt ou confuſe ou diſtincte, & la connoiſſonce diſtincte eſt ou adéquate ou inadéquate, ou intuitive ou ſymbolique.

Si la connoiſſance eſt en même-temps adéquate & intuitive, elle eſt très-parfaite ; ſi une notion ne ſuffit pas à la connoiſſance de la choſe repréſentée, elle eſt obſcure ; ſi elle ſuffit, elle eſt claire.

Si je ne puis énoncer ſéparément les caracteres néceſſaires des diſtinctions d'une choſe à une autre, ma connoiſſance eſt confuſe, quoique dans la nature la choſe ait de ces caracteres, dans l'énumération exacte deſquels elle ſe limiteroit & ſe réſoudroit.

Ainſi les odeurs, les couleurs, les ſaveurs & d'autres idées relatives aux ſens, nous ſont aſſez clairement connues : la diſtinction que nous en faiſons eſt juſte ; mais la ſenſation eſt notre unique garant. Les caracteres qui diſtinguent ces

choses ne sont pas énonciables. Cependant elles ont des causes : les idées en sont composées ; & il semble que s'il ne manquoit rien, soit à notre intelligence, soit à nos recherches, soit à nos idiomes, il y auroit une certaine collection de mots dans lesquels elles pourroient se résoudre & se rendre.

Si une chose a été suffisamment examinée ; si la collection des signes qui la distingue de toute autre est complexe, la notion que nous en aurons sera distincte : c'est ainsi que nous connoissons certains objets communs à plusieurs sens, plusieurs affections de l'ame, tout ce dont nous pouvons former une définition verbale ; car qu'est-ce que cette définition, sinon une énumération suffisante des caracteres de la chose.

Il y a cependant connoissance distincte d'une chose indéfinissable, toutes les fois que cette chose est primitive, qu'elle est elle-même son propre caractere, ou que s'entendant par elle-même, elle n'a rien d'antérieur ou de plus connu en quoi elle soit résoluble.

Dans les notions composées, s'il arrive, ou que la somme des caracteres ne se saisisse pas à la fois, ou qu'il y en ait quelques-uns qui échappent ou qui manquent, ou que la perception nette, générale ou particuliere des caracteres, soit momantanée ou fugitive, la connoissance est distincte, mais inadéquate.

Si tous les caracteres de la chose sont permanens, bien rendus & bien saisis ensemble & séparément, c'est-à-dire, que la résolution & l'analyse s'en fassent sans embarras & sans défaut, la connoissance est adéquate.

Nous ne pouvons pas toujours embraſſer dans notre entendement la nature entiere d'une choſe très-composée : alors nous nous ſervons de ſignes qui abrégent ; mais nous avons, ou la conſcience, ou la mémoire que la réſolution, ou l'analyſe entiere eſt poſſible, & s'exécutera quand nous voudrons ; alors la connoiſſance eſt aveugle ou ſymbolique.

Nous ne pouvons pas ſaiſir à la fois toutes les notions particulieres qui forment la connoiſſance complette d'une choſe très-composée. C'eſt un fait. Lorſque la choſe ſe peut, notre connoiſſance eſt intuitive autant qu'elle peut l'être. La connoiſſance d'une choſe primitive & diſtincte eſt intuitive ; celle de la plupart des choſes compoſées eſt ſymbolique.

Les idées des choſes que nous connoiſſons diſtinctement, ne nous ſont préſentées que par une opération intuitive de notre entendement.

Nous croyons à tort avoir des idées des choſes, lorſqu'il y a quelques termes dont l'explication n'a pas été faite, mais ſuppoſée.

Souvent nous n'avons qu'une notion telle quelle des mots, une mémoire foible d'en avoir connu autrefois la valeur, & nous nous en tenons à cette connoiſſance aveugle, ſans nous embarraſſer de ſuivre l'analyſe des expreſſions auſſi loin & auſſi rigoureuſement que nous le pourrions. C'eſt ainſi que nous échappe la contradiction enveloppée dans la notion d'une choſe compoſée.

Qu'eſt-ce qu'une définition nominale ? Qu'eſt-ce qu'une définition réelle ? Une définition nominale, c'eſt l'énumération des caracteres qui diſ-

tinguent une chose d'une autre. Une définition réelle, celle qui nous assure, par la comparaison & l'explication des caracteres, que la chose définie est possible. La définition réelle n'est donc point arbitraire; car tous les caracteres de la définition nominale ne sont pas toujours compatibles.

La science parfaite exige plus que des définitions nominales, à moins qu'on ne sache d'ailleurs que la chose définie est possible.

La notion est vraie, si la chose est possible; fausse, s'il y a contradiction entre ses caracteres.

La possibilité de la chose est connue *à priori* ou *à posteriori*.

Elle est connue *à priori* lorsque nous résolvons sa notion en d'autres d'une possibilité avouée, & dont les caracteres n'impliquent aucune contradiction : il en est ainsi toutes les fois que la maniere dont une chose peut être produite nous est connue, d'où il s'ensuit qu'entre toutes les définitions, les plus utiles ce sont celles qui se font par les causes.

La possibilité *à posteriori* est connue, lorsque l'existence actuelle de la chose nous est constatée; car ce qui est, ou a été, est possible.

Si l'on a une connoissance adéquate, l'on a aussi la connoissance *à priori* de la possibilité; car en suivant l'analyse jusqu'à sa fin, si l'on ne rencontre aucune contradiction, il naît la démonstration de la possibilité.

Il est un principe dont il faut craindre l'abus; c'est que l'on peut dire une chose, & qu'on dira vrai; si l'on affirme ce que l'on en apperçoit clairement & distinctement. Combien de choses obscures &

confuses paroissent claires & distinctes à ceux qui se pressent de juger ! L'axiome dont il s'agit est donc superflu, si l'on a établi les regles de la vérité des idées, & les marques de la clarté & de la distinction, de l'obscurité & de la confusion.

Les regles de la logique commune prescrites sur les caracteres des énonciations de la vérité, ne sont méprisables que pour ceux qui les ignorent, & qui n'ont ni le courage, ni la sagacité nécessaire pour les apprendre : ne sont-ce pas les mêmes que celles de géometres ? Les uns & les autres ne prescrivent-ils pas de n'admettre pour certain que ce qui est appuyé sur l'expérience ou la démonstration. Une démonstration est solide si elle garde les formes prescrites par la logique. Il ne s'agit pas toujours de s'assujettir à la forme du syllogisme ; mais il faut que tout raisonnement soit réductible à cette forme, & qu'elle donne évidemment force à cette conclusion.

Il ne faut donc rien passer des prémisses ; tout ce qu'elles renferment doit avoir été ou démontré, ou supposé : dans le cas de supposition, la conclusion est hypothétique.

On ne peut ni trop louer, ni s'assujettir trop sévérement à la regle de Pascal, qui veut qu'un terme soit défini pour peu qu'il soit obscur, & qu'une proposition soit prouvée pour peu qu'elle soit douteuse. Avec un peu d'attention sur les principes qui précédent, on verra comment ces deux conditions peuvent se remplir.

C'est une opinion fort ancienne que nous voyons tout en Dieu, & cette opinion bien entendue n'est pas à mépriser.

Quand nous verrions tout en Dieu, il ne seroit pas moins néceſſaire à l'homme d'avoir des idées propres, ou des ſenſations, ou des mouvemens d'ame, ou des affections correſpondantes à ce que nous appercevrions en Dieu. Notre ame ſubit autant de changement ſucceſſifs, qu'il s'y ſuccede de penſées diverſes. Les idées des choſes auxquelles nous ne penſons pas actuellement, ne ſont donc pas autrement dans notre ame que la figure d'Hercule dans un bloc de marbre informe.

Dieu n'a pas ſeulement l'idée actuelle de l'étendue abſolue & infinie, mais l'idée de toute figure ou modification de cette étendue.

Qu'eſt-ce qui ſe paſſe en nous dans la ſenſation des couleurs & des odeurs? Des mouvemens de fibres, des changemens de figures, mais ſi déliés qu'ils nous échappent. C'eſt par cette raiſon qu'on ne s'apperçoit pas que c'eſt-là pourtant tout ce qui entre dans la perception compoſée de ces choſes.

Métaphyſique de Léibnitz, ou ce qu'il a penſé des élémens des choſes.

Qu'eſt-ce que la monade? Une ſubſtance ſimple. Les compoſés en ſont formés. Je l'appelle *ſimple*, parce qu'elle n'a point de parties.

Puiſqu'il y a des compoſés, il faut qu'il y ait des ſubſtances ſimples; car qu'eſt-ce qu'un compoſé, ſinon un aggrégat de ſimples?

Où il n'y a point de parties, il n'y a ni étendue, ni figure, ni diviſibilité. Telle eſt la monade, l'atome réel de la nature, l'élément vrai des choſes.

Il ne faut pas en craindre la diſſolution. On ne conçoit aucune maniere dont une ſubſtance ſimple puiſſe périr naturellement. On ne conçoit aucune maniere dont une ſubſtance ſimple puiſſe naître naturellement. Car tout ce qui périt, périt par diſſolution, tout ce qui ſe forme, ſe forme par compoſition.

Les monades ne peuvent donc être ou ceſſer que dans un inſtant, par création ou par innihilation.

On ne peut expliquer comment il ſurviendroit en elles quelque altération naturelle : ce qui n'a point de parties, n'admet l'interception ni d'un accident, ni d'une ſubſtance.

Il faut cependant qu'elles aient quelques qualités, ſans quoi on ne les diſtingueroit pas du non-être.

Il faut plus ; c'eſt qu'une monade differe d'une autre monade quelconque, car il n'y a pas dans la nature un ſeul être qui ſoit abſolument égal & ſemblable à un autre, enſorte qu'il ne ſoit pas poſſible d'y reconnoître une différence interne & applicable à quelque choſe d'interne. *Il n'y a peut-être rien de moins raiſonnable que ce principe pour ceux qui ne penſent que ſuperficiellement, & rien de plus vrai pour les autres. Il n'eſt pas nouveau, c'étoit une des opinions des Stoïciens.*

Tout être créé eſt ſujet au changement. La monade eſt créée, chaque monade eſt donc dans une viciſſitude continuelle.

Les changemens de la monade naturelle partent d'un principe interne, car aucune cauſe externe ne peut influer ſur elle.

En général, il n'y a point de force, quelle qu'elle ſoit, qui ne ſoit un principe de changement.

Outre un principe de changement, il faut en-

tore admettre dans ce qui change quelque forme, quelque modele qui spécifie & différencie. Delà, multitude dans le simple, nombre dans l'unité, car tout changement naturel se fait par degrés. Quelque chose change, & quelque chose reste non changée. Donc dans la substance il y a pluralité d'affections, de qualités & de rapports, quoiqu'il y ait absence de parties.

Qu'est-ce qu'un état passager qui marque multitude & pluralité dans l'être simple & dans la substance unie? On n'en conçoit point d'autre que ce que nous appellons *perception*, chose très-distincte de ce que nous entendons par conscience, car il y a perception avant conscience. *Ce principe est très-difficile à attaquer, & très-difficile à défendre.* C'est, selon Léibnitz, *ce qui constitue la différence de la monade & de l'esprit, de l'être corporel & de l'être intellectuel.*

L'action d'un principe interne, cause de mutation ou de passage d'une perception à une autre, est ce qu'on peut appeller *appétit.* L'appétit n'atteint pas toujours à la perception à laquelle il tend; mais il en approche, pour ainsi dire, & quelque légere que soit cette altération, il en naît des perceptions nouvelles.

Il ne faut point appliquer les causes méchaniques à ces perceptions, ni à leur résultats; parce qu'il n'y a ni mouvement, ni figure, ni parties agissantes & réagissantes. Ces perceptions & changemens sont tout ce qu'il y a dans la substance simple. Elles constituent toutes les actions internes.

On peut, si l'on veut, donner le nom d'*entéléchie* à toutes les substances simples ou mona-

des créées ; car elles ont en elles une certaine perfection propre, une suffisance essentielle ; elles sont elles-mêmes la cause de leurs actions internes. Ce sont comme des automates incorporels : quelle différence y a-t-il entre ces êtres & la molécule sensible d'Hobbes ? Je ne l'entends pas. L'axiome suivant m'incline bien davantage à croire que c'est la même chose.

Si l'on veut appeller *ame* ce qui, en général, a perception & appétit, je ne m'oppose pas à ce qu'on regarde les substances simples ou les monades créées comme des ames. Cependant la perception étant où la connoissance n'est pas, il vaudroit mieux s'en tenir pour les substances simples qui n'ont que la perception aux mots de *monades*, ou d'*entéléchies*, & pour les substances qui ont la perception & la mémoire de conscience aux mots d'ame & d'esprit.

Dans la défaillance, dans la stupeur ou le sommeil profond, l'ame qui ne manque pas tout à fait de perception, ne differe pas d'une simple monade. L'état présent d'une substance simple procede naturellement de son état précédent, ainsi le présent est gros de l'avenir.

Lorsque nous sortons du sommeil, de la défaillance, de la stupeur, nous avons la conscience de nos perceptions ; il faut donc qu'il n'y ait eu aucune interruption absolue, qu'il y ait ou des perceptions immédiatement précédentes & contiguës, quoique nous n'en ayons pas la conscience. Car la perception est engendrée par la perception, comme le mouvement, du mouvement : cet axiome fécond mérite le plus grand examen.

Il paroît que nous serions dans un état de stupeur parfaite, tant que nous ne distinguerions rien à nos perceptions. Or, cet état est celui de la monade pure.

Il paroît encore que la nature accordant aux animaux des organes qui rassemblent plusieurs rayons de la lumiere, plusieurs ondulations de l'air, dont l'efficacité est une suite de leur union ou multitude, elle a mis en eux la cause de perceptions sublimes. Il faut raisonner de la même maniere de la saveur, des odeurs, & du toucher. C'est par la mémoire que les perceptions sont liées dans les ames. La mémoire imite la raison, mais ce ne l'est pas.

Les animaux apperçoivent un objet, ils en sont frappés, ils s'attendent à une perception ou sensation semblable à celles qu'ils ont éprouvées antérieurement de la part de cet objet; ils se meuvent; mais ils ne raisonnent pas; ils ont la mémoire.

L'imagination forte qui nous frappe & nous meut, naît de la fréquence & de l'énergie des perceptions précédentes.

L'effet d'une seule impression forte, équivaut quelquefois à l'effet habituel & réitéré d'une impression foible & durable.

Les hommes ont de commun avec les animaux le principe qui lie leurs perfections. La mémoire est la même en eux. La mémoire est un médecin empyrique qui agit par expérience sans théorie.

C'est la connoissance des vérités nécessaires & éternelles qui distingue l'homme de la bête. C'est elle qui fait en nous la raison & la science, l'ame. C'est à la connoissance des vérités nécessaires & éternelles, & à leurs abstractions qu'il faut rap-

porter ces actes réfléchis qui nous donnent la conſcience de nous.

Ces actes réfléchis ſont la ſource la plus féconde de nos raiſonnemens. C'eſt l'échelle par laquelle nous nous élevons à la penſée de l'être, de la ſubſtance ſimple ou complexe, de l'immatériel, de l'éternel, de Dieu. Nous concevons que ce qui eſt limité en nous, exiſte en lui ſans limites.

Nos raiſonnemens ont deux grandes baſes, l'une eſt le principe de contradiction, l'autre eſt le principe de raiſon ſuffiſante.

Nous regardons comme faux tout ce qui implique contradiction ; nous penſons que rien n'eſt ſans une raiſon ſuffiſante, pourquoi cela eſt ainſi & non autrement, quoique ſouvent cette raiſon ne nous ſoit pas connue. Ce principe n'eſt pas nouveau, les anciens l'ont employé.

Si une vérité eſt néceſſaire, on peut la réſoudre dans ſes élémens, & parvenir par analyſe ou voie de décompoſition à des idées primitives, où ſe conſomme la démonſtration.

Il y a des idées ſimples qui ne ſe définiſſent point. Il y a auſſi des axiomes, des demandes, principes des primitifs qui ne ſe prouvent point. La preuve & la définition ſeroient identiques à l'énonciation.

On peut découvrir la raiſon ſuffiſante dans les choſes contingentes ou de fait. Elle eſt dans l'enchaînement univerſel : il y a une réſolution ou analyſe ſucceſſive de cauſes ou raiſons particulieres, à d'autres raiſons ou cauſes particulieres, & ainſi de ſuite.

Cependant toute cette ſuite ne nous menant que de contingence à contingence, & la derniere

niere n'exigeant pas moins une analyse progressive que la premiere, on ne peut s'arrêter : pour arriver à la certitude, il faut tenir la raison suffisante ou derniere, fût-elle à l'infini.

Mais où est cette raison suffisante & derniere, sinon dans quelque substance nécessaire, source & principe de toutes mutations ?

Et quelle est cette substance, terme dernier de la serie, sinon Dieu ? Dieu est donc, & il suffit.

Cette substance une, suprême universelle, nécessaire, n'a rien hors d'elle qui n'en dépende. Elle est donc illimitée, elle contient donc toute réalité possible, elle est donc parfaite; car qu'est-ce que la perfection, sinon l'illimité d'une grandeur réelle & positive.

D'où il suit que la créature tient de Dieu sa perfection, & les imperfections de sa nature, de son essence incapable de l'illimité. Voilà ce qui la distingue de Dieu.

Dieu est la source & des existences, & des essences, & de ce qu'il y a de réel dans le possible. L'entendement divin est le sein des vérités essentielles. Sans Dieu rien de réel, ni dans le possible, ni dans l'existant, ni même dans le néant.

En effet, s'il y a quelque réalité dans les essences, dans les existences, dans les possibilités, cette réalité est fondée dans quelque chose d'existant & de réel, & conséquemment dans la nécessité d'un être auquel il suffise d'être possible pour être existant. Ceci n'est que la démonstration de Descartes retournée.

Dieu est le seul être qui ait ce privilege d'être,

nécessairement, s'il est possible; or, rien ne montrant de la contradiction dans sa possibilité, son existence est donc démontrée *à priori*. Elle l'est encore *à posteriori*, car les contingens sont; or, ces contingens n'ont des raisons suffisantes & dernieres que dans un être nécessaire, ou qui ait en lui-même la raison de son existence.

Il ne faut pas inférer de-là que les vérités éternelles qui ne se voient pas sans Dieu, soient dépendantes de sa volonté & arbitraires.

Dieu est une unité ou une substance simple, origine de toutes les monades créées, qui en sont émanées, pour ainsi dire, par des fulgurations continuelles. *Nous nous sommes servis de ce mot fulguration, parce que nous n'en connoissons point d'autre qui lui réponde. Au reste, cette idée de Léibnitz, est toute platonicienne, & pour la subtilité & pour la sublimité.*

Il y a en Dieu puissance, entendement & volonté; puissance, qui est l'origine de tout; entendement, où est le modele de tout; volonté, par qui tout s'exécute pour le mieux.

Il y a aussi dans la monade les mêmes qualités correspondantes, perception & appétit; mais perception limitée, appétit fini.

On dit que la créature agit hors d'elle-même, & souffre. Elle agit hors d'elle-même autant que parfaite, elle souffre autant qu'imparfaite.

La monade est active autant qu'elle a des perceptions distinctes, passive autant qu'elle a des perfections confuses.

Une créature n'est plus ou moins parfaite qu'une autre, que par le principe qui la rend capable d'expliquer ce qui se passe dans elle

& dans un autre ; c'est ainsi qu'elle agit sur celle-ci.

Mais dans les substances simples, l'influence d'une monade, par exemple, est purement idéale : elle n'a d'effet que par l'entremise de Dieu. Dans les idées de Dieu, l'action d'une monade se lie à l'action d'une autre, & il est la raison de l'action de toutes : c'est son entendement qui forme leur dépendance mutuelle.

Ce qu'il y a d'actif & de passif dans les créatures, est réciproque. Dieu comparant deux substances simples, apperçoit dans l'une & l'autre la raison qui oblige l'une à l'autre. L'une est active sous un aspect, & passive sous une autre aspect, active en ce qu'elle sert à rendre raison de ce qui arrive dans ce qui procede d'elle ; passive en ce qu'elle sert à rendre raison de ce qui arrive dans ce dont elle procede.

Cependant comme il y a une infinité de combinaisons & de mondes possibles dans les idées de Dieu, & que de ces mondes il n'en peut exister qu'un, il faut qu'il y ait une certaine raison suffisante de son choix : or, cette raison ne peut être que dans le différent degré de perfection, d'où il s'ensuit que le monde qui est, est le plus parfait. Dieu l'a choisi dans sa sagesse, connu dans sa bonté, produit dans la plénitude de sa puissance. *Voilà comme Léïbnitz en est venu à son systême de l'optimisme.*

Par cette correspondance d'une chose créée à une autre, & de chacune à toutes, on conçoit qu'il y a dans chaque substance simple des rapports d'après lesquels, avec une intelligence proportionnée au tout, une monade étant donnée,

l'univers entier le seroit. Une monade est donc une espece de miroir représentatif de tous les êtres & de tous les phénomenes.

Cette idée que les petits esprits prendront pour une vision, est celle d'un homme de génie: pour la sentir, il n'y a qu'à la rapprocher de son principe d'enchaînement & de son principe de dissimilitude.

Si l'on considere une ville sous différens points, on la voit différente; c'est une multiplication d'optique. Ainsi la multitude des substances simples est si grande, qu'on croiroit qu'il y a une infinité d'univers différens; mais ce ne sont que des images sunographiques d'un seul considéré sous différens aspects de chaque monade. Voilà la source de la vérité, de l'ordre, de l'œconomie, & de la plus grande perfection possible; & cette hypothese est la seule qui réponde à la grandeur, à la sagesse & à la magnificence de Dieu.

Les choses ne peuvent donc être autrement qu'elles sont, Dieu ayant produit la monade pour le tout, le tout pour la monade qui le présente, non-parfaitement, mais d'une maniere confuse; non pour elle, mais pour Dieu, sans quoi elle seroit elle-même Dieu.

La monade est limitée non dans ses rapports, mais dans sa connoissance. Toutes tendent à un même but infini. Toutes ont en elles des raisons suffisantes de cet infini; mais avec des bornes & des degrés différens de perception; & ce que nous disons des simples, il faut l'entendre des composés.

Tout étant plein, tous les êtres liés, tout mouvement se transmet avec plus ou moins d'éner-

gie à raison de la distance, tout être reçoit en lui l'impression de ce qui se passe par-tout, il en a la perception, & Dieu voit tout, peut lire en un seul être ce qui arrive en tous, ce qui est arrivé & ce qui arrivera ; & il en seroit de même de la monade, si le loin des distances, des affoiblissemens ne s'exécutoit sur elle, & d'ailleurs elle est finie.

L'ame ne peut voir en elle que ce qui y est distinct; elle ne peut donc être à toutes les perfections, parce qu'elles sont diverses & infinies.

Quoique l'ame ou toute monade créée soit représentative de l'univers, elle l'est bien mieux du corps auquel est attachée, dont elle est l'entéléchie.

Or, le corps par sa connexion au tout, représentant le tout, l'ame par sa connexion au corps & au tout, le représente aussi.

Le corps & la monade, son entéléchie, constituent ce que nous appellons l'*être vivant*; le corps & la monade, son ame constitue l'animal.

Le corps d'un être, soit animal, soit vivant, est toujours organique; car qu'est-ce que l'organisation ? un assemblage formant un tout relatif à un autre. D'où il s'ensuit que les parties sont toutes représentatives de l'université ; la monade par ses perceptions, le corps par sa forme & ses mouvemens, ou états divers.

Un corps organique d'un être vivant est une sorte de machine divine, surpassant infiniment tout automate artificiel: Qui est-ce qui a pu empêcher le grand ouvrier de produire ces machines? la matiere n'est-elle pas divisible à l'infini,

n'eſt-elle pas même actuellement diviſée à l'infini.

Or, cette machine divine repréſentant le tout, n'a pu être autre qu'elle eſt.

Il y a donc, à parler à la rigueur, dans la plus petite portion de matiere, un monde de créatures vivantes, animales, entéléchies, ames, *&c.*

Il n'y a donc dans l'univers rien d'inutile, ni ſtérile, ni de mort, nul chaos, nulle confuſion réelle.

Chaque corps a une entéléchie dominante, c'eſt l'ame dans l'animal; mais ce corps a ſes membres pleins d'autres êtres vivans, des plantes, d'animaux, *&c.* & chacun de ceux-ci a avec ſon ame dominante ſon entéléchie.

Tous les corps ſont en viciſſitude, des parties s'en échappent continuellement, d'autres y entrent.

L'ame ne change point. Le corps change peu à peu; il y a des métamorphoſes, mais nulle métampſycoſe. Il n'y a point d'ames ſans corps.

Conſéquemment il n'y a ni génération, ni mort parfaite; tout ſe réduit à des développemens & a des dépériſſemens ſucceſſifs.

Depuis qu'il eſt démontré que la putréfaction n'engendre aucun corps organique, il s'enſuit que le corps organique préexiſtoit à la conception, & que l'ame occupoit ce corps préexiſtant, & que l'animal étoit, & qu'il n'a fait que paroître ſous une autre forme.

J'appellerois *ſpermatiques*, ces animaux qui parviennent par voie de conception à une grandeur conſidérable; les autres, qui ne paſſent point ſous

des formes fucceffives, naiffant, croiffant, font multipliés & détruits.

Les grands animaux n'ont guere un autre fort; ils ne font que fe montrer fur la fcene. Le nombre de ceux qui changent de théatre eft petit.

Si naturellement un animal ne commence point, naturellement il ne finit point.

L'ame, miroir du monde inftructible, n'eft point détruite. L'animal même perd fes enveloppes, & en prend d'autres; mais à travers fes métamorphofes, il refte toujours quelque chofe de lui.

On déduit de ces principes l'union, ou plutôt la convenance de l'ame & d'un corps organique. L'ame a fes loix qu'elle fuit, & le corps les fiennes. S'ils font unis, c'eft par la force de l'harmonie préétablie entre toutes les fubftances, dont il n'y a pas une feule qui ne foit repréfentative de l'univers.

Les ames agiffent felon les loix des caufes finales, par des appétits, par des moyens & par des fins; le corps, felon les loix des caufes efficientes ou motrices, & il y a, pour ainfi dire, deux regnes coordonnés entr'eux, l'un des caufes efficientes, l'autre des caufes finales.

Defcartes a connu l'impoffibilité que l'ame donnât quelque force ou mouvement aux corps, parce que la quantité de force refte toujours la même dans la nature; cependant il a cru que l'ame pouvoit changer la direction des corps. Ce fut une fuite de l'ignorance où l'on étoit de fon temps fur une loi de nature, qui veut que la même direction totale perfévere dans la matiere. Avec cette connoiffance de plus, & le pas qu'il avoit déja fait, il feroit infailliblement arrivé au

ſyſtême de l'harmonie préétablie; ſelon ce ſyſtême, le corps agiſſant, comme ſi par impoſſible il n'y avoit point d'ame, & les ames comme ſi par impoſſible il n'y avoit point de corps, & tous les deux, comme s'ils influoient l'un ſur l'autre. *Il eſt incroyable comment deux loix méchaniques, géométriquement démontrées, l'une ſur la ſomme du mouvement de la nature, l'autre ſur la direction des parties de la matiere, ont eu un effet ſur le ſyſtême de l'union de l'ame avec le corps. Je demanderois volontiers ſi ces ſpéculations phiſico-mathématiques & abſtraites, appliquées aux choſes intellectuelles, n'obſcurciſſent pas au lieu d'éclairer, & n'ébranlent pas plutôt la diſtinction des deux ſubſtances qu'elles n'en expliquent le commerce. D'ailleurs, quelle foule d'autres difficultés ne naiſſent pas de ce ſyſtême* Léibnitien, *ſur la nature & ſur la grace, ſur les droits de Dieu & ſur les actions des hommes, ſur la volonté, ſur la liberté, le bien & le mal, les châtimens préſens & à venir! &c.*

Dieu a créé l'ame dans le commencement, de la maniere qu'elle ſe repréſente, & produit en elle tout ce qui s'exécute dans le corps, & le corps, de maniere qu'il exécute tout ce que l'ame ſe repréſente & veut.

L'ame produit ſes perceptions & ſes appétits, le corps ſes mouvemens, & l'action de l'une des ſubſtances conſpire avec l'action de l'autre, en conſéquence du concert que Dieu a ordonné entr'eux dans la formation du monde.

Une perception précédente eſt la cauſe d'une perception ſuivante dans l'ame. Un mouvement analogue à la perception premiere de l'ame, eſt la cauſe d'un mouvement ſecond analogue à la

ſeconde perception de l'ame. *Il faut convenir qu'il eſt difficile d'appercevoir comment, au milieu de ce double changement, la liberté de l'homme peut ſe conſerver. Les* Léibnitiens *prétendent que cela n'y fait rien ; le croie qui pourra.*

L'ame & l'animal ont la même origine que le monde, & ne finiront qu'avec lui. Les ames ſpermatiques des animaux raiſonnables paſſent de l'état d'ame ſenſible à celui d'un plus parfait, d'ame raiſonnable.

Les ames en général ſont des miroirs de l'univers, des images repréſentatives des choſes ; l'ame de l'homme eſt de plus un miroir repréſentatif, une image de ſon créateur.

Tous les eſprits enſemble forment la cité de Dieu, gouvernement le plus parfait de tous, ſous le monarque le plus parfait.

Cette cité, cette monarchie eſt le monde moral dans le monde naturel. Il y a auſſi la même harmonie préétablie entre le regne phyſique de la nature, & le regne moral de la grace, c'eſt-à-dire, entre l'homme & Dieu conſidéré, ou comme auteur de la grande machine, ou comme ſouverain de la cité des eſprits.

Les choſes, en conſéquence de cette hypotheſe, conduiſent à la grace par les voies de la nature. Ce monde ſera détruit & reparé par des moyens naturels, & la punition & le châtiment des eſprits aura lieu ſans que l'harmonie ceſſe. Ce dernier événement en ſera le complément.

Le Dieu, architecte de l'univers, ſatisfera au Dieu légiſlateur, & les fautes ſeront punies, & les vertus récompenſées dans l'ordre de la juſtice & du méchaniſme.

Nous n'avons donc rien de mieux à faire que de fuir le mal & de suivre le bien, convaincus que nous ne pourrions qu'approuver ce qui se passe dans le physique & dans le moral, s'il nous étoit donné d'embrasser le tout.

III. Principes de la théologie naturelle de Léibnitz.

En quoi consiste la toute-puissance de Dieu, sinon dans ce que tout dépend de lui, & qu'il ne dépend de rien.

Dieu est indépendant & dans son existence & dans ses actions.

Dans son existence, parce qu'il est nécessaire & éternel.

Dans ses actions, naturellement & moralement; naturellement, parce qu'il est libre; moralement, parce qu'il n'a point de supérieur.

Tout dépend de Dieu, & les possibles & les existans.

Les possibles ont leur réalité dans son existence. S'il n'existoit pas, il n'y auroit rien de possible. Les possibles sont de toute éternité dans ses idées.

Les existans dépendent de Dieu, & dans leur existence & dans leurs actions; dans leur existence, parce qu'il les a créés librement, & qu'il les conserve de même; dans leurs actions, parce qu'il y concourt, & que le peu de bien qu'elles ont vient de lui.

Le concours de Dieu est ou ordinant ou spécial.

Dieu sait tout, connoît tout, & les possibles & les existans. Les existans dans ce monde, les

possibles dans les mondes possibles. La science des existans passés, présens & futurs, s'appelle *science de vision*. Elle ne differe point de la science de simple intelligence de ce monde, considéré seulement comme possible, si ce n'est qu'en même temps que Dieu le voit possible, il le voit aussi comme devant être créé.

La science de simple intelligence prise dans un sens plus strict, relativement aux vérités nécessaires & possibles, s'appelle *science moyenne*, relativement aux vérités possibles & contingentes; & *science de vision*, relativement aux vérités contingentes & actuelles.

Si la connoissance du vrai constitue la sagesse, le desir du bien constitue la bonté. La perfection de l'entendement dépend de l'une, la perfection de la volonté dépend de l'autre.

La nature de la volonté suppose la liberté, la liberté suppose la spontanéité & la délibération, conditions sous lesquelles il y a nécessité.

Il y a deux nécessités, la métaphysique qui implique l'impossibilité d'agir, la morale qui implique l'inconvénient à agir plutôt ainsi qu'autrement. Dieu n'a pu se tromper dans le choix. Sa liberté n'en est que plus parfaite. Il y avoit tant d'ordres possibles de choses, différens de celui qu'il a choisi. Louons sa sagesse & sa bonté, & n'en concluons rien sans sa liberté.

Ceux-là se trompent qui prétendent qu'il n'y a rien de possible que ce qui est.

La volonté est antécédente ou conséquente. Par l'antécédente, Dieu veut que tout soit bien, & qu'il n'y ait point de mal; par la conséquente, qu'il y ait le bien qui est, & le mal qui est,

parce que le tout ne pourroit être autrement.

La volonté antécédente n'a pas son plein effet; la conséquente l'a.

La volonté de Dieu se divise encore en productive & en permissive. Il produit ses actes, il permet les nôtres.

Le bien & le mal peuvent être considérés sous trois points de vue, le métaphysique, le physique & le moral. Le métaphysique est relatif à la perfection & à l'imperfection des choses non-intelligentes; le physique, aux commodités & aux incommodités des choses intelligentes; le moral, à leurs actions vertueuses ou vicieuses.

Dans aucun de ces cas, le mal réel n'est l'objet de la volonté productive de Dieu; dans le dernier, il l'est de sa volonté permissive. Le bien naît toujours, même quand il permet le mal.

La providence de Dieu se montre dans tous les effets de cet univers. Il n'a proprement prononcé qu'un décret, c'est que tout fut comme il est.

Le décret de Dieu est irrévocable, parce qu'il a tout vu avant que de le porter. Nos prieres & nos travaux sont entrés dans son plan, & son plan a été le meilleur possible.

Soumettons-nous donc aux événemens; & quelque fâcheux qu'ils soient, n'accusons point son ouvrage; servons-le, obéissons-lui, aimons-le, & mettons toute notre confiance dans sa bonté.

Son intelligence jointe à sa bonté, constitue sa justice. Il y a des biens & des maux dans ce monde, & il y en aura dans l'autre; mais quelque petit que soit le nombre des élus, la peine

des malheureux ne sera point à comparer avec la récompense des bienheureux.

Il n'y a point d'objections prises du bien & du mal moral que les principes précédens ne résolvent.

Je ne pense pas qu'on puisse se dispenser de croire que les ames préexistentes aient été infectées dans notre premier pere.

La contagion que nous avons contractée, nous a cependant laissé comme les restes de notre origine céleste, la raison & la liberté ; la raison que nous pouvons perfectionner, la liberté qui est exempte de nécessité & de coaction.

La futurition des choses, la préordination des événemens, la prescience de Dieu, ne touchent point à notre liberté.

IV. Exposition des principes que Léibnitz exposa à Clarke dans leur dispute.

Dans les ouvrages de Dieu, la force se conserve toujours la même. Elle passe de la matiere à la matiere, selon les loix de la nature & l'ordre le meilleur préétabli.

Si Dieu produit un miracle, c'est une grace & non un effet de la nature ; ce n'est point aux mathématiques, mais à la métaphysique qu'il faut recourir contre l'impiété.

Le principe de contradiction est le fondement de toute vérité mathématique ; c'est par celui de la raison suffisante, qu'on passe des mathématiques à la physique. Plus il y a de matiere dans l'univers, plus Dieu a pu exercer sa sagesse &

ſa puiſſance. Le vuide n'a aucune raiſon ſuffiſante.

Si Dieu fait tout, ce n'eſt pas ſeulement par ſa préſence à tout, mais encore par ſon opération ; il conſerve par la même action qu'il a produit & les êtres, & tout ce qu'il y a en eux de perfection.

Dieu a tout prévu, & ſi les créatures ont un beſoin continuel de ſon ſecours, ce n'eſt ni pour corriger, ni pour améliorer l'univers.

Ceux qui prennent l'eſpace pour un être abſolu, s'embarraſſent dans de grandes difficultés ; ils admettent un être éternel, infini, qui n'eſt pas Dieu, car l'eſpace a des parties, & Dieu n'en a pas.

L'eſpace & le temps ne ſont que des relations. L'eſpace eſt l'ordre des co-exiſtences ; le temps, l'ordre des ſucceſſions.

Ce qui eſt naturel ſurpaſſe les forces de toute créature ; c'eſt un miracle ; une volonté ſans motif eſt une chimere, contraire à la nature de la volonté, & à la ſageſſe de Dieu.

L'ame n'a point d'action ſur le corps ; ce ſont deux êtres qui conſpirent en conſéquence des loix de l'harmonie préétablie.

Il n'y a que Dieu qui puiſſe ajouter des forces à la nature, & c'eſt une action miraculeuſe & ſurnaturelle.

Les images dont l'ame eſt affectée immédiatement, ſont en elle, mais elles ſont coordonnées avec les actions du corps.

La préſence de l'ame au corps n'eſt qu'imparfaite.

Celui qui croit que les forces actives & vives ſouffrent de la diminution dans l'univers, n'en-

tend ni les loix primitives de la nature, ni la beauté de l'œuvre divine.

Il y a des miracles, les uns que les anges peuvent opérer, d'autres qui sont dans la puissance de Dieu seul, comme anéantir ou créer.

Ce qui est nécessaire, l'est essentiellement, & ce qui est contingent, doit son existence à un être meilleur, qui est la raison suffisante des choses.

Les motifs inclinent, mais ne forcent point. La conduite des contingens est infaillible, mais n'est pas nécessaire.

La volonté ne suit pas toujours la décision de l'entendement; on prend du temps pour un examen plus mûr.

La quantité n'est pas moins des choses relatives, que des choses absolues; ainsi, quoique le temps & l'espace soient des rapports, ils ne sont pas moins apprétiables.

Il n'y a point de substance créée, absolument sans matiere. Les anges mêmes y sont attachés.

L'espace & la matiere ne sont qu'un. Point d'espace où il n'y a point de matiere.

L'espace ou la matiere ont entr'eux la même différence que le temps & le mouvement: quoique différens, ils ne sont jamais séparés.

La matiere n'est éternelle & nécessaire que dans la fausse supposition de la nécessité & de l'éternité de l'espace.

Le principe des indiscernables renverse l'hypothese des atomes & des corps similiaires.

On ne peut conclure de l'étendue de la durée.

Si l'univers se perfectionne ou se détériore, il a commencé.

L'univers peut avoir eu un commencement,

& ne peut avoir de fin. Quoi qu'il en soit, il y a des limites.

Le monde ne seroit pas soustrait à la toute-puissance de Dieu par son éternité. Il faut remonter à la monade, pour y trouver la cause de l'harmonie universelle. C'est par elle qu'on lie un état conséquent à un autre antécédent. Tout être qui suit des causes finales, est libre, quoiqu'il agisse de concert avec un être assujetti, sans connoissance, a des causes efficientes.

Si l'universalité des corps s'accroît d'une force nouvelle, c'est par miracle, car cet accroissement se fait dans un lieu, sans qu'il y ait diminution dans un autre. S'il n'y avoit point de créatures, il n'y auroit ni temps, ni espace, & l'éternité & l'immensité de Dieu cesseroit.

Celui qui niera le principe de la raison suffisante, sera réduit à l'absurde.

V. Principes du droit naturel, selon Leibnitz.

Le droit est une sorte de puissance morale; & l'obligation, une nécessité du même genre. On entend par moral ce qui auprès d'un homme de bien équivaut au naturel. L'homme de bien est celui qui aime tous ses semblables, autant que la raison le permet. La justice, ou cette vertu qui regle le sentiment, que les Grecs ont désignée sous le nom de *philantropie*, est la charité du sage. La charité est une bienveillance universelle; & la bienveillance, une habitude d'aimer. Aimer, c'est se réjouir du bonheur d'un autre, ou faire de sa félicité une partie de la sienne. Si un objet est beau & sensible en même temps, on l'aime d'amour. Or, com-

me il n'y a rien de si parfait que Dieu, rien de plus heureux, rien de plus puissant, rien de si sage ; il n'y a pas d'amour supérieur à l'amour divin. Si nous sommes sages, c'est-à-dire, si nous aimons Dieu, nous participerons à son bonheur, & il sera le nôtre.

La sagesse n'est autre chose que la science du bonheur ; voilà la source du droit naturel, dont il y a trois degrés : droit strict dans la justice commutative ; équité, ou plus rigoureusement, charité dans la justice distributive, & piété ou probité dans la justice universelle. De-là naissent les préceptes de n'offenser personne, de rendre à chacun ce qui lui appartient, & de bien vivre.

C'est un principe de droit strict, qu'il ne faut offenser personne, afin qu'on n'ait point d'action contre nous dans la cité, point de ressentiment hors de la cité ; de-là naît la justice commutative.

Le degré supérieur au droit strict peut s'appeller *équité*, ou si on l'aime mieux *charité*, vertu qui ne s'en tient pas à la rigueur du droit strict, mais en conséquence de laquelle on contracte des obligations qui empêchent ceux qui pourroient y être intéressés à exercer contre nous une action qui nous contraint.

Si le dernier degré est de n'offenser personne, un intermédiaire est de servir à tous, mais autant qu'il convient à chacun, & qu'ils en sont dignes ; car il n'est pas permis de favoriser tous nos semblables, ni tous également.

C'est-là ce qui constitue la justice distributive, & fonde le principe de droit qui ordonne de rendre à chacun ce qui lui est dû.

C'eſt ici qu'il faut rappeller les loix politiques: ces loix ſont inſtituées dans la république pour le bonheur des ſujets; elles appuient ceux qui n'avoient que le droit, lorſqu'ils exigent des autres ce qu'il étoit juſte qu'ils rendiſſent; c'eſt à elles à peſer le mérite: de-là naiſſent les privileges, les châtimens & les récompenſes. Il s'enſuit que l'équité s'en tient dans les affaires au droit ſtrict, & qu'elle ne perd de vue l'égalité naturelle, que dans le cas où elle y eſt contraire par la raiſon d'un plus grand bien; ce qu'on appelle l'acception des perſonnes, peut avoir lieu dans la diſtribution des biens publics ou des nôtres, mais non pas dans l'échange des biens d'autrui.

Le premier degré de droit ou de juſtice, c'eſt la probité ou la piété. Le droit ſtrict garantit de la miſere & du mal. Le degré ſupérieur au droit ſtrict tend au bonheur; mais à ce bonheur qu'il ne nous eſt pas permis d'obtenir dans ce monde, ſans porter nos regards au delà; mais ſi l'on ſe propoſe la démonſtration univerſelle, que tout ce qui eſt honnête, eſt utile, & que tout ce qui eſt deshonnête, eſt nuiſible; il faut monter à un principe plus élevé, l'immortalité de l'ame, & l'exiſtence d'un Dieu créateur du monde; de maniere que nous ſoyons tous conſidérés comme vivans dans une cité très-parfaite, & ſous un ſouverain ſi ſage, qu'il ne peut ſe tromper, ſi puiſſant que nous ne pouvons pas, par quelque voie que ce ſoit, échapper à ſon autorité, ſi bon, que le bonheur ſoit de lui obéir.

C'eſt par ſa puiſſance & ſa providence admiſe par les hommes, que ce qui n'eſt que droit devient fait, que perſonne n'eſt offenſé ou bleſſé

que par lui-même, qu'aucune bonne action n'existe sans récompense assurée, aucune mauvaise, sans un châtiment certain; car rien n'est négligé dans cette république du monde, par le souverain universel.

Il y a sous ce point de vue une justice universelle qui proscrit l'abus des choses qui nous appartient de droit naturel, qui nous retient la main dans le malheur, & qui empêche un grand nombre d'actions mauvaises, & qui n'en commande pas un moindre nombre de bonnes; c'est la soumission au grand monarque, à celui qui nous a faits, & à qui nous nous devons, nous & les nôtres; c'est la crainte de nuire à l'harmonie universelle.

C'est la même considération ou croyance qui fait la force du principe de droit, qu'il faut bien vivre, c'est-à-dire, honnêtement & pieusement.

Outre les loix éternelles de droit, de la raison, & de la nature, dont l'origine est divine, il en est de volontaires qui appartiennent aux mœurs, & qui ne sont que par l'autorité d'un supérieur.

Voilà l'origine du droit civil; ce droit tient sa force de celui qui a le pouvoir en main dans la république, hors de la république de ceux qui ont le même pouvoir que lui; c'est le consentement volontaire & tacite des peuples, qui fonde le droit des gens.

Ce droit n'est pas le même pour tous les peuples & pour tous les temps, du moins cela n'est pas nécessaire.

La base du droit social est dans l'enceinte du droit de la nature.

Le droit des gens protége celui qui doit veiller à la liberté publique, qui n'est point soumis à la

puissance d'un autre, qui peut lever des troupes, avoir des hommes en armes, & faires des traités, quoiqu'il soit lié à un supérieur par des obligations, qu'il doive foi & hommage, & qu'il ait voué l'obéissance : de-là les notions de potentat & de souverain.

La souveraineté n'exclut point une autorité supérieure à elle dans sa république. Celui-là est souverain, qui jouit d'une puissance & d'une liberté telle qu'il en est autorisé à intervenir aux affaires des nations par ses armes, & à assister dans leurs traités.

Il en est de la puissance civile dans les républiques libres, comme dans la nature, c'est ce qui a volonté.

Si les loix fondamentales n'ont pas pourvu dans la république à ce que ce qui a volonté jouisse de son droit, il y a vice.

Les actes sont des dispositions qui tiennent leur efficacité du droit, ou il faut les regarder comme des voies de fait.

Les actes qui tiennent leur efficacité du droit, sont ou judiciaires, ou intrajudiciaires ; ou un seul y intervient, ou plusieurs ; un seul, comme dans les testamens ; plusieurs, comme dans les conventions.

Voilà l'analyse succinte de la philosophie de Léïbnitz.

Jamais homme peut-être n'a autant lu, autant étudié, plus médité, plus écrit que Léïbnitz ; cependant il n'existe de lui aucun corps d'ouvrages ; il est surprenant que l'Allemagne, à qui cet homme fait autant d'honneur lui seul que Platon, Aristote & Archimede ensemble en font à la Gre-

ce, n'ait pas encore recueilli ce qui eſt ſorti de ſa plume. Ce qu'il a composé ſur le monde, ſur Dieu, ſur la nature, ſur l'ame, comportoit l'éloquence la plus ſublime. Si ces idées avoient été expoſées avec le coloris de Platon, le philoſophe de Leipſic ne le céderoit en rien au philoſophe d'Athenes.

On ſe plaindroit, & avec quelque raiſon ſans doute, ſi nous ne rendions pas à ce philoſophe toute la juſtice qu'il mérite. C'étoit ici le lieu de parler avec éloge, avec admiration de cet homme célebre; & nous le faiſons avec joie. Nous n'avons jamais penſé à déprimer les grands hommes: nous ſommes trop jaloux de l'honneur de l'eſpece humaine; & puis nous aurions beau dire, leurs ouvrages tranſmis à la poſtérité dépoſeroient en leur faveur & contre nous; on ne les verroit pas moins grands, & on nous trouveroit petits.

PHILOSOPHIE DE MALEBRANCHE.

NICOLAS Malebranche naquit à Paris le 16 Août 1638, d'un ſecrétaire du roi & d'une femme titrée : il fut le dernier de ſix enfans. Il apporta en naiſſant une complexion délicate & un vice de conformation. Il avoit l'épine du dos tortueuſe & le ſternum très-enfoncé. Son éducation ſe fit à la maiſon paternelle. Il n'en ſortit que pour étudier la philoſophie au college de la Marche, & la théologie en Sorbonne. Il ſe montra ſur les bancs homme d'eſprit, mais non génie ſupérieur. Il entra dans la congrégation de l'oratoire en 1660. Il s'appliqua d'abord à l'hiſtoire ſainte, mais les faits ne ſe lioient point dans ſa tête, & le peu de progrès produiſit en lui le dégoût. Il abandonna par la même raiſon l'étude de l'Hébreu & de la critique ſacrée. Mais le traité de l'homme, de Deſcartes que le haſard lui préſenta, lui apprit tout-d'un-coup à quelle ſcience il étoit appellé. Il ſe livra tout entier au cartéſianiſme, au grand ſcandale de ſes confreres. Il avoit à peine trente-ſix ans lorſqu'il publia ſa *recherche de la vérité*. Cet ouvrage, quoique fondé ſur des principes connus, parut original. On y remarqua l'art d'expoſer nettement des idées abſtraites, & de les lier ; du ſtyle, de l'imagination, & pluſieurs autres qualités très-eſtimables, que le propriétaire ingrat s'occupoit lui-

même à décrier. La *recherche de la vérité* fut attaquée & défendue dans des écrits. Selon Malebranche, *Dieu est le seul agent; toute action est de lui; les causes secondes ne sont que des occasions qui déterminent l'action de Dieu.* En 1677, cet auteur tenta l'accord difficile de son systême avec la religion dans ses *conversations chrétiennes.* Le fond de toute sa doctrine c'est *que le corps ne peut être mu physiquement par l'ame, ni l'ame affectée par le corps, ni un corps par un autre corps; c'est Dieu qui fait tout en tout par une volonté générale.* Ces vues lui en inspirent d'autres sur la grace. Il imagina que l'ame humaine de J. C. étoit la cause occasionnelle de la distribution de la grace, par le choix qu'elle fait de certaines personnes pour demander à Dieu qu'il la leur envoie; & que comme cette ame, toute parfaite qu'elle est, est finie; il ne se peut que l'ordre de la grace, n'ait ses défectuosités ainsi que l'ordre de la nature. Il en conféra avec Arnauld. Il n'y avoit guere d'apparence que ces deux hommes, l'un philosophe très-subtil, l'autre théologien très-opiniâtre, pussent s'entendre. Aussi n'en fut-il rien. Malebranche publia son *traité de la nature & de la grace*, & aussi-tôt Arnauld se disposa à l'attaquer.

Dans cet intervalle le pere Malebranche composa ses *méditations chrétiennes & métaphysiques*; elles parurent en 1683: c'est un dialogue entre le verbe & lui. Il s'efforce à y démontrer que le verbe est la raison universelle; que tout ce que voient les esprits créés, ils le voient dans cette substance increéée, même les idées des corps; que le verbe est donc la seule lumiere qui nous éclaire & le seul maître qui nous instruit. La même an-

née, Arnauld publia son ouvrage des *vraies & fausses idées*. Ce fut le premier acte d'hostilité. La proposition, *que l'on voit toute chose en Dieu*, y fut attaquée. Il ne falloit a Arnauld ni tout le talent, ni toute la considération dont il jouissoit, pour avoir l'avantage sur Malebranche. A plus forte raison étoit-il inutile d'embarrasser la question de plusieurs autres, & d'accuser son adversaire d'admettre une étendue matérielle en Dieu, & d'accréditer des dogmes capables de corrompre la pureté du christianisme. Au reste, il n'arriva à Malebranche que ce qui arrivera à tout philosophe qui se mettra imprudemment aux prises avec un théologien. Celui-ci rapportant tout à la révélation, & celui-là tout à la raison, il y a cent à parier que l'un finira par être très-peu orthodoxe, l'autre assez mince raisonneur, & que la religion aura reçu quelque blessure profonde. Pendant cette vive contestation, en 1684, Malebranche donna le *traité de la morale*, ouvrage où cet auteur tire nos devoirs de principes qui lui étoient particuliers. Ce pas me paroît bien hardi, pour ne rien dire de pis. Je ne conçois pas comment on ose faire dépendre la conduite des hommes de la vérité d'un systeme métaphysique.

Les *réflexions philosophiques & théologiques sur le traité de la nature & de la grace* parurent en 1685. Là Arnauld prétend que la doctrine de Malebranche n'est ni nouvelle, ni ancienne, il restitue le philosophique à Descartes, & le théologique à St. Augustin. Malebranche las de disputer, au lieu de répondre, s'occupa à remettre ses idées sous un unique point de vue, & ce fut ce qu'il exécuta en 1688 dans les *entretiens sur la métaphysique & la religion*.

Il avoit eu auparavant une contestation avec Regis sur la grandeur apparente de la lune, & en général sur celle des objets. Cette contestation fut jugée, par quatre des plus grands géometres, en faveur de notre philosophe.

Regis renouvella la dispute des idées, & attaqua le pere Malebranche sur ce qu'il avoit avancé, que *le plaisir rend heureux* : ce fut alors qu'on vit un Chrétien austere; apologiste de la volupté.

Le livre *de la connoissance de soi-même*, où le pere François Lami, bénédictin, avoit appuyé de l'autorité de Malebranche son opinion de l'amour de Dieu, donna lieu à ce dernier d'écrire en 1697, *l'ouvrage de l'amour de Dieu.* Il montra que cet amour étoit toujours intéressé; il se vit exposé en même-temps à deux accusations bien opposées; l'une de favoriser le sentiment d'Epicure sur le plaisir; & l'autre, de subtiliser tellement l'amour de Dieu, qu'il en excluoit toute délectation.

Arnauld mourut en 1694. On publia deux lettres posthumes de ce docteur *sur les idées & sur le plaisir.* Malebranche y répondit, & joignit à sa réponse un *traité contre la prévention.* Ce n'est point, comme le titre le feroit penser, un écrit de morale contre une des maladies les plus générales de l'esprit humain, mais une plaisanterie où l'on se propose de démontrer géométriquement qu'Arnauld n'a fait aucun des livres qui ont paru sous son nom, contre le pere Malebranche. On part de la supposition qu'Arnauld a dit vrai, lorsqu'il a protesté devant Dieu, qu'il avoit toujours un desir sincere de bien prendre les sentimens de ceux qu'il combattoit, & qu'il s'étoit

toujours fort éloigné d'employer des artifices pour donner de fausses idées de ses auteurs & de ses livres : puis sur des passages tronqués, des sens mal entendus a dessein, des artifices trop marqués pour être involontaires, on conclut que celui qui a fait le serment n'a pas fait les livres.

Tandis que Malebranche souffroit tant de contradictions dans son pays, on lui persuada que sa philosophie réussissoit à merveille à la Chine ; & pour répondre à la politesse des Chinois, il fit en 1708 un petit ouvrage, intitulé : *entretien d'un philosophe Chrétien & d'un philosophe Chinois sur la nature de Dieu.* Le Chinois prétend que la matiere est éternelle, infinie, increéée, & que le ly, espece de forme de la matiere, est l'intelligence & la sagesse souveraine, quoiqu'il ne soit pas un être intelligent & sage, distinct de la matiere & indépendant d'elle. Les journalistes de Trévoux prétendirent que le philosophe Européen avoit calomnié les lettres de la Chine, par l'athéisme qu'il leur attribuoit.

Les *réflexions sur la prémotion physique*, en réponse à un ouvrage, intitulé : *de l'action de Dieu sur les créatures*, furent la derniere production de Malebranche. Il parut à notre philosophe que le systême de l'action de Dieu, en conservant le nom de la liberté, anéantissoit la chose, & il s'attache à expliquer comment son systême la conservoit toute entiere. Il représente la prémotion physique par une comparaison, aussi concluante peut-être, & certainement plus touchante que toutes les subtilités métaphysiques, & il dit : *un ouvrier a fait une statue qui se peut mouvoir par une char-*

niere, & il s'incline respectueusement devant lui, pourvu qu'il tire un cordon. Toutes les fois qu'il tire le cordon, il est fort content des hommages de sa statue; mais un jour qu'il ne le tire point, la statue ne le salue point, & il la brise de dépit. Malebranche n'a pas de peine à conclure que ce statuaire bizarre n'a ni bonté, ni justice. Il s'occupe ensuite à exposer un sentiment où l'idée de Dieu est soulagée de la fausse rigueur que quelques théologiens y attachent, & justifiée de la véritable rigueur que la religion y découvre, & de l'indolence que la philosophie y suppose.

Malebranche n'étoit pas seulement métaphysicien, il étoit aussi géometre & physicien; & ce fut en considération de ces deux dernieres qualités que l'academie des sciences lui accorda, en 1699, le titre d'honoraire. Il donna dans la derniere édition de la *recherche de la vérité*, qui parut en 1712, une théorie des loix du mouvement, un essai sur le systême général de l'univers, la dureté des corps, leur ressort, la pesanteur, la lumiere, sa propagation instantanée, sa réflexion, sa réfraction, la génération du feu & les couleurs. Descartes avoit inventé les tourbillons dans lesquels chaque grand tourbillon étoit distribué; les tourbillons de Malebranche sont infiniment petits, la vîtesse en est fort grande, la force centrifuge presque infinie, son expression est le quarré de la vîtesse divisé par le diametre. Lorsque les particules grossieres sont en repos les unes auprès des autres, & se touchent immédiatement, elles sont comprimées en tout sens par les forces centrifuges des petits tourbillons qui les environnent; de-là la dureté. Si on le presse de façon que les

petits tourbillons, contenus dans les interstices, ne puissent plus s'y mouvoir comme auparavant, ils tendent par leurs forces centrifuges à rétablir ces corps dans leur premier état, de-là le ressort, *&c.* Il mourut le 13 Octobre 1715, âgé de 77 ans. Ce fut un rêveur des plus profonds & des plus sublimes. Une page de Locke contient plus de vérités que tous les volumes de Malebranche; mais une ligne de celui-ci montre plus de subtilités, d'imagination, de finesse, & de génie peut-être, que tout le gros livre de Locke; poëte, il méprisoit la poésie. Ses sentimens ne firent pas grande fortune, ni en Allemagne, où Léïbnitz dominoit, ni en Angletterre, où Newton avoit tourné les esprits vers des objets plus solides.

* * *
* *
*

PHILOSOPHIE MÉGARIQUE.

EUCLIDE de Mégare fut le fondateur de cette ſecte, qui s'appella auſſi l'*Eriſtique* : *Mégarique* de la part de celui qui préſidoit dans l'école; *Eriſtique* de la maniere contentieuſe & ſophiſtique dont on y diſputoit. Les philoſophes avoient pris de Socrate l'art d'interroger & de répondre; mais ils l'avoient corrompu par la ſubtilité du ſophiſme & la frivolité des ſujets. Ils ſe propoſoient moins d'inſtruire que d'embarraſſer ; de montrer la vérité, que de réduire au ſilence. Ils ſe jouoient du bon ſens & de la raiſon. On compte parmi ceux qui excellerent particuliérement dans cet abus du temps & des talens, Euclide, ce n'eſt pas le géometre, Cubulide, Alexinus, Euphante, Apollonius-Cronus, Diodore-Cronus, Jchtias, Elinomaque & Stilpon : nous allons dire un mot de chacun d'eux.

Euclide de Mégare reçut de la nature un eſprit prompt & ſubtil. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude. Il avoit lu les ouvrages de Parménide, avant que d'entendre Socrate. La réputation de celui-ci l'attira dans Athenes. Alors les Athéniens, irrités contre les habitans de Mégare, avoient décerné la mort contre tout Mégarien qui oſeroit entrer dans leur ville. Euclide, pour ſatisfaire ſa curioſité, ſans expoſer trop indiſcrettement ſa vie, ſortoit à la chûte du jour, prenoit une longue tunique de femme, s'enveloppoit la tête d'un voile, & venoit paſſer la nuit

chez Socrate. Il étoit difficile que la maniere facile & paisible de philosopher de ce maître, plût beaucoup à un jeune homme aussi bouillant. Aussi Euclide n'eut guere moins d'empressément à le quitter, qu'il en avoit montré à le chercher. Il se jetta même du côté du barreau. Il se livra aux sectateurs de l'éléatisme ; & Socrate qui le regrettoit sans doute, lui disoit : » ô Euclide, » tu sais tirer parti des sophistiques, mais tu ne » sais pas user des hommes «.

Euclide, de retour à Mégare, y ouvrit une école brillante ; où les Grecs, amis de la dispute, accoururent en foule. Socrate lui avoit laissé toute la pétulance de son esprit, mais il avoit adouci son caractere. On reconnoît les leçons de Socrate dans la réponse que fit Euclide à quelqu'un qui lui disoit dans un transport de colere : je veux mourir, si je ne me venge. Je veux mourir, reprit Euclide, si je ne t'appaise, & si tu ne m'aimes comme auparavant.

Après la mort de Socrate, Platon & les autres disciples de Socrate, effrayés, chercherent à Mégare un asyle contre les suites de la tyrannie. Euclide les reçut avec humanité, & leur continua ses bons offices jusqu'à ce que le péril fût passé, & qu'il leur fût permis de reparoître dans Athenes.

On nous a transmis fort peu de chose des principes philosophiques d'Euclide. Il disoit dans une argumentation : l'on procéde d'un objet à son semblable ou à son dissemblable. Dans le premier cas, il faut s'assurer de la similitude ; dans le second, la comparaison est nulle.

Il n'est pas nécessaire dans la réfutation d'une

erreur de poser des principes contraires ; il suffit de suivre les conséquences de celui que l'adversaire admet ; s'il est faux, on aboutit nécessairement à une absurdité.

Le bien est un, on lui donne seulement différens noms.

Il s'exprimoit sur les Dieux & sur la religion avec beaucoup de circonspection. Cela n'étoit guere dans son caractere ; mais le sort malheureux de Socrate l'avoit apparemment rendu sage. Interrogé par quelqu'un sur ce que c'étoit que les Dieux, & sur ce qui leur plaisoit le plus : je ne sais là-dessus qu'une chose, répondit-il, c'est qu'ils haïssent les curieux.

Eubulide le Milésien succéda à Euclide. Cet homme avoit pris Aristote en aversion, & il n'échappoit aucune occasion de le décrier : on compte Démosthene parmi ses disciples. On prétend que l'orateur d'Athenes en apprit, entr'autres choses, à corriger le vice de sa prononciation. Il se distingua par l'invention de différens sophismes dont les noms nous sont parvenus. Tels sont le menteur, le caché, l'électre, le voilé, le sorîte, le cornu, le chauve : nous en donnerions des exemples s'ils en valoient la peine. Je ne sais qui je méprise le plus, ou du philosophe qui perdit son temps à imaginer ces inepties, ou de ce Philetas de Cos, qui se fatigua tellement à les résoudre, qu'il en mourut.

Clinomaque parut peu après Eubulide. Il est le premier qui fit des axiomes, qui en disputa, qui imagina des catégories & autres questions de dialectique.

Clinomaque partagea la chaire d'Eubulide avec

Alexinus, le plus redoutable sophiste de cette école. Zénon, Aristote, Menedeme, Stilpon & d'autres en furent souvent impatientés. Il se retira à Olympie, où il se proposoit de fonder une secte, qu'on appelleroit du nom pompeux de cette ville, l'*Olympique*. Mais le besoin des choses de la vie, l'intempérie de l'air, l'insalubrité du lieu dégoûterent ses auditeurs; ils se retirerent tous, & le laisserent-là seul avec un valet. Quelque temps après, se baignant dans l'Alphée, il fut blessé par un roseau, & il mourut de cet accident. Il avoit écrit plusieurs livres que nous n'avons pas, & qui ne méritent guere nos regrets.

Alexinus, ou si l'on aime mieux, Eubulide, eut encore pour disciple Euphante. Celui-ci fut précepteur du roi Antigone. Il ne se livra pas tellement aux difficiles minuties de l'école éristique, qu'il ne se réservât des momens pour une étude plus utile & plus sérieuse. Il composa un ouvrage de l'art de regner qui fut approuvé des bons esprits. Il disputa dans un âge avancé le prix de la tragédie, & ses compositions lui firent honneur. Il écrivit aussi l'histoire de son temps. Il eut pour condisciple Apollonius-Cronus, qu'on connoît peu. Il forma Diodore, qui porta le même surnom, & qui lui succéda. On dit de celui-ci, qu'embarrassé par Stilpon en présence de Ptolomée Soter, il se retira confus, se renferma pour chercher la solution des difficultés que son adversaire lui avoit proposées, & qui lui avoient attiré de l'empereur le surnom de Cronus, & qu'il mourut de travail & de chagrin. Ceuton & Sextus Empyricus le nomment : cependant

pendant parmi les plus fiers logiciens. Il eut cinq filles, qui toutes se firent de la réputation par leur sagesse & leur habileté dans la dialectique ; Philon, maître de Carneade, n'a pas dédaigné d'écrire leur histoire. Il y a eu un grand nombre de Diodore & d'Euclide, qu'il ne faut pas confondre avec les philosophes de la secte mégarique. Diodore s'occupa beaucoup des propositions conditionnelles. Je doute que ses regles valussent mieux que celles d'Aristote & les nôtres. Il fut encore un des sectateurs de la physique atomique. Il regardoit les corps comme composés de particules indivisibles, & les plus petites possibles, finies en grandeur, infinies en nombre ; mais leur accordoit-il d'autres qualités que la figure & la position, c'est ce qu'on ignore, & par conséquent si ces atomes étoient ou non les mêmes que ceux de Démocrite.

Il ne nous reste d'Icthius que le nom ; aucun philosophe de la secte ne fut plus célebre que Stilpon.

Stilpon fut instruit par les premiers hommes de son temps. Il fut auditeur d'Euclide, & contemporain de Thrasimaque, de Diogene le cinique, de Pasiclès le thébain, de Dioclès, & d'autres qui ont laissé une grande réputation après eux. Il ne se distingua pas moins par la réforme des penchans vicieux qu'il avoit reçus de la nature, que par ses talens. Il aima dans sa jeunesse les femmes & le vin. On l'accuse d'avoir eu du goût pour la courtisanne Nicarete, femme aimable & instruite. Mais on sait que de son temps les courtisannes fréquentoient assez souvent les écoles des philosophes. Laïs assistoit aux leçons d'A-

ristipe, & Aspasie fait autant d'honneur à Socrate qu'aucun autre de ses disciples. Il eut une fille qui n'imita pas la sévérité des mœurs de son pere ; & il disoit à ceux qui lui parloient de sa mauvaise conduite : » je ne suis pas plus déshonoré par ses vices, qu'elle n'est honorée par mes » vertus ». Quelle apparence qu'il eût osé s'exprimer ainsi, s'il eût donné à sa fille l'exemple de l'incontinence qu'on lui reprochoit ! Le refus qu'il fit des richesses que Ptolomée Soter lui offroit, après la prise de Mégare, montre qu'il fut au dessus de toutes les grandes tentations de la vie. » Je n'ai rien perdu, disoit-il, à ceux qui » lui demandoient l'état de ses biens, pour qu'ils » fussent restitués après le pillage de sa patrie par » Démétrius, fils d'Antigone; il me reste mes con» noissances & mon éloquence». Le vainqueur fit épargner sa maison, & se plut à l'entendre. Il avoit de la simplicité dans l'esprit, un beau naturel, une érudition très-étendue. Il jouissoit d'une si grande célébrité, que s'il lui arrivoit de paroître dans les rues d'Athenes, on sortoit des maisons pour le voir. Il fit un grand nombre de sectateurs à la philosophie qu'il avoit embrassée. Il dépeupla les autres écoles. Métrodore abandonna Théophraste pour l'entendre; Clitarque & Simmias, Aristote; & Péonius, Aristide. Il entraîna Phrasidenus le péripatéticien, Alcinus, Zénon, Cratès & d'autres. Les dialogues qu'on lui attribue ne sont pas dignes d'un homme tel que lui. Il eut un fils appellé Dryson ou Brison, qui cultiva la philosophie, & qu'on compte parmi les maîtres de Pyrrhon. Les subtilités de la secte Éristique conduisent naturellement au

fcepticifme. Dans la recherche de la vérité, on part d'un fil qui fe perd dans les ténebres, & qui ne manque guere d'y ramener, fi on le fuit fans difcuffion. Il eft un point intermédiaire où il faut s'arrêter; & il femble que l'ignorance de ce point ait été le vice principal de l'école de Mégare, & de la fecte de Pirrhon.

Il nous refte peu de chofes de la philofophie de Stilpon, & ce peu encore eft-il fort au deffous des talens & de la réputation de ce philofophe.

Il prétendoit qu'il n'y a point d'univerfaux, & que ce mot, *homme*, par exemple, ne fignifioit rien d'exiftant. Il ajoutoit qu'une chofe ne pouvoit être le prédicat d'un autre, &c.

Le fouverain bien, felon lui, c'étoit de n'avoir l'ame troublée d'aucune paffion.

On le foupçonnoit dans Athenes d'être peu religieux. Il fut traduit devant l'aréopage, & condamné à l'éxil, pour avoir répondu à quelqu'un qui lui parloit de Minerve: » qu'elle n'é- » toit point fille de Jupiter, mais bien du Statuai- » re Phidias ». Il dit une autre fois à Cratès qui l'interrogeoit fur les préfens qu'on adreffe aux Dieux, & fur les honneurs qu'on leur rend: » étourdi, quand tu auras de ces queftions à me » faire, que ce ne foit pas dans les rues «. On raconte encore de lui un entretien en fonge avec Neptune, où le Dieu ne pouvoit être traité auffi familiérement que par un homme libre de préjugés. Mais de ce que Stilpon faifoit affez peu de cas des Dieux de fon pays, s'enfuit-il qu'il fut Athée? Je ne le crois pas.

PHILOSOPHIE

MOSAIQUE ET CHRÉTIENNE.

LE ſcepticiſme & la crédulité ſont deux vices également indignes d'un homme qui penſe. Parce qu'il y a des choſes fauſſes, toutes ne le ſont pas : parce qu'il y a des choſes vraies, toutes ne le ſont pas: le philoſophe ne nie ni n'admet rien ſans examen; il a dans ſa raiſon une juſte confiance; il ſait par expérience que la recherche de la vérité eſt pénible, mais il ne la croit point impoſſible ; il oſe deſcendre au fond de ſon puits, tandis que l'homme méfiant & puſillanime ſe tient courbé ſur les bords, & juge de-là, ſe trompant, ſoit qu'il prononce qu'il l'apperçoit malgré la diſtance & l'obſcurité, ſoit qu'il prononce qu'il n'y a perſonne. De-là cette multitude incroyable d'opinions diverſes ; de-là le mépris de la raiſon & de la philoſophie ; de-là la néceſſité prétendue de recourir à la révélation, comme au ſeul flambeau qui puiſſe nous éclairer dans les ſciences naturelles & morales; de-là le mêlange monſtrueux de la théologie & des ſyſtêmes ; mêlange qui a achevé de dégrader la religion & la philoſophie : la religion, ou l'aſſujettiſſant à la foi. On raiſonna quand il falloit croire, on crut quand il falloit raiſonner ; & l'on vit éclore en un moment une foule de mauvais Chrétiens & de mauvais philoſophes. La nature eſt le ſeul livre du philoſophe : les ſaintes écritures ſont le ſeule livre du théologien. Ils ont chacun leur augmentation particuliere,

l'autorité de l'églife, de la tradition, des peres, de la révélation, fixe l'un ; l'autre ne reconnoît que l'expérience & l'obfervation pour guides : tous les deux ufent de leur raifon, mais d'une maniere particuliere & diverfe, qu'on ne confond point fans inconvénient pour les progrès des l'efprit humain, fans péril pour la foi : c'eft ce que ne comprirent point ceux qui, degoûtés de la philofophie fectaire & du pirrhonifme, chercherent à s'inftruire des fciences naturelles dans les fources où la fcience du falut étoit & avoit été jufqu'alors la feule à puifer. Les uns s'en tinrent fcrupuleufement à la lettre des écritures ; les autres comparant les récits de Moyfe avec les phénomenes, & n'y remarquant pas toute la conformité qu'ils défiroient, s'embarrafferent dans des explications allégoriques : d'où il arriva qu'il n'y a point d'abfurdités que les premiers ne foutinffent point, de découvertes que les autres n'apperçuffent dans le même ouvrage.

Cette efpece de philofophie n'étoit pas nouvelle : *voyez* ce que nous avons dit de celle des Juifs & des premiers Chrétiens, de la cabale, du platonifme, des temps moyens de l'école d'Alexandrie, du pythagorico-platonicco-cabalifme, &c.

Une obfervation affez générale, c'eft que les fyftêmes philofophiques ont eu de tout temps une influence fâcheufe fur la médecine & fur la théologie. La méthode des théologiens eft d'abord d'anathématifer les opinions nouvelles, enfuite de les concilier avec leurs dogmes ; celle des médecins, de les appliquer tout de fuite à la théorie & même à la pratique de leur art. Les théologiens retiennent long-temps les opi-

nions philosophiques qu'ils ont une fois adoptées. Les médecins, moins opiniâtres, les abandonnent sans peine : ceux-ci circulent paisiblement au gré des systématiques, dont les idées passent & se renouvellent ; ceux-là font grand bruit, condamnant comme hérétique dans un moment, ce qu'ils ont approuvé comme catholique dans un autre, & montrant toujours plus d'indulgence ou d'aversion pour un sentiment ; selon qu'il est plus arbitraire ou plus obscur, c'est-à-dire, qu'il fournit un plus grand nombre de points de contact, pas lesquels il peut s'attacher aux dogmes dont il ne leur est pas permis de s'écarter.

Parmi ceux qui embrasserent l'espece de philosophie dont il s'agit ici, il y en eut qui, ne confondant pas tout-à-fait les limites de la raison & de la foi, se contenterent d'éclairer quelques points de l'écriture, en y appliquant les découvertes des philosophes. Il ne s'appercevoient pas que le peu de service qu'ils rendoient à la religion, même dans le cas où leur travail étoit heureux, ne pouvoit jamais compenser le danger du mauvais exemple qu'ils donnoient. Si l'on en étoit plus disposé à croire le petit nombre de vérités sur lesquelles l'histoire sainte se concilioit avec les phénomenes naturels, ne prenoit-on pas une pente toute contraire dans le grand nombre de cas où l'expérience & la révélation sembloient parler diversement ? C'est-là en effet tout le fruit qui résulte des ouvrages de Severlin, d'Alstédius, de Glassius, de Zuzold, de Valois, de Bochart, de Maius, d'Ursin, de Scheuchzer, de Grabovius, & d'une infinité d'autres qui se sont efforcés de trouver dans les saintes

écritures tout ce que les philosophes ont écrit de la logique, de la morale, de la métaphysique, de la physique, de la chymie, de l'histoire naturelle, de la politique. Il me semble qu'ils auroient dû imiter les philosophes dans leur précaution. Ceux-ci n'ont point publié des systêmes, sans prouver d'abord qu'ils n'avoient rien de contraire à la religion : ceux-là n'auroient jamais dû rapporter les systêmes des philosophes à l'écriture sainte, sans s'être bien assurés auparavant qu'ils ne contenoient rien de contraire à la vérité : négliger ce préalable, n'étoit-ce pas s'exposer à faire dire beaucoup de sottises à l'esprit saint? Les rêveries de Robert Fulde n'honoroient-elles pas beaucoup Moyse? & quelle satyre plus indécente & plus cruelle pourroit-on faire de cet auteur sublime, que d'établir une concorde exacte entre ses idées & celles de plusieurs physiciens que je pourrois citer?

Laissons donc là les ouvrages de Bigot, de Fromond, de Casmann, de Pfeffer, de Bayer, d'Aslach, de Danée, de Dickenson, & lisons Moyse, sans chercher dans sa Genese des découvertes qui n'étoient pas de son temps, & dont il ne se proposa jamais de nous instruire.

Alstédius, Glassius & Zuzold ont cherché à concilier la logique des philosophes avec celle des théologiens : belle entreprise !

Valois, Bochard, Maius, Ursin, Scheuchzer ont vu dans Moyse tout ce que nos philosophes, nos naturalistes, nos mathématiciens même ont découvert.

Buddée vous donnera le catalogue de ceux qui ont démontré que la dialectique & la mé-

thaphyfique d'Ariftote eft la même que celle de Jefus-Chrift.

Parcourez Budiger, Wucherer & Wolf, & vous les verrez fe tourmentant pour attribuer aux auteurs révélés tout ce que nos philofophes ont écrit de la nature, & tout ce qu'ils ont rêvé de fes caufes & de la fin.

Je ne fais ce que Bigot a prétendu, mais Fromond veut abfolument que la terre foit immobile. On a de cet auteur deux traités fur l'ame, & fur les météores, moitié philofophes, moitié chrétiens.

Cafmann a publié une biographie naturelle, morale & économique, d'où il déduit une morale & une politique théofophique : celui-ci pourtant n'afferviffoit pas tellement la philofophie à la révélation, ni la révélation à la philofophie, qu'il ne prononçât très-nettement qu'il ne valût mieux s'en tenir aux faintes écritures fur les préceptes de la vie, qu'à Ariftote & aux philofophes anciens ; & à Ariftote & aux philofophes anciens fur les chofes naturelles, qu'à la bible & à l'ancien teftament. Cependant il défend l'ame du monde d'Ariftote contre Platon ; & il promet une grammaire, une rhétorique, une logique, une arithmétique, une géométrie, une optique & une mufique chrétienne. Voilà les extravagances où l'on eft conduit par un zele aveugle de tout chriftianifer.

Alftédius, malgré fon favoir, prétendit auffi qu'il falloit conformer la philofophie aux faintes écritures, & il en fit un effai fur la jurifprudence & la médecine, où l'on a bien de la peine à retrouver le jugement de cet auteur.

Bayer, encouragé par les tentatives du chancelier Bacon, publia l'ouvrage intitulé, le *Fil du Labyrinthe ;* ce ne ſont pas des ſpéculations frivoles ; pluſieurs auteurs ont ſuivi le fil de Bayer, & ſont arrivés à des découvertes importantes ſur la nature, mais cet homme n'eſt pas exempt de la folie de ſon temps.

Aſlach auroit un nom bien mérité parmi les philoſophes, ſi le même défaut n'eût défiguré ſes écrits ; il avoit étudié, il avoit voyagé ; il ſavoit, mais il étoit philoſophe & théologien, & il n'a jamais pu ſe réſoudre à ſéparer ces deux caracteres. Sa religion eſt philoſophique, & ſa phyſique eſt chrétienne.

Il faut porter le même jugement de Lambert Danée.

Dickenſon n'a pas été plus ſage. Si vous en croyez celui-ci, Moyſe a donné en 6 pages tout ce qu'on a dit & tout ce qu'on dira de bonne coſmologie.

Il y a deux mondes, le ſupérieur immatériel, l'inférieur ou le matériel. Dieu, les anges & les eſprits bienheureux, habitent le premier ; le ſecond eſt le nôtre, dont il explique la formation par le concours des atomes que le tout-puiſſant a mus & dirigés. Adam à tout ſu. Les connoiſſances du premier homme ont paſſé à Abraham, & d'Abraham à Moyſe. Les théogonies des anciens ne ſont que la vraie coſmogonie défigurée par des ſymboles. Dieu créa des particules de toute eſpece. Dans le commencement elles étoient immobiles : de petits vuides les ſéparoient. Dieu leur communiqua deux mouvemens, l'un doux & oblique, l'autre circulaire:

celui-ci fut commun à la maſſe entiere, celui-là propre à chaque molécule. De-là, des colliſions, des ſéparations, des unions, des combinaiſons; le feu, l'air, l'eau, la terre, le ciel, la lune, le ſoleil, les aſtres, & tout cela comme Moyſe l'a entendu & l'a écrit. Il y a des eaux ſupérieures, des eaux inférieures, un jour ſans ſoleil, de la lumiere ſans corps lumineux; des germes, des plantes, des ames, les unes matérielles & qui ſentent; des ames ſpirituelles ou immatérielles; des forces plaſtiques, des ſexes, des générations; que ſais-je encore? Dickenſon appelle à ſon ſecours toutes les vérités & toutes les folies anciennes & modernes; & quand il en a fait une fable qui ſatisfait aux premiers chapitres de la Geneſe, il croit avoir expliqué la nature & concilié Moyſe avec Ariſtote, Epicure, Démocrite & les philoſophes.

Thomas Burnet parut ſur la ſcene après Dickenſon. Il naquit de bonne maiſon en 1632, dans le village de Richemond. Il continua dans l'univerſité de Cambridge les études qu'il avoit commencées au ſein de ſa famille. Il eut pour maîtres Cudworth, Eviddringhton, Sharp & d'autres qui profeſſoient le platoniſme qu'ils avoient reſſuſcité. Il s'inſtruiſit profondément de la philoſophie des anciens. Ses défauts & ſes qualités n'échapperent point à un homme qui ne s'en laiſſoit point impoſer, & qui avoit un jugement à lui. Platon lui plut comme moraliſte, & lui déplut comme coſmologue. Perſonne n'exerça mieux la liberté eccléſiaſtique; il ne s'en départit pas même dans l'examen de la religion chrétienne. Apres avoir épuiſé la lecture des auteurs

de réputation, il voyagea. Il vit la France, l'Italie & l'Allemagne. Chemin faisant, il recueilloit sur la terre nouvelle tout ce qui pouvoit le conduire à la connoissance de l'ancienne. De retour, il publia la premiere partie de la théorie sacrée de la terre, ouvrage où il se propose de concilier Moyse avec les phénomenes. Jamais tant de recherches, tant d'érudition, tant de connoissances, d'esprit & de talens ne furent plus mal employés. Il obtint la faveur de Charles II. Guillaume III accepta la dédicace de la seconde partie de sa théorie, & lui accorda le titre de son chapelain, à la sollicitation du célebre Tillotson. Mais notre philosophe ne tarda pas à se dégoûter de la cour, & a revenir à la solitude & aux livres. Il ajouta à sa théorie ses archéologues philosophiques, ou les preuves que presque toutes les nations avoient connu la cosmologie de Moyse, comme il l'avoit conçue; & il faut avouer que Burnet apperçut dans les anciens beaucoup de singularités qu'on n'y avoit pas remarquées : mais ses idées sur la naissance & la fin du monde, la création, nos premiers parens, le serpent, le déluge, & autres points de notre foi, ne furent pas accueillies des théologiens avec la même indulgence que des philosophes. Son christianisme fut suspect. On le persécuta; & cet homme paisible se trouva embarrassé dans des disputes, & suivi par des inimitiés qui ne le quitterent qu'au bord du tombeau. Il mourut âgé de 66 ans. Il avoit écrit deux ouvrages, l'un de l'état des morts & des ressuscités, l'autre de la foi & des devoirs du Chrétien, dont il laissa des copies à quelques amis.

Il en brûla d'autres par humeur. Voici l'analyse de son systême.

Entre le commencement & la fin du monde, on peut concevoir des périodes, des intermédiaires, ou des révolutions générales qui changeront la face de la terre.

Le commencement de chaque période fut comme un nouvel ordre des choses.

Il viendra un dernier période qui sera la consommation de tout.

C'est sur-tout à ces grandes catastrophes qu'il faut diriger ses observations. Notre terre en a souffert plusieurs, dont l'histoire sacrée nous instruit, qui nous sont confirmées par l'histoire profane, & qu'il faut reconnoître toutes les fois qu'on regarde à ses pieds.

Le déluge universel en est une.

La terre au sortir du chaos, n'avoit ni la forme, ni la contexture que nous lui remarquons.

Elle étoit composée de maniere qu'il devoit s'ensuivre une dissolution, & de cette dissolution un déluge.

Il ne faut que regarder les montagnes, les vallées, les mers, les entrailles de la terre, sa surface, pour s'assurer qu'il y a eu bouleversement & rupture.

Puisqu'elle a été submergée par le passé, rien n'empêche qu'elle ne soit un jour brûlée.

Les parties solides se sont précipitées au fond des eaux; les eaux ont surnagé; l'air s'est élevé au dessus des eaux.

Le séjour des eaux & leur poids agissant sur la surface de la terre, en ont consolidé l'intérieur.

Des pouffieres féparées de l'air, & fe répandant fur les eaux qui couvroient la terre, s'y font affemblées, durcies, & ont formé une croûte.

Voilà donc des eaux contenues entre un noyeau & une enveloppe dure.

C'eft de-là qu'il déduit la caufe du déluge, la fertilité de la premiere terre & l'état de la nôtre.

Le foleil & l'air continuant d'échauffer & de durcir cette croûte, elle s'entr'ouvrit, fe brifa, & fes maffes féparées fe précipiterent au fond de l'abyfme qui les foutenoit.

De-là la fubmerffion d'une partie du globle, les gouffres, les vallées, les montagnes, les mers, les fleuves, les rivieres, les continens, leurs féparations, les ifles & l'afpect général de notre globe.

Il part de-là pour expliquer avec affez de facilité plufieurs grands phénomenes naturels dont il eft parlé dans les mémoires qui nous reftent des premiers temps, qui ont eu lieu, & qui ont ceffé; les ages d'or & de fer, &c.

Ce petit nombre de fuppofitions lui fuffit pour juftifier la cofmologie de Moyfe avec toutes fes circonftances.

Il paffe de-là à la conflagration générale & à fes fuites; & fi l'on veut oublier quelques obfervations qui ne s'accordent point avec l'hypothefe de Burnet, on conviendra qu'il étoit difficile d'imaginer rien de mieux. C'eft une fable qui fait beaucoup d'honneur à l'efprit de l'auteur.

D'autres abandonnerent la phyfique, tournerent leurs vues du côté de la morale, & s'oc-

cuperent à la conformer à la loi de l'évangile; on nomme parmi ceux-ci Seckendorff, Boëcler, Paſchius, Geuſlingius, Beeman, Weſenfeld, &c. Les uns ſe tirerent du travail avec ſuccès; d'autres brouillerent le chriſtianiſme avec différens ſyſtêmes d'éthique, tant anciens que modernes, & ne ſe montrerent ni philoſophes, ni chrétiens. *Voyez* la morale chrétienne de Crellius, & celle de Danée; il regne une telle confuſion dans ces ouvrages, que l'homme pieux & l'homme qui cherche à s'éclairer, ne ſavent ce qu'ils doivent faire, ni ce qu'ils doivent s'interdire.

On tenta auſſi d'allier la politique avec la morale du Chriſt, au haſard d'établir pour la ſociété en général, des principes qui, ſuivis à la lettre, la réduiroient en un monaſtere. *Voyez* là-deſſus Buddée, Fabricius & Pfeffius.

Valentin Alberti prétend qu'on n'a rien de mieux à faire pour poſer les vrais fondemens du droit naturel, que de partir de l'état de perfection, tel que l'écriture ſainte nous le repréſente, & de paſſer enſuite aux changemens qui ſe ſont introduits dans le caractere des hommes ſous l'état de corruption. *Voyez* ſon *Compendium juris naturalis orthodoxiæ theologiæ conformatum.*

Voici un homme qui s'eſt fait un nom au temps où les eſprits vouloient ramener tout à la révélation. C'eſt Jean Amos Comenius. Il naquit en Moravie l'an 1592. Il étudia à Herborn. Sa patrie étoit alors le théatre de la guerre. Il perdit ſes biens, ſes ouvrages, & preſque ſa liberté. Il alla chercher un aſyle en Pologne. Ce fut là qu'il publia ſon *Janua linguarum reſerata*, qui fut traduit dans toutes les langues. Cette premie-

re production fut suivie du *Synopsis physicæ ad lumen divinum reformatæ*. On l'appella en Suisse & en Angleterre. Il fit ces deux voyages. Le comte d'Oxenstiern le protégea, ce qui ne l'empêcha pas de mener une vie errante & malheureuse. Allant de province en province & de ville en ville, & rencontrant la peine par-tout, il arriva à Amsterdam. Il auroit pu y demeurer tranquille; mais il se mit à faire le prophete, & l'on sait bien que ce métier ne s'accorde guere avec le repos. Il annonçoit des pertes, des guerres, des malheurs de toute espece, la fin du monde, qui duroit encore, à son grand étonnement, lorsqu'il mourut en 1671. Ce fut un des plus ardens défenseurs de la physique de Moyse. Il ne pouvoit souffrir qu'on la décriât, sur-tout en public & dans les écoles. Cependant il n'étoit pas ennemi de la liberté de penser. Il disoit du chancelier Bacon, qu'il avoit trouvé la clef du sanctuaire de la nature; mais qu'il avoit laissé à d'autres le soin de l'ouvrir. Il regardoit la doctrine d'Aristote comme pernicieuse; & il n'auroit pas tenu à lui qu'on ne brûlât tous les livres de ce philosophe, parce qu'il n'avoit été ni circoncis, ni baptisé.

Bayer n'étoit pas plus favorable à Aristote; il prétendoit que sa maniere de philosopher ne conduisoit à rien, & qu'en s'y assujettissant on disputoit à l'infini, sans trouver un point où l'on pût s'arrêter. On peut regarder Bayer comme le disciple de Comenius. Outre le *fil du labyrinthe*, on a de lui un ouvrage, intitulé : *Fundamenta interpretationis & administrationis generalia ex mundo, mente & scripturis jacta*, ou *Ostium vel*

atrium naturæ ſchronographicè delineatum. Il admet trois principes ; la matiere, l'eſprit & la lumiere. Il appelle la matiere la maſſe moſaïque ; il la conſidere ſous deux points de vue, l'un de premiere création, l'autre de ſeconde création. Elle ne dura qu'un jour dans ſon état de premiere création ; il n'en reſte plus rien. Le monde, tel qu'il eſt, nous la montre dans ſon état de ſeconde création. Pour paſſer de-là à la Geneſe des choſes, il poſe pour principe que la maſſe unie à l'eſprit & à la lumiere conſtitue le corps ; que la maſſe étoit informe, diſcontinue, en vapeurs, poreuſe & cohérente en quelque ſorte ; qu'il y a une nature fabricante, un eſprit vital, un plaſmateur moſaïque, des ouvriers externes, des ouvriers particuliers ; que chaque eſpece a le ſien, chaque individu, qu'il y en a de ſolitaires & d'univerſaux ; que les uns peuvent agir ſans les concours des autres ; que ceux-ci n'ont de pouvoir que celui qu'ils reçoivent, &c. Il déduit l'eſprit vital de l'incubation de l'eſprit ſaint, c'eſt l'eſprit vital qui forme les corps ſelon les idées de l'incubateur ; ſon action eſt, ou médiate ou immédiate, ou interne ou externe ; il eſt intelligent & ſage, actif & pénétrant ; il arrange, il vivifie, il ordonne ; il ſe diviſe en général & particulier, en naturel & accidentel, en terreſtre & céleſte, en ſidéréal & élémentaire, ſubſtantifique, modifiant, *&c.* L'eſprit vital commence, la fermentation acheve. A ces deux principes, il en ajoute un inſtrumental, c'eſt la lumiere ; être moyen entre la maſſe ou la matiere & l'eſprit ; de-la naiſſent le mouvement, le froid, le chaud, & une infinité

té de mots vuides de sens, & de sottises que je n'ai pas le courage de rapporter, parce qu'on n'auroit pas la patience de les lire.

Il s'ensuit de ce qui précede, que tous ces auteurs, plus instruits de la religion que versés dans les secrets de la nature, n'ont servi presque de rien au progrès de la véritable philosophie.

Qu'ils n'ont point éclairci la religion, & qu'ils ont obscurci la raison.

Qu'il n'a pas dépendu d'eux qu'ils n'aient déshonoré Moyse, en lui attribuant toutes leurs rêveries.

Qu'en voulant éviter un écueil, ils ont donné dans un autre; & qu'au lieu d'illustrer la révélation, ils ont, par un mêlange insensé, défiguré la philosophie.

Qu'ils ont oublié que les saintes écritures n'ont pas été données aux hommes pour les rendre physiciens, mais meilleurs.

Qu'il y a bien de la différence entre les vérités naturelles contenues dans les livres sacrés, & les vérités morales.

Que la révélation & la raison ont leurs limites, qu'il ne faut pas confondre.

Qu'il y a des circonstances où Dieu s'abaisse à notre façon de voir, & qu'alors il emprunte nos idées, nos expressions, nos comparaisons, nos préjugés même.

Que s'il en usoit autrement, souvent nous ne l'entendrions pas.

Qu'en voulant donner à tout une égale autorité, ils méconnoissoient toute certitude.

Qu'ils arrêteront les progrès de la philosophie, & qu'ils avanceront ceux de l'incrédulité.

Laissant donc de côté ces systêmes, nous acheverons de leur donner tout le ridicule qu'ils méritent, si nous exposons l'hypothese de Moyse telle que Comenius l'a introduite.

Il y a trois principes des choses, la matiere, l'esprit & la lumiere.

La matiere est une substance corporelle, brute, ténébreuse & constitutive des corps.

Dieu en a créé une masse capable de remplir l'abyme créé.

Quoiqu'elle fut invisible, ténébreuse & informe, cependant elle étoit susceptible d'extension, de contraction, de division, d'union, & de toutes sortes de figures & de formes.

La durée en sera éternelle, en elle-même, & sous ses formes; il n'en peut rien perir; les liens qui la lient sont indissolubles; on ne peut la séparer d'elle-même, de sorte qu'il reste une espece de vuide au milieu d'elle.

L'esprit est une substance déliée, vivante par elle-même, invisible, insensible, habitante des corps & végétante.

Cet esprit est infus dans toute la masse rude & informe; il est primitivement émané de l'incubation de l'esprit saint; il est destiné à l'habiter, à la pénétrer, à y regner, & à former, par l'entremise de la lumiere, les corps particuliers selon les idées qui leur sont assignées, à produire en eux leurs facultés, à coopérer à leur génération, & à les ordonner avec sagesse.

Cet esprit vital est plastique.

Il est ou universel, ou particulier, selon les sujets dans lesquels il est diffus, & selon le rapport des corps auxquels il préside; naturel ou

accidentel, perpétuel ou paſſager.

Conſidéré relativement à ſon origine, il eſt ou primordial, ou ſéminal, ou minéral, ou animal.

En qualité de primordial, il eſt au deſſus du céleſte ou ſidéré, ou élémentaire; & partie ſubſtantifiant, partie modifiant.

Il eſt ſéminal, eu égard à ſa concentration générale.

Il eſt minéral, eu égard à ſa concentration ſpécifique d'or, ou de marbre.

Il ſe diviſe encore en vital, relativement à ſa puiſſance & à ſes fonctions; & il eſt total ou principal, & dominant ou partiel, & ſubordonné & allié.

Conſidéré dans ſa condition, il eſt libre ou lié, aſſoupi ou fermentant, lancé ou retenu, &c.

Ses propriétés ſont d'habiter la matiere, de la mouvoir, de l'égaler, de préſerver les idées particulieres des choſes, & de former les corps deſtinés à des opérations ſubſéquentes.

La lumiere eſt une ſubſtance moyenne, viſible par elle-meme & mobile, brillante, pénétrant la matiere, la diſpoſant à recevoir les aſpects, & efformatrice des corps.

Dieu deſtina la matiere dans l'œuvre de la création à être un inſtrument univerſel, à introduire dans la maſſe toutes les opérations de l'eſprit, & à les ſigner chacune d'un caractere particulier, ſelon les uſages divers de la nature.

La lumiere eſt ou univerſelle & primordiale; ou produite & caractériſée.

Sa partie principale s'eſt retirée dans les aſtres

qui ont été répandus dans le ciel pour tous les usages différens de la nature.

Les autres corps n'en ont pris ou retenu que ce qu'il leur en falloit pour les usages à venir, auxquels ils étoient préparés.

La lumiere remplit ses fonctions par son mouvement, son agitation & ses vibrations.

Ces vibrations se propagent du centre à la circonférence, ou sont renvoyées de la circonférence au centre.

Ce sont elles qui produisent la chaleur & le feu dans les corps sublunaires. Sa source éternelle est dans le soleil.

Si la lumiere se retire, ou revient en arriere, le froid est produit; la lune est la région du froid.

La lumiere vibrée & la lumiere retirée sont l'une & l'autre, ou dispersées ou réunies, ou libres & agissantes, ou retenues; c'est selon les corps où elles résident: elles sont aussi sous cet aspect, ou naturelles & originaires, ou adventices ou occasionnelles, ou permanentes & passageres, ou transitoires.

Ces trois principes different entr'eux, & voici leurs différences. La matiere est l'être premier, l'esprit l'être premier vivant, la lumiere l'être premier mobile; c'est la forme qui survient qui les spécifie.

La forme est une disposition, une caractérisation des trois premiers principes, en conséquence de laquelle la masse est configurée, l'esprit concentré, la lumiere tempérée; de maniere qu'il y a entr'eux une liaison, une pénétration réciproque & analogue à la fin que Dieu a prescrite à chaque corps.

Pour parvenir à cette fin, Dieu a imprimé aux individus des véstiges de sa sagesse, & des causes agissant extérieurement : les esprits reçoivent les idées, les formes, les simulacres des corps à engendrer, la connoissance de la vie, des procédés & des moyens ; & les corps sont produits comme il l'a prévu de toute éternité dans sa volonté & son entendement.

Qu'est-ce que les élémens, que des portions spécifiées de matiere terrestre, différentiées particuliérement par leur densité & leur rareté.

Dieu a voulu que les premiers individus, ou restassent dans leur premiere forme ; ou qu'ils en engendrassent de semblables à eux, imprimant & propageant leurs idées & leurs autres qualités.

Il ne faut pas compter le feu au nombre des élémens, c'est un effet de la lumiere.

De ces trois principes naissent les principes des chymistes.

Le mercure naît de la matiere jointe à l'esprit, c'est l'aqueux des corps.

De l'union de l'esprit avec la lumiere naît le sel, ou ce qui fait la consistance des corps.

De l'union de la matiere & du feu ou de la lumiere, naît le soufre.

Grande portion de matiere au premier ; grande portion d'esprit au second ; grande portion de lumiere au troisieme.

Trois choses entrent dans la composition de l'homme, le corps, l'esprit & l'ame.

Le corps vient des élémens.

L'esprit, de l'ame du monde.

L'ame, de Dieu.

Le corps est mortel, l'esprit dissipable, l'ame immortelle.

L'esprit est l'organe & la demeure de l'ame.

Le corps est l'organe & la demeure de l'esprit.

L'ame a été formée de l'ame du monde qui lui préexistoit, & cet esprit intellectuel differe de l'esprit vital en degré de pureté & de perfection.

Voilà le tableau de la physique mosaïque de Comenius. Nous ne dirons de sa morale, qu'il désignoit aussi par l'épithete de mosaïque, qu'une chose; c'est qu'il réduisoit tous les devoirs de la vie aux préceptes du Décalogue.

PHILOSOPHIE ORIENTALE.

PEU de temps après la naissance de J. C, il se forma une secte de philosophes assez singuliere dans les contrées les plus connues de l'Asie & de l'Afrique. Ils se piquoient d'une intelligence extraordinaire dans les choses divines, ou celles sur lesquelles on croit le plus, parce qu'on y entend le moins, & où il ne faut pas raisonner, mais soumettre sa raison, faire des actes de foi & non des systêmes ou des syllogismes. Ils donnoient leur doctrine pour celle des plus anciens philosophes, qu'ils prétendoient leur avoir été transmise dans sa pureté; & plusieurs d'entr'eux ayant embrassé la religion chrétienne, & travaillé à concilier leurs idées avec ses préceptes, on vit tout-à-coup éclore cet essaim d'hérésies, dont il est parlé dans l'histoire de l'église sous le nom fastueux de *Gnostiques*. Ces Gnostiques corrompirent la simplicité de l'évangile par les inepties les plus frivoles; se répandirent parmi les Juifs & les Gentils, & défigurerent de la maniere la plus ridicule leur philosophie, imaginerent les opinions les plus monstrueuses, fortifierent le fanatisme dominant, supposerent une foule de livres sous les noms les plus respectables, & remplirent une partie du monde de leur misérable & détestable science.

Il seroit à souhaiter qu'on approfondit l'origine & les progrès des sectes : les découvertes qu'on feroit sur ce point éclairciroient l'histoire sacrée & philosophique des deux premiers sie-

cles de l'église; période qui ne sera sans obscurité, que quand quelque homme d'une érudition & d'une pénétration peu commune aura achevé ce travail.

Nous n'avons plus les livres de ces sectaires, il ne nous en reste qu'un petit nombre de fragmens peu considérable. En supprimant leurs ouvrages, les premiers peres de l'église, par un zele plus ardent qu'éclairé, nous ont privés de la lumiere dont nons avions besoin, & presque coupé le fil de notre histoire.

On ne peut révoquer en doute l'existence de ces philosophes dont Porphyre fait mention.

Il y avoit alors plusieurs Chrétiens, Hérétiques, & autres professant une doctrine émanée de l'ancienne philosophie, & marchant à la suite d'Adelphius & d'Aquilinus, &c. Ils méprisoient Platon : ils ne parloient que de Zoroastre, de Zostrian, de Nicothée & de Mélus, & ils se regardoient comme les restaurateurs de la sagesse orientale : nous pourrions ajouter au témoignage de Porphyre, celui de Théodote & d'Eunappe.

Ces philosophes prirent le nom de *Gnostiques*, parce qu'ils s'attribuoient une connoissance plus sublime & plus étendue de Dieu, & de ses puissances ou émanations, qui faisoient le fond de leur doctrine.

Ils avoient pris ce nom long-temps avant que d'entrer dans l'église. Les Gnostiques furent d'abord certains philosophes spéculatifs : on étendit ensuite cette dédomination à une foule d'hérétiques dont les sentimens avoient quelque affinité avec leur doctrine. Irénée dit que Ménandre, dis-

ciple de Simon, fut un Gnostique; Basilide fut un Gnostique selon Jérôme; Epiphane met Saturnin au nombre des Gnostiques; Philatrius appelle Nicolas chef des Gnostiques.

Ce titre de Gnostique a donc passé des écoles de la philosophie des Gentils dans l'église de J. C, & il est très-vraisemblable que c'est de cette doctrine trompeuse que Paul a parlé dans son épître à Timothée, & qu'il désigne distinctement; d'où l'on peut conclure que le gnosisme n'a pas pris naissance parmi les Chrétiens.

Le terme de *Gnosis* est grec: il étoit en usage dans l'école de Pithagore & de Platon, & il se prenoit pour la contemplation des choses immatérielles & intellectuelles.

On peut donc conjecturer que les philosophes orientaux prirent le nom de *Gnostiques*, lorsque la philosophie pithagorico-platonicienne passa de la Grece dans leur contrée, ce qui arriva peu de temps avant la naissance de Jesus-Christ; alors la Chaldée, la Perse, la Syrie, la Phénicie, & la Palestine étoient pleines de Gnostiques. Cette secte pénétra en Europe. L'Egypte en fut infectée; mais elle s'enracina particuliérement dans la Chaldée & dans la Perse. Ces contrées furent le centre du gnosisme; c'est là que les idées des Gnostiques se mêlerent avec les visions des peuples, & que leur doctrine s'amalgama avec celle de Zoroastre.

Les Perses qui étoient imbus du platonisme, trompés par l'affinité qu'ils remarquerent entre les dogmes de cette école dont ils sortoient, & la doctrine des Gnostiques orientaux, qui n'étoit qu'un pithagorico-platonisme défiguré par des

chimeres chaldéennes & zoroastriques, se méprirent sur l'origine de cette secte. Bien loin de se dire platoniciens, les Gnostiques orientaux reprochoient à Platon de n'avoir rien entendu à ce qu'il y a de secret & de profond sur la nature divine, *Platonem in profonditatem intelligibilis essentiæ non penetrasse* : Porphyre Ennéud II. L. IV, Ch. XI. Plotin, indigné de ce jugement des Gnostiques, leur dit : *quasi ipsi quidem intelligibilem naturam cognoscendo attingentes, Plato autem reliquique beati viri minimè ?* » Comme si vous » saviez de la nature intelligible ce que Platon » & les autres hommes de sa trempe céleste » ont ignoré ». *Plot. ibid.* Il revient encore aux Gnostiques en d'autres endroits, & toujours avec la même véhémence. » Vous vous faites » un mérite, ajoute-t-il, de ce qui doit vous être » reproché sans cesse ; vous vous croyez plus instruits, parce qu'en ajoutant vos extravagances » aux choses sensées que vous aviez empruntées, » vous avez tout corrompu ».

D'où il s'ensuit qu'à travers le systême de la *philosophie orientale*, quel qu'il fût, on reconnoissoit des vestiges du pithagorico-platonisme ; ils avoient changé les dénominations. Ils admettoient les transmigrations des ames d'un corps dans un autre. Ils professoient la trinité de Platon, l'être, l'entendement, & un troisieme architecte ; & ces conformités, quoique moins marquées, peut-être qu'elles ne le paroissoient à Plotin, n'étoit pas les seules qu'il y eût entre gnosisme, & le platonico-pithagorisme.

Le platonico-pithagorisme passa de la Grece à Alexandrie. Les Egyptiens, avides de tout ce

qui concernoit la divinité, accoururent dans cette ville fameuse par ses philosophes. Ils brouillerent leur doctrine avec celle qu'ils y puiserent. Ce mêlange passa dans la Chaldée, où il s'acrut encore des chimeres de Zoroastre; & c'est ce chaos d'opinions qu'il faut regarder comme la *philosophie orientale*, où le gnosisme, qui s'introduisit avec ses sectateurs dans l'église de Jésus-Christ, s'empara de ses dogmes, les corrompit, & y produisit une multitude incroyable d'hérésies qui retinrent le nom de *Gnosisme*.

Leur systême de théologie consistoit à supposer des émanations, & à appliquer ces émanations aux phénomenes du monde visible. C'étoit une espece d'échelle ou des puissances moins parfaites, placées les unes au dessous des autres, formoient autant de degrés depuis Dieu jusqu'à l'homme, où commençoit le mal moral. Toute la portion de la chaîne comprise entre le grand abyme incompréhensible, ou Dieu, jusqu'au monde, étoit bonne, d'une bonté qui alloit à la vérité en dégénérant; le reste étoit mauvais, d'une dépravation qui alloit toujours en augmentant. De Dieu au monde visible, la bonté étoit en raison inverse de la distance; du monde au dernier degré de la chaîne, la méchanceté étoit en raison directe de la distance.

Il y avoit aussi beaucoup de rapports entre cette théorie & celle de la cabale judaïque.

Les principes de Zoroastre; les séphirotes des Juifs; les éons des Gnostiques, ne sont qu'une même doctrine d'émanations sous des expressions différentes. Il y a dans ces systêmes des sexes différens de principes, de séphirotes,

d'éons, parce qu'il y falloit expliquer la génération d'une émanation, & la propagation successive de toutes.

Les principes de Zéroastre, les séphirotes de la cabale, les éons perdent de leur perfection à mesure qu'ils s'éloignent de Dieu dans tous ces systêmes, parce qu'il y falloit expliquer l'origine du bien & du mal, physique & moral.

Quels moyens l'homme avoit-il de sortir de sa place, de changer sa condition misérable, & de s'approcher du principe premier des émanations ? C'étoit de prendre son corps en aversion; de méditer; d'exercer des œuvres de pénitence; de se purger; de faire le bien; d'éviter le mal, &c.

Mais il n'acquéroit qu'à la longue, & après de longues transmigrations de son ame dans une longue succession de corps, cette perfection qui s'élevoit au dessus de la chaîne du monde visible. Parvenu à ce degré, il étoit encore loin de la source divine; mais en s'attachant constamment à ses devoirs, enfin il y arrivoit; c'étoit-là qu'il jouissoit de la vérité complette.

Plus une doctrine est imaginaire, plus il est facile de l'altérer; aussi les Gnostiques se diviserent-ils en une infinité de sectes différentes.

L'éclat des miracles & la sainteté de la morale du christianisme les frapperent; ils embrasserent notre religion, mais sans renoncer à leur philosophie, & bientôt Jesus-Christ ne fut pour eux qu'un bon très-parfait, & le saint Esprit un autre.

Comme ils avoient une langue toute particuliere, on les entendoit peu. On voyoit en

gros qu'ils s'écartoient de la simplicité du dogme, & on les condamnoit sous une infinité de faces diverses.

On peut voir à l'article *Cabale*, ce qu'il y a eu de commun entre *la philosophie orientale* & la philosophie judaïque ; à l'article *Pithagore*, ce que ces sectaires avoient emprunté de ce philosophe ; à l'article *Platonisme*, ce qu'ils devoient à Platon ; & dans cet article même, ce qu'ils avoient reçu du christianisme : l'extrait abrégé qui va suivre de la doctrine de Zoroastre, montrera la conformité de leurs idées avec celle de cet homme célebre dans l'antiquité.

Selon Zoroastre, il y a un principe premier, infini & éternel.

De ce premier principe éternel & infini, il en est émané deux autres.

Cette premiere émanation est pure, active & parfaite.

Son origine ou son principe, est le feu intellectuel.

Ce feu est très-parfait & très-pur.

Il est la source de tous les êtres immatériels & matériels.

Les êtres immatériels forment un monde. Les matériels en forment un autre.

Le premier a conservé la lumiere pure de son origine ; le second l'a perdue. Il est dans les ténebres, & les ténebres s'acroissent à mesure que la distance du premier principe est plus grande.

Les Dieux & les esprits voisins du principe lumineux, sont ignés & lumineux.

Le feu & la lumiere vont toujours en s'affoiblissant ; où cessent la chaleur & la lumiere, commencent la matiere, les ténebres & le mal, qu'il faut attribuer à Arimane, & non à Orosmade.

La lumiere est d'Orosmade ; les ténebres sont d'Arimane : ces principes & leurs effets sont incompatibles.

La matiere dans une agitation perpétuelle, tend sans cesse à se spiritualiser, à devenir lucide & active.

Spiritualisée, active & lucide, elle retourne à sa source, au feu pur, à Mithras, où son imperfection finit, & où elle jouit de la suprême félicité.

On voit que dans ce systême, l'homme confondu avec tous les êtres du monde visible, est compris sous le nom commun de *matiere*.

Ce que nous venons d'exposer de la *philosophie orientale* y laisse encore beaucoup d'obscurité. Nous connoîtrions mieux l'histoire des hérésies comprises sous le nom de *Gnosisme*, si nous avions les livres des Gnostiques ; ceux qu'on attribue à Zoroastre, Zostrian, Mésus, Allogene ne seroient pas supposés, que nous ne serions pas encore fort instruits. Comment se tirer de leur nomenclature? Comment apprétier la juste valeur de leurs métaphores ? Comment interpréter leurs symboles ? Comment suivre le fil de leurs abstractions ? Comment exalter son imagination au point d'atteindre à la leur? Comment s'énivrer & se rendre fou assez pour les entendre ? Comment débrouiller le cahos de leur opinions ? Contentons-nous donc du peu que nous en savons, & jugeons assez sainement de ce que nous en avons, pour ne pas regretter ce qui nous manque.

PHILOSOPHIE DE PARMÉNIDE

PArménide fut un des philosophes de la secte éléatique. *Voyez* ce que nous en avons dit à l'article *Eléatique*, Selon lui, ce philosophe se considéroit, ou relativement à l'opinion & à la sensation, ou relativement a la vérité. Sous le premier point de vue, la matiere étant en vicissitude perpétuelle, & les sens imbécilles & obtus, ce que l'on assuroit lui paroissoit incertain, & il n'admettoit de constant & d'assuré que ce qui étoit appuyé sur le témoignage de la raison : c'est la toute sa logique. Sa métaphysique se réduisoit au petit nombre d'axiomes suivans. Il ne se fait rien de rien ; il n'y a qu'un seul principe des choses. Il est immobile & immuable. C'est l'être universel : il est éternel ; il est sans origine, sa forme est sphérique ; il est le seul être réel : le reste n'est rien ; rien ne s'engendre, rien ne périt. Si le contraire nous paroît, c'est que l'aspect des choses nous en impose. Sa physique n'est guere plus étendue ni plus savante. Il regardoit le froid & le chaud, comme les principes de tout. Le feu ou le chaud, c'est la même chose. La terre ou le froid, c'est la même chose. Le feu est la cause efficiente ; la terre est la cause matérielle. La lune emprunte du soleil sa lumiere, &, à proprement parler, elle brille du même éclat. La terre est ronde : elle occupe le centre : elle est suspendue en un équilibre, que sa distance égale de tout ce qu'on

peut regarder comme une circonférence, entretient. Les hommes ſont ſortis du limon, par l'action du froid & du chaud. Le monde paſſera; il ſera conſumé. La portion principale de l'ame réſide dans le cœur.

Il s'occupa beaucoup de la dialectique, mais il ne ne nous reſte rien de ſes principes : on lui attribue l'invention du ſophiſme de Zénon; connu ſous le nom d'*Achille*.

Platon nous a laiſſé un dialogue intitulé, *le Parménide*, parce que ce philoſophe éléatique y fait le rôle principal. Voici les principes qu'on y établit.

Il y a en tout unité & multitude. L'unité eſt l'idée originelle & premiere. La multitude ou pluralité eſt des individus ou ſinguliers.

Il y a des idées ou certaines natures communes, qui contiennent les individus, qui en ſont les cauſes, qui les conſtituent & qui les dénomment.

Il y a des eſpeces, & c'eſt une unité commune dans chaque individu qui les conſtitue.

Les individus ou ſinguliers ne peuvent ni ſe concevoir, ni être conçus relativement à l'eſpece, que par l'unité commune. Autre choſe eſt l'eſpece, autre choſe les individus. L'eſpece eſt l'unité qui les comprend.

Les idées ſont dans notre entendement comme des notions; elles ſont dans la nature comme des cauſes.

Les idées dans la nature donnent aux choſes l'exiſtence & la domination.

Il n'y a rien qu'on ne puiſſe réduire a l'unité de l'idée; les choſes en elles-mêmes ſont donc réellement inviſibles.

Il

Il y a l'idée du beau, c'est la même que celle du bon; il y a les choses ou leurs idées.

La premiere est Dieu; les autres sont les espéces des choses dans l'ordre de la nature.

Il y a dans ces idées secondaires une sorte d'unité, le fondement des singuliers.

Lespece distribuée en plusieurs individus séparés est une, toutes en elle, non destinctes d'elle.

Son étendue à plusieurs individus, ne rend point son idée divisible. L'idée a son essence en soi, l'individu a son idée propre: l'idée, comme telle, n'est donc pas un simple rapport.

Les notions que nous avons sont conformes aux idées des choses; elles rendent leurs formes éternelles; mais ce ne sont que des images, & non des êtres réels, c'est le fondement du commerce de la nature & de l'entendement.

La premiere idée archetype a ses propriétés comme d'être simple ou une, sans parties, sans figure, sans mouvement, sans limites, infinie éternelle; cause de l'existence des choses & de leurs facultés, supérieure à toute essence, diffuse en tout, & circonscrivant la multitude dans les limites de l'unité.

Les idées secondaires ont aussi leur propriétés, comme d'êtres unes, mais finies, d'exister à la vérité dans l'entendement divin, mais de se voir dans les individus, comme l'humanité dans l'homme: elles sont unes & diverses, unes en elles-mêmes, diverses dans les singuliers: elles sont en mouvement & en repos; elles agissent par des principes contraires, mais il est un lien commun de similitude, qui lie ces contraires; il y a donc quelque chose d'existant qui n'est pas el-

le : elles agissent dans le temps, mais quelle que soit leur action, elles demeurent les mêmes.

Toute cette métaphysique a bien du rapport avec le systême de Leibnitz, & ce philosophe ne s'en défendoit guere.

On peut la réduire en peu de mots à ceci. L'existence differe de l'essence ; l'essence des choses existantes est hors des choses : il y a des semblables & des dissemblables. Tout se rapporte à certaines classes & à certaines idées. Toutes les idées existent dans une unité ; cette unité c'est Dieu. Toutes les choses sont donc unes. La science n'est pas des singuliers, mais des especes ; elle differe des choses existantes. Puisque les idées sont en Dieu, elles échappent donc à l'homme ; tout lui est incompréhensible & caché ; ses notions ne sont que des images, des ombres.

Nous craignons que Platon n'ait fort altéré la philosophie de Parménide. Quoi qu'il en soit, voilà ce que nous avons cru devoir en exposer ici, avant que de passer au temps où les opinions de ce philosophe reparurent sur la scene, élevées sur les ruines de celle d'Aristote & de Platon, par un homme qui n'est pas aussi connu qu'il le méritoit, c'est Bernardinus Telesius.

Telesius naquit dans le royaume de Naples, en 1608, d'une famille illustre. On lui reçonnut de la pénétration : on l'encouragea à l'étude des lettres & de la philosophie ; & l'exemple & les leçons d'Antoine Telesius, son oncle, ne lui furent pas inutiles. Il passa ses premieres années dans les écoles de Milan. De-là il alla à Rome, où il cultiva tout ce qu'il y avoit d'hommes célebres. La nécessité de prendre possession d'un bénéfice

qu'on lui avoit conféré, le rappella dans sa patrie. Il y vivoit ignoré & tranquille lorsqu'elle fut prise & saccagée par les François. Telesius fut jetté dans une prison où il auroit perdu la vie, sans quelques protecteurs qui se souvinrent de lui, & qui obtinrent sa liberté. Il se réfugia à Padoue, où il se livra à la poésie, à la philosophie & à la morale. Il fit des progrès surprenans dans les mathématiques; il s'attacha à perfectionner l'optique, & ce ne fut pas sans succès. De Padoue il revint à Rome, où il connut Ubald Bandinelli, & Jean Della Casa; il obtint même la faveur de Paul IV. De retour de Rome, où il épousa Diane Gersalé qui lui donna trois enfans, il devint veuf. La mort prématurée de sa femme le toucha vivement, & le ramena à la solitude & à l'étude des sciences auxquelles les affaires domestiques l'avoient arraché.

Il relut les anciens; il écrivit ses pensées, & il publia l'ouvrage intitulé, *de naturæ, juxta propria principia.* Cet ouvrage fut applaudi; les Napolitains l'appellerent dans leurs écoles. Il céda à leur sollicitations, & il professa dans cette ville sa nouvelle doctrine: il ne s'en tint par-là; & il fonda une espece d'académie: Ferdinand Carafe se l'attacha. Il étoit aimé, honoré, estimé, heureux; lorsque les moines qui souffroient impatiemment le mépris qu'il faisoit d'Aristote dans ses leçons & ses écrits, s'éleverent contre lui, & lui ôterent le repos & la vie. Il mourut en 1588. Il publia dans le cours de ses études d'autres ouvrages que celui que nous avons cité.

Principes de la Physique de Telesius.

Il y a trois principes des choses; deux agens & incorporels, c'est le froid & le chaud; un instrument passif, c'est la matiere.

Le chaud mobile de sa nature, est antérieur au mouvement d'une priorité de temps, d'ordre & de nature; il en est la cause.

Le froid est immobile.

La terre & toutes ses propriétés sont du froid.

Le ciel & les astres sont du chaud.

Les deux agens incorporels, le froid & le chaud, ont besoin d'une masse corporelle qui les soutienne; c'est la matiere.

La quantité de la matiere, n'augmente ni ne diminue dans l'univers. La matiere est sans action, elle est noire & invisible de sa nature; du reste, propre à se prêter à l'action des deux principes.

Ces deux principes actifs ont la propriété de se multiplier & de s'étendre.

Ils sont toujours opposés, & tendent sans cesse à se déplacer. Ils ont l'un & l'autre la faculté de connoître & de sentir, non-seulement leurs propres actions, leurs propres passions, mais les passions & les actions de leur antogoniste.

Ils ont d'abord engendré le ciel & la terre : le soleil a fait le reste. La terre a produit les mers, & les produit tous les jours.

C'est à la chaleur & à la diversité de son action, & à l'opposition du principe contraire, qu'il faut attribuer tout ce qui différencie les êtres entr'eux.

Il nous est impossible d'avoir des notions fort distinctes de ces effets.

Le ciel est le propre séjour de la chaleur : c'est-là qu'elle s'est principalement retirée, & qu'elle est à l'abri des attaques du froid.

Des lieux placés au dessous des abymes de la mer servent d'asyle au froid ; c'est-là qu'il réside, & que la chaleur du ciel ne peut pénétrer.

La terre a quatre propriétés principales, le froid, l'opacité, la densité & le repos.

De ces quatre principes, deux résident tranquilles dans ses entrailles, deux autres se combattent perpétuellement à sa surface.

Ce combat est l'origine de tout ce qui se produit entre le ciel & la terre, sans en excepter les corps qui la couvrent & qu'elle nourrit.

Ces corps tiennent plus ou moins du principe qui prédomine dans leur formation.

Le chaud a prédominé dans la production du ciel & des corps célestes.

Le ciel & les astres ont un mouvement qui leur est propre. Ce mouvement varie ; mais ces phénomenes ne supposent aucune intelligence qui y préside.

Le ciel est lucide de sa nature : les astres le sont aussi, quoiqu'il y ait entr'eux plusieurs différences.

Les plantes ne sont pas sans une sorte d'ame : cette ame est un peu moins subtile que celle des animaux.

Il y a différens degrés de perfection entre les animaux.

L'ame de l'homme est de Dieu. C'est lui qui la place dans leurs corps à mesure qu'ils naissent : c'est la forme du corps ; elle est incorporelle & immortelle.

Tous les sens, excepté celui de l'ouie, ne sont qu'un toucher.

La raison est particuliere à l'homme : les animaux ne l'ont pas.

Ceux qui désireront connoître plus aux long le systême de Telesius, & ce qu'il a de conforme avec les principes de Parménide, peuvent recourir à l'ouvrage du chancelier Bacon ; ils y verront comment des efforts que le froid & le chaud font pour se surmonter mutuellement & s'assembler, la terre pour convertir le soleil, & le soleil pour convertir la terre, efforts qui durent sans cesse, & qui n'obtiennent point leur fin, sans quoi le principe du repos ou celui du mouvement s'anéantissant, tout finiroit : comment, dis-je, le froid & le chaud ayant des vicissitudes continuelles, il en résulte une infinité de phénomenes différens.

La chaleur varie en intensité, en quantité, en durée, en moyen, en succession.

La succession varie, selon la proximité, l'éloignement, l'allée, le retour, la répétition, les intervalles.

En s'affoiblissant, la chaleur paroît avoir quelque chose de commun avec le froid, & en produire les effets.

C'est à la chaleur du soleil qu'il faut principalement attribuer les générations.

Cet astre atteint à toutes les parties de la terre, & n'en laisse aucune sans chaleur.

Il raisonne du froid, comme il a raisonné du chaud. Il y distingue des degrés & des effets proportionnés à ces degrés : ces effets sont les contraires des effets du chaud.

Jettant enſuite les yeux ſur la matiere ſubjuguée alternativement par les deux principes, il y apperçoit la propriété d'augmenter, de diminuer & de changer la chaleur.

Ou la chaleur y préexiſtoit, ou non; ſi elle y préexiſtoit, elle s'accroît de celle qui ſurvient.

Nous ne pouſſerons pas plus loin cette analyſe : ce qui précede, ſuffit pour montrer combien on peut déduire d'effets d'un ſi petit nombre de principes, & combien auſſi il en reſte d'inexplicables.

Mais ce qui jette particuliérement du ridicule ſur les idées de Teleſius, c'eſt que la terre, ce point de l'eſpace, devient le théatre d'une guerre qui décide de l'état de l'univers.

Ce philoſophe eſt moins à louer de l'édifice qu'il a bâti, que du ſuccès avec lequel il a attaqué celui qui ſubſiſtoit de ſon temps.

PHILOSOPHIE PÉRIPATÉTICIENNE.

OU

PHILOSOPHIE D'ARISTOTE.

NOUS avons traité fort au long du péripatétisme, ou de la philosophie d'Aristote à l'article *Aristotelisme*; il nous en reste cependant des choses intéressantes à dire, que nous avons réservées pour cet article, qui servira de complement à celui de l'aristotelisme.

De la vie D'Aristote.

Nous n'avons rien à ajouter à ce qui en a été dit à l'article *Aristotelisme.* Consultez cette endroit sur la naissance, l'éducation, les études, le séjour de ce philosophe à la cour de Philippe & à celle d'Alexandre, sur son attachement & sa reconnoissance, pour Platon son maître, sur sa vie dans Athenes, sur l'ouverture de son école, sur sa maniere de philosopher, sur sa retraite à Chaleis, sur sa mort, sur ses ouvrages, sur les différentes parties de sa philosophie en général. Mais pour nous conformer à la méthode que nous avons suivie dans tous les articles précédens, nous allons donner ici les principaux axiomes de chacune des parties de sa doctrine considérés plus attentivement.

De la Logique d'Aristote.

1. La logique a pour objet ou le vraisemblable, ou le vrai; ou, pour dire la même chose en des termes différens, ou la vérité probable, ou la vérité constante & certaine; le vraisemblable ou la vérité probable appartient à la dialectique, la vérité constante & certaine à l'analyse. Les démonstrations de l'analyse sont certaines; celles de la dialectique ne sont que vraisemblables.

2. La vérité se démontre, & pour cet effet, on se sert du syllogisme, & le syllogisme est ou démonstratif & analytique, ou topique & dialectique. Le syllogisme est composé de propositions; les propositions sont composées de termes simples.

3. Un terme est ou homonyme, ou synonyme, ou paronyme; hamonyme, lorsqu'il comprend plusieurs choses diverses sous un nom commun; synonyme lorsqu'il n'y a point de différence entre le nom de la chose & sa définition; paronyme, lorsque les choses qu'il exprime, les mêmes en elles, different par la terminaison & le cas.

4. On peut réduire sous deux classes les termes univoques; on les appelle *prédicamens* ou *catégories*.

5. Et ces deux classes d'êtres peuvent se rapporter ou à la substance qui est par elle-même, ou à l'accident qui a besoin d'un sujet pour être.

6. La substance est ou premiere proprement dite, qui ne peut être prédicat d'une autre, ni lui adhérer; ou seconde, subsistante dans la premiere comme les genres & les especes.

7. Il y a neuf classes d'accidens, la quantité, la relation, la qualité, l'action, la passion, le temps, le lieu, la situation, l'habitude.

8. La quantité est ou continue ou discrette; elle n'a point de contraire; elle n'admet ni le plus ni le moins, & elle dénomme les choses, en les faisant égales ou inégales.

9. La relation est le rapport de toute la nature d'une chose à une autre; elle admet le plus & le moins; c'est elle qui entraîne une chose par une autre, qui fait suivre la premiere d'une précédente, & celle-ci d'une seconde, & qui les joint.

10. La qualité se dit de ce que la chose est, & l'on en distingue de quatre sortes, la disposition naturelle & l'habitude, la puissance & l'impuissance naturelle, la possibilité & la passion, la forme & la figure; elle admet intensité & rémission, & c'est elle qui fait que les choses sont dites semblables ou dissemblables.

11. L'action & la passion; la passion de celui qui souffre; l'action de celui qui fait, marque le mouvement, admet des contraires, intensité & rémission.

12. Le temps & le lieu, la situation & l'habitude indiquent les circonstances de la chose désignée par ces mots.

13. Après ces prédicamens, il faut considérer les termes qui ne se réduisent point à ce systême de classes, comme les opposés; & l'opposition est ou relative, ou contraire, ou privative, ou contradictoire; la priorité, la simultanéité, le mouvement, l'avoir.

14. L'énonciation ou la proposition est com-

posée de termes ou des mots, il faut la rapporter à la doctrine de l'interprétation.

15. Le mot est le signe d'un concept de l'esprit, il est ou simple & incomplexe, ou complexe; simple, si le concept ou la perception est simple, & la perception simple n'est ni vraie, ni fausse; ou la perception est complexe, & participe de la fausseté & de la vérité, & le terme est complexe.

16. Le nom est un mot d'institution, sans rapport au temps, & dont aucune des parties prise séparément, & en elle-même, n'a de signification.

17. Le verbe est un mot qui marque le temps, dont aucune des parties ne signifie par elle-même, & qui est toujours le signe des choses qui se disent d'un autre.

18. Le discours est une suite de mots d'institution, dont chaque partie séparée & l'ensemble signifient.

19. Entre les discours, le seul qui soit énonciatif, & appartenant à l'herméneutique, est celui qui annonce le vrai & le faux; les autres sont ou de la rhétorique, ou de la poésie. Il a son sujet, son prédicat & sa copule.

20. Il y a cinq sortes de propositions, des simples & des complexes, des affirmatives & des négatives, des universelles, des particulieres, des infinies & des singulieres, des impurs & modales. Les modales sont ou nécessaires, ou possibles, ou contingentes ou impossibles.

21. Il y a trois choses à considérer dans la proposition, l'opposition, l'équipollence & la conversion.

22. L'oppofition eft ou contradictoire ou contraire, ou fous-contraire.

23. L'équipollence fait que deux propofitions défignent la même chofe, & peuvent être enfemble toutes les deux vraies ou toutes les deux fauffes.

24. La converfion eft une tranfpofition de termes, telle que la propofition affirmative & négative foit toujours vraie.

25. Le fyllogifme eft un difcours où des premiers pofés, il s'enfuit néceffairement quelque chofe.

26. trois termes font toute la matiere du fyllogifme. La difpofition de ces termes, felon les figures & les modes, en eft la forme.

27. La figure eft une difpofition du terme moyen des extrêmes, telle que la conféquence foit bien tirée. Le mode eft la difpofition des propofition, eu égard à la quantité & à la qualité.

28. Il y a trois figures de fyllogifme. Dans la premiere, le terme moyen eft fujet de la majeure, & prédicat de la mineure. Et il y a quatre modes où la conféquence eft bien tirée. Dans la feconde, le terme moyen eft le prédicat des deux extrêmes, & il y a fix modes où la conclufion eft bonne.

29. Tout fyllogifme eft dans quelqu'une de fes figures, fe parfait dans la premiere, & peut fe réduire à fon mode univerfel.

30. Il y a fix autres formes du raifonnement; la converfion des termes, l'induction, l'exemple, l'abduction, l'inftance, l'enthyméme. Mais toutes ayant force de fyllogifme, peuvent & doivent y être réduites.

31. L'invention des syllogismes exige, 1. Les termes du problême donné, & la supposition de la chose en question, des définitions, des propriétés, des antécédences, des conséquences, des répugnances, 2. Le discernement des essentiels, des propres, des accidentels; des certains & des probables, 3. Le choix des conséquences universelles, 4. Le choix d'antécédence dont la chose soit une conséquence universelle, 5. L'attention de joindre le signe d'universalité, non au conséquent, mais à l'antécédent, 6. L'emploi des conséquences prochaines & non éloignées, 7. Le même emploi des antécédens, 8. La préférence de conséquences d'une chose universelle, & de conséquences universelles d'une chose.

La finesse & l'étendue de l'esprit qu'il y a dans toutes ces observations est incroyable. Aristote n'auroit découvert que ces choses, qu'il faudroit le regarder comme un homme du premier ordre. Il eut perfectionné tout d'un coup la logique, s'il eût distingué les idées de leurs signes, & qu'il se fût plus attaché aux notions qu'aux mots. Interrogez les grammairiens sur l'utilité de ses distinctions.

32. Tout discours scientifique est appuyé sur quelque pensée antérieure de la chose dont on discourt.

33. Savoir, c'est entendre ce qu'une chose est, qu'elle est, que telle est sa cause, & qu'elle ne peut être autrement.

34. La démonstration est une suite de syllogismes d'où naît la science.

35. La science apodictique est des causes vraies, premieres, immédiates; les plus certaines, & les

moins sujettes à une démonstration préliminaire?

36. Il n'y a de science démonstrative que d'une chose nécessaire; la démonstration est donc composée de choses nécessaires.

37. Ce qu'on énonce du tout, & ce qui convient au tout, par lui-même est toujours.

38. Le premier universel est ce qui est par soi-même, dans chaque chose, parce que la chose est chose.

39. La démonstration se fait par des conclusions d'éternelles vérités, d'où il s'ensuit qu'il n'y a ni démonstration des choses passageres, ni science, ni même définition.

40. Savoir, que la chose est, est un, & savoir pourquoi elle est, est un autre; de-là deux sortes de démonstrations, lune à *priori*, l'autre à *postériori*. La démonstration à *priori* est la vraie & la plus parfaite.

41. L'ignorance est l'opposé de la science; ou c'est une négation pure ou une dépravation. Cette derniere est la pire; elle naît d'un syllogisme qui est faux, dont le moyen péche. Telle est l'ignorance, qui naît du vice des sens.

42. Nulle science ne naît immédiatement des sens. Ils ont pour objet l'individu, ou singulier, & la science est des universaux. Ils y conduisent, parce que l'on passe de l'individu connu par le sens à l'universel.

43. On procede par induction, en allant des individuels connus par les sens aux universaux.

44. Le syllogisme est dialectique, lorsque la conclusion se fait de chose probable: or, le probable est ce qui semble à tous ou à plusieurs, aux hommes instruits & sages.

45. La dialectique n'est que l'art de conjectu-

rer. C'est par cette raison qu'elle n'atteint pas toujours sa fin.

46. Dans toute proposition, dans tout problême on énonce, ou le genre, ou la différence, ou la définition, ou le propre, ou l'accident.

47. La définition est un discours qui explique la nature de la chose, son propre, non ce qu'elle est, mais ce qui y est. Le genre est ce qui peut se dire de plusieurs especes différentes. L'accident est-ce qui peut être ou n'être pas dans la chose.

48. Les argumens de la dialectique procédent ou par l'induction, ou par le syllogisme. Cet art a ses lieux. On emploie l'induction contre les ignorans, le syllogisme avec les hommes instruits.

49. *L'étenchus* est un syllogisme qui contredit la conclusion de l'antagoniste ; si *l'étenchus* est faux, le syllogisme est d'un sophiste.

50. *L'étenchus* est sophistique ou dans les mots, ou hors des mots.

51. Il y a six sortes de sophismes de mots, l'homonisme, l'amphibologie, la composition, la division, l'accent, la figure du mot.

52. Il y a sept sortes de sophismes hors des mots ; le sophisme d'accident, le sophisme d'universalité, ou de conclusion d'une chose avouée avec restriction à une chose sans restriction ; le sophisme fondé sur l'ignorance de *l'étenchus* ; le sophisme du conséquent ; la pétition de principe ; le sophisme de cause supposée telle & non telle ; le sophisme des interrogations successives.

53. Le sophisme trompé ou par des choses fausses, ou par des paradoxes, ou par le solécisme, ou par la tautologie. Voilà les limites de son art.

De la Philosophie naturelle d'Aristote.

Il disoit, 1. Le principe des choses naturelles n'est point un, comme il a plu aux Eléatiques ; ce n'est point l'homéomerie d'Anaxagore, ni les atomes de Leucippe & de Démocrite, ni les élémens sensibles de Thalès & de son école, ni le nombre de Pythagore, ni les idées de Platon.

2. Il faut que les principes des choses naturelles soient opposés entr'eux par qualités & par privation.

3. J'appelle *principe*, des choses qui ne sont point réciproquement les unes des autres, ni d'autres choses, mais qui sont d'elles-mêmes & dont tout est ; tels sont les premiers contraires. Puisqu'ils sont contraires, ils ne sont pas les uns des autres.

4. Ils ne sont pas infinis ; sans cette condition, il n'y a nul accès à la connoissance de la nature. Il y en a plus de deux. Deux se mettroient en équilibre à la fin, ou se détruiroient, & rien ne seroit produit.

5. Il y a trois principes des choses naturelles ; deux contraires ; la forme & la privation ; un troisieme également soumis aux deux autres, la matiere. La forme & la matiere constituent la chose. La privation n'est qu'accidentelle. Elle n'entre point dans la matiere. Elle n'a rien qui lui convienne.

6. Il faut que ce qui donne origine aux choses soit une puissance. Cette puissance est la matiere premiere. Les choses ne sont pas de ce qui est actuellement, ni de ce qui n'est pas actuellement, car ce n'est rien.

7. La matiere ne s'engendre, ni ne se détruit; car elle est la premiere; le sujet infini de tout. Les choses sont formées premiérement; non pas d'elles-mêmes, mais par accident. Elles se résoudront, ou se résolvent en elle.

8. Des choses qui sont, les unes sont par leur nature, d'autres par des causes. Les premieres ont en elles le principe du mouvement; les secondes ne l'ont pas. La nature est le principe, & la cause du mouvement ou du repos en ce qui est premiérement de soi, & non par accident; ou elles se reposent & se meuvent par leur nature; telles sont les substances matérielles. Les propriétés sont analogues à la nature qui consiste dans la matiere & dans la forme. Cependant la forme qui est un acte est plus de nature que la matiere.

Ce principe est très-obscur. On ne sait ce que le philosophe entend par *nature*. Il semble avoir pris ce mot sous deux acceptions différentes, l'une de propriété, l'autre de cause générale.

9. Il y a quatre especes de causes; la matérielle, dont tout est; la formelle, parce que tout est, & qui est la cause de l'essence de chaque chose; l'efficiente qui produit tout; & la finale par laquelle tout est. Ces causes sont prochaines ou éloignées; principales ou accessoires; en acte ou en puissance; particulieres ou universelles.

10. Le hasard est cause de beaucoup d'effets; c'est un accident qui survient à des choses projettées. Le fortuit se prend dans une acception plus étendue. C'est un accident qui survient à des choses projettées par la nature, du moins pour une fin marquée.

11. La nature n'agit point fortuitement, au hasard, & sans dessein; ce que la nature prémédite a lieu en tout ou en partie, comme dans les monstres.

12. Il y a deux nécessités, l'une absolue, l'autre conditionnelle. La premiere est de la matiere; la seconde, de la forme ou fin.

13. Le mouvement est un acte de puissance ou action.

14. Ce qui se passe sans fin est infini. Il n'y a point d'acte infini dans la nature. Il y a cependant des actes infinis en puissance.

15. Le lieu est une surface immédiate & immobile d'un corps qui en contient un autre. Tout corps qu'un autre contient est dans le lieu. Ce qui n'est pas contenu dans un autre, n'est pas dans le lieu. Les corps ou se reposent dans leur lieu naturel, ou ils y tendent comme les portions arrachées à un tout.

16. Le vuide est un lieu dénué de corps. Il n'y en a point de tel dans la nature. Le vuide se suppose, il n'y auroit point de mouvement. Car il n'y auroit ni haut ni bas, ni aucune partie où le mouvement tendit.

17. Le temps est le calcul du mouvement relatif à la priorité & à la postériorité. Les parties du temps touchent à l'instant présent, comme les parties d'une ligne au point.

18. Tout mouvement & tout changement se fait dans le temps; & il y a dans tout les êtres mus, vîtesse ou lenteur qui se peut déterminer par le temps, parce qu'ils peuvent être mus.

19 Le temps étant un nombre nombré, il faut qu'il ait un être nombreux qui soit son support.

20. Le repos eſt la privation du mouvement dans un corps conſidéré comme mobile.

21. Point de mouvement qui ſe faſſe en un inſtant. Il ſe fait toujours dans le temps.

22. Ce qui ſe meut dans un temps entier, ſe meut dans toutes les parties de ce temps.

23 Tout mouvement eſt fini; car il ſe fait dans le temps.

24 Tout ce qui ſe meut, eſt mu par un autre qui agit ou au dedans, ou au dehors du mobile.

25. Mais comme ce progrès à l'infini eſt impoſſible, il faut donc arriver à un premier moteur, qui ne prenne un mouvement de rien, & qui ſoit l'origine de tout mouvement.

26 Ce premier moteur eſt immobile, car s'il ſe mouvoit, ce ſeroit par un autre : car rien ne ſe meut de ſoi. Il eſt éternel, car tout ſe meut de toute éternité; & ſi le mouvement avoit commencé, le premier moteur n'auroit pu mouvoir, & la durée ne ſeroit par éternelle. Il eſt indiviſible & ſans quantité. Il eſt infini; car le moteur doit être le premier, puiſqu'il meut de de toute éternité. Sa puiſſance eſt illimitée; or, une puiſſance infinie ne peut ſe ſuppoſer dans une quantité finie, telle qu'eſt le corps.

27. Le ciel compoſé de corps parfaits, comprenant tout, & rien ne le comprenant eſt parfait.

28. Il y a autant de corps ſimples que de différences dans le mouvement ſimple. Or, il y a deux mouvemens ſimples, le rectiligne & le circulaire. Celui-là tend à s'éloigner du centre ou à en approcher, ſans modification ou avec modification. Comme il y a quatre mouvemens rectilignes ſimples, il y a quatre élémens ou

corps ſimples. Le mouvement circulaire étant de nature contraire au mouvement rectiligne, il faut qu'il y ait une cinquieme eſſence, différentes des autres, plus parfaite, divine, c'eſt le ciel.

29. Le ciel n'eſt ni peſant, ni léger. Il ne tend ni à s'approcher, ni à s'éloigner du centre comme les graves & les légers. Il ſe meut circulairement.

30. Le ciel n'ayant point de contraire, il eſt ſans génération, ſans conception, ſans accroiſſement, ſans diminution, ſans changement.

31. Le monde n'eſt point infini, & il n'y a hors de lui nul corps infini; car le corps infini eſt impoſſible.

32. Il n'y a qu'un monde. S'il y en avoit pluſieurs pouſſés les uns contre les autres, ils ſe déplaceroient.

33. Le monde eſt éternel; il ne peut ni s'accroître, ni diminuer.

34. Le monde ou le ciel ſe meut circulairement par ſa nature; ce mouvement toutefois n'eſt pas uniforme & le même dans toute ſon étendue. Il y a des orbes qui en croiſent d'autres; le premier mobile a des contraires; de-là les cauſes des viciſſitudes, des générations & des corruptions dans les choſes ſublunaires.

35. Le ciel eſt ſphérique.

36. Le premier mobile ſe meut uniformement; il n'a ni commencement, ni milieu, ni fin. Le premier mobile & le premier moteur ſont éternels, & ne ſouffrent aucune altération.

37. Les aſtres de même nature que le corps ambiant qui les ſoutient, ſont ſeulement plus denſes. Ce ſont les cauſes de la lumiere & de la

chaleur. Ils frottent l'air & l'embrasent. C'est surtout ce qui a lieu dans la sphere du soleil.

38. Les étoiles fixes ne se meuvent point d'elles-mêmes, elles suivent la loi de leurs orbes.

39. Le mouvement du premier mobile est le plus rapide. Entre les planetes qui lui sont soumises, celles-là se meuvent le plus vîte, qui en sont les moins éloignées & réciproquement.

40. Les étoiles sont rondes. La lune l'est aussi.

41. La terre est au centre du ciel. Elle est ronde.

42. L'élément est un corps simple, dans lequel les corps composés sont indivisibles; & il existe en eux, ou en acte, ou en puissance.

43. La gravité & la légéreté sont les causes motrices des élémens. Le grave est ce qui est porté vers le centre; le léger ce qui tend vers le ciel.

44. Il y a deux élémens contraires; la terre qui est grave absolument; le feu qui est naturellement léger. L'air & l'eau sont d'une nature moyenne entre la terre & le feu, & participent de la nature de ces extrêmes contraires.

45. La génération & la corruption se succedent sans fin. Elle est ou simple, ou accidentelle. Elle a pour cause le premier moteur & la matiere premiere de tout.

46. Etre engendré est un, être altéré un autre. Dans l'altération le sujet reste entier, mais les qualités changent. Tout passe dans la génération. L'augmentation ou la diminution est un changement dans la quantité; le mouvement local, un changement d'espace.

47. L'accroissement suppose nutrition. Il y a nutrition lorsque la substance d'un corps passe

dans la subſtance d'un autre. Un corps animé augmente ſi ſa quantité s'accroît.

48. L'action & la paſſion ſont mutuelles dans le contact phyſique. Il a lieu entre des choſes en partie diſſemblables de forme, en partie ſemblables de nature; les unes & les autres tendant à s'aſſimiler le patient.

49. Les quantités tactiles, objets des ſens, naiſſent des principes & de la différence des élémens qui différentient les corps. Ces qualités ſont par paires au nombre de ſept; le froid & le chaud; l'humide & le ſec; le grave & le léger; le dur & le mol; le viſqueux & l'aride; le rude & le doux; le groſſier & le tenu.

50. Entre ces qualités premieres, il y en a deux d'actives, le chaud & le froid; deux de paſſives l'humide & le ſec; le chaud raſſemble les homogenes; le froid diſſipe les hétérogenes. On retient difficilement l'humide, & le ſec facilement.

51. Le feu naît du chaud & de l'aride; l'air du chaud & de l'humide; l'eau du froid & de l'humide; la terre du froid & du ſec.

52. Les élémens ſont tous convertibles les uns dans les autres, non par génération, mais par altération.

53. Les corps mixtes ſont compoſés ou mêlangés de tous les élémens.

54. Il y a trois cauſes de mixtes; la matiere qui peut être ou ne peut pas être telle choſe; la forme, cauſe de l'eſſence; & le mouvement du ciel, cauſe efficiente univerſelle.

55. Entre les mixtes, il y en a de parfaits; il y en a d'imparfaits: entre les premiers, il

faut compter les météores, comme les cometes, la voie lactée, la pluie, la neige, la grêle, les vents, &c.

56. La putréfaction s'oppose à la génération des mixtes parfaits, tout est sujet à putréfaction, excepté le feu.

57. Les animaux naissent de la putréfaction aidée de la chaleur naturelle.

Principes de la Psychologie d'Aristote.

1. L'ame ne se meut point d'elle-même; car tout ce qui se meut est mu par un autre.

2. L'ame est la premiere antéléchie du corps organique naturel, elle a la vie en puissance. La premiere antéléchie est le principe de l'opération; la seconde est l'acte ou l'opération même.

3. L'ame a trois facultés; la nutritive, la sensitive, & la rationnelle. La premiere contient les autres en puissance.

4. La nutritive est celle par qui la vie est à toute chose; ses actes sont la génération & le développement.

5. La sensitive est celle qui les fait sentir. La sensation est, en général, un changement occasionné dans l'organe par la présence d'un objet apperçu. Le sens ne se meut point de lui-même.

6. Les sens extérieurs sont la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût & le toucher.

7. Ils sont tous affectés par des especes sensibles abstraites de la matiere, comme la cire reçoit l'impression du cachet.

8. Chaque sens appercoit les différences de ces objets propres, aveugle sur les objets d'un au-

tre ſens commun & interne, qui ſaiſit le tout; & juge ſur le rapport des ſens externes.

9. Le ſens differe de l'intellect. Tous les animaux ont des ſens. Peu ont de l'intellect.

10. La fantaiſie ou l'imagination differe du ſens & de l'intellect; quoique ſans exercice préliminaire des ſens, il n'y ait point d'imagination, comme ſans imagination il n'y a point de penſées.

11. La penſée eſt un acte de l'intellect, qui montre ſcience, opinion & prudence.

12. L'imagination eſt un mouvement animal dirigé par le ſens en action, en conſéquence duquel l'animal eſt agité, concevant des choſes tantôt vraies, tantôt fauſſes.

13. La mémoire naît de l'imagination. Elle eſt le magaſin de réſerve des choſes paſſées; elle appartient en partie à l'imagination, en partie à l'entendement; à l'entendement par accident, en elle-même à l'imagination. Elles ont leur principe dans la même faculté de l'ame.

14. La mémoire qui naît de l'impreſſion ſur le ſens occaſionnée par quelqu'objet, ceſſe ſi trop d'humidité ou de ſécheteſſe, efface l'image. Elle ſuppoſe donc une ſorte de tempérie dans le cerveau.

15. La réminiſcence s'exerce, non par le tourment de la mémoire, mais par le diſcours, & la recette exacte de la ſuite des choſes.

16. Le ſommeil fait la ſtupeur ou l'enchaînement des ſens; il affecte ſur-tout le ſens interne commun.

17. L'inſomnie provient des ſimulacres de l'imagination offerts dans le ſommeil, quelques mouvemens s'excitant encore, ou ſubſiſtant dans les

organes de la sensation vivement affectés.

18. L'intellect est la troisieme faculté de l'ame; elle est propre à l'homme; c'est la portion de lui qui connoît & qui juge.

19. L'intellect est ou agent, ou patient.

20. Patient, parce qu'il prend toutes les formes des choses; agent, parce qu'il juge & connoît.

21. L'intellect agent peut être séparé du corps; il est immortel, éternel, sans passion. Il n'est point confondu avec le corps. L'intellect passif ou patient, est périssable.

22. Il y a deux actes dans l'entendement; ou il s'exerce sur les indivisibles, & ses perceptions sont simples, & il n'y a ni vérité, ni fausseté; ou il s'occupe des complexes, & il affirme ou nie, & alors il y a ou vérité, ou fausseté.

23. L'intellect actif est ou théorétique, ou pratique: le théorétique met en acte la chose intelligible; le pratique juge la chose bonne ou mauvaise, & meut la volonté à aimer ou haïr, à désirer ou à fuir.

24. L'intellect pratique & l'appétit sont les causes du mouvement local de l'animal; l'un connoît la chose & la juge, l'autre la desire ou l'évite.

25. Il y a dans l'homme deux appétits; l'un raisonnable & l'autre sensitif: celui-ci est ou irascible, ou concupisçant; il n'a de regle que le sens & l'imagination.

26. Il n'y a que l'homme qui ait l'imagination délibérative, en conséquence de laquelle il choisit le mieux. Cet appétit raisonnable qui en naît, doit commander en lui à l'appétit sensitif qui lui est commun avec les brutes.

27. La vie eſt une permanence de l'ame retenue par la chaleur naturelle.

28. Le principe de la chaleur eſt dans le cœur; la chaleur ceſſant, la mort ſuit.

Métaphyſique d'Ariſtote.

1. La métaphyſique s'occupe de l'être en tant qu'être, & de ſes principes. Le terme *être* ſe dit proprement de la ſubſtance dont l'eſſence eſt une; & improprement, de l'accident qui n'eſt qu'un attribut de la ſubſtance; la ſubſtance eſt donc le premier objet de la métaphyſique.

2. Un axiome univerſel & premier, c'eſt qu'il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas, dans le même ſujet, en même temps, de la même maniere & ſous le même point de vue. Cette vérité eſt indémontrable, & c'eſt le dernier terme de toute argumentation.

3. L'être eſt ou par lui-même, ou par accident, ou en acte, ou en puiſſance, ou en réalité, ou en intention.

4. Il n'y a point de ſcience de l'être par accident; c'eſt une ſorte de non-être; il n'a point de cauſe.

5. L'être par lui, ſuit dans ſa diviſion les dix prédicamens.

6. La ſubſtance eſt le ſupport des accidens; c'eſt en elle qu'on conſidere la matiere, la forme, les rapports, les raiſons, la compoſition. Nous nous ſervons du mot de *ſubſtance* par préférence à celui de *matiere*, quoique la matiere ſoit ſubſtance, & le ſujet premier.

17. La matiere premiere eſt le ſujet de tout.

Toutes les propriétés séparées du corps par abstraction, elle reste ; ainsi, elle n'est ni une substance complete, ni une quantité, ni de la classe d'aucun autre prédicament. La matiere ne peut se séparer de la forme ; elle n'est ni singuliere, ni déterminée.

8. La forme constitue ce que la chose est dite être ; c'est toute sa nature, son essence, ce que la définition comprend. Les substances sensibles ont leurs définitions propres ; il n'en est pas ainsi de l'être par accident.

9. La puissance est ou active ou passive. La puissance active est le principe du mouvement, ou du changement d'une chose en une autre.

10. La puissance passive est dans le patient, & l'on ne peut séparer son mouvement du mouvement de la puissance active, quoique ces puissansances soient en des sujets différens.

11 Entre les puissances il y en a de raisonnables, il y en a qui n'ont point la raison.

12. La puissance séparée de l'exercice n'en existe pas moins dans les choses.

13. Il n'y a point de puissance dont les actes soient impossibles. Le possible est ou ce qui suit, ou suivra de quelques puissances.

14. Les puissances sont ou naturelles, ou acquises ; acquises ou par l'habitude, ou par la discipline.

15. Il y a acte lorsque la puissance devient autre qu'elle n'étoit.

16. Tout acte est antérieur à la puissance & à tout ce qui est compris antérieur de concept, d'essence & de temps.

17. L'être intentionnel, est ou vrai ou faux ; vrai si le jugement de l'intellect est conforme à la chose ; faux si cela n'est pas.

18. Il y a vérité & fausseté même dans la simple appréhension des choses, non-seulement considéreé dans l'énumération, mais en elle-même en tant que perception.

19. L'entendement ne peut être trompé dans la connoissance des choses immuables; l'erreur n'est que des contingens & des passagers.

20. L'unité est une propriété de l'être; ce n'est point une substance, mais un catégoreme, un prédicat de la chose, en tant que chose ou être. La multitude est l'opposé de l'unité. L'égalité & la similitude se rapportent à l'unité; il en est de même de l'identité.

21. Il y a trois sortes de substances; deux naturelles, dont l'une est corruptible, comme les animaux, l'autre sempiternelle, comme le ciel; la troisieme immobile.

23. Il faut qu'il y ait quelque substance immobile & perpétuelle, parce qu'il y a un mouvement local éternel; un mouvement circulaire propre au ciel qui n'a pu commencer. S'il y a un mouvement & un temps éternels, il faut qu'il y ait une substance sujet de ce mouvement, & mue, & une substance source de ce mouvement, & non mue; une substance qui exerce le mouvement & le contienne; une substance sur laquelle il soit exercé & qui le meuve.

24. Les substances génératrices du mouvement éternel ne peuvent être matérielles, car elles meuvent, par un acte éternel, sans le secours d'autres puissances.

25. Le ciel est une de ces substances. Il est mu circulairement. Il ne faut point y chercher la cause

des générations & des conceptions, parce que son mouvement est une forme. Elle est dans les spheres inférieures, & sur-tout dans la sphere du soleil.

26. Le premier ciel est donc éternel ; il est mu d'un mouvement éternel ; il y a donc autre chose d'éternel qui le meut, qui est acte & substance, & qui ne se meut point.

27. Mais comment agit ce premier moteur ? En désirant & en concevant. Toute son action consiste en une influence par laquelle il concourt avec les intelligences inférieures pour mouvoir leurs spheres.

28. Toute la force effectrice du premier moteur n'est qu'une application des forces des moteurs subalternes à l'ouvrage qui leur est propre, & auquel il coopere, de maniere qu'il en est entiérement indépendant quant au reste ; ainsi les intelligences meuvent le ciel, non par la génération des choses inférieures, mais pour le bien général auquel elles tendent à se conformer.

29. Ce moteur est Dieu, être vivant, éternel, très-parfait, substance immobile, différente des choses sensibles, sans parties matérielles, sans quantité, sans divisibilité.

30. Il jouit d'une félicité complete & inaltérable ; elle consiste à se concevoir lui-même & à contempler.

31. Après cet être des êtres, la premiere substance, c'est le moteur premier du ciel, au dessous duquel il y a d'autres intelligences immatérielles, éternelles, qui président au mouvement des spheres inférieures, selon leur nombre & leur degrés.

32. C'est une ancienne tradition que ces substances motrices des spheres sont des Dieux, & cette doctrine est vraiment celeste. Mais sont-elles sous la forme de l'homme, ou d'autres animaux ? C'est un préjugé qu'on a accrédité parmi les peuples pour la sûreté de la conservation des loix.

Principes de la morale ou de la philosophie pratique d'Aristote.

1. La félicité morale ne consiste point dans les plaisirs des sens, dans la richesse, dans la gloire civile, dans la puissance, dans la noblesse, dans la contemplation des choses intelligibles ou des idées.

2. Elle consiste dans la fonction de l'ame occupée, dans la pratique d'une vertu ; ou s'il y a plusieurs vertus, dans le choix de la plus utile & la plus parfaite.

3. Voilà le vrai bonheur de la vie, le souverain bien de ce monde.

4. Il y en a d'autres qu'il faut regarder comme des instrumens qu'il faut diriger à ce but ; tels sont les amis, les grandes possessions, les dignités, *&c.*

5. C'est l'exercice de la vertu qui nous rend heureux autant que nous pouvons l'être.

6. Les vertus sont, ou theorétiques, ou pratiques.

7. Elles s'acquierent par l'usage. Je parle des pratiques, & non des contemplatives.

8. Il est un milieu qui constitue la vertu morale en tout.

9. Ce milieu écarte également l'homme de deux points opposés & extrêmes, à l'un desquels il péche par excès, & à l'autre par défaut.

10. Il n'est pas impossible à saisir même dans les circonstances les plus agitées, dans les momens de passion les plus violens, dans les actions les plus difficiles.

11. La vertu est un acte délibéré, choisi & volontaire. Il suit de la spontanéité dont le principe est en nous.

12. Trois choses la perfectionnent, la nature, l'habitude & la raison.

13. Le courage est la premiere des vertus; c'est le milieu entre la crainte & la témérité.

14. La témperance est le milieu entre la privation & l'excès de la volupté.

15. La libéralité est le milieu entre l'avarice & la prodigalité.

16. La magnificence est le milieu entre l'économie sordide & le faste insolent.

17. La magnanimité qui se rend justice à elle-même, qui se connoît, tient le milieu entre l'humilité & l'orgueil.

18. La modestie, qui est relative à la poursuite des honneurs, est également éloignée du mépris & de l'ambition.

19. La douceur comparée à la colere, n'est ni féroce, ni engourdie.

20. La popularité ou l'art de capter la bienveillance des hommes, évite la rusticité & la bassesse.

21. L'intégrité, ou la candeur, se place entre l'impudence & la dissimulation.

22. L'urbanité ne montre ni grossiéreté, ni bassesse.

23. La honte qui ressemble plus à une passion qu'à une habitude, a aussi son point entre deux excès opposés ; elle n'est ni pusillanime, ni intrépide.

24. La justice relative au jugement des actions, est ou universelle, ou particuliere.

25. La justice universelle est l'observation des loix établies pour la conservation de la société humaine.

26. La justice particuliere qui rend à un chacun ce qui lui est dû, est ou distributive, ou commutative.

27. Distributive, lorsqu'elle accorde les honneurs & les récompenses en proportion du mérite. Elle est fondée sur une progression géométrique.

28. Commutative, lorsque dans les échanges elle garde la juste valeur des choses, & elle est fondée sur une proportion arithmétique.

29. L'équité differe de la justice. L'équité corrige les défauts de la loi. L'homme équitable ne l'interprete point en sa faveur d'une maniere trop rigide.

30. Nous avons traité des vertus propres à la portion de l'ame qui ne raisonne pas. Passons à celle de l'intellect.

31. Il y a cinq especes de qualité intellectuelles ou théoriques ; la science, l'art, la prudence, l'intelligence, la sagesse.

32. Il y a trois choses à fuir dans les mœurs. La disposition vicieuse, l'incontinence, la férocité. La bonté est l'opposé de la disposition vicieuse ; la continence est l'opposé de l'incontinence.

L'héroïsme

L'héroïsme est l'opposé de la férocité. L'héroïsme est le caractere de l'homme divin.

33. L'amitié est compagne de la vertu; c'est une bienveillance parfaite entre des hommes qui se paient de retour. Elle se forme ou pour le plaisir, ou pour l'utilité; elle a pour base ou les agrémens de la vie, ou la pratique du bien; & elle se divise en imparfaite & en parfaite.

34. C'est ce que l'on accorde dans l'amitié, qui doit être la mesure de ce que l'on exige.

35. La bienveillance n'est pas l'amitié, c'en est le commencement; la concorde l'amene.

36. La douceur de la société est l'abus de l'amitié.

37. Il y a diverses sortes de voluptés.

38. Je ne voudrois pas donner le nom de volupté aux plaisirs déshonnêtes. La volupté vraie est celle qui naît des actions vertueuses, & de l'accomplissement des desirs.

39. La félicité qui naît des actions vertueuses est ou active, ou contemplative.

40. La contemplative qui occupe l'ame, & qui mérite à l'homme le titre de sage, est la plus importante.

41. La félicité qui résulte de la possession & de la jouissance des biens extérieurs n'est pas à comparer avec celle qui découle de la vertu, & de ses exercices.

Des successeurs d'Aristote, Théophraste, Straton Lycon, Ariston, Critolaüs, Diodore, Dicéarque, Eudeme, Héraclide, Phanias, Démétrius, Hyéronimus.

Théophraste naquit à Edesse, ville maritime de l'isle de Lesbos. Son pere le consacra aux muses, & l'envoya sous Alcipe. Il vint à Athenes; il vit Platon; il écouta Aristote qui disoit de Callisthene & de lui, qu'il falloit des éperons à Callisthene & un mors à Théophraste. Il se plaignoit, en mourant, de la nature qui avoit accordé de si longs jours aux Corneilles, & de si courts aux hommes. Toute la ville d'Athenes suivit à pied son convoi. Il nous reste plusieurs de ses ouvrages. Il fit peu de changement à la doctrine de son maître.

Il admettoit avec Aristote autant de mouvemens que de prédicamens; il attribuoit aussi au mouvement l'altération, la génération, l'accroissement, la corruption & leurs contraires. Il disoit que le lieu étoit immobile; que ce n'étoit point une substance, mais un rapport à l'ordre & aux positions; que le lieu étoit dans les animaux, les plantes, leurs dissemblables, animés ou inanimés, parce qu'il y avoit dans tous les êtres une relation des parties au tout qui déterminoit le lieu de chaque partie; qu'il falloit compter entre les mouvemens, les appétits, les passions, les jugemens, les spéculations de l'ame; que tous ne naissoient pas des contraires; mais que des choses avoient pour cause leurs contraires, d'autres leurs semblables, d'autres encore de ce qui est actuellement. Que le mouvement n'étoit jamais

ſéparé de l'action ; que les contraires ne pouvoient être compris ſous un même genre ; que les contraires pouvoient être la cauſe des contraires ; que la ſalure de la mer ne venoit pas de la chaleur du ſoleil, mais de la terre qui lui ſervoit de fond ; que la direction oblique des vents avoit pour cauſe la nature des vents même, qui en partie graves, & en partie légers, étoient portés en même temps en haut & en bas ; que le haſard & non la prudence mene la vie ; que les mules engendrent en Capadoce ; que l'ame n'étoit pas fort aſſujettie au corps ; mais qu'elle faiſoit beaucoup d'elle-même ; qu'il n'y avoit point de volupté fauſſe ; qu'elles étoient toutes vraies ; enfin, qu'il y avoit un principe de toutes choſes par lequel elles étoient & ſubſiſtoient, & que ce principe étoit un & divin.

Il mourut à l'âge de 85 ans ; il eut beaucoup d'amis, & il étoit d'un caractere à s'en faire & à les conſerver ; il eut auſſi quelques ennemis, & qu'eſt-ce qui n'en a pas? On nomme parmi ceux-ci Epicure & la célebre Léontine.

Straton naquit à Lampſaque. Il eut pour diſciple Ptolomée Philadelphe ; il ne négligea aucune des parties de la philoſophie, mais il tourna particuliérement ſes vues vers les phénomenes de la nature. Il prétendoit.

Qu'il y avoit dans la nature une force divine, cauſe des générations, de l'accroiſſement, de la diminution ; & que cependant cette cauſe étoit ſans intelligence.

Que le monde n'étoit point l'ouvrage des Dieux, mais celui de la nature ; non comme Démocrite l'avoit rêvé, en conſéquence du rude & du poli,

des atomes droits ou crochus, & autres visions.

Que tout se faisoit par les poids & les mesures.

Que le monde n'étoit point un animal, mais que le mouvement & le hasard avoient tout produit, & conservoient tout.

Que l'être ou la permanence de ce qui est, c'étoit la même chose.

Que l'ame étoit dans la base des sourcils.

Que les sens étoient des especes de fenêtres par lesquelles l'ame regardoit, & qu'elle étoit tellement unie aux sens, que eu égard à ses opérations, elle ne paroissoit pas en différer.

Que le temps étoit la mesure du mouvement & du repos.

Que les temps se résolvoient en individu, mais que le lieu & les corps se divisoient à l'infini.

Que ce qui meut, se meut dans un temps individuel.

Que tout corps étoit grave, & tendoit au milieu.

Que ce qui est au delà du ciel étoit un espace immense, vuide de sa nature, mais remplissant sans cesse des corps; ensorte que ce n'est que par la pensée qu'on peut le considérer comme subsistant par lui-même.

Que cet espace étoit l'enveloppe générale du monde.

Que toutes les actions de l'ame étoient des mouvemens, & l'appétit irraisonnable, & l'appétit sensible.

Que l'eau est le principe du premier froid.

Que les cometes ne sont qu'une lumiere des astres renfermée dans une nue, comme nos lumieres artificielles dans une lanterne.

Que nos sensations n'étoient pas, à propre-

ment parler, dans la partie affectée, mais dans un autre lieu principal.

Que la puissance des germes étoit spiritueuse & corporelle.

Qu'il n'y avoit que deux êtres, le mot & la chose, & qu'il y avoit de la vérité & de la fausseté dans le mot.

Straton mourut sur la fin de la 127e. olympiade.

Lycon, successeur de Straton, eut un talent particulier pour instruire les jeunes gens. Personne ne sut mieux exciter en eux la honte & réveiller l'émulation. Sa prudence n'étoit pas toute renfermée dans son école; il en montra plusieurs fois dans les conseils qu'il donna aux Athéniens; il eut la faveur d'Attale & d'Eumene. Antiochus voulut se l'attacher, mais inutilement. Il étoit fastueux dans son vêtement. Né robuste, il se plaisoit aux exercices athlétiques; il fut chef de l'école péripatéticienne pendant 44 ans. Il mourut de la goutte à 74 ans.

Lycon laissa la chaire d'Aristote à Ariston. Nous ne savons de celui-ci qu'une chose, c'est qu'il s'attacha à parler & à écrire avec élégance & douceur, & qu'on desira souvent dans ses leçons un poids & une gravité plus convenables au philosophe & à la philosophie.

Ariston eut pour disciple & successeur Critolaüs de Phasclide. Il mérita par son éloquence d'être associé à Carneade & à Diogene, dans l'ambassade que les Athéniens décernerent aux Romains. L'art oratoire lui paroissoit un mal dangereux, & non pas un art. Il vécut plus de 80 ans. Dieu n'étoit, selon lui, qu'une portion très-subtile d'*æther*. Il disoit que toutes ces cof-

mogonies que les prêtres débitoient aux peuples, n'avoient rien de conforme à la nature, & n'étoient que des fables ridicules; que l'espece humaine étoit de toute éternité; que le monde étoit de lui-même; qu'il n'avoit point eu de commencement; qu'il n'y avoit aucune cause capable de le détruire, & qu'il n'auroit pas de fin. Que la perfection morale de la vie consistoit à s'assujettir aux loix de la nature. Qu'en mettant les plaisirs de l'ame & ceux du corps dans une balance, c'étoit peser un atome avec la terre & les mers.

On sait que Diodore, instruit par Critolaüs, lui succéda dans le Lycée, mais on ignore qui il fut; quelle fût sa maniere d'enseigner; combien de temps il occupa la chaire, ni qui lui succéda. La chaîne péripatéticienne se rompit à Diodore. D'Aristote à celui-ci, il y eut onze maîtres, entre lesquels il nous en manque trois. On peut donc finir à Diodore la premiere période de l'école péripatéticienne, après avoir dit un mot de quelques personnages célebres qui lui ont fait honneur.

Dicéarque fut de ce nombre; il étoit Messénien. Cicéron en faisoit grand cas. Ce philosophe disoit:

1. L'ame n'est rien: c'est un mot vuide de sens. La force par laquelle nous agissons, nous sentons, nous pensons, est diffuse dans toute la matiere dont elle est aussi inséparable que l'étendue, & où elle s'éxerce diversement, selon que l'être un & simple est diversement configuré.

2. L'espece humaine est de toute éternité.

3. Toutes les divinations sont fausses, si l'on

en excepte celle qui ſe préſente à l'ame, lorſque libre de diſtraction, elle eſt ſuffiſamment attentive à ce qui ſe paſſe en elle.

4. Qu'il vaut mieux ignorer l'avenir que le connoître.

Il étoit verſé profondément dans la politique. On liſoit tous les ans une fois dans l'aſſemblée des éphores, le livre qu'il avoit écrit de la république de Lacédémone.

Des princes l'employerent à meſurer la hauteur & la diſtance des montagnes, & à perfectionner la géographie.

Eudeme, né à Rodes, étudia ſous Ariſtote. Il ajouta quelque choſe à la logique de ſon maître ſur les argumentations hypothétiques & ſur les modes. Il avoit écrit l'hiſtoire de la géométrie & de l'aſtronomie.

Héraclide de Pont écouta Platon, embraſſa le pytagoriſme, paſſa ſous Speuſipe, & finit par devenir ariſtotélicien. Il réunit le mérite d'orateur à celui de philoſophe.

Phanias de Lesbos étudia la nature, & s'occupa auſſi de l'hiſtoire de la philoſophie.

Démétrius de Phalere fut un des diſciples de Théophraſte les plus célebres. Il obtint de Caſſandre, roi de Macédoine, dans la 115e. olympiade, l'adminiſtration des affaires d'Athenes, fonction dans laquelle il montra beaucoup de ſageſſe. Il rétablit le gouvernement populaire, il embellit la ville ; il augmenta ſes revenus ; & les Athéniens, animés d'une reconnoiſſance qui ſe montroit tous les jours, lui éleverent juſqu'à 350 ſtatues, ce qui n'étoit arrivé à perſonne avant lui. Mais il n'étoit guere poſſible de s'illuſtrer

& de vivre tranquille chez un peuple inconſtant : la haine & l'envie le perſécuterent. On ſe ſouleva contre l'Oligarchie. On le condamna à mort. Il étoit alors abſent. Dans l'impoſſibilité de ſe ſaiſir de ſa perſonne, on ſe jetta ſur ſes ſtatues, qui furent toute renverſées en moins de temps qu'on en avoit élevé une. Le philoſophe ſe réfugia chez Ptolomée Soter, qui l'accueillit & l'employa à réformer la légiſlation. On dit qu'il perdit les yeux pendant ſon ſéjour à Alexandrie ; mais que s'étant adreſſé à Siparir, ce Dieu lui rendit la vue, & que Démétrius reconnut ce bienfait dans les hymnes que les Athéniens chanterent dans la ſuite. Il conſeilla à Ptolomée de ſe nommer pour ſucceſſeurs les enfans d'Euridice, & d'exclure le fils de Bérénice. Le prince n'écouta point le philoſophe, & s'aſſocia Ptolomée connu ſous le nom de *Philadelphe*. Celui-ci, après la mort de ſon pere, rélégua Démétrius dans le fond d'une province, où il vécut pauvre, & mourut de la piquure d'un aſpic. On voit par la liſte des ouvrages qu'il avoit compoſés, qu'il étoit poëte, orateur, philoſophe, hiſtorien, & qu'il n'y avoit preſque aucune branche de la connoiſſance humaine, qui lui fût étrangere. Il aima la vertu, & fut digne d'un meilleur ſort.

Nous ne ſavons preſque rien d'Hyéronimus de Rhodes.

Après Banner, on trouve dans l'hiſtoire de la philoſophie, *Franciſcus Silveſtrius*. Silveſtrius naquit à Ferrare ; il fut élu chef de ſon ordre ; il enſeigna à Boulogne ; il écrivit trois livres de commentaires ſur l'ame d'Ariſtote. Mathæus Aqua-

rius les a publiés avec des additions & des questions philosophiques. Silvestrius mourut en 1528.

Michel Zanard de Bergame, homme qui favoit lever des doutes & les résoudre ; il a écrit, *de triplici universo, de physicâ & metaphysicâ, & commentaria cum dubiis & questionibus in octo libros Aristotelis.*

Joannes à San-Thoma, de l'ordre aussi des Dominicains ; il s'entendit bien en dialectique, en métaphysique & en physique, en prenant ces mots selon l'acception qu'ils avoient de son temps, ce qui réduit le mérite de ses ouvrages à peu de chose, sans rien ôter à son talent. Presque tous les hommes qui auroient porté la connoissance humaine jusqu'où elle pouvoit aller, occupés à des argumentations futiles, furent des victimes de l'esprit dominant de leur siecle.

Chrysostome Javelle. Il naquit en Italie, en 1488 ; il regarda les opinions & la philosophie de Platon comme plus analogues à la religion, & celle d'Aristote comme préférable pour la recherche des vérités naturelles. Il écrivit donc de la philosophie morale selon Aristote d'abord, ensuite selon Platon, & en dernier lieu selon J. C. Il dit dans une de ses préfaces, *Aristotelis disciplina nos quidem doctos ac subtilissime de moralibus, sicut de naturalibus differentes efficere potest ; at moralis Platonica ex vi dicendi atque paterna adhortatione, veluti prophetia quædam, & quasi superum vox inter homines tonans, nos procul dubio sapientiores, probatiores, vitæque feliciores reddit.* Il y a de la finesse dans son premier traité, de la sublimité dans le second, de la simplicité dans le troisieme.

Parmi les disciples qu'Ariſtote a eu chez les Franciſcains, il ne faut pas oublier Jean Ponzius, Maſtrius, Bonaventure Mellut, Jean Lallemand, Martin Meuriſſe, Claude Fraſſenius, &c.

Dans le catalogue des Ariſtotéliciens de l'ordre de Cîteaux, il faut inférer après Ange Mariquez, Bartholomée Gomez, Marſeille Vaſquez, Pierre de Oviede, &c.

Il faut placer à la tête des ſcholaſtiques de la ſociété de Jeſus, Pierre Hurtado de Mendoſa avant Vaſquez, & après celui-ci, Paul Vallius & Baltazar Tellez; & après Suarès, François Tollet & Antoine Rubius.

A ces hommes, on peut ajouter François Alphonſe, François Gonſalez, Thomas Compton, Raſler, Antonius Polus, Honoré Fabri: celui-ci, ſoupçonné dans ſa ſociété de favoriſer le carteſianiſme, y ſouffrit de la perſécution.

Des Philoſophes qui ont ſuivi la véritable philoſophie d'Ariſtote.

Parmi ceux-ci, le premier qui ſe préſente eſt Nicolas Léonie Thomés. Il naquit en 1457; il étudia la langue grecque & les lettres ſous le célebre Démétrius Chalcondylas, & il s'appliqua ſérieuſement à expoſer la doctrine d'Ariſtote telle qu'elle nous eſt préſentée dans les ouvrages de ce philoſophe. Il ouvrit la voie à des hommes plus célebres, Pomponace & à ſes diſciples.

Celui-ci eut pour diſciple Hercules Gonzaga, qui fut depuis cardinal; Théophile Folengius, de l'ordre de St. Benoît, & auteur de l'ouvrage burleſque que nous avons ſous le titre de *Mer-*

lin Coacye : Paul Jove Helidée, Gaſpar Coutarin, autre cardinal, Simon Porta, Jean Geneſius de Sepulveda, Jules-Céſar Scaliger, Lazare Bonami, Jules-Céſar Vanini, & Rufus, l'adverſaire le plus redoutable de ſon maître.

Inſcrivez après Rufus, parmi les vrais Ariſtotéliciens, Marc-Antoine Majoragius, Daniel Barbarus, Jean Geneſius de Sepulveda, Petrus Victorius; & après les Strozze, Jacques Mazonius, Hubert Gifanius, Jules Pacius; & à la ſuite de Céſar Cremonin, François Vicomeſcat, Louis Septale, plus connu parmi les anatomiſtes qu'entre les philoſophes; Antoine Montecatinus, François Burana, Jean Paul Pernumia, Jean Cottaſius, Jaſon de Nores, Tortuinus Licet, Antoine Scaynus, Antoine Roccus, Felix Aſcorombonus, François Robertel, Marc-Antoine Muret, Jean Baptiſte Monſlor, François Vallois, Nunneſius, Balfurlus, &c.

Il ne faut pas oublier, parmi les proteſtans ariſtotéliciens, Simon Simonius, qui parut ſur la ſcene après Joachin Camerarius & Melancthon; Jacob Schegius, Philippe Scherbius, &c.

Erneſt Sonerus précéda Michel Piccard, & Conrad Horucius lui ſuccéda, & à Corneille Martius.

Chriſtianus Dreierus, Melchior Zeidlerus, & Jacques Thomaſius, finiſſent cette ſeconde période de l'ariſtotéliſme.

Nous expoſerons dans un article particulier la philoſophie de Thomaſius.

Il nous reſteroit à terminer cette article par quelques conſidérations ſur l'origine, les progrès & la réforme du péripatétiſme, ſur les

causes de sa durée, sur le rallentissement qu'elle a apporté aux progrès de la vraie science, sur l'opiniâtreté de ses sectateurs, sur les argumens qu'elle a fourni aux Athées, sur la corruption des mœurs qui s'en est suivie, sur les moyens qu'on pouvoit employer contre la secte, & qu'on négligea; sur l'attachement mal entendu que les protestans affecterent pour cette maniere de philosopher, sur les tentatives inutiles qu'on fit pour l'améliorer, & sur quelques autres points non moins importans; mais nous renvoyons toute cette matiere à quelque traité de l'histoire de la philosophie en général, & en particulier où elle trouvera sa véritable place.

Fin du second Tome.